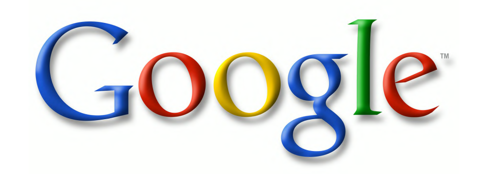
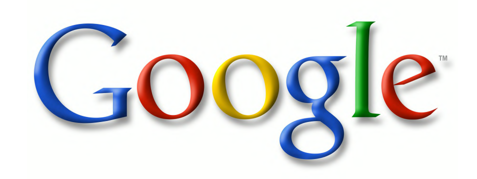
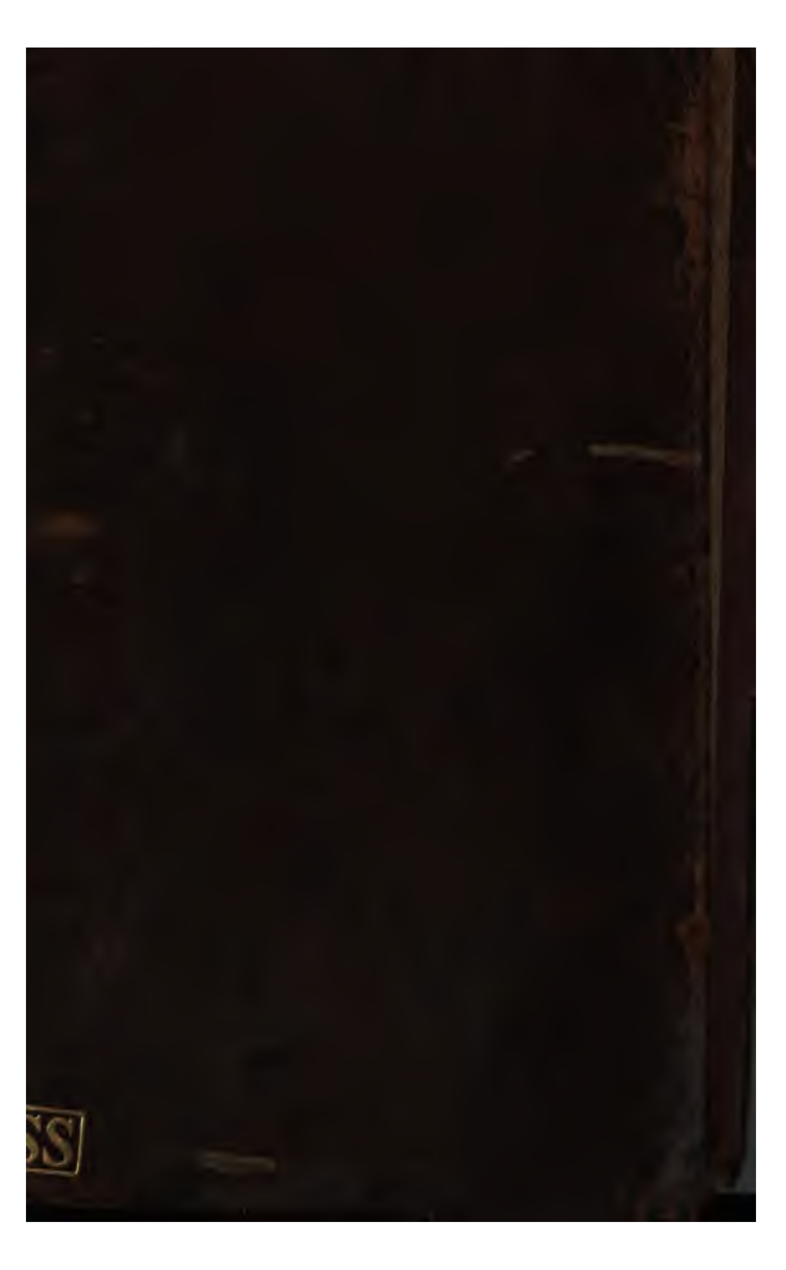





SS



Henry Edward Bunbury.



In Memory of
STEPHEN SPAULDING
1907 – 1925
CLASS of 1927
UNIVERSITY OF MICHIGAN

M. DC.


HISTOIRE DE LA REPUBLIQUE DE GENES

MAILLY, chevalier de

HISTOIRE
DE LA
REPUBLIQUE
DE GENES,

Comprenant tout ce qui s'eſt paſſé depuis 1436. juſqu'en 1624.

DEDIE'E AU ROI.

TOME SECOND.



Suivant la Copie de Paris.

EN HOLLANDE,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DC. LXXXXVII.

SOMMAIRE
DU
HUITIE'ME LIVRE.

N*Icolas Fregose prend le Château neuf de Naples. Thomas Fregose est élû Doge, & se démet peu de temps aprés de sa dignité. On établit le Conseil des quarante quatre de la Maison de Saint Georges. Loüis Fregose succede à son frere. Thomas Fregose est élû Doge aprés lui. Mahomet II. prend Constantinople. La Republique de Genes cede à la Maison de Saint Georges toutes les places qu'elle avoit au Levant. Pierre Fregose remet l'Etat de Genes sous l'obéissance du Roi Charles VII. Les François massacrez. Le Gouverneur François se retire au Châtelet. Spinetta Fregose est élû Doge. La Ville se soûmet à François Sforce. Le Pape Sixte IV. permet aux Genois de faire des Docteurs en Droit. Les Turcs prennent plusieurs places sur les Genois au Levant. Prosper Adorne est fait Gouverneur de Genes. Il établit un Tribunal de trente Citadins.*

tadins. Robert de Saint Severin défait les Milanois. L'Isle de Corse retourne sous l'obéïssance des Genois. Innocent VIII. est fait Pape. Les Florentins ôtent aux Genois Pietra Santa. Le Cardinal Fregose soûmet la Ville de Genes à Loüis Sforce. Ludovic Sforce s'accommode avec le Roi Charles VII. Jean Adorne épouse la fille de Robert de Saint Severin.





HISTOIRE DE GENES,

Contenant tout ce qui s'est passé depuis l'an 1436. jusqu'à 1491.

SECONDE PARTIE.

LIVRE HUITIE'ME.



Es anciennes divisions des familles furent cause que la Ville de Genes rétourna sous le joug qu'elle avoit secoüé. La faction de Guarcio étoit toûjours fort puissante, & Inard, quoi que fort vieux, en étoit demeuré le chef ; mais celle de Fregose l'emportoit extremement au dessus des autres, à cause de la valeur & du credit de ceux de cette Maison. Thomas Fregose qui avoit soûmis l'Etat de Genes au Duc de Milan, & qui étoit depuis peu revenu de Sarzana, y tenoit le premier rang. Ces deux chefs voyant le peuple moins sensible à la douceur de la liberté 1436.

1436. qu'il ne le devoit être, éveillerent leurs desseins ambitieux, & songerent à luy donner de nouvelles chaînes. Neanmoins les Guarcio ne resterent pas long-temps sur la scene, ils cederent la place aux Adornes, qui disputerent long-temps contre les Fregoses, à qui demeureroit la souveraine puissance.

1437. En 1437. les chefs de ces deux factions voyant que le peuple se lassoit de l'administration des défenseurs de la liberté, le firent assembler dans l'Eglise de saint Cyr, & donnerent au Gouvernement son ancienne forme; mais comme ils ne pûrent se résoudre à ceder l'un à l'autre, ils consentirent qu'Inard de Guarcio fût élû Doge. Aprés cette élection les huit Proviseurs se démirent de leur autorité, & rétournerent chez eux pour y mener une vie privée. Guarcio ne conserva pas long-tems cette dignité: les amis de Fregose qui souhaitoient de l'en voir révétu, publierent que ce Doge étoit trop cassé pour gouverner l'Etat dans un tems si fâcheux. Quoi que plusieurs condamnassent ces discours séditieux, les partisans de Fregose ne laisserent pas de venir à bout de leur dessein par la force & par le credit de leur chef. Guarcio fut enfin obligé de ceder la place à son concurrent, qui prit possession de la dignité Ducale.

Les esprits s'étant réunis par cette élection, on songea à s'opposer aux armes du Duc; on leva de nouvelles troupes en Toscane, & on fit embarquer Angelo Dentato, pour tâcher de jetter du secours dans Albengue. Dentato s'étant approché sans bruit de la place, avertit par un signal les assiégez, qui luy donnerent moyen d'y entrer. Jean Pervicé & Barthelemy Doria qui s'étoient signalez dans la défaite du Roi d'Aragon, y firent encore passer quatre vaisseaux chargez de munitions de guerre & de bouche.

Peu de jours aprés les Ambassadeurs qu'on avoit envoyez

envoyez à Florence & à Venise, révinrent à Genes, & porterent au Senat les traitez qu'ils avoient signez avec les deux Republiques, & par lesquels ils avoient conclu une ligue pour dix ans. En consequence de ce traité, les Florentins envoyerent aux Genois deux mille hommes qu'ils s'étoient chargez d'entretenir. On prétendoit les joindre à six mille Arbalêtriers qui étoient venus d'ailleurs, & les faire marcher contre Piccinin, mais ce rusé Capitaine en aïant eu avis leva le siege d'Albengue, & se retira. Les habitans de cette Ville se voyant en liberté, députerent au Senat pour lui demander quelque dédommagement, & ils obtinrent plusieurs exemptions en considération de leur fidelité. Il ne restoit plus aux Genois pour reparer leurs pertes passées que de recouvrer Porto-Venere & Lerice, qui étoient encore entre les mains du Roi d'Aragon, & la fortune qui commençoit de les favoriser voulut encore leur accorder cette grace. Alphonse ayant été obligé d'employer toutes ses forces pour le recouvrement du Royaume de Naples, fut contraint d'abandonner ces deux places. 1437.

Le Doge aprés avoir dompté tous ceux qui s'opposoient à son élevation, trouva des ennemis dans sa propre famille. Jean-Baptiste Fregose son frere, indigné de ce qu'il ne lui avoit pas départi des charges, comme il y étoit obligé par la proximité du sang, conjura contre lui avec les creatures du Duc de Milan. Il prit son temps lorsqu'il étoit hors du Palais, & y étant entré avec plusieurs hommes bien armez, s'en saisit & se fit élire Doge. Thomas Fregose qui avoit engagé dans ses interêts les principaux de la Ville, ne tarda guere à l'en chasser, & à rentrer dans la suprême Magistrature. Quelques-uns de ses amis lui conseillerent de faire mourir ce frere, qui violant les droits du sang l'avoir voulu perdre; mais bien loin de suivre leur Conseil, il le reçut d'une maniere obligeante, &

1437. le combla de nouvelles faveurs pour lui faire honte de son injustice.

Pendant que ces révolutions troubloient le repos des Genois, René d'Anjou qui étoit allé à Paris pour demander du secours à Charles VII. Roi de France, revint en Provence, où il prépara une flotte pour marcher contre Alphonse qui s'étoit emparé du Royaume de Naples ; mais comme il n'avoit pas assez de bâtimens, il fit demander au Doge quelques-unes des galeres de la Republique. Le Doge lui en accorda sept, dont il donna le commandement à son frere pour l'éloigner par un employ honorable. Cependant comme il auroit pû s'en servir à son préjudice, il le fit accompagner par quatre Conseillers, sans l'avis desquels il ne lui étoit pas permis de rien entreprendre. L'armée de René d'Anjou s'étant renduë à Naples avec les sept galeres & cinq autres qu'il avoit équipées à Marseille, il y fut reçû comme Roi legitime. Lorsqu'il se vit en possession du Royaume, il crut n'avoir plus besoin des secours étrangers, & renvoya Fregose avec de grands témoignages d'amitié. A peine les Genois se furent-ils remis à la voile, qu'Alphonse qui avoit encore de grandes intelligences dans Naples, parut à l'entrée du port avec une puissante flotte. René en ayant eu avis, prit à son service quatre galeres de celles que le Doge avoit envoyées contre les Corsaires Catalans, sous les ordres de Nicolas Fregose. Ce jeune homme qui étoit plein de cœur fut bien-aise de se signaler en cette occasion. Alphonse étoit encore maître du Château de Naples, ce qui incommodoit extrémement René ; cependant il n'étoit pas aisé d'emporter ce poste, parce qu'il falloit auparavant prendre la tour de saint Vincent, bâtie sur un rocher escarpé. Fregose se chargea de cette entreprise, & s'étant rendu maître de la tour, fit ensuite *creuser par ses* Matelots un profond fossé pour empêcher

pécher le secours par terre, & le fortifia ensuite avec des redoutes. Quelques jours aprés il fit approcher les galeres du Château d'une telle maniere que les hunes s'élevoient au dessus des tours, & qu'elles ne pouvoient pas être incommodées par l'artillerie de la place. Il la fit bâtre en même-tems avec ses coursiers & avec ses machines qui jettoient de grosses pierres aussi pesantes que des boulets. Alphonse qui n'étoit pas fort éloigné de Naples aïant apris le mauvais état où étoient les assiegez, essaya de les secourir, & de forcer le retranchement défendu par les Genois; mais il ne put en venir à bout, ce qui causa une grande satisfaction à René & aux Napolitains. Le Roi d'Aragon aprés avoir donné plusieurs assauts & toûjours avec perte, se remit à la voile, ce qui obligea les assiegez à capituler, & de rendre le Château à Fregose. 1437

En 1441. Alphonse ayant mis sur pied une puissante armée, les Genois se liguerent avec le Pape Eugene pour lui faire la guerre par mer & par terre. Ils équiperent à communs frais une flotte, dont le commandement fut donné à Jean Baptiste Fregose frere du Doge. Les Nobles se plaignirent de ce qu'on affectoit de distribuer tous les emplois aux Citadins. Jean Antoine de Fiesque qui avoit prétendu à cette charge, témoigna un grand ressentiment de ce que Fregose luy avoit été preferé, & résolut de s'en vanger. Comme il avoit beaucoup d'amis, il conjura avec eux & avec le Duc de Milan, pour exciter quelque émotion dans la Riviere de Levant; ce qui réplongea la Republique dans ses premiers malheurs. Alphonse qui avoit été informé de la ligue du Pape avec la Republique, assista sous main les mécontens, & fit un grand accueil à ceux qui se refugierent auprés de lui. Galeot Marquis de Carreto en fit de même, & leur fournit des vivres & des vaisseaux aussi bien 1441

1441. que le Roi d'Aragon. Le Doge se voyant obligé de se défendre contre ses ennemis domestiques, ne put satisfaire au traité qu'il avoit fait avec le Pape, ni mettre sur pied les troupes dont ils étoient convenus. Eugene n'entra pas dans les raisons du Doge, & se plaignit de sa negligence, croyant avoir été joüé. Cependant comme Alphonse avoit achevé de conquerir tout le Royaume de Naples, les Confederez ne se crurent plus obligez d'envoyer de si grands secours à René d'Anjou. Ce Prince s'étoit retiré avec quelques Seigneurs François dans le Château neuf qui lui étoit resté seul, d'un Etat si florissant; il fut même contraint de l'abandonner, & de s'en retourner en Provence sur deux gros vaisseaux de guerre que le Doge lui avoit envoyez en partant; il laissa ce Château entre les mains d'Antoine Calvo Genois, qui lui avoit presté de notables sommes pour fournir aux frais de cette derniere guerre.

Quelque-temps aprés le Duc de Milan ayant fait la paix avec les Florentins & les Venitiens, se ligua avec Alphonse. Ces deux Princes avoient également sujet de se plaindre du Doge, il avoit usurpé une partie des Etats de l'un, & favorisé les ennemis de l'autre. Dans le tems que le Doge se preparoit à soûtenir la guerre contr'eux, il perdit son frere, ce qui fut pour lui un grand sujet d'affliction, parce qu'ils s'étoient reconciliez & réunis, & qu'il pouvoit en tirer un grand secours contre ses ennemis, qui craignoient la valeur du défunt.

1442. Cependant Jean Antoine de Fiesque ne s'endormit pas, il avoit fait préparer des batteaux de pêcheurs sur lesquels il devoit s'embarquer pour entrer la nuit dans la Ville, & se saisir ensuite du Palais. Le Doge en ayant été averti fit redoubler sa garde, qui demeura sous les armes toute la nuit; mais les conjurez ne parurent qu'à la pointe du

jour,

jour, du côté de la Camoglia, & mirent pied à terre auprés de Nôtre-Dame des Graces, où ils attendirent que leurs amis eussent fait soulever le peuple. Toute la Ville fut en allarme à leur arrivée & le Doge qui n'avoit que peu de monde auprés de lui, se trouva fort embarassé. Le nombre des conjurez croissoit de momens en momens, ce qui obligea le peuple de se declarer en leur faveur. Ils attaquerent incontinent le Palais, & s'en étant rendus maîtres, ils obligerent Fregose d'en sortir. Il se retira d'abord chez Raphaël Adorne son ancien ami; mais ne s'y croyant pas en sureté, il gagna pendant la nuit sa maison de Sarzana. Aprés que le bruit fut appaisé, on changea pour la troisiéme fois la forme du Gouvernement: comme Fregose l'avoit reduit de huit à un seul, de Fiesque le fit passer d'un seul à huit. Ces nouveaux Magistrats prirent le nom de Capitaines de la liberté, & furent moitié Nobles & moitié Citadins; mais ils ne pûrent s'accorder; de Fiesque qui s'étoit mis du nombre ayant voulu faire passer les autres par tous ses sentimens; & ainsi il fallut revenir à l'état Despotique. On élut un Doge qui fut Raphaël Adorne, Docteur en Droit, qui eut l'avantage de transporter encore une fois la dignité Ducale dans sa maison. Son élevation donna de la jalousie aux autres familles. Perrin Fregose neveu de Thomas, voulut briguer contre le Doge, & n'y aïant pas réussi, fut declaré rebelle. Le Duc de Milan qui connoissoit l'esprit entreprennant de ce jeune homme, l'appuya contre Adorne, esperant profiter de leur division: il lui donna pour cet effet la Ville de Novi, afin qu'elle pût lui servir de retraite, & qu'il fût en état de faire des courses jusqu'aux portes de Genes. Fregose ne trompa pas l'esperance du Duc, il se mit en campagne, & attaqua indifferemment tous ceux qu'il rencontra sur le grand chemin. D'un autre côté Jean An- 1447

1442. toine de Fiesque affligé du mauvais succez de sa conjuration, partit secretement de la Ville, & se rendit maître de Riccio & de Porto-Fino dans la riviere de Levant, d'où il fit sortir les garnisons de la Republique. Le Doge craignant les suites de cette revolte dans un temps où il avoit à soûtenir une guerre étrangere, s'accommoda avec Fiesque & avec le Roi d'Aragon. Pour contenter l'ambition de ce dernier, il s'engagea de lui payer tous les ans au nom de la Republique & par maniere de reconnoissance un vase d'or du poids de six marcs. A l'égard de Fiesque, il lui accorda de grands privileges, afin qu'il pût vivre dans Genes avec quelque distinction. Ce traité calma tous les troubles, & rétablit le commerce qui avoit été interrompu depuis long-temps. La maison de saint Georges reprit son ancien credit, & on s'empressa d'y apporter de l'argent de tous côtez. Comme l'occupation des huit Protecteurs déjà établis augmenta,
1444. on jugea à propos en 1444. de créer sous eux un corps de huit autres Citadins, pour terminer les affaires qui n'auroient pû être expediées pendant l'année. On appelle encore aujourd'hui ce Bureau, le College des Quarante-quatre, à cause de l'année de son érection. Depuis ce temps-là Adorne gouverna paisiblement la Republique jusqu'en
1447. 1447. il eut seulement quelque chagrin à essuyer de la part du Roi d'Aragon, qui étant paisible dans son Royaume de Naples, prétendit que les Genois lui présentassent le vase d'or stipulé par le dernier Traité, à un certain jour de l'année, en presence de toute sa Cour, ce qu'on ne voulut pas lui accorder, & ainsi on en vint à une rupture. Alphonse refusa sur ce même prétexte de rendre à la Republique la galere Squarciafica, prise quelques jours auparavant par deux des siennes.

Ces trois années de calme étant passées, les *troubles* domestiques recommencerent. Plu-

sieurs

ſieurs Citadins qui étoient mal ſatisfaits du Gouvernement d'Adorne, lui perſuaderent qu'il devoit pour le bien de ſa patrie ſe démetre de ſa charge, & rétablir la Republique dans ſa premiere liberté. Le Doge ſoit qu'il aimât le repos ou qu'il ne ſe crut pas aſſez puiſſant pour ſe maintenir dans ce poſte, fit ſon abdication dans les formes ordinaires, & on nomma douze perſonnes pour reformer le Gouvernement; mais incontinent aprés, au lieu de ſuivre ce plan, on élut pour Doge Barnabé Adorne. Raphaël Adorne voyant qu'on lui avoit donné le change, & qu'on avoit mis en ſa place ſon parent, crut avoir été joüé par ceux qui lui avoient propoſé de rentrer dans une vie privée. Comme les choſes qui ſe font contre les regles ordinaires ne ſont pas de longue durée, Barnabé Adorne ne conſerva pas long-temps une charge qu'il avoit obtenuë par artifice; au bout de trente jours les Fregoſe conſpirerent contre lui. Le Doge étoit ſoûtenu par le Roi d'Aragon, qui pour entretenir les diviſions des Genois lui envoyoit inceſſamment des troupes & de l'argent, ce qui lui donna moyen de ſe maintenir dans ce poſte. Jean Fregoſe ne perdit pas l'eſperance de le ſupplanter malgré tous ces ſecours; il s'embarqua une nuit ſur une galere avec quatrevingts dix hommes choiſis, & ayant mis pied à terre ſans obſtacle, il attaqua le Palais. Adorne reſiſta courageuſement avec ceux qui ſe trouverent auprés de lui; mais il ne laiſſa pas d'en être chaſſé. Fregoſe ſe fit incontinent élire Doge, & appella auprés de lui ſon frere Perrin, dont il connoiſſoit la valeur, & le declara Capitaine de la Liberté. Aprés que le nouveau Doge ſe fut bien affermi dans ſa dignité, & qu'il eut étouffé toutes les conjurations qui ſe tramoient contre ſa perſonne, il voulut par

1444

1447. quelque glorieux exploit montrer au peuple qu'il n'étoit pas indigne du rang où il avoit été élévé.

1449. Galleot Marquis de Carreto s'étoit emparé de Finaro, & incommodoit extremement la Ville par ses courses, il avoit même pris depuis peu de jours le vaisseau nommé Calvo, chargé de riches marchandises. Ces hostilitez firent connoître au Doge la necessité qu'il y avoit de chasser le Marquis de ce poste ; il en fit la proposition au Senat, qui ordonna la levée des troupes & de l'argent necessaire ponr cetre expedition. Aussi-tôt que cette résolution fut prise, le Doge leva sept mille hommes, la plusPart Arbalêtriers. Il s'étoit acquis tant d'autorité auprés du peuple, que luy ayant fait connoistre combien le Fort du Châtelet étoit necessaire à la défense de la Ville, il le fit consentir à son établissement, & ayant découvert que les Catalans secouroient sous main le Marquis de Carreto pour les en punir, il fit saisir les rentes qu'on leur payoit sur la maison de saint Georges. Tout le monde attendoit avec impatience le succez d'une guerre pour laquelle on avoit fait de si grands preparatifs. Mais la mort impreveuë du Doge rompit, ou du moins fit differer cette entreprise. On rendit à cet illustre Magistrat les honneurs funebres avec une pompe convenable à la dignité qu'il avoit exercée. Le peuple ensuite pour témoigner combien il avoit été satisfait de son administration, voulut que Loüis Fregose son frere, quoi qu'absent, fût élû pour remplir sa place ; on lui fit une celebre députation pour le prier de venir prendre possession de cette charge. Peu de temps aprés que Loüis eut été couronné, il envoya son frere Perrin avec l'armée pour assieger Finaro. Marc de Carreto ennemi de Galleot se declara en faveur des

Genois,

Genois, & leur donna de si puissans secours, 1449
que le Marquis se vit contraint dans moins de huit jours de rendre la place à discretion. On délibera dans le Senat si on la raseroit, & aprés plusieurs contestations il fut résolu qu'on en démoliroit seulement la Citadelle.

Si cette conquête fut utile & glorieuse à la Republique, elle coûta cher à Loüis Fregose; le peuple conçût une si haute estime pour Perrin, que le croyant incomparablement plus capable de le gouverner que son frere, il le souhaitta pour Doge. Loüis ne voulut pas s'opiniâtrer contre le caprice de cette multitude, & se démit volontairement de sa dignité. On n'auroit pas neanmoins jetté les yeux sur Perrin, si son oncle Thomas eût accepté cette charge qu'on lui envoya offrir à Sarzana par une celebre députation; mais comme il étoit déja vieux il la refusa, & se contenta de la voir dans sa famille. Alphonse & les autres Princes voisins qui connoissoient la sagesse & la valeur de Perrin Fregose, ne furent pas contens de son élection, parce qu'ils jugerent que l'estime qu'on avoit pour sa personne feroit cesser toutes les partialitez. Le Doge ayant découvert que le Roi d'Aragon assistoit tous les mécontens, jugea qu'il devoit se montrer severe dans le commencement de sa Magistrature, pour rompre les caballes. Galleot de Maré fut le premier qui ressentit les éfets de sa rigueur; c'étoit un Senateur dont les importans services sembloient solliciter le Doge à lui faire grace; neanmoins il ferma les yeux à toutes ces considerations, & fit pendre ce malheureux avec sa robe dans la place de saint François. Ce triste spectacle donna tant de compassion à tous ceux qui y assisterent, que les plus insensibles ne pûrent retenir leurs larmes.

447. quelque glorieux exploit montrer au peuple qu'il n'étoit pas indigne du rang où il avoit été élévé.

1449. Galleot Marquis de Carreto s'étoit emparé de Finaro, & incommodoit extremement la Ville par ses courses, il avoit même pris depuis peu de jours le vaisseau nommé Calvo, chargé de riches marchandises. Ces hostilitez firent connoître au Doge la necessité qu'il y avoit de chasser le Marquis de ce poste ; il en fit la proposition au Senat, qui ordonna la levée des troupes & de l'argent necessaire pour cette expedition. Aussi-tôt que cette résolution fut prise, le Doge leva sept mille hommes, la plusparts Arbalêtriers. Il s'étoit acquis tant d'autorité aupres du peuple, que luy ayant fait connoistre combien le Fort du Châtelet étoit necessaire à la défense de la Ville, il le fit consentir à son établissement, & ayant découvert que les Catalans secouroient sous main le Marquis de Carreto pour les en punir, il fit saisir les rentes qu'on leur payoit sur la maison de saint Georges. Tout le monde attendoit avec impatience le succez d'une guerre pour laquelle on avoit fait de si grands preparatifs. Mais la mort impreveuë du Doge rompit, ou du moins fit differer cette entreprise. On rendit à cet illustre Magistrat les honneurs funebres avec une pompe convenable à la dignité qu'il avoit exercée. Le peuple ensuite pour témoigner combien il avoit été satisfait de son administration, voulut que Loüis Fregose son frere, quoi qu'absent, fût élû pour remplir sa place ; on lui fit une celebre députation pour le prier de venir prendre possession de cette charge. Peu de temps aprés que Loüis eut été couronné, il envoya son frere Perrin avec l'armée pour assieger Finaro. Marc de Carreto ennemi de Galleot se declara en faveur des

Genois.

Genois, & leur donna de si puissans secours, 1449
que le Marquis se vit contraint dans moins de huit jours de rendre la place à discretion. On délibera dans le Senat si on la raseroit, & aprés plusieurs contestations il fut résolu qu'on en démoliroit seulement la Citadelle.

Si cette conquête fut utile & glorieuse à la Republique, elle coûta cher à Loüis Fregose; le peuple conçût une si haute estime pour Perrin, que le croyant incomparablement plus capable de le gouverner que son frere, il le souhaitta pour Doge. Loüis ne voulut pas s'opiniâtrer contre le caprice de cette multitude, & se démit volontairement de sa dignité. On n'auroit pas neanmoins jetté les yeux sur Perrin, si son oncle Thomas eût accepté cette charge qu'on lui envoya offrir à Sarzana par une celebre députation; mais comme il étoit déja vieux il la refusa, & se contenta de la voir dans sa famille. Alphonse & les autres Princes voisins qui connoissoient la sagesse & la valeur de Perrin Fregose, ne furent pas contens de son élection, parce qu'ils jugerent que l'estime qu'on avoit pour sa personne feroit cesser toutes les partialitez. Le Doge ayant découvert que le Roi d'Aragon assistoit tous les mécontens, jugea qu'il devoit se montrer severe dans le commencement de sa Magistrature, pour rompre les caballes. Galleot de Maré fut le premier qui ressentit les éfets de sa rigueur; c'étoit un Senateur dont les importans services sembloient solliciter le Doge à lui faire grace; neanmoins il ferma les yeux à toutes ces considerations, & fit pendre ce malheureux avec sa robe dans la place de saint François. Ce triste spectacle donna tant de compassion à tous ceux qui y assisterent, que les plus insensibles ne pûrent retenir leurs larmes.

1452. Le Doge qui ne vouloit pas manquer à toutes les choses de bienséance, envoya quatre Ambassadeurs, du nombre desquels fut Nicolas Fregose Capitaine de la Ville, à l'Empereur Frederic IV. qui étoit venu en Italie pour y recevoir la Couronne Imperiale. Il renforça aussi en même-tems les garnisons de Pietra-Santa & de Final, parce que ces deux places étoient menacées par les François, que le Marquis de Carreto avoit sollicitez.

1453. En 1453. il fut obligé de pourvoir à une autre affaire bien plus importante: on lui manda de Constantinople que Mahomet II. Empereur des Turcs, voulant achever de détruire l'Empire d'Orient, s'étoit mis en campagne avec une puissante armée pour assieger cette superbe Ville. Il n'eut pas plûtôt reçu cette mauvaise nouvelle, qu'il fit partir Jean Justiniani avec ce qu'il put assembler de troupes & de vaisseaux, pour tâcher de la secourir, puisque la conservation de Pera en dépendoit. Justiniani fit dans cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine; mais ayant été blessé dans une sortie, il ne fut plus en état de servir le reste du siege. Les Chrêtiens s'apperçurent bien-tôt de la perte qu'ils avoient faite, & ne pouvant plus resister aux frequents assauts des Turcs, ils furent contraints de ceder à la bonne fortune de Mahomet, & de lui abandonner la possession de Constantinople. Les habitans de Pera ne se voyant pas en état de resister à ce vainqueur, lui ouvrirent les portes. La perte de cette place, où les Genois avoient attiré tout le commerce du Levant leur causa un sensible déplaisir. Ces malheurs & les continuelles divisions dont la Republique de Genes étoit travaillée, l'obligerent d'abandonner à la maison de saint Georges, Jaffe & les autres Villes qu'el-

le tenoit sur la Mer Majeure, comme elle lui 1453.
avoit déja cedé l'Isle de Corse, afin que cette Compagnie les défendit contre les Aragonois, qui par leurs pirateries infectoient toutes les mers du Levant.

En 1454. il y eut une ligue entre Alphonse 1454.
Roi d'Aragon, le Pape Nicolas V. Sigismond Mala-testa, & Astor de Fenza, pour vingt cinq ans, dans laquelle on ne voulut pas recevoir les Genois. Alphonse en fut cause, il étoit au desespoir de ce que la Republique de Genes étoit paisible sous le Gouvernement de Perrin Fregose, & il voulut faire un dernier effort pour la détruire.
Il envoya en 1455. Villamarin Capitaine d'une 1455.
grande reputation, avec une puissante flotte, pour bloquer le port de la capitale, pendant que son armée de terre venoit l'assieger. Les mécontens s'étoient rangez sous ses enseignes, & entr'autres Raphaël & Barnabé Adorne, avec Jean Antoine de Fiesque. Le Doge ne s'étonna pas de ces grands preparatifs, & se disposa avec tout le flegme d'un grand homme à défendre sa patrie; il craignoit moins les ennemis du dehors que ceux du dedans, & comme il avoit interest de s'assurer contre ceux à qui sa grandeur étoit suspecte, & de penetrer leurs intentions, il feignit de sortir de la Ville, & de marcher contre les Espagnols. Il fit ensuite volte-face tout d'un coup, & se retira dans le Fort du Châtelet avec tant de promptitude, que peu de gens en eurent connoissance. Cet artifice lui réussit; ses ennemis le croyant hors de la Ville, se mirent à courir par les ruës, en criant Vive Adorne & le Roi Alphonse, & marcherent contre le Palais pour s'en saisir. Les troupes que le Doge avoit laissées pour le défendre, soûtinrent pendant le reste du jour l'effort des conjurez. A l'entrée de la nuit, le Doge sortant du Châtelet avec des soldats tout frais, vint fondre sur les ennemis,

repe-

1455. repetant plusieurs fois le nom de Fregose, & les eut bien tôt dissipez. Il en tua un grand nombre, & fit plusieurs prisonniers, qui furent peu de temps aprés punis du dernier supplice. Cette action de prudence & de valeur n'étouffa pas seulement toutes les semences de division dans la Ville, elle donna encore tellement l'épouvante aux étrangers, que perdant l'esperance d'estre secourus par les mécontens, ils abandonnerent l'entreprise. La flotte qui avoit déja paru devant le port de Genes, se retira incontinent, & il ne resta que quelques galeres pour pirater le long de la côte.

1458. En 1458. le Roi d'Aragon & les mécontens renouvellerent leurs efforts contre le Doge, qui ne se croyant pas en état de leur resister, s'avisa d'un moyen pour se garentir du péril qui le menaçoit. Il envoya quatre Ambassadeurs à Charles VII. Roi de France, pour lui offrir la Souveraineté de Genes. Ce Prince qui connoissoit l'inconstance de cette Nation n'y voulut pas d'abord prester l'oreille; mais Jean d'Anjou Duc de Lorraine, fils de René Roi de Sicile, à qui ces Ambassadeurs s'addresserent, croyant que les Genois pourroient lui aider à recouvrer son Royaume de Naples, importuna tellement le Roi de France, qu'il lui donna l'Archevêque de Reims, Saint Vallier Tennegui du Châtel, Senêchal de Provence, & Jacques Cœur grand Tresorier, pour aller en son nom prendre possession de cet Etat. Le Duc étant arrivé à Marseille avec tous ces Seigneurs, envoya devant à Genes sur une galere, Guillaume de Poitiers, fils naturel du Duc de Valentinois avec 300. hommes. Fregose ayant reçu ce secours fit arborer les armes de France sur le port & sur les murailles; il alla ensuite par toutes les ruës suivi des trois cens François, & fit main basse sur tous ceux qui suivoient le parti des *Adornes*. Lorsqu'il se fut défait de ses ennemis,

& qu'il se vit maître de la Ville, il congedia Guillaume de Poitiers & ceux de sa suite, disant qu'il ne vouloit plus reconnoître le Roi de France pour son Souverain. 1458.

Lors qu'Alphonse le vit privé de cette protection, il renvoya Villamarin à Genes avec vingt vaisseaux & dix galeres, pendant que les deux Adornes marchoient par terre, suivis d'un camp-volant. Le Doge en ayant eu avis, écrivit au Duc de Lorraine, qui étoit encore à Marseille, pour s'excuser de sa perfidie, & pour le prier de venir le défendre contre les usurpateurs du Trône de son pere. Ce Prince n'écoutant que sa haine contre les Aragonois accepta cette proposition, & vint à Genes accompagné de quantité de Gentilshommes François. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé le Doge fit fortifier le port avec des chaînes & des poutres, pour en défendre l'entrée aux ennemis, & il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit servir à sa défense. La fortune fit plus pour lui que sa prudence, & il se vit bien-tôt délivré d'inquiétude par la mort d'Alphonse. Son fils Ferdinand qui avoit succedé à tous ses Etats, ne voulut pas sitôt songer à des guerres étrangeres, & rappella auprés de lui les troupes de son pere. Les Adornes furent tellement accablez de ce cruel revers, qu'ils ne survécurent que peu de jours à la perte qu'ils venoient de faire, ce qui acheva d'assurer la puissance de Fregose.

Si le Doge aprés tant de troubles se vit pendant quelque tems en repos, il eut beaucoup à souffrir de la peste dont la Ville fut extrémement affligée cette année. Il se trouva aussi fort en peine faute de fonds pour payer les dettes qu'il avoit été obligé de contracter pendant la guerre. Le Gouverneur, que Jean d'Anjou lui avoit laissé en partant de Genes pour aller trouver son pere, lui aida à y subvenir, engageant François Sforce alors Duc

de

1458. de Milan, à prester à la Republique une somme considerable Quoy que ce Duc n'aimât pas les François, il n'osa refuser ce service à leur prieres. Comme il n'étoit pas encore bien affermi dans sa nouvelle domination, il craignit de s'attirer de si puissans ennemis. Quelque temps aprés Jean d'Anjou étant de retour à Genes, ne voulut plus partager la Souveraine puissance avec Fregose, & cessa de l'assister d'argent, pour le rendre méprisable au peuple. Fregose voyant qu'il perdoit son credit se retira à sa terre de Novi, & remit la Ville entre les mains du Duc de Lorraine, moyennant une somme qu'il promit de lui payer. Quelque temps aprés voyant que ce Prince n'y satisfaisoit pas, il lui parla avec si peu de respect, qu'il fut contraint pour l'en punir de chasser de la Ville ses freres & tous ses parens. Fregose irrité d'un traitement si rude, alla trouver Sforce, à qui il promit de le rendre maître de Genes, par le moyen des intelligences qu'il y avoit, s'il vouloit se liguer avec lui contre les François. Sforce ne rejetta pas absolument cette proposition; mais aussi il ne voulut pas entreprendre legerement une guerre qui pourroit lui faire perdre ses Etats; il jugea plus à propos de se servir du nom de Ferdinand Roi de Naples, qui à cause des anciennes querelles qu'il avoit avec la maison d'Anjou, ne feroit aucune difficulté d'attaquer le Duc de Lorraine. Il envoya pour cet effet à Naples, un homme habile qui n'eut pas de peine à persuader cette entreprise à Ferdinand. Il avoit déja été averti des preparatifs que le Duc de Lorraine faisoit à Genes, pour le recouvrement du Royaume de son pere; & ainsi il ne fut pas fâché de trouver une occasion si favorable pour prevenir son ennemi. Il envoya incontinent de l'argent à Fregose, qui s'étant ligué avec Philippe de Fiesque ennemi des François, petit corps d'armée, & marcha contre la

Ville de Genes au commencement de l'année 1459. Les mécontens se logerent à Albaro, d'où ils faisoient à toute heure des courses jusqu'aux Faux-bourgs. Le Duc de Lorraine qui ne se tenoit pas assuré de la fidelité des Genois, se contenta de faire bien garder toutes les portes, sans se mettre en peine d'aller combattre les rebelles. Fregose de son côté n'osoit attaquer la Ville, parce qu'il n'avoit pas assez de troupes; neanmoins ayant été averti qu'il devoit arriver un grand secours au Duc de Lorraine, tant des troupes que son pere lui envoyoit de Provence, que de celles que Charles VII. avoit fait lever, il crut devoir auparavant faire un dernier effort. Il s'approcha sans bruit des murailles à l'entrée de la nuit, & ayant fait commencer l'assaut, il fit crier par tout le nom de Fregose, afin d'obliger ses partisans de se soulever; mais personne ne prit les armes en sa faveur. Fiesque s'étant opiniâtré au combat jusqu'au jour, y fut blessé d'un coup de coulevrine, & porté à son logement où il mourut peu d'heures aprés. Cet accident fut cause que tous ceux de sa maison se retirerent à leurs terres. Fregose ayant eu avis qu'il venoit du côté d'Aste trois cens hommes au secours des Genois, fit sonner la retraite. Il prit la route de Sestri de Levant, & trouvant cette Ville mal gardée, il s'en saisit aussi bien que du port. Peu de temps aprés il gagna Chiavari par intelligence. Le Duc de Lorraine ne le voulut pas laisser longtemps maître de ces deux postes, qui auroient pû servir de retraite à Villamarin, que Ferdinand avoit envoyé au secours des rebelles, & qui s'avançoit à grandes journées. Il fit d'abord partir sa Cavalerie, pour aller s'opposer au passage des Napolitains, & il équipa une flotte composée de dix galeres & de deux vaisseaux, pour porter les munitions sous les ordres de Jean Cossa, qui étoit depuis peu de 1459.

retour

1459. retour de Provence. Cossa s'étant mis à la voile aborda à Porto-fino, qui venoit de se rendre à Fregose, & la remit sous l'obéïssance de son Maître aussi bien que toutes les autres dont les mécontens s'étoient emparez. Fregose ne se trouvant pas en état de resister à de si grandes forces, se retira en Lombardie à sa terre de Novi. Cossa n'ayant plus d'armée en tête, songea à recouvrer Nole, dont le Marquis de Carreto s'étoit emparé pendant les dernieres revolutions. La place étoit forte & la saison avancée, ce qui faisoit juger au Conseil de guerre cette entreprise difficile; mais la fortune surmonta ces difficultez. Villamarin qui étoit dans la riviere de Levant avec douze galeres, alla à Nole pour s'y pourvoir de vivres, Cossa en ayant eu avis résolut de le surprendre en cet endroit : il vogua avec tant de diligence, qu'il arriva auprés de la flotte de Villamarin avant qu'il eût eu avis de son départ. Cet Espagnol craignant d'être enfermé dans le port, gagna promptement la haute mer. Cossa ne pût le suivre, parce que ses galeres étoient trop pesantes; mais s'étant apperceu que les habitans de Nole étoient dans une grande consternation, il profita si bien de cette favorable conjoncture, qu'il se rendit maître du port & de la Citadelle, sans que le Marquis de Carreto eût le loisir de secourir la place.

Le Duc de Lorraine aprés avoir dompté tous les rebelles, & gagné par ses manieres insinuantes l'amitié des Genois, jugea qu'il étoit temps de travailler à la conquête du Royaume de Naples. Il fit équiper dix galeres & trois vaisseaux de guerre qu'il remplit de bonnes troupes, & de toutes les munitions necessaires. Il emprunta aussi des Directeurs de la Maison de saint George soixante mille ducats, & en tira autant de la bourse de ses amis pour fournir aux frais de la guerre; les Proven-

venceaux lui envoyerent encore douze galeres, & il donna le commandement de toute la flotte à Jean 1459 Cosla, dont il avoit déja éprouvé la fidelité. Il avoit depuis long temps averti Charles VII. de son dessein, & ce Prince lui avoit envoyé pour commander dans Genes en son absence, Louïs de la Valée, homme d'un grand merite, & qui avoit eu plusieurs emplois importans. Jean d'Anjou n'attendoit plus qu'un vent favorable pour s'embarquer; mais il changea de dessein sur l'avis qu'il reçût que Fregose levoit des troupes à la sollicitation de Ferdinand, pour venir attaquer la Ville aussi-tôt qu'il en seroit parti. Fregose qui étoit déja dans la Valée de Pozzeveri, s'avança jusqu'à deux mille de Genes, pour donner le loisir à ses amis de former quelque entreprise. Il eut avis que le Duc de Lorraine avoit déja fait partir sa flotte pour aller chercher celle d'Aragon, qu'on disoit étre auprés de Ligourne: ce qui lui fit juger l'occasion favorable pour attaquer la Ville. Il s'approcha sans bruit des murailles, la nuit du treize au quatorze de Septembre du côté de la montagne de Pietra-minuta, & l'ayant trouvée mal gardée, il y fit appliquer des échelles; il entra dans la Ville sans resistance, & donna l'allarme par tout. Le Duc se repentit d'avoir fait partir la flotte; mais comme il n'y avoit plus de remede, il ne laissa pas de marcher contre les mécontens avec ce qu'il put ramasser de Citadins. Il les trouva retranchez sur la coline de Pietra-minuta, où ils attendoient une partie de leurs troupes qui étoient demeurées derriere, & observoient la contenance des habitans. Le Duc ne jugea pas à propos de les attaquer dans un poste si avantageux pendant l'obscurité, outre qu'il avoit déja perdu quelque monde en passant dans la place de sainte Marthe, où une partie des ennemis étoient en bataille. Dés que le jour parut l'escarmouche *commença* entre les deux partis; mais

1459. mais le Duc n'ayant pû obliger Fregose de quitter son poste, n'osa hazarder de l'y forcer. Les mécontens prenant avantage de sa retenuë, le poussérent jusqu'à la place qui étoit défenduë par le fort du Châtelet. Les amis du Duc lui conseilloient de se retirer dans ce fort en attendant quelque secours; mais il ne voulut pas donner cet avantage à ses ennemis, & demeura toûjours en bataille. Comme ce Prince étoit instruit des diverses factions qui partageoient la Ville, il se servit d'un artifice qui lui réussit. Ayant été averti que Paul Adorne venoit d'arriver sur une galere, il fit incontinent crier son nom par toute la Ville. Fregose en prit l'allarme, & craignant que si Adorne faisoit prendre les armes à ceux de son parti, il ne recueillit seul le fruit de toutes ses peines, & ne se fit élire Doge, il descendit de la coline pour l'aller combattre. Le Duc qui ne s'étoit servi du nom d'Adorne, que pour obliger Fregose de quitter son poste, le chargea dés qu'il le vit dans la plaine. Fregose qui s'apperceut bien-tôt de la faute qu'il avoit commise, voulut se saisir de la porte de saint Thomas, de peur d'être attaqué par derriere; mais se voyant repoussé vigoureusement par la Valée à qui la garde en avoit été commise, il fut contraint de retourner à son premier poste. Comme il avoit combattu pendant vingt-quatre heures toûjours à pied, il se trouva las, & se fit donner un cheval. Il se mit incontinent à la tête de ses gens, qu'il tâcha d'animer de l'action & de la voix. En passant auprés du corps de garde de la porte Del-Campo, il vit que le guichet étoit ouvert: il s'exposa par une bravoure hors de saison à un peril qui lui fut funeste, sans considerer qu'il laissoit la pluspart de ses ennemis derriere lui dans la place de sainte Marthe. Aprés avoit chargé son frere Massino de garder ce passage, il alla par toute la Ville accompagné de trois ou quatre de ses amis seulement, croyant

croyant que le reste de ses troupes le suivroit ; mais 1459.
un gros de François qui venoit de la place leur ferma le chemin, & obligea Massino d'abandonner le poste qu'il gardoit. Fregose s'etant apperceu que personne n'avoit marché aprés lui, voulut regagner le guichet pour se sauver ; mais il le trouva fermé : il passa ensuite à la porte saint Estienne, & tâcha de forcer le corps de garde. Le Duc de Lorraine qui venoit d'arriver en cet endroit, lui donna sur la tête un coup de sa masse d'armes, & quoi qu'il en fut demeuré étourdi, ayant repris ses esprits, il ne laissa pas de retourner vers la porte saint André ; mais on lui jetta en cet endroit tant de pierres des murailles, qu'on l'abattit de son cheval, & il fut en méme temps foulé aux pieds par les chevaux qui lui écraserent la tête. Le Duc fit enlever son corps, & ordonna qu'on le portât au Palais ; mais en chemin plusieurs personnes qui en avoient reçû quelque déplaisir pendant sa magistrature, tâcherent de s'en venger sur son cadavre, & le percerent de mille coups. Ceux qui avoient suivi Fregose ayant appris sa mort voulurent se sauver ; mais comme ils trouverent les portes fermées, ils furent presque tous pris ou tuez. Massino & Roland Fregose se rendirent aux François, & eurent le lendemain la tête tranchée, le Duc ayant jugé cet exemple necessaire à sa seureté. Jean d'Anjou aprés avoir vaincu tous ses ennemis, crût pouvoir poursuivre son entreprise de Naples ; mais il ne fut pas plûtôt hors de la Ville, que les troubles recommencerent. Comme le tresor public se trouvoit épuisé par les grandes dépenses qu'il avoit fallu faire, la Valée fut obligé de chercher de l'argent dans la bourse des particuliers qui n'en donnerent qu'en petite quantité. Ce moyen lui ayant manqué, il eut recours à de nouvelles impositions qui lui attirerent la haine du peuple, & fournirent aux mécontens des pretextes pour cabaler contre lui.

1460. Le reste de l'année se passa assez tranquillement; mais en 1460. le Gouverneur commença de perdre une partie de son autorité. Il demanda quelques vaisseaux dont le Roi son Maître avoit besoin, pour s'en servir dans la guerre qu'il avoit contre les Anglois. Le senat le refusa absolument, sur deux pretextes également mal fondez. L'un qu'on en avoit besoin pour le commerce; & l'autre que le Roi d'Angleterre ne manqueroit pas de saisir tous les effets des negocians de Genes, s'il apprenoit que la République eût donné des navires à son ennemi. D'un autre côté le peuple se plaignit que la Valée soûtenoit la Noblesse à son préjudice, & demanda qu'il revoquât les exemptions qu'il leur avoit accordées. Le Gouverneur n'ayant pas voulu y consentir, la populace aprés avoir fait diverses assemblées seditieuses, se porta aux dernieres violences. Un vil Artisan eut assez d'insolence pour dire qu'il n'étoit plus question de déliberer, & que cette querelle ne devoit être décidée que par les armes. En achevant ces paroles il sortit dans la ruë, & se mit à crier, Vive le peuple. Si la Valée se fût d'abord opposé à cette sedition, il l'auroit appaisée dans sa naissance; mais il la negligea tellement, qu'il donna le loisir aux habitans du Fauxbourg saint Estienne de s'assembler à grandes troupes: le nombre en augmenta tellement, qu'il fut impossible de les reduire, il laissa ces seditieux exercer impunément leur violence dans la Ville, & se retira dans le fort du Châtelet. Cette canaille ne trouvant plus personne qui s'opposât à sa fureur, commit des cruautez inouïes. Les Chefs des factions jugeant cette occasion favorable pour s'emparer du gouvernement revinrent à la Ville: quoi qu'on en eût fait punir un grand nombre, il en restoit encore assez pour causer de grands desordres. Paul Fregose Archevêque de Genes frere de Perrin, & Prosper Adorne se mi-

rent à la tête des mutins, ce qui ôta l'esperance aux Citadins bien intentionnez d'appaiser la sedition. Ces deux Chefs qui avoient l'un pour l'autre une haine secrette, formerent deux partis qui se chargerent reciproquement avec une fureur inconcevable. La pluspart des Citadins inclinerent plus vers Adorne que vers Fregose; parce que ce dernier avoit autant d'ambition que son frere en avoit fait paroître jusqu'à la mort; outre qu'il étoit à craindre qu'il ne voulût venger la fin tragique de Perrin. Plusieurs Citadins poussez par ces considerations, tâcherent d'accommoder Adorn avec les François. L'Archevêque ayant penetré cette negociation, sortit de la Ville, & se retira en une maison de campagne, qu'il avoit assez proche des Fauxbourgs, pour y attendre le succez de cette intrigue. Le départ de Fregose abattit le courage de ses partisans, & rendit les Adornes plus fiers, & ainsi ils devinrent les maîtres de la Ville. Elle parut plus tranquille pendant quelque temps; neaumoins le peuple craignant que cette faction ne se réunît avec les François, & que les Nobles ne rétablissent leur autorité, reprit les armes, & recommença ses violences: il aimoit beaucoup mieux obeïr à ces anciens tyrans, qu'aux François: ce qui venoit de la haine contre les Nobles que le Duc de Lorraine favorisoit. Les Chefs des deux factions connoissant l'intention du peuple qu'ils rendoient inutile par leur jalousie, se reconcilierent; ils s'aboucherent sur ce projet hors de la Ville, & resolurent dans cette conference de faire un Consul entierement populaire, afin d'avoir plus de facilité de chasser les François. Ils revinrent incontinent dans Genes, & ayant fait assembler la populace, ils la firent consentir de mettre l'autorité souveraine entre les mains de huit Artisans, qui gouverneroient la République en qualité de Capitaines, en attendant qu'on eût

élû 1460.

1460. élû un Doge. Le lendemain aprés que ce nouveau Tribunal fut établi, Adorne & Fregose parurent dans les ruës à la tête de leurs partisans. Les Nobles en furent extremement affligez; parce qu'ils se virent entierement exclus des Charges. Les deûx Chefs firent incontinent assembler le grand Conseil, pour y chercher les moyens de se rendre maîtres du Châtelet, & proceder à l'élection d'un Doge ? l'Archevêque consentit qu'Adorne fut élevé à cette dignité, aux mêmes conditions que Georges & Raphaël Adorne ses predecesseurs, l'avoient exercée.

François Sforce Duc de Milan, apprit ce changement avec une joye sensible dans l'espérance que les François qu'il n'aimoit pas seroient bien-tôt chassez de toute l'Italie. Il assista les chefs des factions de tout son pouvoir, à la premiere ouverture qu'ils lui en firent. Il leur envoya des troupes pour attaquer le Châtelet, qui étoit en état de faire une longue resistance, y ayant une forte garnison. Tandis que le Doge faisoit preparer les choses necessaires pour attaquer ce Fort, il reçut un secours de mille hommes que le Duc lui envoya, sous la conduire de Thomas Rattino. Ce Prince lui fit aussi representer par son General, qu'il lui étoit necessaire pour le succez de son entreprise de demeurer toûjours uni avec l'Archevêque. Adorne suivit le Conseil du Duc, & agissant de concert avec Fregose, fit faire des barricades autour du Châtelet, pour empêcher les François d'entrer dans la Ville. Il mit aussi trois cens hommes d'élite dans le Couvent & dans l'Eglise des Cordeliers, qui de-là tiroient à couvert sur leurs ennemis. Il fit dresser plusieurs batteries, qui commencerent de foudroyer le Fort. Les François lui répondirent incontinent avec leur canon, qui renversa toutes les maisons voisines. Le Doge connoissant qu'il perdoit trop de monde s'il pretendoit insulter la

place,

place, résolut de la prendre pied à pied. Comme il craignoit que les François ne fissent venir du secours de Savone, dont ils étoient encore maîtres, il envoya un parti pour surprendre la Ville avant que les ennemis en eussent renforcé la garnison: celui qu'il avoit chargé de cette commission, trouva la place si bien munie, & les habitans si fidelles à leur Souverain, qu'il fut contraint de s'en revenir sans rien faire. Ces révolutions affligerent extremement le Roi de France, mais encore plus René Roi de Sicile, parce qu'il les regarda comme un obstacle à la conquête de son Royaume de Naples. Ces considerations firent résoudre les deux Rois à envoyer de puissans secours à la Valée, avant qu'il eût perdu le Fort du Châtelet. René fit pour ce dessein équiper à Marseille dix galeres sur lesquelles il embarqua mille hommes. Charles leva six mille chevaux en Dauphiné, qui prirent leur route par les montagnes. Toutes ces troupes se rendirent à Savone, où elles furent encore augmentées par plusieurs Volontaires de la Ville. La nouvelle de la marche de ce secours allarma extremement les Genois, à qui la valeur des François n'étoit que trop connuë, & la désunion des chefs augmenta encore le desordre. Sforce qui n'ignoroit pas que leur mesintelligence étoit capable de ruïner ce parti, manda les deux chefs à Milan, & les exhorta de tout son pouvoir à se reconcilier; il leur representa que tant qu'ils seroient unis, la puissance de leurs ennemis ne seroit pas à craindre, & leur promit de leur continuer son assistance. Aussi-tôt qu'Adorne & Fregose furent de retour à la Ville, ils travaillerent conjointement à avancer le siege du Châtelet, & à se mettre en état de soûtenir celui dont ils étoient menacez par les François. Les Nobles qui souffroient à regret l'insolence du peuple, n'oublierent rien pour rompre l'union des deux chefs, &

1460.

1460. pour renouveller leur défiance par de faux rapports ; mais tout ce qui venoit de leur part étant suspect à l'un & à l'autre, cet artifice n'eut pas un grand éfet.

Cependant le Duc de Milan envoya aux Genois Marc Pio avec un Regiment de Cavalerie, qui arriva fort à propos, parce qu'il n'y en avoit point dans la Ville ; il leur avoit aussi fait tenir de l'argent ; mais comme il se trouva bien-tôt dépensé, le Doge fut contraint d'en chercher dans la bourse des Citadins, de peur d'irriter le peuple par de nouvelles impositions. Les chefs ayant appris que les François s'avançoient par mer & par terre, partagerent leurs emplois ; l'Archevêque se chargea de défendre la Ville avec l'élite de la jeunesse populaire. Pio s'alla poster sur les éminences qui sont autour de Genes avec les troupes du Duc, pour défendre ces passages. Adorne avec le reste des soldats & des milices promit de visiter tous les postes, d'empêcher le desordre, & de faire venir les convois necessaires. Le Roi de Sicile qui commandoit sa flotte en personne, vint aborder à la plage de saint Pierre d'Arena, & l'armée de terre alla loger à Conigliano. Fregose qui se servoit mieux de l'épée que du bâton pastoral, sortit de la Ville à la tête des Volontaires & de la Cavalerie, commandée par Carpi. Toute sa résolution ne put obliger ses troupes de tenir ferme devant les François. A peine en eurent-elles soûtenu les premiers efforts, qu'elles tournerent le dos & regagnerent la Ville à toute bride, poursuivies par leurs ennemis, qui leur tenoient l'épée dans les reins. Si pendant ce desordre les galeres eussent attaqué le port, les François seroient demeurez maîtres de la Ville ; mais les Nobles qui étoient dans leur armée les en détournerent, dans la crainte que leurs maisons ou celles de leurs amis ne fussent pillées : neanmoins les François se saisirent du Convent de

saint

ſaint Benigne, & des éminences qui ſont aux environs, & s'y logerent. Lorſque les Genois furent revenus de leur premiere frayeur, ils firent volte face, & ayant eſcarmouché quelque temps avec la Cavalerie ennemie ſans aucune perte; ils rentrerent dans la Ville auſſi contens que s'ils avoient gagné la bataille. 1460.

Les François ayant tenu Conſeil pour chercher les moyens de ſecourir le Châtelet, de la conſervation duquel dépendoit le ſuccez de cette guerre, ils réſolurent de laiſſer la plaine à main droite, & de cottoyer les montagnes. Pour l'exécution de ce deſſein ils diviſerent leur Cavalerie en trois eſcadrons, & ſe mirent en marche. Le premier étoit moitié d'Arbalêtriers & moitié de Chevaux-legers. Le ſecond avoit ſoin d'eſcorter l'artillerie, & le troiſiéme qui formoit l'arriere garde, étoit compoſé de Lanciers & de Gendarmes. Les Genois avoient tenu à peu prés le même ordre; ils avoient fait prendre le devant à leurs gens de Trait & aux Chevaux-legers, qui joignirent leurs ennemis à my-côte. Fregoſe étoit ſur le haut de la coline avec les Volontaires & les troupes de Milan; la Milice ſe diſperſa par la montagne pour battre l'eſtrade. Adorne mit des corps de garde vers le port, afin de reſiſter aux troupes de Sicile, de peur que les François ne ſe ſaiſiſſent des poſtes oppoſez au Fort; il demeura dans le Palais avec ſes gardes pour marcher où la neceſſité l'appelleroit. Les François ayant pouſſé vigoureuſement l'avant garde des Genois, l'enfoncerent, & ayant traverſé la montagne, paſſerent juſqu'à la ſeconde ligne qui étoit poſtée ſur une coline plus élevée que la premiere. Fregoſe les voyant avancez fit faire grand feu de ſon artillerie, pour les empêcher d'approcher; ils ne laiſſerent pas neanmoins de faire les derniers éforts, afin de gagner la hauteur; mais la chaleur exceſſive à laquelle ils n'é-

1460. toient pas accoûtumez, la soif, la lassitude, & la pesanteur de leurs armes leur nuisirent beaucoup. Les Milanois aprés les avoir fait reculer plusieurs fois, les pousserent enfin jusqu'au valon qui est entre les deux montagnes où le combat commença l'épée à la main, avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant. Fregose ennuyé de leur resistance, se servit d'un artifice qui lui donna la victoire. Il avoit fait courir le bruit avant le combat qu'il attendoit un grand secours de Lombardie, le hazard voulut qu'il arriva pendant la mêlée trois Officiers du Duc de Milan, d'une assez grande reputation : il les pria de monter sur l'éminence, & faire signe du chapeau à un gros de païsans qu'il avoit exprés fait venir en cet endroit, pour persuader que c'étoit les troupes du Duc. Les deux partis furent trompez par cette fausse apparence Les Genois en reprirent une nouvelle ardeur, & les François s'épouventerent, croyant qu'ils alloient être chargez par des troupes fraîches. Ils tournerent le dos, & se voyant poursuivis par les milices qui étoient demeurées sur la montagne, ils se renverserent sur la bataille, & sur l'arriere garde qu'ils mirent en desordre ; enfin la consternation devint generale, toutes les troupes s'étant mises en fuite, la victoire demeura entiere à Fregose. Le Roi de Sicile ne voulut recevoir dans ses galeres aucun des fuyards, disant que leur lâcheté les rendoit indignes d'aucun secours. Il fit pour cet éfet éloigner la flotte de la plage, & leur ôta par ce moyen tout espoir de salut. Les François perdirent en cette occasion plus de deux mille cinq cens hommes, tant de ceux qui furent tuez dans le valon ou en s'enfuyant, que de ceux qui furent noyez en voulant monter sur les galeres.

Le gain de cette bataille causa la division des deux chefs. Fregose se voyant délivré de la crainte des François, ne put se resoudre à voir joüir

Adorne

Adorne du fruit de ses travaux. Quoy qu'il eût pris le parti de l'Eglise, il n'en avoit pas moins d'ambition, le credit qu'il s'étoit acquis auprés des troupes lui fit juger qu'il viendroit aisément à bout de son concurrent. Adorne ayant été averti de son dessein, redoubla la garde du Palais: il envoya ensuite dire à Fregose qu'il n'étoit pas à propos qu'il rentrât dans la Ville avec tant de soldats, & qu'il devoit licentier les troupes étrangeres qui étoient inutiles, puisqu'il n'y avoit plus d'ennemis à combattre. Quoi que Fregose connût bien les intentions du Doge, il feignit de les ignorer, parce qu'il n'avoit pas encore pris toutes ses mesures & promit de faire ce qu'on souhaiteroit de lui. Cependant il s'assura de Barthelemi Doria qui commandoit deux galeres sur la côte, & ils entrerent ensemble déguisez dans la Ville sur une barque de pêcheurs, pour conferer avec leurs partisans. Doria s'y rendit ensuite avec les galeres où il avoit fait embarquer plusieurs Nobles, qui prétendoient profiter de la desunion des chefs. Le Doge surpris de l'arrivée des ennemis qui venoient attaquer le Palais du côté de la mer, envoya Charles Adorne son frere, pour leur en disputer l'entrée, Charles aprés une foible resistance abandonna ce poste, & sortit de la Ville. Les troupes du Duc de Milan ne prirent point de part dans cette querelle, & attendirent paisiblement le succez du combat. Les Fregoses se voyant maîtres de la Ville, voulurent faire élire un Doge de leur famille. L'Archevêque à cause de sa profession ne voulut pas qu'on l'élevât à cette dignité, & la fit conferer à Spinet Fregose son cousin. Le choix qu'il avoit fait de Spinet donna de la jalousie à ses autres parens. Loüis Fregose qui avoit autrefois possedé cette dignité étoit alors à Sarzana, où il avoit recueilli la succession de Thomas

1460.

1450. Fregose son pere, fameux par les longs démêlez qu'il avoit eus avec les Adornes. Loüis n'étoit ni moins brave ni moins habile que l'Archevêque ; mais il étoit moins ambitieux, ce qui lui avoit donné beaucoup d'amis. La plûpart des Citadins qui craignoient l'humeur altiere de Paul Fregose, jetterent les yeux sur Loüis, & le firent revenir de sa solitude. Comme les François étoient encore maîtres du Châtelet, & que la flotte du Roi de Sicile n'étoit pas fort éloignée du port, il étoit à craindre que la division des deux freres n'exposât la Ville aux dernieres infortunes ; cependant ce fut ce qui la sauva. Les François aprés avoir souffert les incommoditez ordinaires pendant un long siége, livrerent la place à Loüis Fregose, du consentement du Roi de Sicile & de la Valée, pour éviter de tomber entre les mains de l'Archevêque, dont ils craignoient l'humeur imperieuse. On dit que les Nobles qui avoient plus de liaison avec Loüis qu'avec son frere avoient beaucoup contribué à cette capitulation. Paul Fregose voyant le parti de son frere plus fort que le sien, abandonna les interests de Spinet, & ainsi Loüis fut élu d'un consentement universel. Aprés qu'il fut paisible dans sa charge, le Roi de Sicile s'en retourna à Marseille, & la Valée, à Savone, pour conserver cette place à son maître, puisque c'étoit la seule qui lui restoit.

1462. En 1462. Paul Fregose s'ennuyant de n'avoir point de part au Gouvernement de la Republique songea aux moyens de dépoüiller son frere de cette dignité. L'inconstance des Genois lui rendit cette entreprise facile, & lui donna moyen de surprendre le Palais. Comme il avoit obtenu la dignité Ducale par la violence, il ne la put conserver que pendant un mois tout au plus. Le mê[...] qui l'avoit voulu pour maître le déposa. [...]it le nom de sa charge, en partagea l'au-

l'autorité à quatre Artisans, à qui il donna le nom de Capitaines pour cacher la bassesse de leur origine : cependant ces Capitaines ne furent que peu de jours dépositaires de la suprême puissance qu'ils rendirent à Loüis Fregose. 1462.

En 1463. Loüis XI. qui venoit de succeder à Charles VII. Roi de France, connoissant que la Ville de Savone, qui lui restoit seule de tout l'Etat de Genes, ne lui apportoit aucun profit, & lui causoit beaucoup de dépense, s'en accommoda avec Sforce Duc de Milan, & lui ceda tous les droits qu'il pouvoit prétendre sur cette Republique. Ce Prince qui étoit un fort grand politique, connut bien-tôt qu'il ne pouvoit tirer aucun avantage de la cession que le Roi trés-Chrétien lui avoit faite, s'il n'entretenoit la division qui étoit dans la famille des Fregoses, parce que la faction des Adornes n'avoit presque plus de credit. Il se servit des Nobles pour menager cette intrigue, & réveilla par leur moyen les pretentions de l'Archevêque contre son frere. Paul Fregose n'eut pas de peine à s'élever à la dignité Ducale, parce que le peuple étoit déja las du Gouvernement de Loüis. Ce Prelat pour s'affermir dans le poste qu'il venoit d'occuper, employa l'autorité du Pape Pie II. qui confirma son élection par un bref. 1463.

Pendant ces troubles le Duc de Milan s'empara insensiblement de toutes les places fortes de l'Etat de Genes ; il prit d'abord possession de Savone & de la Citadelle, en vertu de la cession que le Roi de France lui en avoit faite : il obtint ensuite Albengue & toutes les autres Villes de cette Riviere, par l'entremise de Jean Marquis de Carreto, & de Lambert Grimaldi Seigneur de Monaco. La plûpart des Citadins furent bien aises de le voir maître de ces places, afin qu'il pût borner l'autorité de Paul Fregose, qui s'étant ligué avec Biet de Fiesque chef de cette famille, avoit entiere-

1403. ment renversé l'ordre de la Justice, & ne vouloit plus suivre que son caprice. Les charges n'étoient conferées qu'à des scelerats & à des seditieux, les crimes demeuroient impunis; les Magistrats n'étoient plus obeïs ni respectez; le peuple se voyoit tous les jours accablé de nouvelles impositions; la vengeance étoit tolerée; tous les droits divins & humains violez, & la Ville pleine de desordre & de confusion. Les principaux Citadins avoient été obligez pour se délivrer de ces malheurs, de se condamner à un exil volontaire, & les rentes de la maison de saint Georges se donnoient au denier vingt-quatre. Ces fâcheux changemens firent souhaiter à ceux qui aimoient le repos, que le Duc de Milan devint Souverain de l'Etat de Genes. Ce Prince qui étoit trop habile pour ne connoître pas ces favorables dispositions, fit offrir à l'Archevêque par Georges Annon son Agent, une somme considerable s'il vouloit lui livrer le Fort du Châtelet. Cette négociation n'ayant pas réussi, il employa toute son adresse pour gagner Biet de Fiesque, Spinet Fregose & Prosper Adorne, qui étoient les seuls capables de balancer l'autorité du Doge. Dans cette vûë il donna au dernier la Ville d'Ovada, aprés qu'il se fut assuré que ces trois chefs ne lui seroient pas contraires. Il envoya quelques troupes dans la valée de Pozzeveri, sous les ordres de Gaspard Vimercato, Capitaine d'une grande reputation, & à qui il avoit l'obligation de la Souveraineté de Milan. Vimercato s'étant logé à Cornigliano y attendit le reste de l'Infanterie qui devoit venir de Savone joindre son armée. Plusieurs Nobles se rendirent auprés de lui dans ce même poste, & entr'autres Jerôme Spinola & Paul Doria. Le Doge se voyant abandonné par Biet de Fiesque qu'il avoit crû entierement dévoüé à ses interests, & ayant apris que les deux Rivieres s'étoient decla-

clarées en faveur du Duc, sortit de la Ville aprés avoir laissé le soin à son frere Pandolphe & à Bartholomée sa belle sœur, veuve de Perrin, femme d'un courage intrepide, de défendre le Fort du Châtelet avec cinq cens hommes dont la garnison étoit composée. Il s'embarqua sur une galere qu'il fit suivre de trois autres, appartenantes à des particuliers dont il s'étoit emparé. A l'égard de la Ville qui étoit entierement dégarnie de troupes, il l'abandonna à la conduite de Jean Galeas Fregose, qui étoit aussi son frere. 1463.

Vimercato qui ne pouvoit penetrer le motif d'une conduite si extraordinaire, ne s'approcha des murailles qu'avec crainte, de peur que cette retraite ne cachât quelque artifice. Neanmoins Biet de Fiesque s'étant saisi de la porte saint Estienne, fit cesser sa défiance. Il resolut d'attaquer la Ville; mais il ne voulut pas prendre sa route du côté du Ponant, de peur d'avoir à combattre les païsans des valées voisines; il aima mieux faire le tour des montagnes, quoi que le chemin fût plus difficile, & aller par derriere joindre Fiesque qui l'attendoit dans Genes sur la montagne de Carignan. Pendant qu'il marchoit il envoya de l'autre côté Donat de Milan avec quelque Infanterie, pour tenter ce passage. Donat n'y trouva aucune resistance, parce que l'épouvante étoit par toute la Ville: il se saisit de la porte de Saint Thomas, & ensuite de celle Del campo, ce qui donna plus de facilité à Vimercato de s'approcher du Palais. Il le trouva abandonné par Jean Galeas Fregose, qui s'étoit retiré dans le Fort du Châtelet. Ce General se voyant maître de la Ville, se mit à crier, Liberté, pour se rendre agreable au peuple; il mit neanmoins garnison dans le Palais & dans la Tour de saint André, afin d'être en état de s'opposer à Fregose, qui tenoit le Fort, & aux étrangers qui s'étoient assemblez autour du Cou-

1463. vent des Cordeliers. Le peuple inconstant comme à son ordinaire, accourut en foule au Palais pour feliciter Vimercato, sur l'heureux succés de son entreprise: aprés l'avoir conduit dans la salle avec des acclamations & des cris d'allegresse, ils lui remirent entre les mains le Sceptre & les autres marques de Souveraineté, pour lui témoigner qu'ils se soûmettoient volontairement au Duc son maître.

Aprés cette ceremonie, Vimercato ne songea plus qu'à s'emparer du Fort du Châtelet; mais comme il y avoit dedans une forte garnison, il ne put en venir à bout par la force. Jean Galeas Fregose qui esperoit toûjours d'être secouru par son frere, se défendit vigoureusement, & ne voulut entendre à aucun accommodement. Vimercato le voyant inébranlable, essaya de persuader sa belle sœur, en qui il esperoit de trouver moins de fermeté, à cause de la foiblesse de son sexe. Il lui fit proposer de lui rendre les Villes de Novi & d'Ottagio; ce qu'elle accepta, & promit de rendre le Châtelet, à condition qu'outre cela on lui payeroit quatorze mille ducats pour l'indemniser de certaines prétentions qu'elle avoit sur ce Fort. Le traité ayant été signé, cette Dame introduisit dans le Châtelet les troupes du Duc, sans la participation des autres chefs, qui furent contraints d'en sortir.

Les Genois se voyant entierement soûmis à Sforce, lui envoyerent à Millan une celebre Ambassade, composée de vingt-quatre Citadins du premier ordre, & de plus de deux cens d'un rang inferieur. Le Duc pour leur faire plus d'honneur ordonna aux Princes ses enfans, au Senat & à toute sa Noblesse d'aller au devant d'eux. Rien ne fut plus superbe que cette entrée, les Ambassadeurs étoient en robe de ceremonie, & les Milanois avoient des habits où l'or & l'argent brilloient de tous côtez. Jean Galeas fils aîné du Duc, marchoit

choit le premier, ayant à sa gauche un des Ambassadeurs, & ainsi par ordre, chaque Genois 1463.
étant accompagné par un Milanois. Les Ambassadeurs furent logez dans le Palais du Comte de Carmagnole, & défrayez pendant trois jours aux dépens du Duc, le quatriéme ils furent menez à l'audience, dans une grande salle où l'on avoit élevé deux estrades couvertes de riches tapis. Le Duc étoit au milieu sur un trône, ayant à ses côtez la Duchesse & ses enfans, & un peu plus bas les Magistrats de la Ville: le reste de la salle étoit occupé par un grand nombre de Gentilhommes & d'Officiers. Les Ambassadeurs s'étant approchez du trône en faisant les reverences ordinaires, Jean-Baptiste Gualno Docteur en Droit, presenta le sceptre au Duc, & portant la parole, lui témoigna que la Republique esperoit sous sa protection se relever de ses disgraces passées. Il lui representa ensuite l'avantage qu'il trouveroit dans la possession d'un Etat riche, puissant & fameux par plusieurs conquêtes. Jean Serra aussi Docteur en Droit, offrit à ce Prince l'étendart de saint Georges, & lui dit qu'en devenant Souverain de l'Etat de Genes, il prendroit part à l'honneur que la Republique avoit acquise, en délivrant la Terre Sainte de la tyrannie des infideles. Le Duc garda le sceptre, & donna l'étendart à son fils aîné. Il répondit ensuite aux Ambassadeurs, qu'en ce faisant leur Souverain, il avoit moins songé à étendre les bornes de ses Etats, qu'à les délivrer des cruelles partialitez qui avoient causé tous leurs malheurs, & que s'ils vouloient à l'avenir obéïr à ses ordres, il les rendroit heureux. Ces Ambassadeurs luy prêterent ensuite le serment de fidelité au nom de la Republique. Aprés qu'ils se furent reposez encore quelques jours à Milan, le Duc fit Chevaliers les principaux d'entr'eux, & les renvoya tous à Genes chargez de presens, & contens de sa generosité.

1465. Les Genois commencerent à joüir d'une heureuse tranquilité sous la domination de ce sage Prince. Les Nobles furent rapellez de leur exil ; les charges & les honneurs également distribuez entre les deux ordres, sans examiner autre chose que le merite, & on ne songea plus qu'à exterminer les tyrans. On envoya François Spinola avec quatre vaisseaux de guerre contre Paul Fregose, qui faisoit des courses le long de la côte, & avoit combattu pendant trois jours quatre vaisseaux marchands, auprés du port de Ville-franche. Fregose ayant apris que Spinola venoit lui donner la chasse, se retira vers l'Isle de Corse, d'où il passa en Sicile & puis en Sardaigne. Spinola l'ayant joint aprés plusieurs fuites, auprés de la même Isle de Corse, ne pût l'obliger à combattre. Ce Prélat fugitif se jetta dans sa chaloupe, & se sauva à terre, abandonnant ses galeres à la discretion du vainqueur. Spinola retourna ensuite à Genes, faisant remorquer aprés lui les quatre galeres qu'il avoit gagnées, pour marque de son triomphe. Peu de jours aprés, les Genois pour témoigner au Duc combien ils étoient satisfaits de sa domination, lui cederent la Souveraineté de l'Isle de Corse ; mais il la rendit à la maison de saint Georges ; ne voulant pas diminuer le Domaine de cette fameuse banque.

1466. En 1466. le ciel jaloux de la felicité dont les Genois avoient joüi sous le regne de François Sforce, leur enleva ce bon Prince, qui fut regretté universellement de tout le monde. Pendant son regne il rendit la justice avec tant d'exactitude, que personne ne put lui reprocher que la faveur lui eût fait pancher la balance du méchant côté, & il n'exigea jamais des Genois d'autres subsides que ceux qui étoient necessaires pour entretenir les garnisons, & payer les appointemens du Gouverneur. Aussi-tôt que le Senat eut appris

sa

sa mort, il envoya quatre Ambassadeurs à Milan
pour faire les complimens de condoleance à Blan- 1466.
che, veuve de ce Prince, & à Jean Galeas son fils; comme aussi pour leur jurer fidelité & obeïssance au nom de la République. Jean Galeas ne les reçût pas avec la même bonté & la même franchise dont son pere avoit accoûtumé d'user avec tout le monde, ce qui donna quelque chagrin au Senat. Dans ce changement de Gouvernement les Catalans s'étant avisez de troubler le commerce avec quatre vaisseaux; Lazare Doria fut commandé avec six de la République pour les aller combattre; mais il fit une fausse route & ne put les joindre. Aprés avoir demeuré quelque temps en mer pour les chercher, & pris quelque vaisseaux marchands de cette Nation, il s'en retourna à Genes.

En 1471. Jean Galeas se broüilla avec sa mere, 1471.
& l'obligea par ses mauvais traitemens de sortir de Milan. Il alla ensuite avec sa femme & ses enfans à Florence, pour y accomplir un vœu, & au retour il passa par Genes. Quoi que les Genois lui eussent fait tous les honneurs possibles, & lui eussent meublé magnifiquement le Palais où il alla loger; neanmoins il n'en témoigna aucune reconnoissance: aprés y avoir sejourné trois jours seulement, sans se laisser voir presque à personne, il s'en retourna à Milan, laissant tout le monde fort mal satisfait de sa fierté. Il voulut traiter ces peuples en esclaves, & leur fit des demandes peu raisonnables. Il leur témoigna souhaiter qu'ils bâtissent à leurs dépens un Arcenal capable de tenir cinquante galeres. Cette proposition fut renvoyée au Senat pour en déliberer; mais aprés qu'elle y eut été examinée, on la rejetta comme préjudiciable à la République, qu'elle auroit engagé dans une dépense excessive. Le Duc voulut aussi étendre l'enceinte de la Citadelle, mettre garnison

dans

1471. dans la Ville, & la charger de nouvelles impositions; ce qui fut pareillement refusé.

Dans le même temps François de la Rouere né à Savone, ayant été élevé au Pontificat sous le nom de Sixte IV. le Senat lui envoya huit Ambassadeurs pour le feliciter sur son exaltation. Ce Pontife les reçut avec de grands témoignages de bienveillance, & accorda plusieurs privileges à la République, promettant de la gratifier dans toutes les occasions qui s'en presenteroient.

1474. En 1474. le Duc de Milan voulant mettre l'Isle de Chio en état de se défendre contre les Infideles, qui la menaçoient d'un siege, fit équiper vingt galeres à Genes, en partie à ses dépens, & en partie à ceux du public, levant pour cet effet une imposition extraordinaire, il témoigna souhaiter qu'on lui envoyât tous les ans de nouveaux Citadins en qualité d'Ambassadeurs, & le Senat

1475. voulut bien lui donner cette satisfaction. En 1475. on lui députa quatre des principaux de la Ville; Lazare Doria y étant ensuite allé tout seul, le Duc confera avec lui sur les grands desseins qu'il avoit d'étendre ses conquêtes en Levant; mais comme il avoit l'esprit foible, il ne prit aucune résolution. Les Infideles sçeurent bien profiter de ce retardement. Mahomet II. Empereur des Turcs lui enleva Jaffe & toutes les autres Villes, scituées sur la Mer Majeure. A l'égard de la premiere de ces places, on prétend que ce fut par intelligence avec Aubert Squarciafico qui y commandoit. Comme il y avoit sujet de craindre que l'Isle de Chio ne tombât aussi entre les mains des Turcs, on y envoya quantité de munitions de guerre & de bouche sur quatre vaisseaux de guerre commandez par les deux Justiniani, Spinola & Negro. On aprit quelque temps aprés que Squarciafico avoit été puni de son infidelité, & qu'ayant été mené à Constantinople avec les autres Officiers qui étoient dans

dans Jaffe, on les avoit enfermez dans le Château des Sept Tours: personne ne prit soin de les racheter, & ils y finirent leurs jours malheureusement. 1475.

Le Duc étoit d'une humeur si bizarre qu'on ne sçavoit quelles mesures prendre avec lui. Il vouloit avoir connoissance de toutes choses; sur la moindre difficulté il falloit lui dépêcher de nouveaux Ambassadeurs, & la plûpart du temps il les renvoyoit sans avoir pris aucune résolution. En 1476 on lui en députa douze, moitié Nobles, 1476.
moitié populaires; qui en revinrent si mal satisfaits, qu'ils disposerent tous les esprits à renoncer à son obéïssance. Le Duc ayant été averti de ce qui se tramoit, crut ne pouvoir mieux s'asseurer contre cette révolte qu'en fortifiant le Châtelet. Cette place étoit éloignée de la mer, comme on le peut voir encore par les ruïnes qui en restent; ainsi on ne pouvoit l'attaquer de ce côté-là. Neanmoins pour mettre ce Fort en état de ne rien craindre, il résolut de faire tirer une muraille jusqu'au rivage, par le conseil de Scipion Palavicin, à qui il avoit donné le Gouvernement de Genes; mais comme il falloit qu'elle traversât toute la Ville, ce qui ne pouvoit se faire sans la défigurer, & sans abattre plusieurs Palais magnifiques, & quantité d'autres maisons, tout le monde s'y opposa. Palavicin pour venir à bout de cette entreprise, tâcha de mettre la division entre les Nobles & le peuple, il se mit ensuite en devoir de commencer cet ouvrage, & fit tirer un cordeau pour en prendre l'alignement. Quoi que tous les Citadins vissent à régret tous ces preparatifs, ils n'oserent d'abord en rien témoigner, à cause de la division qui étoit entr'eux. Lazare Doria fut le premier qui leva le masque, & ne pouvant souffrir un projet si préjudiciable à la liberté de sa patrie, il coupa la corde dont on se servoit pour prendre le plan,

Pala-

1476. Palavicin se persuada que Doria ne s'étoit pas porté à une action si hardie sans être soûtenu par un parti considerable, & dans cette crainte il n'osa sortir de son Palais le reste du jour, abandonnant entierement le soin de cet ouvrage. Le Duc ayant apris qu'on n'y travailloit plus, voulut en sçavoir la raison. Quoi que le Senat craignît son emportement, il ne laissa pas de lui envoyer huit des principaux Citadins pour l'informer des motifs qui avoient donné lieu à tout le monde de condamner cette entreprise. Ces Ambassadeurs ayant été conduits à l'Audience, le plus ancien prit la parole avec une modestie fiere, & lui dit en substance que les Genois n'ayant pû s'accorder entr'eux sur la forme du Gouvernement, s'étoient donnez au feu Duc pour mettre fin à leurs dissentions; Que depuis dix ans qu'ils s'étoient soûmis à la maison de Sforce, ils n'avoient rien fait contre son pere ny contre lui, qui pût faire soupçonner leur fidelité; qu'ainsi il étoit inutile de les tenir en bride par de nouvelles fortifications; Que ce n'étoit pas les Citadelles, mais l'amour des peuples qui faisoient regner les Princes heureusement sur leurs sujets; Et enfin que les Genois ressembloient à ces fleurs odoriferantes, qui exhalent un parfum agreable, quand elles sont maniées délicatement, & sentent mauvais lorsqu'on les froisse entre les mains.

Le Duc qui étoit aussi timide qu'inconstant, témoigna être satsifait de ce discours, & ne pensa plus à la muraille; cependant les divisions que Palavicin avoit semées entre la Noblesse & le Peuple commencerent d'éclater peu de tems aprés le retour des Ambassadeurs. La populace s'étant assemblée pour voir quelques galeres qu'on équipoit, prit les armes avec grand bruit, non-seulement contre les Nobles, mais encore contre les Officiers du Duc. Jean Galeas ayant été averti de

ce desordre, résolut par le conseil d'Angelo-Stufa, 1476.
Résident des Florentins auprés de lui, de reduire ces mutins par la force. Stufa n'inspira ce dessein au Duc, que dans la vûë d'irriter davantage les Genois contre lui, & les porter ensuite à se donner à ses superieurs. Jean Galeas avoit déja levé trente mille hommes pour cette expedition; mais soit qu'il craignît la dépense, ou qu'il doutât du succez, ou enfin qu'il se fût rendu au conseil de ses principaux Ministres, qui n'approvoient pas cette guerre; il licentia ses troupes; & n'y pensa plus. Les Genois ayant apris ces grands preparatifs, s'accommoderent entr'eux, & réünirent leurs esprits & leurs forces contre le Duc. De tous ceux qui furent appellez à ce Conseil, personne ne parut plus zelé pour la liberté de sa patrie que Jerôme Gentilé, fils d'André; il forma un dessein digne de son grand courage, & aprés l'avoir communiqué à quelques jeunes gens des meilleures familles de la Ville, il le mit à exécution. Au mois de Juin pendant les grandes chaleurs il assembla dans un Village qui lui appartenoit, quelques uns de ses amis dont il connoissoit le courage; & se rendit avec eux à la Ville pendant la nuit, feignant d'avoir choisi cette heure comme plus commode à marcher en cette saison, sans avoir aucun dessein que de se divertir. Ainsi il s'approcha doucement d'une des portes, & s'en étant saisi, se mit à crier, Liberté. Plusieurs personnes s'éveillerent, & connoissant sa voix se joignirent à lui. Tout favorisoit son dessein, & si dans l'épouvente où étoit le Gouverneur il eût attaqué le Palais, comme il l'avoit resolu, il s'en feroit rendu maître aisément; mais croyant avoir assez fait d'avoir posé des corps de gardes à toutes les portes, il se retira chez lui, s'imaginant que dés qu'il seroit jour tout le monde se declareroit en sa faveur. Mais bien loin de cela
l'at-

1476. l'ardeur des siens se ralentit, plusieurs l'abandonnerent, & il ne fut plus en état d'accomplir son dessein. Il se retira vers la porte saint Thomas, par où il étoit entré, en attendant une meilleure occasion de remettre sa patrie en liberté. Plusieurs Citadins se rendirent au Palais, auprés de Guy Visconti Lieutenant du Duc, qui étant fort vieux & peu acoutumé à ces émotions populaires, se trouvoit dans une étrange apprehension. Il exhorta tous les Senateurs à pouvoir à la sureté de sa personne, & à persister dans l'obéïssance qu'ils devoient à son maître, les assurant qu'ils n'avoient rien à craindre de sa part, puisqu'il avoit déja licentié toutes ses troupes. Les Citadins qui composoient cette assembée, touchez des paroles du vieillard, députerent huit personnes de leur corps à Gentilé, sous l'escorte de quelques soldats, pour lui persuader de quitter les armes. Cette députation n'eut pas l'effet qu'on s'en étoit promis. Gentilé reçut fort mal les Citadins, & les renvoya sans leur promettre aucune chose: il eut neanmoins plus de déference pour vingt-quatre Artisans qui vinrent lui faire la même priere de la part du peuple. Il se rendit à leurs instances, & aprés leur avoir representé qu'ils se trouveroient mal de lui avoir donné ce conseil, il consentit de se retirer, à condition qu'on lui feroit donner par le Duc une amnistie pour lui & pour ses complices, & qu'on lui payeroit sept cens ducats qu'il disoit avoir dépensez pour les frais de l'armement. Aprés qu'on lui eut compté cette somme il sortit de la Ville, & s'en retourna à son Village. Jean Galeas ayant été informé du succez de cette négociation, approuva le Traité, à la reserve de l'argent qu'il ne voulut pas rembourser, pretendant qu'il y avoit de la foiblesse de recompenser un homme qui s'étoit revolté contre lui. Quelque mine que fît le Duc, il avoit toûjours envie de se

ren-

rendre entierement maître de Genes par la force, 1476.
& il en seroit venu à bout s'il n'avoit été prévenu par la mort qu'il reçut de la main de ses propres sujets, en la maniere suivante.

Ce Prince étoit haï de tout le monde à Milan, parce qu'il étoit cruel & qu'il s'abandonnoit à ses plaisirs sans aucune retenuë. Il ne se contentoit pas d'obtenir des faveurs des Dames, il faisoit consister sa principale satisfaction à les publier. On le soupçonnoit encore d'avoir fait empoisonner sa mere avant qu'elle se retirât de sa Cour. Toutes ces considerations porterent Charles Visconti, Jean André d'Amprugnano & Jerôme Olgiato, de conspirer contre lui. Ils avoient étudié tous trois sous Collocy de Mantouë, qui leur avoit insinué dés leur plus tendre jeunesse que l'Etat Démocratique étoit préferable au Monarchique. Comme ils étoient imbus de ces fausses maximes, ils se persuaderent qu'il leur seroit glorieux de délivrer leur patrie de la tyrannie du Duc. Ils se confirmerent encore dans ce pernicieux dessein, par les mauvais traitemens qu'ils en reçûrent chacun en leur particulier. Visconti & Olgiato crurent devoir l'immoler à leur honneur, parce qu'il s'étoit trop fait aimer de leurs femmes, & Amprugnano entra dans ce complot, pour se vanger du refus qu'il lui avoit fait de l'Abbaye de Miramont, qui étoit à sa nomination. Toutes les fois que les trois conjurez étoient ensemble, ce qui arrivoit fort souvent, sans qu'on prît ombrage, à cause de leur ancienne amitié, ils ne s'entretenoient que des moyens d'exécuter leur entreprise. Il n'étoit plus question que de choisir le tems & le lieu propre a commettre ce parricide. Dans le Palais: la retraite étoit difficile, ils pouvoient manquer leur coup & s'exposer inutilement. Ils ne trouvoient pas moins de difficulté dans les ruës, lorsque le Duc sortoit pour aller à la promenade. Aprés
plu-

1476. plusieurs contestations ils résolurent de le tuer à la premiere ceremonie où il seroit obligé de se trouver, parce qu'il leur seroit plus aisé de se cacher dans la foule. Lors qu'ils furent demeurez d'accord de toutes les circonstances, ils se promirent reciproquement que si l'un des trois étoit arrêté avant ou dans le moment de l'action, les autres ne laisseroient pas d'exécuter leur dessein. Ils choisirent le jour de saint Estienne, qui est le lendemain de Noël, pour assassiner le Duc, parce qu'il avoit accoûtumé de se rendre le jour de cette fête à l'Eglise Cathedrale; avec un grand cortege. Ils firent dés le matin prendre les armes à quelques uns de leurs meilleurs amis & de leurs domestiques les plus affidés, sous pretexte qu'Amprugnano vouloit faire travailler à un aqueduc sur une de ses terres malgré un voisin qui vouloit s'y opposer. Les conjurez entrerent dans l'Eglise avec cette escorte, feignant de vouloir prendre congé du Duc. Ils assemblerent encore plusieurs de leurs amis sous divers pretextes, afin de s'en servir pour changer la forme du Gouvernement, lorsqu'ils auroient poignardé Jean Galeas. Comme ils s'étoient rendus à l'Eglise de bonne heure, aprés avoir entendu la Messe ils étoient dans une grande inquietude, en attendant l'arrivée du Duc.

Le Duc en sortant de son Palais eut plusieurs pressentimens du malheur qui le menaçoit, & cependant il ne put l'éviter: il mit suivant sa coûtume une cotte de maille sous ses habits; mais ayant senti qu'elle le blessoit, il l'ôta ensuite. Il voulut entendre la Messe dans sa Chappelle; mais on ne trouva point son Chapelain, qui étoit allé la dire à saint Estienne, où il avoit fait porter tous les ornemens. Il pria l'Evêque de Côme d'être son Aumonier; mais il ne put lui rendre ce service, parce qu'une legere indisposition l'avoit obligé de man-

cependant il exhorta l'assemblée, en cas que Dieu 1476.
voulut disposer de la personne du Duc, à conserver la même fidelité à Jean Galeas son fils aîné, à qui ses Etats appartenoient par le droit de succession. Il pria aussi le Senat de prendre toutes les précautions necessaires pour empêcher que le peuple ne se mutinât. Les Senateurs qui avoient jugé par l'affliction qui paroissoit sur le visage de Palavicin, que le Duc n'étoit plus en vie, se trouverent extrémement embarrassez, parce qu'ils sçavoient que tout le monde étoit mal satisfait de la domination du défunt; ils ne laisserent pas de choisir huit d'entre eux; à qui ils donnerent le soin de prévenir les troubles que cette mort auroit pû causer. Ces Commissaites aprés avoir cherché les fonds necessaires pour fournir aux dépenses necessaires, firent venir des troupes étrangeres, & cependant observerent les démarches de chaque particulier.

La nouvelle de la mort du Duc ayant été publiée au commencement de l'année 1477. l'orage
qui avoit long-temps grondé éclatta enfin avec 1477.
beaucoup de bruit. Les séditieux n'étant plus retenus par le nom & par l'autorité de Jean Galeas, n'eurent aucune consideration pour ses enfans, qui n'étoient pas en âge de se faire craindre. Les chefs des factions qui avoient jusqu'alors gardé le silence, & demeuré paisiblement dans le lieu de leur exil, revinrent à la Ville pour y faire agir leurs partisans. Jean-Baptiste de Guarcio qui étoit devenu le chef de cette famille, fut le premier qui prit les armes. Ayant eu avis que le Gouverneur faisoit venir quelques troupes de Milan pour la sûreté de sa personne; il alla les attendre au dessus de Giogo avec une troupe de païsans des valées, & les obligea pour la plûpart de s'en retourner. Quoi que plusieurs condamnassent cette entreprise, elle ne laissa pas de donner courage aux autres, qui

1477. voyant la foiblesse de Visconti, parlerent avec plus de liberté contre le Gouvernement. Cependant il n'arriva d'abord rien de considerable, parce que le peuple attendoit le rétour des autres chefs des factions, & ne vouloit auparavant prendre aucune résolution. Charles frere de Prosper Adorne étoit plus irrité qu'aucun autre contre les Sforce; parce que le dernier Duc avoit injustement fait enfermer ce même Prosper dans le Château de Cremone, & l'y avoit retenu, quoi qu'il eût donné la liberté à tous les autres prisonniers. Charles Adorne pour se venger de cet affront, tâcha de faire soulever les païsans de la valée de Pozzeveri. Les sujets des Fiesques, prétendant avoir été maltraitez par le feu Duc, s'assemblerent de leur mouvement à Recco, pour en chasser la garnison que ce Prince y avoit fait mettre quelque-temps avant sa mort: mais comme Biet & les autres chefs de cette famille étoient encore à Rome, où ils s'étoient retirez pendant la vie du Duc, pour se mettre à couvert de ses violences, ces païsans chercherent un chef pour les commander. Ils envoyerent à Genes quelques uns d'entr'eux pour prier Jean Georges qui y étoit resté, de vouloir se mettre à leur tête. Mathieu de Fiesque qui avoit plus d'âge & d'experience que Jean Georges étant revenu de Lombardie, prit avec lui le commandement de ces milices. Comme il n'y avoit point de temps à perdre, il les fit partir une nuit au commencement de Mars, & marcher à Genes du côté de Carignan. Aussi-tôt qu'il fut arrivé au pied des murailles, il ordonna qu'on y appliquât les échelles, & commanda cinquante hommes des plus hardis pour entrer par-là dans la Ville, se saisir de la porte de l'Annonciade, & alla ensuite ouvrir aux autres, qui étoient demeurez derriere. Aussi-...ue ces hommes détachez furent dans la Ville, ...ité de peuple se joiguit à eux en criant, Liberté,

berré, & les obligea de marcher vers le Palais. Ils trouverent en chemin les gardes du Gouverneur qu'il fallut combattre. Ces gardes neanmoins firent peu de resistance, voyant arriver Mathieu de Fiesque, ils se retirerent au Palais en bon ordre. 1477.
Mathieu de Fiesque ne voulut pas les poursuivre, comme il lui auroit été facile; il aima mieux employer ses soins à faire prendre les armes au peuple; il passa toute la nuit à courir les ruës, sans que personne voulût se rendre auprés de lui, par le peu de confiance que le peuple avoit à la Noblesse; même plusieurs lui declarerent qu'ils ne marcheroient pas s'il n'avoit un chef populaire. Fiesque se voyant abandonné voulut sortir de la Ville; mais Pierre Doria qui n'étoit pas plus satisfait que lui du Gouvernement des Sforces, l'arrêta, & l'obligea de demeurer. L'action de Doria fit effet, le peuple s'imagina que tous les Doria étoient entrez dans ce concert, ce qui le fit résoudre à se déclarer. Les Artisans s'assemblerent en grand nombre, & allerent attaquer le Palais du côté de saint Laurent. Quoi qu'il y eût dedans une garnison de mille hommes, Visconti ne se tint pas en sureté, & ayant pris son temps, lors que les mutins s'étoient un peu éloignez, pour attaquer quelques Tours voisines qui les incommodoient, il se coula doucement avec toute sa garnison dans le Fort du Châtelet. Le trajet n'étoit pas long, cependant il ne laissa pas de courir grand danger d'être assommé des pierres qu'on lui jetta par les fenêtres, ou d'être mis en piéces par ceux qui le poursuivoient. A peine eût-il abandonné le Palais, que le peuple y entra en foule & se mit à le piller: ce qu'il fit avec tant d'insolence, qu'il emporta jusqu'aux portes & aux fenêtres. Comme cette multitude n'avoit point de chef qui put donner des bornes à son avidité, il étoit à craindre qu'elle n'exerçât les mêmes violences dans les autres maisons de la

 Ville.

Ville. Les plus habiles étoient fort empêchez à se
1477. déterminer sur la forme qu'il falloit donner au Gouvernement. Les Nobles avoient les armes à la main aussi bien que le peuple, & ainsi il falloit contenter les deux partis, ce qui étoit fort difficile. On en vint neanmoins à bout, malgré la repugnance qu'avoit la populace de se soûmettre aux Nobles, & les Nobles d'obéïr au peuple, même les autres familles de ceder à celle des Fiesques. On établit un Conseil composé de huit Citadins & des deux Fiesques, à qui on donna l'autorité Souveraine, en attendant que Biet qui étoit déja parti de Rome fût arrivé. On y ajoûta Ceva Doria & Jerôme Grimaldi, de peur que les autres familles ne se plaignissent d'étre excluës du Gouvernement.

A peine ce Tribunal fut établi que tous les exilez revinrent à Genes. Biet y arriva le premier, & y fut reçû avec de grandes acclamations, il prit sa place dans le Conseil, au lieu de Mathieu & de Charles de Fiesque, qui lui cederent sans répugnance, à cause de son âge & de sa réputation. Peu de jours aprés, on vit aussi revenir Paul Tomasin & Jean Galeas Fregose; ils furent suivis par Charles Augustin & Jean Adorne, qui se retirérent au Convent de saint Benigne. L'arrivée de ces Citadins dont on connoissoit l'humeur inquiéte, allarma extrémement les Officiers du nouveau Conseil, qui craignoient avec raison de nouveaux troubles, dans le temps que les Officiers du Duc étoient maîtres de la Citadelle, & qu'on les menaçoit d'être bien-tôt assiegez par une armée qui venoit de Lombardie. L'artillerie du Fort avoit déja renversé plusieurs maisons, & tué quantité de monde dans les ruës. Les soldats de la garnison faisoient à toute heure des sorties, & ramenoient avec eux beaucoup de prisonniers, ce qui remplissoit la Ville de frayeur. Dans la consternation où tout le monde étoit, si les chefs des factions eussent re-

nouvellé

nouvellé leurs anciennes pratiques, ils auroient infailliblement achevé de désoler leur patrie. Les 1477.
nouveaux Magistrats pour détourner cet orage, obligérent les Fregoses de demeurer hors de la Ville, & ainsi tout demeura paisible.

On ne tarda guére à voir arriver Robert de saint Severin, Capitaine d'une grande réputation, à la tête de l'armée de Milan ; il avoit avec lui Ludovic & Octavian Galeas freres du défunt Duc, & Régens de ses Etats, pendant la minorité de leurs neveux, conjointement avec la Duchesse douairiére leur belle sœur. Comme les trois chefs n'ignoroient pas que le véritable moyen de vaincre les Genois, étoit de tourner contr'eux leurs propres armes, avant que se mettre en campagne ils donnérent la liberté à Prosper Adorne, prisonnier depuis long temps à Milan. Ils tâchérent ensuite par mille caresses de lui faire oublier les mauvais traitemens qu'il avoit reçus du défunt Duc, & l'ayant mené avec eux, ils lui promirent le Gouvernement de la Ville, si par ses intelligences il leur facilitoit le moyen de la prendre. La nouvelle de l'approche de cette armée redoubla l'épouvante des Genois, & les Magistrats craignirent que la faction des Adornes ne se joignît au parti des Sforces, ce qui auroit causé un grand embarras, parce qu'il auroit fallu se défendre en même temps contre les ennemis étrangers & contre les domestiques. Le Conseil s'assembla incontinent pour délibérer sur les moyens de soûtenir le siége. Jamais il ne s'étoit vû une armée si leste que celle des ennemis ; outre saint Severin & les deux Sforces, elle avoit pour Officiers Généraux Jean Jaques Trivulce, Jean Palavicin, qui avoit été long temps Gouverneur de Genes, & Donato Ponti, qui avoit commandé les armées du Duc François. Quantité de Gentilhommes Milanois y étoient venus servir en qualité de *volontaires*. Le Marquis de Montferrat y

avoit joint quelque troupes, & les Spinola qui
1477. avoient été exclus de leur païs y avoient ammené tous leurs Vaisseaux. Les Genois avoient résolu de se poster sur les montagnes dont la Ville est entourée, comme ils avoient fait au dernier siége des François; mais cet expedient ne leur réussit pas de même, parce qu'il y avoit alors plus d'étrangers à leur service, que l'armée de Milan étoit beaucoup plus forte, & qu'il y avoit dans le Châtelet une garnison de deux mille hommes. Les Magistrats dans la crainte que les Fregoses ne se joignissent à leurs ennemis, les firent revenir dans la Ville, & donnerent le commandement de leurs troupes à Biet de Fiesque, dont la fidelité leur étoit connuë. Lors que ce Général apprit que les ennemis approchoient, il alla en personne se saisir de la Redoute du Castellaccio, gardée par les soldats du Fort, pour leur ôter ce passage. Il marcha ensuite contre les ennemis, avec les troupes de la Ville & les étrangers qui étoient à la solde de la République; il trouva qu'ils avoient déja passé le Giogo, & qu'ils étoient entrez dans la valée de Pozzeveri. Prosper Adorne qui commandoit l'avantgarde, étendit son front jusqu'à la Mer. Charles Adorne pour donner courage aux soldats, qui gardoient le Châtelet, & leur prescrire l'ordre qu'ils devoient tenir, s'en approcha la nuit à la faveur des tenebres, & il s'aboucha en cet endroit avec quelques Populaires qui tenoient son parti. Il vint quelques jours aprés un nouveau secours aux assiegez. Benoist Spinola qui étoit parti avec deux galeres, pour porter à Civita-Vechia les Ambassadeurs qui alloient feliciter le Pape sur son exaltation, revint en diligence à Genes, sur la nouvelle qu'il reçut du siege. Il fut joint en chemin par Philippe Lomelin, qui commandoit deux autres galeres. Ils allerent ensemble attaquer celles des ennemis, & leur donnerent la chasse jusqu'au

Coueron

Couvent de saint André de Sestri, où l'armée de terre étoit campée. Les Milanois en prirent extremement l'épouvante, parce qu'à l'entrée de la nuit ils virent la montagne opposée couverte de feux, ce qui leur fit croire l'armée des Genois beaucoup plus forte qu'elle n'étoit. Ils avoient résolu de monter sur la côte pendant l'obscurité; mais aprés avoir passé la valée de Pozzeveri, ils jugerent plus à propos de s'arrêter dans le valon, & d'y attendre le jour. La jeunesse de la Ville s'étoit logée sur la coline de Promontoire, où elle s'étoit retranchée avec de profonds fossez, & avoit fermé l'entrée du camp par où les ennemis pouvoient venir, avec des troncs d'arbres. Jean-Baptiste Guarcio, chef de cette famille s'étoit avancé avec un corps des milices de ces valées, pour défendre ce passage. A la pointe du jour ils commencerent à monter la montagne en bon ordre, pendant que Charles Adorne étoit allé par un autre chemin avec quelques troupes, pour tâcher de se jetter dans le Châtelet. Biet de Fiesque aprés avoir donné les ordres necessaires vers Pozzeveri, alla avec un détachement pour couper chemin à Adorne. Cependant le combat commença dans le valon. Les Milanois qui étoient du côté de la Riviere forcerent le retranchement des Genois, & gagnerent la hauteur; neanmoins les premieres troupes des Genois ayant été soûtenuës par d'autres, les rompirent & les obligerent de jetter leurs boucliers pour s'enfuïr avec plus de vitesse. Donato Conti qui commandoit l'Infanterie les rallia, & les ayant ramenez au combat, les obligea de reprendre ce poste malgré leur lassitude & la vigoureuse résistance des Genois. Saint Severin se servit d'un artifice qui lui réussit; il fit mettre pied à terre à ses gendarmes. Quoi que la pesanteur de leurs cuirasses les empêchât de marcher aussi vîte que son Infanterie, ils en eurent besoin pour se défendre 1477.

1477. contre les traits & les machines des Gen
pendant la peine qu'ils eurent à monter
tagne les auroit entierement rebutez s'ils
appris que Charles Adorne aprés avoir dé
de Fiesque s'étoit saisi de la porte saint
Cette nouvelle leur fit reprendre courage
batit celui des Genois. Il eût été facile de
pre entierement, mais les chefs de l'a
Milan ne voulurent pas hazarder leurs tro
necessité, étant assurez de l'entrée de la
en laisserent une partie dans le poste où elle
pour se rafraîchir, & firent marcher
Adorne par le chemin qui étoit déja lib
qu'il fut arrivé à Genes, il fit crier, Vi
ne, & Vive Spinola, n'osant prononce
de Sforce, qui étoit encore trop odieux au
Il parcourut aisément toutes les ruës, p
les chefs des Genois voyant la Ville gagnée
cherché à mettre leurs personnes en sure
me Biet de Fiesque s'étoit retiré à son
Prosper Adorne marcha ensuite au Pala
d'une si grande foule de peuple, qu'il av
à se faire passage, tant cette Nation aime
gement. Aprés que saint Severin & les aut
ciers Generaux furent entrez dans la V
songea à regler le Gouvernement; Prosp
ne fut declaré Gouverneur au nom du jeun
suivant la promesse qu'on lui en avoit
accorda ensuite une amnistie à tous ce
avoient pris les armes contre les Sforces
qu'on la publia Adorne fit une harangue à l
ge du Duc: il representa au peuple l'ob
qu'il avoit à ce Prince, de preferer la clen
la rigueur, & l'exhorta à lui être fidele
qu'Adorne eut choisi les Conseillers qui
l'assister dans l'administration de la just
pourvût au payement des troupes, qu'il
ensuite pour décharger la Ville de leur lo

Voilà comment les Sforces recouvrerent la Souveraineté de Genes.

Biet de Fiesque qui s'étoit retiré à une de ses terres, de peur que les ennemis ne s'en emparassent, y assembla environ cinq mille hommes, tant de ses vasseaux que des jeunes gens de la Ville; il se rendit avec ses troupes à Savignan, Château bâti à l'entrée de la valée, afin d'en disputer le passage aux Milanois. Il attira dans son parti Jean-Baptiste Guarcio qui ayant beaucoup d'amis du côté de Pozzeveri lui promit d'obliger les païsans de cette valée de favoriser son dessein. Cependant Guarcio ne tint pas parole à Fiesque, qui étant abandonné par son compagnon, fut aisément vaincu par les Milanois. Si les soldats de Fiesque n'avoient connu le païs, il ne s'en seroit pas sauvé un seul, parce que les Milanois étoient trois contre un. Ces fuyards avec leur chef gagnerent par des chemins détournez Savignan & Montaggio. Les Milanois vouloient attaquer ces deux Châteaux; mais Fiesque s'accommoda avec eux, en leur livrant Montaggio qui étoit le plus important; ils l'obligerent encore d'aller avec eux à Milan comme prisonnier, sur la promesse qu'ils lui firent de le relâcher aussi-tôt qu'il y seroit arrivé. Dans cette extremité Fiesque fut contraint d'accepter cette condition, quoi que fort dure. 1477.

Pendant que les Sforces triomphoient de leurs sujets rebelles, la division se mit dans leur famille à Milan, ce qui causa encore de nouvelles revolutions à Genes. La Duchesse Bonne mere du jeune Duc, à la persuasion de Siecco Simonetta, Secretaire de ses commandemens, & pour qui, à ce que l'on disoit, elle avoit des sentimens qui alloient au delà de l'estime; voulut avoir seule l'administration de l'Etat, & ne pouvoit souffrir les remontrances de ses beaux-freres, qui partageant avec elle l'autorité, blâmoient avec trop d'aig-

1477. tenir les etroites liaisons qu'elle avoit avec ce favori. Les deux Princes avoient pour eux Robert de saint Severin, Donato Conti, & les autres vieux Officiers de guerre qui étoient jaloux de la faveur excessive de Simonetta. La Duchesse s'en étant apperçûë, fit arrêter Conti, ce qui donna l'allarme aux autres. Ils sortirent de Milan, dans la crainte que le prisonnier ne révelât à la Regente ce qu'ils avoient tramé contr'elle. Octavian Sforce un des deux Princes se noya en passant la Riviere d'Adda, & les autres conjurez furent releguez en divers lieux. On découvrit que Biet de Fiesque avoit quelque intelligence avec eux, ce qui fut cause qu'on le retint prisonnier, contre la parole qu'on lui avoit donnée de lui rendre la liberté. Jean Alvigi de Fiesque son frere, indigné de cette trahison, résolut de s'en vanger. Il assembla pour cet effet quelques troupes, avec lesquelles il prit plusieurs Châteaux; mais se voyant sur le point d'être attaqué par Jean Palavicin, que la Duchesse avoit envoyé contre lui, avec deux mille hommes de pied & quatre compagnies de Chevaux-legers; il s'accommoda avec ce General, & lui rendit toutes les places qu'il avoit prises.

On accusa d'abord Prosper Adorne d'avoir favorisé Fiesque, dans la vûë de lui donner une de ses filles en mariage; ce qui fut cause que la Duchesse résolut de lui ôter le Gouvernement de Genes. Cependant comme on craignoit que le peuple ne prît les armes en sa faveur, on chercha les moyens de le chasser de ce poste, sans rien hazarder. Voici comme on s'y prit. Thomas Fregose dont la mere étoit de l'Isle de Corse, & qui n'avoit pas moins d'ambition, que les autres de sa famille, avoit tâché de faire soulever contre le Duc cette même Isle, qui avoit été cedée à son pere par les Directeurs de la maison de saint Georges. Comme il y avoit beaucoup de parens du côté de

sa

sa femme, il lui fut aisé d'y lever des troupes, avec lesquelles il s'empara de plusieurs places. La 1477.
Duchesse sous pretexte de la guerre qu'elle vouloit faire aux rebelles de Corse, fit entrer dans Genes Ambroise Langasio, avec deux mille hommes de pied, dont il avoit ordre de se servir pour déposseder Adorne; mais soit que la Duchesse eût changé de sentiment, ou que Langasio ne se crût pas en état avec si peu de forces d'executer une entreprise si hardie, il embarqua ses troupes sur quatre galeres, & passa effectivement dans l'Isle de Corse. Quoi qu'Adorne eût eu quelque connoissance du dessein de la Duchesse, il crut inutile d'en témoigner son ressentiment, puisque le peril étoit passé. Il est vrai qu'il n'eut plus la même affection qu'il avoit témoignée jusqu'alors pour la maison des Sforces. Il souffrit sans y apporter aucun remede que les païsans maltraitassent les Milanois, qui étoient en garnison dans les places de la Riviere de Levant, & dans les Châteaux des Fiesques. Ces soldats pour user de represailles, pillerent Recco, Chiavari, & Oneigle, ce qui ne contribua pas peu à rendre la domination du Duc odieuse aux Genois comme Adorne le souhaitoit.

Ce n'étoit pas assez d'avoir entretenu ces semences de division, il avoit besoin d'un secours étranger pour se mettre en état de prendre les armes contre le Duc. Il envoya pour cet effet secretement François Spinola, au commencement de
l'année 1478. à Ferdinand Roi de Naples, qu'il 1478.
sçavoit être ennemi des Sforces; pour lui demander sa protection. Spinola étant parti de Genes sous un autre pretexte, se rendit auprés de Ferdinand, qu'il trouva dans une disposition telle qu'il pouvoit souhaiter. Ce Prince étoit sur le point de clarer la guerre aux Florentiens, qui s'étoient ligeuz contre lui avec les Venitiens & la Duchesse

1478. de Milan. Ferdinand qui sçavoit que l'argent est le nerf de la guerre, renvoya Spinola avec deux galeres & une somme considerable pour faire des levées. Cette négociation ne put être si secrete que la Duchesse n'en fût avertie. Cette Princesse jugeant à propos de prévenir Adorne, envoya à Genes l'Evêque de Côme en habit déguisé, avec ordre de conferer avec les Nobles & les Citadins qui tenoient son parti, sur les moyens de déposseder ce Gouverneur. Aussi-tôt que ce Prelat fut arrivé, il convoqua au nom du Duc, le Senat & tous les Citadins qui pouvoient favoriser son dessein, dans l'Eglise de saint Cyr. Aprés avoir fait lecture de ses lettres de créence il leur déclara qu'Adorne ayant conspiré contre l'Etat, la Régente avoit jugé à propos de lui ôter le Gouvernement de Genes, & l'en avoit pourvû lui-même. Il pria ensuite tous les assistans de lui prêter main forte pour l'exécution de ses ordres. Ce discours surprit extrémement toute l'assemblée, il fut écouté avec divers sentimens. Quoi que la plupart & principalement les Nobles fussent résolus de favoriser l'Evêque, parce qu'il étoit de leur interest de maintenir l'autorité du Duc; neanmoins ils ne convinrent pas des moyens dont il falloit se servir. Quelques-uns vouloient qu'on allât trouver sans bruit Adorne au Palais, pour le prier civilement de se démettre de sa charge. Les autres au contraire soûtenoient qu'ils devoient s'y rendre les plus forts, afin d'être en état d'obliger Adorne d'obéïr; qu'ainsi il falloit prendre une partie de la garnison du Châtelet, & se faire accompagner par tous leurs amis, & par les partisans des Doria. Les Senateurs n'ayant pû s'accorder, résolurent de differer l'exécution de cette entreprise, jusqu'à ce qu'on eût penetré quel parti le peuple pourroit prendre en cette occasion. Ceux qui s'étoient chargez de cette commission rapporterent à l'assemblée

blée qu'il n'y avoit rien à esperer de ce côté-là, 1478
parce que la plûpart des Artisans étoient déja las du Gouvernement des Sforces, & inclinoient du côté d'Adorne.

Ce Gouverneur ayant été informé de ce qui se tramoit contre lui, craignit qu'on ne le chassâ par force du Palais. Pour se garantir de ce peril, il manda tous ses amis & ses partisans, qui étoient la plûpart de la basse populace. Lorsqu'ils furent assemblez, il leur representa que la Duchesse de Milan, à la sollicitation des Nobles, vouloit le dépoüiller de cette dignité, afin de pouvoir plus aisément les opprimer. Il les pria ensuite d'y faire réflexion, ne voulant rien entreprendre contre leur sentiment, & leur promit de leur continuer ses services avec le même zele jusqu'au dernier moment de sa vie. Cette harangue fit tant d'impression sur les esprits foibles de cette canaille, qu'ils prirent incontinent les armes contre les Nobles. Ils se porterent à de si grandes violences, que tous ceux qui s'étoient assemblez dans saint Cyr furent contraints de s'enfuïr, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. L'Evêque de Côme avec les personnes les plus considerables de cette assemblée, gagna au plus vîte le Fort du Châtelet. Lors que la fureur du peuple fut appaisée, quelques Citadins se rendirent au Palais, & tâcherent d'accommoder ce differend. Ils Commirent cette négociation à six d'entr'eux, qu'ils nommerent Pacificateurs. Ces Commissaires établirent un Conseil de trente personnes, moitié Marchands & moitié Artisans, dont Adorne fut declaré chef, pour chercher les moyens de s'opposer à la tirannie des Sforces. Il y fut résolu que les Nobles seroient exclus de toutes les charges, & qu'ils ne seroient appelez au Conseil, que lors qu'on voudroit faire quelque imposition dont ils devroient payer leur part. Ceux qui s'étoient reti-

1478. rez dans le Fort du Châtelet ayant appris cette déliberation, firent tirer le canon contre la Ville, ce qui la remplit de confusion. L'allarme fut encore bien plus grande, lorsqu'on apprit que la Duchesse envoyoit une armée pour châtier les rebelles; les nouveaux Magistrats ne perdirent pas un moment, & se préparerent à la deffense. Ils créerent un nouveau Tribunal de dix personnes, sous le titre de Défenseurs de la liberté. Ils députerent ensuite à saint Severin, qui s'étoit retiré à Aste depuis sa disgrace, pour le prier de venir commander leurs troupes, esperant que dans le chagrin qu'il avoit contre la Duchesse, il ne seroit pas fâché de trouver une occasion de se venger des mauvais traitemens qu'il en avoit reçû. Saint Severin accepta avec joye cette proposition, & s'étant rendu à Genes, prit la conduite de cette guerre. Ce grand Capitaine pour répondre à la haute estime que les Genois avoient conçuë de sa personne, fit prendre les armes à tous les habitans qui étoient en âge de servir, & leur ordonna de se saisir de l'Eglise de saint Cyr, & des maisons voisines, par lesquelles la garnison de la Citadelle avoit accoûtumé de passer pour faire des courses dans la Ville. Il fit ensuite fortifier ces postes, & commanda qu'on abbatit plusieurs Palais, sans épargner l'Eglise qui fut profanée. Le Roi de Naples qui avoit pris avec chaleur la protection des Genois, outre les deux galeres qu'il leur avoit déja accordées, leur en envoya encore sept autres. Loüis Fregose qui avoit été plusieurs fois Doge, s'y embarqua. Ce Prince lui recommanda en partant d'insinuer au peuple qu'il devoit se réunir avec les Nobles, dont la plûpart avoient été releguez par un esprit de défiance. Le Pape voulut aussi entrer dans cette ligue, & envoya un Legat à Genes, pour assurer le Senat qu'il l'assisteroit de tout son pouvoir.

Cepen-

Cependant l'armée de Milan, composée de quinze mille hommes de pied & de deux mille chevaux; outre un grand nombre de païsans, commandez par plusieurs bannis, se mit en marche sous les ordres d'un fils naturel du feu Duc. Les Genois n'avoient dans leur Ville que mille hommes de troupes étrangeres; tout le reste consistoit en quelques milices, levées aux environs de la Ville, & à un gros de païsans de la Riviere de Levant, que Jean Alvigi & Mathieu de Fiesque avoient amené avec eux. Saint Severin qui sçavoit que pour donner reputation à ses armes, il valoit mieux aller au devant des ennemis, que de les attendre dans la Ville, fit prendre à ses troupes la route de la valée de Pozzeveri, dans le dessein de deffendre le passage des montagnes. Il ne fit aucune difficulté de se mettre en campagne, quoi qu'il laissât derriere lui les Forts du Châtelet & de sainte Catherine, dont les Milanois étoient toûjours les maîtres. Aprés qu'il se fût campé dans un valon, il en fit fermer toutes les avenuës, avec de profonds fossez à l'entrée du chemin qui va à Bisagno. Il fit audelà du fossé, élever un rempart qui pouvoit servir de muraille, & distribua des troupes pour la défense de tous ces postes. Il plaça le reste sur la montagne de Promontorio, & sur les côteaux voisins. Aprés qu'il eut ainsi fortifié son camp, il y attendit les ennemis sans en sortir. Les Milanois qui connoissoient l'experience de saint Severin, aprés avoir passé le Giogo, marcherent avec plus de précaution. Ceux qui gardoient les retranchemens des Genois eurent tant de frayeur à l'approche d'une si puissante armée, que lorsqu'ils virent paroître les coureurs, ils furent sur le point d'abandonner leur poste, & de prendre la fuite. Saint Severin & les autres Officiers leur firent tant de honte de leur timidité, qu'ils les obligerent d'y retourner. Saint Severin 1478.

s'avisa

1478. s'avisa d'un artifice pour les obliger de combattre avec plus de résolution. Il fit courir le bruit que la Duchesse avoit écrit à l'Evêque de Côme, que son intention étoit d'abandonner la Ville au pillage, & de la priver de tous ses privileges, afin de la gouverner ensuite avec plus d'autorité. Cette nouvelle irrita tellement les Genois, qu'il n'y en eut pas un qui n'aimât mieux se faire tailler en pieces, que de se reduire à une telle servitude. Saint Severin voyant ses troupes dans une si belle disposition, les tira de leurs retranchemens, & en fit marcher une partie vers les passages les plus difficiles. Il commanda au primiers Bataillons d'engager l'escarmouche à coups de traits & d'arbalêtres; mais ils furent poussez par les Milanois avec tant de vigueur, qu'ils furent contraints de regagner leurs retranchemens. Les Milanois étoient déja montez sur le rampart qui couvroit leur camp, lors que les Genois qui étoient sur la montagne, vinrent fondre sur eux, & les mirent en desordre; neanmoins les Milanois s'étant ralliez soûtinrent le combat pendant sept heures, & n'ayant pû entrer dans le camp des ennemis, se retirerent en bon ordre vers le Giogo, pour s'en retourner en Lombardie. Les Genois vouloient les poursuivre, & saint Severin eut beaucoup de peine à moderer leur ardeur, & les retenir. Les Milanois ayant appris dans leur retraite qu'il étoit entré dans le port de Genes quatre vaisseaux & autant de galeres, que le Roi de Naples avoit envoyez au secours de la Ville, en prirent tellement l'allarme, qu'ils se seroient débandez, si leur General n'en avoit tué plusieurs à coups d'épée, pour servir d'exemple aux autres. Lors que les Genois qui les regardoient de dessus leurs remparts, s'apperceurent de leur desordre, il fut impossible à saint Severin de les arrêter; ils pousserent de grands cris en signe de victoire, & marcherent vers les ennemis

nemis avec tant de résolution qu'ils les mirent en fuite. Il en demeura six cens sur la place; tous les autres, à la reserve des Officiers qui se sauverent par la vitesse de leurs chevaux, demeurent prisonniers. Ils furent vendus comme des esclaves aux Napolitains, qui les mirent sur leurs galeres pour renforcer leurs chiourmes. De toute cette grande armée il ne retourna à Milan que cinq cens hommes de pied & mille chevaux qui avoient déja passé le Giogo avec le bagage avant le combat. Cette victoire donna moyen à Jean Alvigi de Fiesque de regagner la Ville de saint Laurent & les Châteaux de Savignan & de Montogio, qu'il avoit été contraint de ceder au Duc de Milan; & enfin dans peu de jours il ne lui resta plus dans tout l'Etat de Genes que les Forts du Châtelet & de sainte Catherine, dans lesquels il y avoit de fortes garnisons: Les Genois auroient emporté ces deux postes, s'ils avoient sceu profiter de l'épouvante où étoient ceux qui les gardoient; mais les anciennes partialitez ayant recommencé, ils tournerent contre eux mêmes les armes qu'ils devoient employer contre leurs ennemis. Dans le conseil de guerre, qui étoit composé de douze Citadins, les sentimens se trouverent si fort partagez, qu'il fut impossible d'y prendre aucune résolution. Les Nobles qui étoient pour la plûpart exilez, se voyant maltraitez par ceux qui gouvernoient l'Etat, tâcherent d'entretenir cette division. Cependant ils négocierent secretement avec la Duchesse, pour obtenir la liberté de Biet de Fiesque, par l'autorité duquel ils esperoient se rétablir dans la Ville. Pour engager la Régente à leur accorder ce qu'ils souhaitoient, ils lui firent esperer que Fiesque par son credit obligeroit les Genois de lever le siege qu'ils avoient mis devant les deux Forts. La Duchesse se laissa persuader à ces esperances flateuses, sans considerer qu'un homme de 1478.

1478. cœur oublie mal aisément les injures qu'il a reçûës. Elle rendit la liberté à Fiesque, comme elle en avoit été sollicitée; mais il ne fut pas plûtôt de retour à Genes, qu'il se ligua avec les ennemis de la Duchesse.

Lors qu'elle se vit si cruellement trompée, elle crut devoir pratiquer les Citadins, puisqu'elle ne pouvoit plus compter sur les Nobles. Elle s'imagina que Jean-Baptiste Fregose fils de Perrin, étoit plus propre à ses desseins qu'aucun autre, à cause de ses anciennes inimitiez contre les Adornes. Dans cette vûë elle envoya un homme exprés à Novi, où il étoit alors, & lui fit faire de si grandes promesses, qu'il se disposa à retourner à Genes avec plusieurs de ses partisans. Il alla d'abord au Fort du Châtelet, pour conferer avec le Gouverneur, & se rendit ensuite dans la place de saint François, qui est devant ce Fort, avec tous ses amis. Il y fit assembler plusieurs autres personnes de sa faction, & sçût si bien persuader le peuple, que les mêmes qui venoient de hazarder leurs vies pour chasser les Milanois de leur Etat, se rangerent auprés de lui. Il fit entendre à cette multitude qu'il lui seroit plus avantageux de dépoüiller Adorne de l'autorité souveraine, & de l'en revêtir lui même, que de le continuer dans les fonctions de sa charge, puisque la maison des Fregoses n'étoit pas moins ennemie de la Noblesse que celle des Adornes; & qu'ils auroient cet avantage en lui conferant la dignité Ducale, qu'il obligeroit les Milanois de sortir des deux Forts qu'ils occupoient, & de leur rendre leur liberté toute entiere. Cette harangue fit tant d'effet, que tous ceux qui l'avoient écouté lui promirent de se rendre bien armez auprés de la Citadelle au premier coup de canon. Fregose étant retourné dans le Fort du Châtelet, obligea le Gouverneur de lui remettre ce poste & celui de sainte Catherine entre

les

les mains, sur l'assurance qu'il lui donna que la Regente en seroit toûjours la maîtresse. Adorne, saint Severin, & les autres ennemis des Sforces ayant été avertis de ce qui se passoit, furent extremement fachez de cette révolution, qui rendoit toutes leurs peines inutiles. Ils ne laisserent pas neanmoins de donner tous les ordres necessaires pour s'opposer à Fregose avec leurs soldats : ainsi la guerre commença entre les deux factions plus cruelle qu'elle n'avoit jamais été. Fregose avoit résolu de sortir de la Citadelle avec ses amis, pour se saisir du Palais Ducal : il avoit pour cet effet assemblé beaucoup de troupes dans le Palais de saint Thomas, où toute sa famille logeoit depuis long-temps. L'autre faction ayant marché en même-temps vers la Citadelle, le combat fut extremement sanglant de part & d'autre. Adorne défendit le Palais Ducal avec beaucoup de courage; pendant que saint Severin & Jean Alvigi de Fiesque faisoient tête aux ennemis du côté de Sassatello, & que Biet défendoit le fauxbourg de saint Estienne. Loüis Fregose qui n'avoit pris aucun parti attendit la décision du combat dans la maison des Justinian, où il s'étoit retiré. Ceux qui étoient sortis du Palais de saint Thomas, aprés avoir resisté quelque-temps à Sassatello, furent mis en fuite par les troupes que saint Severin & Jean Alvigi de Fiesque commandoient; plusieurs demeurerent prisonniers, qu'Adorne fit pendre pour intimider les autres. Fregose ayant appris la défaite des siens, n'osa plus avancer davantage, & retourna dans la Citadelle. Cependant la cruauté qu'Adorne avoit exercée contre les prisonniers le rendit tellement odieux, que tout le monde résolut de le déposer d'un commun consentement. Biet de Fiesque voyant les esprits dans cette disposition, s'aboucha avec Fregose auprés du Châtelet, par l'entremise de Jean Doria : ils firent un 1478.
trai-

1478. traité portant que Fregose demeureroit Gouverneur de la Ville au nom du Duc ; qu'on payeroit à Fiesque pour certaines prétentions six mille ducats, & qu'on lui remettroit entre les mains le Fort de sainte Catherine. Adorne ayant appris cet accommodement, & ne se trouvant pas en état de resister tout seul à ses ennemis, abandonna le Palais, il fut poursuivi par le peuple avec tant de fureur qu'il fut contraint de se jetter dans la mer auprés de la Darse pour se sauver, comme il fit, sur les galeres de Naples qui étoient dans le port. Fregose ayant été conduit au Palais, fut élû Doge d'un commun consentement ; mais il ne se vit pas plûtôt révêtu de l'autorité souveraine, qu'il oublia ce qu'il avoit promis au peuple, & rappella tous les Nobles de leur exil, pour reconnoître les obligations qu'il leur avoit. Outre les anciens il établit un Tribunal qu'il nomma della Balia, composé de huit personnes, moitié Nobles, moitié Citadins. Aprés que toutes ces troubles furent ap-

1479. paisez, le nouveau Doge envoya des Ambassadeurs à Loüis XI. Roi de France qui se plaignoit de ce que les Genois s'étoient liguez avec Ferdinand Roi de Naples, pour lui en faire des excuses, & en rejetter toute la faute sur Prosper Adorne, qui avoit alors l'autorité souveraine. Le Doge obtint aussi du Pape Sixte IV. la confirmation des privileges accordez à la République par ses predecesseurs, & le chapeau de Cardinal pour Paul Frego-

1480. se Archevêque de Genes.

En 1480. le Sultan Mahomet II. ayant attaqué l'Isle de Rhodes, le Pape envoya à Genes le Cardinal Savelly en qualité de Legat, pour y lever des troupes contre les Turcs, aux dépens du Saint Siege ; le Doge fit équiper pour cette sainte entreprise vingt-deux galeres, qui furent toutes commandées par des Capitaines de la Nation, sous les ordres du Cardinal Fregose, que le Pape en fit Général

néral. Ce Cardinal aprés avoir reçû la benediction 1481
de sa Sainteté, alla dans la Poüille pour aider au Roi de Naples à récouvrer Tarente & quelques autres places que les Infideles lui avoient prises. Cependant tous ces prépatatifs de guerre furent inutils, parce que la mort de Mahomet fit manquer l'entreprise des Rhodes. On équipa cette même année quatre vaisseaux, à la sollicitation d'un Jacobin reputé pour un saint, afin de reprendre Metelin dans l'Archipel. Plusieurs personnes devotes de l'un & de l'autre sexe, contribuerent de leur bourse à cet armement; mais quand la flotte fut en état on abandonna ce dessein.

Peu de temps aprés les dissentions recommencerent à Genes, le Cardinal Fregose & Augustin Ludovic qui commandoit les Gardes entretenus pour la défense du Palais, devinrent jaloux de la constance du Doge, & ayant résolu avec quelqu'autres Citadins de la même famille de le faire déposer; ils firent entrer dans ce concert Lazare Doria, homme d'une grande reputation. Ils ne voulurent pas neanmoins attaquer le Doge à force ouverte, de peur d'exciter une sédition, & réveiller la faction contraire; ils jugerent plus à propos de se couler adroitement dans sa chambre, & de se saisir sans bruit de sa personne. Sur ce plan le Cardinal qui logeoit avec lui dans le Palais, feignant de l'accompagner à son appartement, le fit arrêter par quelques-uns des conjurez qu'il y avoit fait cacher, & l'y retint prisonnier. Il ne lui fut pas difficile de réussir dans cette entreprise, parce que le Capitaine des Gardes qui auroit pû seul s'y opposer, étoit de la conspiration. Quand les conjurez furent maîtres de la personne du Doge, ils l'obligerent de leur livrer toutes les places, & de se démettre entre leurs mains de sa dignité. Le Cardinal se fit élire à sa place, & le fit bannir de la Ville. Comme c'étoit un homme de lettres, il

composa

1480. composa pendant son exil une satire contre le Cardinal son oncle, dans laquelle il representoit sa trahison d'une maniere fort ingenieuse.

Sixte IV. étant mort, le Cardinal d'Amalfi qui étoit de la famille des Cibo, une des plus illustres de Genes, fut élevé au Pontificat sous le nom d'Innocent VII. le Doge lui envoya douze Ambassadeurs tous considerables par leur merite & par leur naissance, pour le feliciter sur son exaltation. Ces Ambassadeurs obtinrent de sa Sainteté tous les privileges qu'ils lui demanderent, & retournerent à Genes fort satisfaits de l'accueil qu'ils en avoient reçû.

Les troubles domestiques étant appaisez, la guerre s'alluma au dehors entre les Genois & les Florentins, au sujet de Sarzana, qu'Augustin Fregose avoit cedée à la maison de saint Georges, au préjudice du dernier Traité fait avec la République de Florence. Ces peuples prétendant recouvrer Sarzana par la force, firent couler quelques troupes du côté de Pise; mais jugeant qu'il étoit necessaire pour cette entreprise qu'ils fussent maîtres de Pietra-Santa, ils en résolurent le siege. Les Genois ayant eu avis de la marche des Florentins, firent partir quelques compagnies d'Infanterie pour renforcer les garnisons de Lerice & de Sarzana, pendant que Dominique Doria alloit en diligence avec un camp volant au secours de Pietra-Santa. Le Doge envoya aussi par mer à Livourne Constantin Doria, avec dix galeres & quatre vaisseaux pour faire une diversion. Les Florentins avoient déja dressé une batterie sur une éminence, d'où ils foudroyoient Pietra-Santa, quand Dominique Doria y arriva; ce Genois y jetta bien-tôt un si puissant secours, qu'il crut pouvoir ensuite à la faveur de l'armée navalle, former quelque entreprise. Il prit la route de Rocca Vadana, dont il se rendit maître en fort peu de temps, & en donna le pillage

ge à ses soldats ; mais il fut obligé d'abandonner cette place à l'approche de Bononian Jean Filiasso, qui s'avança pour le combattre. Cependant Constantin Doria s'étant approché de Livourne avec sa flotte, fit mettre en batterie six gros canons, avec lesquels il endommagea entierement une des Tours qui défendoient le port. 1480.

D'un autre côté les Genois qui étoient dans Pietra-Santa repousserent vigoureusement les Florentins. Un jour ayant fait une sortie ils s'emparerent d'une Redoute qui couvroit la batterie des ennemis, ce qui leur donna tellement l'épouvante, qu'ils furent sur le point de lever le siege. Cette nouvelle ayant été portée à Florence, le Senat envoya au camp Antoine Paccio & Bernard Nerone, avec une voiture d'argent pour payer les troupes. Ces deux Commissaires firent tant de honte aux soldats de leur lâcheté, qu'ayant repris courage ils attaquerent la Redoute, & en chasserent les Genois. Cet avantage neanmoins coûta cher aux Florentins, qui perdirent en cette occasion le Comte Antoine Marcian, qui y fut tué d'un coup de canon. Peu de temps aprés Laurent de Medicis étant arrivé au camp, fit tellement avancer les travaux, que les assiegez furent contraints de capituler & de rendre la place à composition. Les Commissaires neanmoins n'eurent pas le plaisir de voir cet heureux succez auquel il avoient si genereusement contribué, étant tous deux morts de maladie avant la fin du siege.

Les Administrateurs de la Maison de S. Georges avoient envoyé un nouveau secours à Pietra-Santa sous les ordres de Ludovic Fregose ; mais il arriva trop tard. On fit le procés à Antoine Montalde, à Lazare de Maré & à Augustin Ravaschiero, qu'on accusoit d'intelligence avec les ennemis, & d'avoir laissé perdre la place par leur lâcheté. Le dernier en ayant été convaincu, eût peu de temps 1486.

aprés

aprés la tête tranchée dans le Château de Lerice.

1486. Les Genois ne furent pas plus heureux à l'attaque de Livourne, qu'ils l'avoient été à la défense de Pietra Santa, ayant été contraints de s'en retourner sans rien faire. D'un autre côté Laurent de Medicis étant tombé malade au camp, les Florentins n'oserent entreprendre le siege de Sarzana, & consentirent à la paix, qui fut concluë à Rome par l'entremise du Pape. Lazare Doria, qui étoit alors Ambassadeur auprés de sa Sainteté n'y contribua pas peu, par ses soins. Il fit entendre au Pape qu'ayant dessein de déclarer la guerre au Roi de Naples, il devoit souhaiter que ces deux Republiques fussent d'accord ; ce qui fût cause qu'il employa toute son adresse & son autorité pour faire réüssir cet accommodement. Les principales conditions de ce traité furent, que les Florentins rendroient à la Maison de saint Georges le Fort de Sersanello, dont ils s'étoient mis en possession ; qu'ils renonceroient à toutes les prétentions qu'ils avoient sur Sarzana, & que Pietra-Santa leur demeureroit. Cependant quoi qu'ils eussent ratifié le traité, ils refusérent de rendre Sersanello comme ils y étoient obligez. Même en 1487.

1487. aprés que Medicis fût gueri, ils assiégérent Sarzana. Le Doge envoya au secours de cette place Jean Aluigi de Fiesque avec trois mille hommes, qui s'embarquérent sur dix galéres. Augustin Doria, François Spinola, & plusieurs autres Nobles eurent ordre d'aller lever des troupes en Provence & en Piémont. Fiesque étant arrivé devant Sarzana, apprit que les ennemis s'étoient déja emparez des faux-bourgs, qu'ils avoient fait jouer une mine avec succés, & qu'ils devoient le lendemain donner un assaut général. Ces nouvelles le firent résoudre à attaquer les lignes ; mais ce fut avec tant de malheur, qu'il y demeura prisonnier avec son frere Biet, qui l'avoit voulu accompagner. Les

assiégez

assiégez ne laissérent pas de soûtenir l'assaut avec beaucoup de vigueur, & les repoussérent avec une perte considérable. Jerôme de Negro qui étoit allé en Provence, arriva devant Sarzana avec deux mille hommes commandez par Servon; mais la place étoit en si mauvais état, que Hector de Fiesque, Luc Pinello, & Lucain Stella, qui étoient dedans avec leurs compagnies, furent contraints de capituler, aprés avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de fort braves gens, & ils obtinrent de Medicis qui venoit d'arriver au camp, une composition fort honorable. Voila comment finit la guerre des Florentins. La même année le Pape Eugene IV. qui avoit succedé à Innocent VII. donna la Principauté de Forli à Jerôme Rouri Citadin de Savone son parent, en le mariant avec Catherine fille naturelle de Galeas Marie Sforce Duc de Milan. Rouri fit faire plusieurs édifices magnifiques à Savone, mais il n'eût pas le loisir d'en joüir long temps, ayant été assassiné dans son Palais par Checco de Lorso, & d'autres conjurez. Sa veuve vengea sa mort avec le secours du Duc son frere, & de Jean Bentivoglio Gentilhomme Boulonnois. 1487.

Les Administrateurs de S. Georges ne purent recouvrer les deux places qu'ils avoient perduës; parce qu'il fallut pourvoit aux troubles de l'Isle de Corse, où Thomas Fregose qui avoit pris les armes, s'étoit joint à Paul Lecca. La flotte aprés la perte de Sarzana, alla dans cette Isle, pour réduire les rebelles. Les Administrateurs de S. Georges ayant trouvé moyen d'avoir entre leurs mains Fregose, par les soins des Officiers du Podestat, le firent conduire au Château de Lerice. Le Doge n'osant se venger de l'insulte faite à son parent, attaqua tout le corps qui composoit le tribunal du Podestat. Il fit faire le procés à Tobie Lomelin, sous prétexte d'une querelle particuliére,

1487. re, & assassiner dans son lit Agurto Grimaldi qui étoit un des principaux magistrats de cette compagnie. Cependant les galeres étant arrivées à l'Isle de Corse, les troupes qui étoient dessus mirent pied à terre, & ayant repris les Châteaux de Lecca & de Ginerca dont les rebelles s'étoient emparez, ils acheverent ensuite de reduire toute l'Isle.

Les guerres étrangeres ne furent pas plûtôt terminées, que les factieux recommencerent leurs pratiques. La tirannie du Cardinal Fregose l'avoit rendu si odieux à tout le monde, qu'il n'y avoit personne dans la Ville qui ne regretât la domination des Sforces. L'Etat de Milan étoit alors gouverné par Ludovic, qui avoit été rappellé par la Duchesse, à la persuasion d'Antoine Casso son Valet de Chambre. Ludovic s'empara de l'autorité souveraine, chassa la Regente, & fit trancher la tête à Simonetta son favori. Le Cardinal Fregose ayant été informé de ce changement, envoya huit Ambassadeurs au nouveau Régent pour le féliciter sur son retour. Il voulut même, pour lui faire plus d'honneur, que son fils allât le saluër à Milan. Ce Prince qui étoit fort habile reçut fort bien les Genois, & maria la Princesse Claire fille naturelle du défunt Duc, avec Fregosin frere du Cardinal, & le mariage en fut célébré avec beaucoup de pompe en presence des Ambassadeurs. Cette alliance donna de l'envie à tous les Nobles, & principalement à Biet & Jean Aluigi de Fiesque, qui firent entendre aux autres que le Doge n'avoit cherché cet appui, qu'afin de pouvoir les traiter en esclaves, & les fit résoudre à chercher les moyens de le perdre. Les conjurez communiquérent leur dessein à Jean-Baptiste Fregose, qui ayant été trahi par le Cardinal, comme nous l'avons dit cidessus, en avoit toûjours conservé du ressentiment, & à Augustin & Jean Adorne chefs de cette famille,

ſe, qui étoient alors retirez à leur Château de Silvano. Les Fieſques allerent les y trouver pour leur en faire la propoſition, & enſuite ils eurent enſemble diverſes conferences ſur ce ſujet. Ils aſſemblerent ſecretement des troupes dans ce Château ; mais malgré toutes leurs précautions, le Doge eût quelque connoiſſance de ce qu'ils tramoient. Il n'oſa faire arrêter les conjurez ; parce qu'il ſçavoit qu'il étoit plus craint qu'aimé : & faiſant ſuppléer l'adreſſe à la force, tâcha de les deſunir, & de gagner Biet de Fieſque. Biet ne donna pas dans ce piege, & ayant averti ſes compagnons des démarches du Cardinal Fregoſe, il les exhorta à avancer l'execution de leur deſſein. Quoi qu'il n'eût pas cent ſoldats, il ne laiſſa pas d'entrer dans la Ville par la porte S. Eſtienne, qu'il avoit fait garder par ſes partiſans. Il ſe rendit d'abord à l'Egliſe, où il fut bien-tôt joint par ſon frere, & par les autres chefs, avec une grande eſcorte. Le Doge vouloit les attaquer avant qu'ils fuſſent tous aſſemblez, mais la nuit l'en empêcha, outre qu'il en fut détourné par quelques amis des Fieſques, qui lui firent eſperer qu'ils accommoderoient leur differents. Le Cardinal accepta cette ouverture ; parce qu'il fut averti que Jean-Baptiſte Fregoſe étoit entré dans la conjuration, & qu'il craignît qu'il n'attirât à lui une partie de ſes partiſans. Cependant à la pointe du jour Jean Alvigi de Fieſque ayant reçu un nouveau ſecours, composé des païſans de ſes terres, perſuada aux autres conjurez d'attaquer le Palais, ſans differer davantage. Le Cardinal les voyant arriver, ſe repentit d'avoir manqué l'occaſion de prévenir ſes ennemis pendant la nuit. Comme il n'étoit plus aſſez fort pour reſiſter à un parti ſi puiſſant, & qu'il ſe défioit de l'amitié du peuple, il ſe retira avec peu de ſuite dans le Fort du Châtelet. Il ne s'en fallut guere qu'en y allant, il ne tombât entre les mains de 1487.

1487. Jean-Baptiste Fregose. Il eut en cette occasion l'obligation de sa liberté, & peut-être de sa vie à Paul Doria, qui amusa de parole ce jeune homme, pour donner le loisir au Cardinal de se sauver. Aprés que les conjurez se furent rendus maîtres du Palais, ils eurent beaucoup de peine à s'accorder entr'eux, & à trouver moyen de contenter les deux Adornes qui étoient arrivez depuis le combat commencé. Ils ne faisoient aucune difficulté de se soûmettre aux Fiesques; mais ils ne pouvoient se résoudre à voir Fregose au dessus d'eux. Cependant comme il falloit attaquer le fort, ils convintent entr'eux qu'on éliroit douze Citadins sous le nom de Reformateurs & de Capitaines, qui demeureroient dépositaires du Gouvernement, en attendant qu'ils eussent choisi celui qui devoit avoir l'autorité souveraine, ou charger Jean Alvigi de Fiesque du soin du siege, parce qu'il avoit plus d'experience que Biet, & on l'exhorta à ne perdre pas un moment pour réduire cette place, de peur que le Cardinal Fregose ne la livrât au Duc de Milan, ou à Ludovic qui étoit Regent de ses Etats pendant sa minorité.

1488. Le Cardinal pour être mieux en état de défendre ce poste, avoit mis des soldats dans toutes les maisons voisines; ce qui étoit cause que les deux partis en venoient à toute heure aux mains: neanmoins les partisans de Paul Fregose furent contraints d'abandonner ces maisons, qui furent pour la plûpart brûlées ou démolies. Cependant ceux de la Ville ne pouvoient venir à bout de prendre le Fort; ce qui les embarrassoit extrêmement. Comme ils ne sçavoient à qui recourir dans un si pressant malheur, aprés avoir si souvent changé de Maître, ils envoyerent des Ambassadeurs au Pape pour le prier d'avoir pitié de leur patrie affli-[illegible]e, mais ils n'en tirerent aucun secours. Ils s'a-[illegible]ferent ensuite à Charles VIII. Roi de France,

& lui offrirent la ſouveraineté de leur Etat, pourvû qu'il voulût leur fournir de l'argent pour achever de réduire les rebelles. Quoi que ce Prince leur eût promis de les aſſiſter, l'éloignement rendit ce ſecours ſi lent, qu'ils furent contraints de retourner ſous la domination des Sforces. Ludovic qui avoit toûjours travaillé à les réduire ſous ſon obéïſſance, avoit ſous-main entretenu leurs diviſions, & envoyé ſur les frontiéres de cet Etat ſaint Severin avec un petit corps d'armée pour ſecourir le Cardinal. Ceux de la faction contraire intimidez de la marche de ces troupes, dépêcherent Thomas Juſtiniani au Regent pour juſtifier leur conduite, & lui repreſenter qu'ils n'avoient pris les armes que pour ſe délivrer de la tyrannie de Fregoſe, & non pour ſe ſouſtraire de l'obéïſſance du Duc. 1488.

Ludovic ſur cette declaration envoya à Genes Corradulo Tanga, & Branda de Caſtiglion, perſonnes d'une prudence conſommée, pour recevoir au nom de ſon neveu, le ſerment de fidelité des Genois. La faction dominante nomma quatre Citadins pour conferer avec ces Commiſſaires, ils eurent beaucoup de peine d'obtenir des Genois ce qu'ils ſouhaitoient, parce que pluſieurs vouloient attendre les ſecours que le Roi de France leur avoit promis; neanmoins par leur addreſſe ils ſurmonterent ces difficultez. Il fut enfin réſolu que Jean-Baptiſte Fregoſe s'abſenteroit de la Ville, pour éviter les effets de la haine qui étoit entre lui & le Cardinal. Qu'Auguſtin Adorne demeureroit pendant dix ans Gouverneur de la Ville, au nom du Duc; que les deux Fieſques joüïroient de tous leurs privileges; que le Cardinal Fregoſe rendroit la Citadelle, moyennant une penſion de ſix mille ducats, qui lui ſeroient payez tous les ans par le Duc, & dont douze des plus riches Citadins ſeroient caution; que le Duc demeureroit maître

absolu de la Ville, & de tout l'Etat de Genes, &
1488. que pour cet effet tous les Ordres lui préteroient le serment de fidelité ; qu'on lui envoyeroit seize Ambassadeurs, qui jureroient devant lui l'observation de ces conditions, & lui feroient ratifier le traité. Le même jour saint Severin prit possession de la Ville & du Fort qui lui fut remis entre les mains par le Cardinal, & ainsi tout demeura paisible. Le Pape qui n'approuvoit pas cet accommodement, avoit envoyé le Cardinal de Cosence son neveu pour le traverser. Ce Cardinal étoit demeuré à Rapallo en habit déguisé, où il avoit tenu souvent des conferences avec Biet de Fiesque ; ce qui ayant été découvert par les partisans du Duc, ils en furent extrêmement irritez. Le Cardinal Fregose aprés avoir rendu la Citadelle, ne voulut pas demeurer davantage à Genes, & s'embarqua pour retourner à Rome. Il pensa perir en chemin ayant été long temps battu d'une furieuse tempête. De deux vaisseaux qu'il avoit menez, l'un alla échoüer contre les côtes de l'Isle de Corse ; où il se perdit avec tout l'équipage ; & l'autre que le Cardinal montoit, arriva fort mal-traité à Civita-Vecchia. Peu de temps aprés il arriva à Genes un Commissaire du Roi de France, pour recevoir le serment de fidelité du peuple ; mais comme l'accommodement étoit déja fait avec le Duc, on le renvoya avec de grandes excuses.

Les Adornes qui avoient été long-temps dans l'oppréssion, pendant que les Fregoses avoient le dessus, devinrent si insolens sous le Gouvernement d'Augustin, que si Stanga n'y eût remedié par sa prudence, il seroit arrivé de grands desordres. Ce Milanois sçut manier avec tant d'adresse l'esprit des Genois, dont il connoissoit le foible, qu'il leur fit en 1489. conclure une tréve avec les Flo-
1489. rentins, n'y ayant eu aucun accommodement entre ces deux Républiques depuis la perte de Sarzanan

na. Les Genois eurent bien de la peine à leur laisser une place si importante ; mais le Duc la sacrifia 1489. à ses interêts particuliers.

Ce Prince ayant épousé par ses Ambassadeurs Isabelle fille d'Alphonse Duc de Calabre, elle passa par Genes en allant à Milan, & y reçut tous les honneurs qui étoient dûs à son rang. Le Duc en fut si satisfait, qu'il déchargea les Genois pour un an du droit de Foyer que chaque maison avoit accoûtumé de lui payer ; mais d'un autre côté la maison de saint Georges s'obligea de lui fournir annuellement vingt cinq mille écus. Peu de temps aprés saint Severin épousa Jeanne Adorne fille du Gouverneur. Leur mariage fut celebré avec beaucoup de pompe, & on fit des joutes & des tournois pour honorer cette fête, tant dans la place de Sarzana, que devant le Palais. La Ville fit aussi present aux nouveaux mariez de plusieurs vases de vermeil doré, d'un travail admirable. Le Duc de Milan pour s'assurer davantage la possession de cet Etat, en obtint l'investiture de Charles VIII. à la charge de le tenir à foi & hommage de la Couronne de France, comme avoient fait ses predecesseurs.

Les Genois souhaitoient extremement de recouvrer les places que les Florentins leur avoient enlevées à la derniere guerre ; mais Ludovic qui gouvernoit l'Etat de Milan, sous Jean Galeas devenu majeur, éludoit toûjours cette proposition. Il renvoya exprés à Genes Castillon, pour y faire résoudre la tréve que Stanga avoit déja fait conclure pour trois mois. Aprés plusieurs contestations, il fut résolu qu'elle seroit continuée pour un an, le premier terme étant déja expiré. Dans le même temps, Beatrix d'Est femme de Ludovic, vint se divertir à Genes, où elle reçut tous 1490. les honneurs possibles. Peu de jours aprés on y reçut la nouvelle de la mort du Pape Innocent, qui n'y causa aucune affliction ; parce qu'il avoit toû-

1490. jours été contraire aux interêts de sa patrie. Les Genois envoyerent des Ambassadeurs d'obédience à Roderic Borgia, qui avoit été élevé au Pontificat sous le nom d'Alexandre VI. Ces Ambassadeurs eurent à Rome quelque contestation pour la préseance avec ceux des Florentins ; mais elle fut terminée en faveur des Genois.

1491. En 1491 la peste troubla la tranquillité dont la ville de Genes joüissoit, & emporta les quatre cinquiémes de ses habitans. Le froid neanmoins fut si excessif pendant l'hyver, que la mer y gela auprés du Môle & des Ponts. On eût beaucoup de peine d'en retirer les vaisseaux, pour empêcher qu'ils ne fussent brisez par les glaçons. Cette même année François Ennetorelle de Valence, fameux Corsaire, aprés avoir fait plusieurs prises sur les côtes de Genes, fut battu par la tempête, & alla échoüer à l'Isle de Corse, où étant demeuré prisonnier, il fut pendu peu de jours aprés.

La republique ayant eu quelque different avec Ferdinand & Isabelle Rois de Castille & d'Arragon, envoya François Marchesio & Jean-Antoine Grimaldi à leur Cour, pour traiter un accommodement. A leur retour ils porterent la nouvelle de la découverte qu'avoit fait Christophle Colomb, du nouveau monde. Voilà l'état où étoient les affaires des Genois, lorsque Charles VIII. arriva en Italie, pour faire la conquête du Royaume de Naples.

Fin du huitiéme Livre.

SOMMAIRE

DU

LIVRE NEUVIEME.

MAximilien d'Autriche achete Sarzana des Genois. Le Mole est continué. Ambroise de Negro remet l'Isle de Corse sous l'obëissance des Genois. Genes se soûmet à Loüis XII. Jules II. de Savone est fait Pape. Paul de Novi, Teinturier est élû Doge. Le Roi Loüis XII. reprend Genes en personne. Les Genois chassent es François, & choisissent

pour Doge Jeannetin Frigose. Antoine Adorne est fait Gouverneur pour le Roy. Les Fiesques assassinent Zacharie Fregose. Octavien Fregose chasse les Adornes. Il prend le Chasteau de la Lanterne. Il défait les Fiesques & les Adornes.





HISTOIRE DE GENES,

Contenant tout ce qui s'est passé depuis l'an 1495. jusqu'à 1515.

LIVRE NEUVIE'ME.



Es déreglemens de la Duchesse de Milan obligerent les deux Princes ses beaux freres de conjurer contre elle ; mais comme son parti étoit le plus puissant, elle les obligea de s'enfuir & de la laisser seule en possession de la Regence. Octavien se noya en voulant se sauver. Ludovic plus heureux, aprés avoir demeuré exilé quelques années revint à Milan, & chassa la Duchesse. Il resta seul Regent jusqu'à la majorité de son neveu. Quoi qu'alors il fût obligé de quitter cette qualité pour prendre celle de premier Ministre, son autorité ne reçût point d'alteration ; 1495.

 il

1495. il conserva toute la puissance, ne laissant à Jean Galeas que le nom de Duc. Il ne se contenta point de ce poste, ne pouvant souffrir sur le trône ce Duc imaginaire à qui il étoit toûjours obligé de rendre quelque déference. Il voulut avoir un titre qu'il pût transmettre à sa posterité. Il étoit trop puissant pour craindre que quelqu'un osât s'opposer à son dessein dans tout l'Etat de Milan; il n'avoit à craindre qu'Alphonse Roi de Naples, qui avoit marié sa fille avec le jeune Duc Alphonse. Ce Roi ayant appris par une lettre de la Princesse que Ludovic traitoit si mal son mari, qu'il ne lui donnoit pas seulement les choses necessaires pour sa subsistance, dépêcha à cet ambitieux Ministre, Antoine & Ferdinand Guarcio. Cet Ambassadeur lui representa que Jean Galeas étant son gendre, il étoit obligé de prendre ses interêts, avec menace; que si Ludovic continüoit à le tenir dans la servitude comme il avoit été depuis sa majorité, il seroit obligé de recourir à des voyes plus violentes pour l'en affranchir. Ludovic au lieu de déferer aux remontrances du Roi de Naples, résolut de lui donner tant d'affaires chez lui, qu'il n'eut pas le loisir de songer à celles des autres. Il envoya pour cet effet en France Charles de Balbiano Comte de Bel-Joyeuse, pour engager le Roi Charles VIII. à la conquête des Etats d'Alphonse. Ce Comte representa au Roi que Loüis XI. son pere ayant réüni à sa couronne le Duché d'Anjou & le Comté de Provence qui lui appartenoient par droit de succession, & par la disposition qu'en avoit fait en sa faveur Charles d'Anjou, dernier de cette branche; il avoit aussi acquis les droits que le même Charles avoit sur le Royaume de Naples, & que ces droits étoient incontestables, puisque la Reine Jeanne n'avoit pû ceder sa couronne à Alphonse Roi d'Aragon, & qu'elle avoit même revoqué sa donation en faveur de Loüis d'Anjou.

Charles

Charles VIII. se laissa persuader par ces raisons, 1495
& plus encore par le desir ardent qu'il avoit de signaler sa valeur au delà des monts. Il conclud un traité avec le Comte de Bel-Joyeuse, portant que Ludovic seroit obligé de donner passage à ses troupes par l'Etat de Milan : de joindre à l'armée de France cinq cens hommes d'armes entretenus à ses dépens ; de permettre au Roi d'équiper à Genes autant de vaisseaux qu'il voudroit, & de lui payer deux cens mille ducats avant qu'il sortît de son Royaume. Le Roi s'engagea aussi de sa part de maintenir Ludovic dans la Souveraineté de Milan ; & d'entretenir deux cens Lances dans Aste, Ville appartenante à Loüis Duc d'Orleans son heritier présomptif, & de donner à Ludovic aprés qu'il auroit conquis le Royaume de Naples, la Principauté de Tarente. Ce dernier article demeura secret, & fut stipulé par un écrit particulier.

Ludovic en consequence de ce Traité, fit équiper à Genes quatre gros vaisseaux & douze galeres, pour les joindre à la flotte du Roi, qui étoit déja prête à faire voile, & n'attendoit à Marseille qu'un vent favorable. D'un autre côté Alphonse pour donner aussi à son tour de l'occupation à Ludovic, se ligua avec le Pape Alexandre VI. & engagea par son autorité le Cardinal Fregose & Biet de Fiesque, qui étoient alors à Rome, d'exciter de nouveaux troubles à Genes. Ces deux rebelles allerent joindre la flotte que le Roi de Naples avoit fait équiper pour cet effet, & dont il avoit donné le commandement à son fils Ferdinand & à son frere Frederic ; ils firent voile vers le Golphe de Baies, avec trente-cinq galeres, quatorze vaisseaux de guerre, & plusieurs moyens bâtimens, ils allerent se pourvoir des choses qui leur manquoient à Livourne, & aprés s'y être rafraîchis quelques jours ; ils côtoyerent la Lunigiane, & aborderent ensuite à Porto-Venere. Ils en formerent le siege ;

1495. mais Balbi qui étoit Gouverneur de cette place, la défendit avec tant de courage, qu'il les obligea de se rembarquer, aprés avoir perdu beaucoup de monde. La flotte d'Alphonse entra ensuite dans le Golfe de Rapallo. Frederic s'empara aisément de la Ville qui en porte le nom, & la fit fortifier, parce qu'elle étoit sans murailles. Pendant que ce Prince perdoit un temps si précieux à des conquêtes de peu d'importance, Loüis Duc d'Orleans qui s'étoit déja rendu à Aste, alla à Genes pour faire declarer cette Ville en faveur du Roi de France. Il avoit mené avec lui sept Compagnies de Suisses, commandées par Antoine de Boissac, Bailly de Dijon. Saint Severin y avoit aussi conduit une Cornette de Cavalerie & quelques Regimens d'Infanterie. Le Duc d'Orleans sur l'avis de la prise de Rapallo, s'embarqua sur la flotte de Genes, composée de douze navires & de dix-huit galeres. Les Suisses passerent à Rapallo sur des chaloupes, & les Italiens firent le voyage par terre. Aprés que toutes les troupes furent arrivées, les Genois voulurent avoir l'avant-garde, & attaquerent les retranchemens des ennemis. Les Napolitains leur en épargnerent la peine, & marcherent au devant d'eux. Cependant cette genereuse ardeur ne leur dura guere; aprés le premier choc ils se mirent en fuite; il en resta un grand nombre sur la place, & ceux qui se sauverent des mains des Genois, allerent donner dans les bataillons des Suisses qui les taillerent en pieces. Jules des Ursins Fregosin, & Laurent Fregose furent au nombre des prisonniers, Biet de Fiesque se sauva à peine tout nud avec son fils, n'ayant pas voulu s'habiller pour être moins connu des païsans. Les Suisses étant arrivez à Genes chargez de butin, commirent tant de desordres, que le peuple ne pouvant les souffrir, prit les armes contre eux; si le Doge & Stanga ne fussent accourus pour appaiser ce desordre,

ordre, il n'en seroit pas échapé un seul. Aprés 1495.
cette défaite Frederic reprit la route de Livourne, & y ayant demeuré quelques jours, renvoya ses vaisseaux à Naples, parce qu'il n'étoit pas assez fort pour tenir la mer; il se remit à la voile avec dix galeres seulement, dans le dessein de combattre celles de France, si elles se pouvoient separer des navires, parce qu'il étoit superieur en nombre. D'un autre côté le Duc d'Orleans alla à Milan, pour s'aboucher avec Ludovic, & se rendit ensuite à Genes, où il fut reçû avec de grandes acclamations de joye.

Peu de temps aprés Charles VIII. arriva à Ast, où il apprit la défaite des Napolitains devant Rapallo. On lui avoit preparé une magnifique reception à Genes; mais il passa par la Toscane, & se contenta d'envoyer à cette Ville l'Evêque de Paris & le Prince de Salerne, afin d'engager les Genois à prendre les armes en sa faveur contre les Florentins. Pour les y porter plus fortement il les fit assurer qu'il leur rendroit Sarzana & Pietra-Santa, ors qu'il les auroit conquises. Pendant qu'on déliberoit sur cette proposition dans le Senat, on y eut avis que le Roi étoit déja maître de toute la Toscane, & qu'il étoit alors à Pise. Les Genois lui dépécherent incontinent quatre Ambassadeurs à Florence, avec ordre de l'y attendre, & de lui demander la restitution des deux places qui appartenoient à la Republique. Cependant Ludovic qui étoit allé trouver le Roi à Ast avec la Princesse Beatrix sa femme, le suivit jusqu'à Pavie. Il y apprit la mort de son neveu, que tout le monde croyoit avoir été procurée par ses ordres. Cette nouvelle l'obligea de retourner à Milan, pour s'y faire reconnoître en qualité de Duc. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il y entendit publier l'heureux succez des armes de Charles. Lorsqu'il apprit qu'il avoit fait la conquête du Royaume de

Naples,

1495. Naples, la valeur de ce Prince lui devint suspecte. Dans la crainte qu'il ne voulût étendre ses conquêtes sur le reste de l'Italie, il changea de parti & fit une nouvelle ligue avec le Pape, le Roi d'Espagne & les Venitiens. Charles afin de s'en venger envoya le Duc d'Orleans avec une partie de son armée, pour lui disputer le Duché de Milan, sur lequel il avoit de justes prétentions du chef de Valentine Visconti sa mere, & ce Duc commença par la prise de Novare. Cependant Charles aprés s'être fait couronner à Naples, revint à Pise, où les Cardinaux de la Rouere & Fregose lui firent esperer la conquête de Genes, par les intelligences qu'eux & Biet de Fiesque y avoient. Le Roi se laissa persuader par ces mécontens, & envoya avec eux six-vingts lances & cinq cens fantassins qui lui étoient arrivez depuis peu par mer, sous les ordres de Philippe de Bresse, frere du Duc de Savoye, quoi que ses Officiers Generaux lui representassent qu'il ne pouvoit sans danger affoiblir son armée. Il manda aux Gendarmes de Vitelli qui ne pouvoient arriver assez à temps pour le joindre, de suivre la même route, & il ordonna à Miolano qui commandoit la flotte reduite à sept galeres, deux gallions & deux frégates, de gagner la Riviere de Ponant pour apuyer ses entreprises. Cependant le Roi étant parti de Pise envoya demander passage aux Confederez pour s'en retourner en France, & quoi qu'il n'en eût reçû aucune réponse, il ne laissa pas de se mettre en marche. L'armée des Princes liguez voulut l'arrêter auprés de Fournouë ; mais aprés un combat fort opiniâtré, il contraignit ses ennemis de lui laisser le passage libre. Philippe de Bresse & Miolano ne furent pas si heureux. Les Adornes & les Spinola ayant assemblé dix mille hommes, combattirent le premier, & mirent ses troupes en fuite. François Spinola dit le Maure, aprés avoir défait

la

la flotte de Miolano, reprit Rapallo, & mit en 1495.
fuite les François qui avoient mis pied à terre. Il les poursuivit tout le long de la valée de Pozzeveri, où les païsans en firent un grand carnage. Le Doge en ayant eu avis, ordonna qu'on permît aux François de continuer leur voyage.

Quoi que les Venitiens fussent liguez avec le Duc de Milan, ils ne laisserent pas d'engager les Turcs à attaquer l'Isle de Chio. Le Doge en ayant été averti envoya Thomas Justinian au secours de cette Isle, avec cinq vaisseaux; il accorda aussi aux Pisans un secours de munitions & d'argent pour soûtenir la guerre qu'ils avoient contre les Florentins, qui tenoient encore le parti des François. Ce secours leur vint si à propos, qu'ils obligerent leurs ennemis à les laisser en repos.

En 1496. le Gouverneur que les François avoient laissé à Sarzana, voyant qu'aprés le départ 1496.
du Roi, Alphonse avoit recouvré son Royaume de Naples, rendit la place à Christophle Catanée & à François Lomelin, que le Doge avoit envoyez pour négocier avec lui. Ce Traité fut conclu moyennant vingt-cinq mille ducats, & fit échoüer le dessein que les Venitiens avoient de s'emparer de cette place. Adorne prétendoit obtenir Pietra-Santa par la même voye; mais il fut prévenu par les Luquois qui traiterent avec le Marquis d'Entragues qui y commandoit. Ils envoyerent ensuite un Ambassadeur à Genes, pour en faire des excuses au Senat. Le Doge écrivit au Duc de Milan, pour le prier d'interposer son autorité auprés des Luquois, afin de les obliger de rendre cette place, ou de souffrir que les Genois s'en fissent faire raison par les armes. Ludovic n'ayant pas répondu favorablement à cette lettre, il fut proposé dans le Senat si on devoit entrer dans la nouvelle ligue que ce Prince avoit fait contre les François. Le Doge fut d'avis que la Republique se separât des

inte-

1496. interêts du Duc, & Etienne Iustinian qui se trouva d'un sentiment contraire, s'échauffa tellement à le soûtenir qu'il eut quelques paroles avec le Doge. Ce démêlé auroit eu des suites facheuses, si leurs amis communs ne les eussent accommodez.

1497. En 1497. Jean Loüis de Fiesque fut commandé pour aller combattre les Armateurs de Marseille, qui rompoient tout le commerce des Genois. Ce General étant tombé malade en chemin, on envoya pour remplir sa place Paul de Negro. Peu de temps aprés Biet de Fiesque, frere de Jean Loüis mourut de maladie à Verceil, & ne fut regretté de persõne, à cause de son humeur inquiete.

Le Duc de Milan étant arrivé quelque temps aprés à Genes, dans le dessein d'y passer le carnaval, plus de cinq cens jeunes hommes de la Ville allerent au devant de lui jusqu'à Rivarolle, tous en habits de soye ou d'écarlatte. On meubla plus de cent Palais qu'on avoit preparez pour sa suite, & on le conduisit au Palais Ducal, destiné pour son logement. Pedant le sejour qu'il y fit on le régala de divers spectacles, & on lui fit voir tout ce qu'il y avoit de curieux dedans & dehors la Ville. Il se montra si caressant à tout le monde, qu'il remit par ses civilitez les Genois dans ses interêts. Il fit faire plusieurs réparations à l'Arcenal & en d'autres lieux publics : il fit aussi augmenter le nombre des Prêtres qui servoient l'Eglise où sont conservées les cendres de saint Jean Baptiste; aprés quoi il s'en retourna à Milan, suivi d'un grand cortege.

Les Administrateurs de la maison de saint George aïant eu avis que Paul Lercaro avoit repris les armes dans l'Isle de Corse, y envoyerent pour le combattre Ambroise de Negro, qui s'y porta avec tant de valeur, qu'en peu de jours il réduisit ce rebelle

rebelle à la remettre entre ses mains. Les Administrateurs de saint Georges pour reconnoître ce service, accorderent à Negro une pension considerable pendant sa vie, & firent ériger sa statuë en marbre dans le Palais où ils s'assembloient. 1497.

Les Princes d'Italie ayant été avertis que Charles VIII. se preparoit à repasser les monts, tâcherent de fortifier leur ligue, & y firent entrer l'Empereur Maximilien, qui pour cet effet se rendit à Genes. Les Florentins ayant appris qu'il y étoit arrivé, lui envoyerent des Ambassadeurs pour le prier de faire en sorte que les Pisans qui s'étoient mis sous la protection des Confederez, rentrassent sous leur obéïssance. Maximilien leur répondit que leurs Superieurs ne devoient attendre de lui aucune grace, tant qu'ils persisteroient dans l'alliance qu'ils avoient faite avec les François ; & qu'au contraire ils devoient être persuadez qu'on les traiteroit en ennemis. Cette menace fut suivie des effets ; l'Empereur s'embarqua à Genes, & alla avec plusieurs vaisseaux & six galeres qu'il avoit fait équiper, tant dans cette Ville qu'à Venise, au port de la Spezzia, afin d'entreprendre le siege de Livourne, où les Venitiens & le Duc de Milan devoient envoyer une puissante armée par terre. Les Confederez trouverent cette Ville pourvûë des choses necessaires pour soûtenir un long siege. Elle fut encore secouruë par cinq vaisseaux & par autant de gallions, que le Roi de France avoit fait partir de Marseille, pour porter un convoy à Gayette, qui étoit assiegée par Ferdinand fils & successeur d'Alphonse Roi de Naples. Cette flotte entra dans le port de Livourne, à la vûë de celle de l'Empereur, à la reserve d'un vaisseau chargé de bled qui fut pris par les ennemis. Maximilien ne laissa pas de faire mettre à terre une partie de ses troupes, & de battre la place avec l'artillerie de ses vaisseaux, du côté de Magnano. Elle

... feu qu'elle ruina la Palazotte & ... regardoit la mer. Les assiegés vo... défenses rasées, étoient sur le ...ler, lorsqu'il s'éleva un orage im... obligea l'Empereur de se retirer. Cet... fit perir le Grimaldi, que ce Prince a... pendant le voyage, vis-à-vis de la ...vure, & deux galeres de Venise vers la ... de saint Jacques; le reste de la flotte arriva ... dans un si grand desordre, qu'il fallut be... de temps pour la radouber. Aprés le ... de l'Empereur les Florentins recouvre... un vaisseau qui leur avoit été pris par les Im...aux.

Charles VIII. qui avoit entierement perdu le Royaume de Naples, que Ferdinand avoit achevé de reduire sous son obéïssance, par la prise de Gayette, résolut d'attaquer Genes, pour se venger de la perfidie du Duc de Milan, & se délivrer des courses de ses Armateurs. Il esperoit former un puissant parti dans cette Ville, par le moyen de Jean-Baptiste Fregose & du Cardinal de saint Pierre aux liens, qui étant de Savone y avoit beaucoup d'habitude. Il croyoit encore profiter de la division qui étoit entre Jean Loüis de Fiesque & le Doge, & s'imaginoit que les Genois ne seroient pas fâchez de changer de maîtres, parce qu'ils avoient toûjours conservé quelqne chagrin contre le Duc de Milan, depuis qu'il leur avoit refusé la permission de tirer Pietra-Santa des mains des Luquois par la voye des armes. Ludovic ayant été averti du dessein du Roi se raccommoda avec les Veniriens, qui l'accusoient d'avoir conseillé à l'Empereur le siege de Livourne, ce qui ne plai...as à cette Republique, ne lui étant pas avanta... d'avoir un si puissant voisin.

...Roi de France de son côté envoya à Ast mille ... avec trois milles Suisses, & pareil nombre de

de Gascons ; il ordonna à Trivulce General de ses armées en Italie, de s'aller mettre à leur tête, & de joindre Fregose & le Cardinal de saint Pierre, pour ensuite prendre la route de Genes. Il lui manda que le Duc d'Orleans ne tarderoit guere à se rendre à l'armée, en attendant qu'il pût lui même se mettre en campagne pour entrer dans le Duché de Milan. Le Roi dépêcha aussi-tôt Octavian Fregose aux Florentins, pour leur persuader d'attaquer la Lunigiane & la Riviere de Ponant, pendant que Jean-Baptiste Fregose entreroit dans celle de Levant, avec sept galeres. Ludovic voyant fondre sur lui une si grande tempête, ne perdit pas courage ; il obligea Fiesque qu'il avoit reconcilié avec le Doge de marcher contre Trivulce, avec ce qu'il trouva de troupes prêtes. Il fit équiper de concert avec les Venitiens une flotte à laquelle Frederic oncle du Roi de Naples, joignit six galeres. A l'égard du Pape, quoi qu'il fût toûjours de la ligue, il se contenta d'y contribuer de ses prieres. 1497.

Trivulce se rendit d'abord à Novi, dont le Château dépendoit toûjours de Fregose, quoi que Ludovic tint garnison dans la Ville pour s'en assurer. Le Comte de Cayasse qui y commandoit pour le Duc de Milan, avec sa Compagnie de Gendarmes de soixante maîtres, deux cens Chevaux-legers, & cinq cens hommes de pied, ne jugeant pas qu'il fût en son pouvoir de défendre cette place avec si peu de troupes, l'abandonna & se retira à Seravallé. Cette conquête quoi qu'elle n'eût point coûté de sang, ne laissa pas de mettre en réputation les armes du Roi, & de donner moyen aux François de mettre à contribution tout le païs des environs : elle porta un grand préjudice aux Genois, parce qu'elle ferma le passage au secours qu'ils attendoient de Milan.

1497. Elle fit un si grand feu qu'elle ruina la Palazotte & une Tour qui regardoit la mer. Les assiegés voyant toutes leurs défenses rasées, étoient sur le point de capituler, lorsqu'il s'éleva un orage impetueux qui obligea l'Empereur de se retirer. Cette tempête fit perir le Grimaldi, que ce Prince avoit monté pendant le voyage, vis-à-vis de la Tour neuve, & deux galeres de Venise vers la pointe de saint Jacques; le reste de la flotte arriva à Pise dans un si grand desordre, qu'il fallut beaucoup de temps pour la radouber. Aprés le départ de l'Empereur les Florentins recouvrerent un vaisseau qui leur avoit été pris par les Imperiaux.

Charles VIII. qui avoit entierement perdu le Royaume de Naples, que Ferdinand avoit achevé de reduire sous son obéissance, par la prise de Gayette, résolut d'attaquer Genes, pour se venger de la perfidie du Duc de Milan, & se délivrer des courses de ses Armateurs. Il esperoit former un puissant parti dans cette Ville, par le moyen de Jean-Baptiste Fregose & du Cardinal de saint Pierre aux liens, qui étant de Savone y avoit beaucoup d'habitude. Il croyoit encore profiter de la division qui étoit entre Jean Loüis de Fiesque & le Doge, & s'imaginoit que les Genois ne seroient pas fâchez de changer de maîtres, parce qu'ils avoient toûjours conservé quelque chagrin contre le Duc de Milan, depuis qu'il leur avoit refusé la permission de tirer Pietra-Santa des mains des Luquois par la voye des armes. Ludovic ayant été averti du dessein du Roi se raccommoda avec les Venitiens, qui l'accusoient d'avoir conseillé à l'Empereur le siege de Livourne, ce qui ne plaisoit pas à cette Republique, ne lui étant pas avantageux d'avoir un si puissant voisin.

Le Roi de France de son côté envoya à Ast mille ances avec trois milles Suisses, & pareil nombre

de

de Gascons ; il ordonna à Trivulce General de ses armées en Italie, de s'aller mettre à leur tête, & de joindre Fregose & le Cardinal de saint Pierre, pour ensuite prendre la route de Genes. Il lui manda que le Duc d'Orleans ne tarderoit guere à se rendre à l'armée, en attendant qu'il pût lui même se mettre en campagne pour entrer dans le Duché de Milan. Le Roi dépêcha aussi-tôt Octavian Fregose aux Florentins, pour leur persuader d'attaquer la Lunigiane & la Riviere de Ponant, pendant que Jean-Baptiste Fregose entreroit dans celle de Levant, avec sept galeres. Ludovic voyant fondre sur lui une si grande tempête, ne perdit pas courage ; il obligea Fiesque qu'il avoit reconcilié avec le Doge de marcher contre Trivulce, avec ce qu'il trouva de troupes prêtes. Il fit équiper de concert avec les Venitiens une flotte à laquelle Frederic oncle du Roi de Naples, joignit six galeres. A l'égard du Pape, quoi qu'il fût toûjours de la ligue, il se contenta d'y contribuer de ses prieres. 1497.

Trivulce se rendit d'abord à Novi, dont le Château dépendoit toûjours de Fregose, quoi que Ludovic tint garnison dans la Ville pour s'en assurer. Le Comte de Cayasse qui y commandoit pour le Duc de Milan, avec sa Compagnie de Gendarmes de soixante maîtres, deux cens Chevaux-legers, & cinq cens hommes de pied, ne jugeant pas qu'il fût en son pouvoir de défendre cette place avec si peu de troupes, l'abandonna & se retira à Seravallé. Cette conquête quoi qu'elle n'eût point coûté de sang, ne laissa pas de mettre en réputation les armes du Roi, & de donner moyen aux François de mettre à contribution tout le païs des environs : elle porta un grand préjudice aux Genois, parce qu'elle ferma le passage au secours qu'ils attendoient de Milan.

Pen-

1497. Elle fit un si grand feu qu'elle ruina la Palazotte & une Tour qui regardoit la mer. Les assiegés voyant toutes leurs défenses rasées, étoient sur le point de capituler, lorsqu'il s'éleva un orage impetueux qui obligea l'Empereur de se retirer. Cette tempête fit perir le Grimaldi, que ce Prince avoit monté pendant le voyage, vis-à-vis de la Tour neuve, & deux galeres de Venise vers la pointe de saint Jacques; le reste de la flotte arriva à Pise dans un si grand desordre, qu'il fallut beaucoup de temps pour la radouber. Aprés le départ de l'Empereur les Florentins recouvrerent un vaisseau qui leur avoit été pris par les Imperiaux.

Charles VIII. qui avoit entierement perdu le Royaume de Naples, que Ferdinand avoit achevé de reduire sous son obéïssance, par la prise de Gayette, résolut d'attaquer Genes, pour se venger de la perfidie du Duc de Milan, & se délivrer des courses de ses Armateurs. Il esperoit former un puissant parti dans cette Ville, par le moyen de Jean-Baptiste Fregose & du Cardinal de saint Pierre aux liens, qui étant de Savone y avoit beaucoup d'habitude. Il croyoit encore profiter de la division qui étoit entre Jean Loüis de Fiesque & le Doge, & s'imaginoit que les Genois ne seroient pas fâchez de changer de maîtres, parce qu'ils avoient toûjours conservé quelque chagrin contre le Duc de Milan, depuis qu'il leur avoit refusé la permission de tirer Pietra-Santa des mains des Luquois par la voye des armes. Ludovic ayant été averti du dessein du Roi se raccommoda avec les Venitiens, qui l'accusoient d'avoir conseillé à l'Empereur le siege de Livourne, ce qui ne plaisoit pas à cette Republique, ne lui étant pas avantageux d'avoir un si puissant voisin.

Le Roi de France de son côté envoya à Ast mille lances avec trois milles Suisses, & pareil nombre de

de Gascons ; il ordonna à Trivulce General de ses armées en Italie, de s'aller mettre à leur tête, & de joindre Fregose & le Cardinal de saint Pierre, pour ensuite prendre la route de Genes. Il lui manda que le Duc d'Orleans ne tarderoit guere à se rendre à l'armée, en attendant qu'il pût lui même se mettre en campagne pour entrer dans le Duché de Milan. Le Roi dépêcha aussi-tôt Octavian Fregose aux Florentins, pour leur persuader d'attaquer la Luuigiane & la Riviere de Ponant, pendant que Jean-Baptiste Fregose entreroit dans celle de Levant, avec sept galeres. Ludovic voyant fondre sur lui une si grande tempête, ne perdit pas courage ; il obligea Fiesque qu'il avoit reconcilié avec le Doge de marcher contre Trivulce, avec ce qu'il trouva de troupes prêtes. Il fit équiper de concert avec les Venitiens une flotte à laquelle Frederic oncle du Roi de Naples, joignit six galeres. A l'égard du Pape, quoi qu'il fût toûjours de la ligue, il se contenta d'y contribuer de ses prieres.

1497.

Trivulce se rendit d'abord à Novi, dont le Château dépendoit toûjours de Fregose, quoi que Ludovic tint garnison dans la Ville pour s'en assurer. Le Comte de Cayasse qui y commandoit pour le Duc de Milan, avec sa Compagnie de Gendarmes de soixante maîtres, deux cens Chevaux-legers, & cinq cens hommes de pied, ne jugeant pas qu'il fût en son pouvoir de défendre cette place avec si peu de troupes, l'abandonna & se retira à Seravallé. Cette conquête quoi qu'elle n'eût point coûté de sang, ne laissa pas de mettre en réputation les armes du Roi, & de donner moyen aux François de mettre à contribution tout le païs des environs : elle porta un grand préjudice aux Genois, parce qu'elle ferma le passage au secours qu'ils attendoient de Milan.

Pen-

1499. autour de Pise, ils reduisirent les assiégez à la derniere extrémité. Ils s'aviserent encore d'une ruse pour les priver entierement des convois qu'ils recevoient par mer : ils avoient résolu de détourner le cours de l'Arno, qui passe auprés des murailles de Pise, & prétendoient aprés l'avoir coupé auprés de la Tour de Fagiano, qui est à cinq mille de la Ville, le conduire par une autre route dans l'étang qui est entre Pise & Livourne ; mais cette entreprise qu'ils avoient heureusement commencé ne leur réussit pas, parce que l'étang où ils vouloient faire entrer les eaux de l'Arno se trouva plus haut que son canal ; ainsi ils furent contraints d'abandonner ce dessein, aprés y avoir fait des dépenses extraordinaires. Comme un malheur n'arrive presque jamais seul, les Florentins eurent une autre disgrace ; les trois galeres qu'ils avoient envoyées à Ville-franche, pour se saisir d'un navire chargé de bled, que les Pisans y faisoient conduire, aprés avoir été long-temps battuës d'une furieuse tempête, allerent échoüer auprés de Rapallo ; il ne se sauva que le Commandant avec les Pilotes qui gagnerent la terre à nage. Les Florentins voyant qu'ils ne pouvoient reduire cette Ville par la force, tâcherent d'en venir à bout par l'artifice. Ils offrirent aux habitans de leur donner le droit de bourgeoisie ; mais la haine étoit si grande entre les deux Nations, que les assiegez ne voulurent entendre à aucun accommodement ; les Pisans mêmes offrirent aux Genois, autrefois leurs plus grands ennemis, de se donner à eux. Cette proposition qui sembloit avantageuse à la Republique, ne fut pas approuvée de tout le monde ; cependant elle ne laissa pas de passer, quoi que Jean Loüis de Fiesque s'y fût opposé fortement : tout ce qu'il put obtenir fut qu'on ne rendroit aucune réponse aux Pisans sans en avoir eu la permission du Roi de France, de qui l'Etat de Genes dépendoit

dépendoit encore. Le Senat lui députa pour cet 1499.
effet des Ambaſſadeurs avec ordre de lui repreſenter que ſi on refuſoit l'offre des Piſans, il étoit à craindre que dans le deſeſpoir où ils étoient, ils ne ſe donnaſſent au Roi d'Eſpagne, ce qui porteroit un grand préjudice aux affaires des François en Italie. Encore que ces raiſons déterminaſſent Loüis XII. à rejetter cette propoſition, il jugea qu'il y auroit de l'imprudence à augmenter la puiſſance des Genois, qui étant naturellement inquiets, pouroient un jour ſe revolter, & ſeroient plus difficiles à reduire quand ils auroient joint à leur Etat celui de Piſe. Ces conſiderations l'obligerent de renvoyer ces Ambaſſadeurs ſans leur rien accorder. Quoi que depuis le mauvais ſuccez de cette négociation les Genois n'euſſent envoyé que de foibles ſecours aux Piſans, ils ne témoignerent aucune foibleſſe. Ils firent un jour une ſi furieuſe ſortie ſur les Florentins, ſous la conduite de Tarlatin, un de leurs plus braves Officiers, qu'ayant nettoyé la tranchée, il les obligerent de lever le ſiége.

Ce que Loüis avoit prévû de l'inconſtance des Genois arriva en 1506. Ils refuſerent de lui
obéir, & chaſſerent le Gouverneur qu'il y avoit 1506.
établi, de la maniere que je vais l'expliquer. Le peuple conſervoit toûjours la même averſion contre les Nobles, & ne pouvoit ſouffrir que les dignitez fuſſent partagées également entre les deux ordres. Pluſieurs Artiſans prévenus de ce ſentiment, prirent les armes contre les Gentilhommes, en tuerent un de la famille des Doria, & en bleſſerent pluſieurs autres. Les Citadins s'aſſemblerent pour faire ceſſer ce deſordre; mais il leur fut impoſſible de faire retirer les mutins, qu'en leur promettant qu'on confereroit à l'avenir les deux tiers des charges aux Populaires, & que les Nobles n'y entreroient que pour l'autre tiers. Roccabertin qui commandoit dans la Ville pour le Roi

1506. de France, en l'absence de Ravestin, fut contraint d'approuver cette déliberation, pour éviter un plus grand mal. Les factieux prenant avantage de la facilité qu'on avoit euë de leur accorder ce qu'ils souhaitoient, renouvellerent la sedition peu de jours aprés, & pillerent les maisons de plusieurs Nobles, ce qui obligea les autres de se retirer à leurs terres. Ravestin ayant appris en France, où il étoit allé faire un voyage, jusqu'où le peuple mutiné avoit porté son insolence, revint à Genes avec cent cinquante chevaux, & sept cens hommes de pied. Il crut d'abord pouvoir par son autorité faire cesser le desordre : mais lorsqu'il vit que la douceur & la force lui étoient également inutiles, il se retira dans le Fort du Châtelet. Le peuple devenu plus hardi par sa retraite, commit le Gouvernement de la Ville à huit personnes du plus bas ordre, à qui il donna le nom de Tribuns, pour relever la majesté de leurs charges. Le peuple ne se contenta pas d'être le maître de la capitale, il voulut étendre son pouvoir sur le reste de l'Etat de Genes : il s'empara de la Spezzia, & de quelqu'autres places de la Riviere de Levant, dont Jean Loüis de Fiesque étoit Gouverneur pour le Roi. Fiesque prit incontinent la poste pour s'aller plaindre à la Cour de cette violence, tant en son nom, que des autres Nobles, & tâcha de faire entendre au Roi le préjudice qu'elle apportoit à son autorité. Le peuple envoya aussi des députez à Loüis, pour lui persuader qu'ils n'avoient pris les armes que lorsqu'ils s'étoient vûs opprimez par la tyrannie des Nobles : qu'ils s'étoient emparez de la Spezzia pour assurer leur commerce, & qu'ils n'en seroient pas moins soûmis aux ordres de sa Majesté. Quoi que le Roi fût plus disposé à favoriser la Noblesse que le peuple, il se crut neanmoins obligé de dissimuler, parce que le parti de la multitude étant le plus fort, il craignit que les Genois ne se

don-

donnassent à l'Empereur Maximilien. Dans cette vûë il promit de pardonner aux séditieux, & d'approuver la déliberation qui avoit été faite pour la distribution des charges, pourvû qu'on remît entre les mains de ses Officiers la Spezzia, & les autres places dont le peuple s'étoit saisi. Il renvoya même avec ces députez Michel Riccio Docteur en Droit, & bani de Naples, pour assurer le peuple de ses bonnes intentions. Cependant la facilité du Roi au lieu de produire l'effet qu'il s'en étoit promis, en eut un tout contraire. Les Tribuns contre l'avis du Senat refuserent de rendre les places, & même commanderent des troupes pour aller attaquer Monaco, qui appartenoit à Lucian Grimaldi. Ravestin fit tout son possible pour rompre cette entreprise; mais n'en ayant pû venir à bout, il s'en retourna en France pour demander au Roi une armée capable de reduire les mútins, laissant cependant Roccabertin à Genes pour y commander en son absence. 1506.

Le Roi ayant été averti de la continuation de ces mouvemens, résolut d'aller en personne châtier les rebelles; ils ne manquerent pas d'être informez des préparatifs qu'on faisoit en France contr'eux; mais leur obstination étoit si grande, qu'ils ne laisserent pas de continuer le siege de Monaco avec plusieurs Vaisseaux, & six mille hommes de milices, commandez par Tarlatin General des Pisans, que cette Republique leur avoit envoyé. Cependant le Gouverneur du Châtelet de son propre mouvement & sans avoir reçû aucun déplaisir du peuple, fit tirer toute son artillerie contre la Ville & contre le port. Roccabertin craignant que les Genois ne le vinssent forcer dans son Palais, pour se venger de cette hostilité, se jetta dans le Fort avec ses Gardes.

Les mutins aprés avoir tenu Monaco assiegé pendant plusieurs mois, leverent le siege à l'ap-

proche de Guy d'Alegre, qui vouloit secourir la
1506. place, avec toute la Noblesse du païs. Le peuple irrité de ce mauvais succez, & de la nouvelle qu'il reçut de l'approche de l'armée de France, perdit tout le respect qu'il devoit à son Souverain : il arracha les armes du Roi de tous les lieux publics, & élut pour Doge Paul de Novi Teinturier en soye : ce qui parut d'autant plus extraordinaire aux gens de bien, que cette dignité n'avoit jamais été conferée qu'à des Citadins, dont le corps tenoit un milieu entre la Noblesse & le Peuple. Les mutins pousserent encore plus loin leur insolence : ils firent publier une déclaration, portant, que la Ville étoit libre, & qu'elle ne seroit plus à l'avenir sujette à aucun Prince étranger ; neanmoins peu de jours aprés ils arborerent les armes de l'Empereur. Ce Prince en ayant été averti, pour obliger ses nouveaux sujets à lui être plus fidelles, fit prier le Roi par son Ambassadeur de pardonner aux Genois ; ce qui fit juger à sa Majesté que Maximilien fomentoit tous ces troubles, & peut-être de concert avec le Pape.

Les Genois firent venir dans leur Ville Tarlatin & Jacques Corse, deux des meilleurs Officiers qui fussent en Italie en ce temps là, & leur commirent le soin de leur défense. Jacques Corse resta dans Genes, & Tarlatin marcha avec quelques troupes pour tâcher de jetter du secours dans Vintimille, qui étoit assiegé par un détachement de l'armée de Trivulce. Aprés le départ de Tarlatin, Jacques Corse attaqua le Fort du Châtelet, qu'il fit battre avec plusieurs pieces de canon ; mais les murailles étoient si épaisses, qu'il ne put y faire bréche ; d'ailleurs les François fatiguerent tellement les Genois par leurs sorties, que Jacques Corse desespera de prendre la place par la force. Dans cette extremité il eut recours à l'artifice ; il fit dire sous-main aux assiegez que les troupes qui

avoient été destinées pour leur secours, avoient été faites ; que le camp du Roi avoit été pillé, & que tous les passages étoient si bien munis, qu'ils ne devoient pas en attendre un nouveau. Ce rusé Capitaine joignit si bien les menaces aux promesses, qu'il obligea les François à capituler. Il leur accorda une composition honorable ; mais elle leur fut mal gardée. Quoi qu'il leur eût promis de les laisser sortir avec armes & bagages, il les fit tous tailler en pieces. La fureur des Genois fut si grande, qu'ils emplirent du sang de ces malheureux une chaudiere, dans laquelle ils firent gloire de tremper leurs mains. Ils n'épargnerent pas même les femmes ny les enfants, qui par la foiblesse de leur sexe ou de leur âge, devoient plûtôt exciter leur compassion que leur colere. 1506

Aprés que les Genois eurent pris le Fort qui étoit sur la montagne, ils attaquerent celui de la plaine, joignant le Couvent des Cordeliers ; ils monterent sur les murailles, & planterent des échelles sur le toit du Couvent, pour trouver moyen d'entrer dans la place. Les François les repousserent d'abord à coups de traits, de pierres & de mousquets ; mais les Genois aprés avoir abbatu le cloître des Religieux, monterent plus aisément à l'assaut. Ils se servirent ensuite de beliers, & de toutes les autres machines qui étoient alors en usage, pour renverser les murailles. Les assiegez de leur côté firent grand feu de leur canon sur la Ville, & abbatirent plusieurs maisons : ils soûtinrent divers assauts, & toûjours avec succez, jettant sur les Genois du souffre, de l'huile boüillante & de la poix fonduë.

Pendant que les François se deffendoient ainsi dans le Fort, Loüis XII. qui avoit déja passé les monts pour venir châtier les rebelles, arriva à Ast ; il y fit quelque sejour pour donner le loisir aux Princes d'Italie de le venir joindre : Les principaux fu-

[illegible] Alexandre [illegible] de Mai. [illegible] un Ambassadeur de l'Empereur Maximilien [illegible] avant de connoitre l'audience [illegible] de son maitre de se desister de [illegible] de Genes. Il representa [illegible] avoit quelques pretentions sur cette Republique. [illegible] pour-[illegible] en vertu de droits à [illegible] publique l'Etat de Genes étoit un fief de l'Empire. Il declara ensuite au Roi que [illegible] continuoit de faire la guerre aux Genois, sa Majesté étoit obligée de prendre leur defense. Le Roi repondit en souriant à l'Ambassadeur que l'Empereur pourroit connoitre dans huit jours à qui des deux les Genois devoient obeïssance. Que ses ancetres avoient été maitres de la Ville & de tout l'Etat de Genes, avant que l'Empire fût tombé entre les mains des Allemans. Qu'on ne pouvoit pas dire que les Empereurs depuis qu'ils avoient été chassez de l'Italie par les Barbares, eussent jamais eu aucune jurisdiction sur ces peuples. Que dans le temps même que les Ducs de Milan en avoient été Souverains, ils avoient tenu cet Etat à foi & hommage des Rois de France. Et que comme les Empereurs n'avoient jamais pretendu aucun droit de Souveraineté sur ce Royaume, aussi les sujets ou les vassaux de cette Monarchie ne s'étoient jamais pourvûs à la Diete pour y faire juger leurs contestations, n'ayant point d'autres Juges que le Parlement de Paris, à qui seul la connoissance en appartenoit.

Le Roi aprés avoir renvoyé l'Ambassadeur se rendit au camp, & ordonna au Maréchal d'attaquer les Forts que les Genois avoient sur la monta-[illegible], & de secourir les François qui étoient assie-[illegible] celui de la plaine. Charles d'Amboise [illegible] mettre en bataille l'armée, en pre-[illegible] Roi son maître: elle étoit composée de [illegible] lances, de dix-huit mille Chevaux-le-

gers,

gers, de six mille Suisses, & de pareil nombre de fantassins de differentes Nations.

Le Maréchal avoit choisi pour le jour du combat le 25. Avril 1507. auquel on solemnise la fête de saint Marc ; toutes choses y étant disposées, il détacha François de Gonzague Marquis de Mantoüe, avec cinq cens maîtres, & le Colonel Mercato avec ses Albanois, & leur ordonna de faire le tour de la coline pour aller prendre les ennemis en queuë, tandis qu'il les chargeroit par devant. Il laissa une partie de sa cavalerie dans la valée de Pozzeveri, pour garder ce passage, de peur que les Genois ne vinssent attaquer les François de ce côté-là pendant qu'il essayeroit de gagner la montagne. Il donna le commandement de cette Cavalerie à d'Alegre, avec ordre de soutenir les hommes commandez, en cas qu'il les vît plier ; mais de demeurer en son poste s'il les voyoit vainqueurs de leurs ennemis ; & il fit marcher l'avantgarde en bon ordre vers la coline. Dés que les Genois les virent monter, ils allerent au devant d'eux avec de grands cris, & mirent le feu à quelques pieces de campagne qu'ils avoient pointées sur la hauteur. Cependant le Marquis de Mantoüe qui étoit arrivé par derriere sur le haut de la montagne, se rendit maître du camp des ennemis, qui ne songeoient qu'à défendre le passage de la valée de Pozzeveri. Il les chargea ensuite avec tant de vigueur, que s'imaginant le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit, ils se mirent en confusion, & prirent la fuite : une partie se sauva dans les montagnes voisines, & le reste dans le Fort du Châtelet ; le fils du Marquis d'Alegre en poursuivit quelques uns, avec un Regiment Gascon, jusqu'aux remparts de la Ville, sur lesquels il planta son drapeau, pour en prendre possession au nom du Roi. D'un autre côté Jacques de Chabanes, à la tête de cinq cens maîtres à

qui il avoit fait mettre pied à terre, gagna le haut
1507. de la coline, & se rendit maître du Fort que les Genois avoient abandonné. Ils perdirent en cette occasion trois mille cinq cens hommes, qui furent tuez sur la place, ou en s'enfuyant, sans qu'il en coûtât aux François plus de trois cens, parce que leurs ennemis firent peu de résistance; neanmoins Chabanes fut blessé à la gorge d'un coup de fléche, en combattant vaillament.

L'épouvante fut si grande à Genes que le Senat résolut d'envoyer offrir la Ville au Roi. Estienne Justiniani fut chargé de cette commission, avec plusieurs autres Senateurs. Les Genois obtinrent du Maréchal une tréve de vingt-quatre heures, en attendant le succez de cette négociation. Loüis refusa d'entendre ces Ambassadeurs; mais ils eurent audience du Cardinal d'Amboise, son premier Ministre. Ils se jetterent à ses pieds, & le prierent les larmes aux yeux, d'avoir pitié du malheureux état où ils étoient reduits: ils lui representerent qu'ils n'étoient pas les maîtres dans leur Ville, & qu'ils étoient le plus souvent contraints d'obéir aux caprices d'une populace insolente. Que leur Etat étoit composé de trois ordres, de Nobles, de Citadins & de Populaires: que les Senateurs étoient tirez des deux premiers, & qu'encore que la jalousie du Gouvernement les eût souvent divisez & armez les uns contre les autres; neanmoins la pluspart des familles bourgeoises étoient alliées avec les Nobles; mais que l'Etat populaire qui comprenoit les Marchands en détail & les Artisans, étoit le plus puissant par le nombre & par le frequent exercice des armes. Que ceux de cette troisiéme classe avoient consenti pendant les derniers troubles, que les Gentilhommes vécussent en seureté dans leurs Châteaux; mais que les Citadins du corps desquels ils étoient, n'ayant d'autre occupation que le commerce par mer & par terre, devoient

voient s'intereſſer beaucoup plus que tous les autres à la conſervation d'une Ville qui renfermoit tous leurs effets. Que le Roi ne retireroit aucun avantage du pillage & de la déſolation de leur patrie. Que la clemence étoit la principale vertu des Souverains, toutes les autres leur étant communes avec leurs ſujets, & que c'étoit en la pratiquant qu'ils ſe rendoient les images de Dieu tout-puiſſant. Qu'il ne falloit employer la force des armes que contre ceux qui faiſoient réſiſtance; mais qu'il étoit glorieux de pardonner à ceux qui étoient ſoûmis: & qu'il ne devoit tourner la rigueur de ſa juſtice que contre les eſprits turbulens qui avoient cauſé la revolte. Ils conjurerent enfin le Cardinal de conſiderer que l'honneur de leurs filles, alloit être expoſé à la brutalité du ſoldat inſolent; que leurs enfans, n'avoient d'autres défenſes que leurs pleurs, & que les lieux ſaints ſeroient profanez pendant ce deſordre. Le Cardinal aprés les avoir congediez alla faire rapport au Roi de tout ce qu'ils lui avoient dit: ce Prince examina dans ſon Conſeil s'il devoit accepter leurs ſoûmiſſions, & ayant réſolu de leur pardonner, il renvoya Juſtiniani & ſes compagnons avec de bonnes paroles; mais le peuple par ſa brutalité rompit ces favorables diſpoſitions. Les Artiſans abuſez par quelques ſéditieux, refuſerent de poſer les armes, s'imaginant que s'ils tentoient encore une fois la fortune contre les François, elle leur ſeroit plus favorable que par le paſſé. On leur avoit perſuadé que l'armée du Roi n'étoit pas auſſi forte que les Citadins le publioient. Que ce n'étoit plus ces mêmes troupes qui avoient conquis le Royaume de Naples & le Duché de Milan. Qu'il n'en reſtoit plus qu'une petite partie, parce que plus de la moitié avoient péri dans les combats, dans les aſſauts, & par la fatigue des marches; outre que pluſieurs avoient deſerté, ſe voyant ſi proches de leurs fron- 1507.

 tieres,

1507. tieres, qu'on avoit été contraint de mettre à leur place des milices sans experience. Qu'il ne restoit plus des vieilles bandes que des lanciers ou des cuirassiers, qui étant accablez sous le poids de leurs armes, ne pourroient monter les affreuses montagnes dont la Ville étoit entourée. Que les Genois au contraire avoient beaucoup d'Infanterie, qu'ayant connoissance des chemins ils s'ouvriroient un passage par les lieux les plus difficiles. Que si les François avoient eu quelque avantage au dernier combat, c'étoit moins par leur valeur que par la terreur panique des Genois, qui leur avoit donné la victoire. Ces flateuses esperances leur avoient tellement relevé le courage, qu'ils témoignoient une impatience extraordinaire de reparer l'affront de la derniere journée, & qu'ils regretoient les momens qu'ils perdroient à déliberer.

Pendant cette émotion populaire les Citadins se trouverent fort embarassez; d'un côté ils craignoient que le Roi ne fût irrité contr'eux, parce qu'ils lui avoient porté une parole qu'ils n'étoient pas en pouvoir de tenir: d'un autre côté ils connoissoient le peril où ils se seroient exposez en combattant les desseins d'un peuple insolent qui avoit les armes à la main, & n'entendoit plus de raison. Ils voyoient les seditieux courir par toutes les ruës en menaçant & en battant ceux qui ne vouloient pas suivre leur exemple. Le lendemain les Artisans bien résolus de signaler leur valeur, sortirent de la Ville en tumulte à la pointe du jour. Ils gagnerent le haut des montagnes par des routes qui n'étoient connuës qu'à ceux du païs, & laisserent un petit détachement à la garde des munitions. Dés qu'ils furent sur l'éminence ils attaquerent le Fort dont les François étoient les maîtres, avec de grands cris; mais ils trouverent plus de résistance qu'ils n'avoient pensé. Cependant quelques coureurs de l'armée du Roi qui étoient allez

buti-

butiner dans les faux-bourgs, ayant été poussez par ceux qui étoient restez pour la garde des magazins, donnerent l'allarme au camp. Sur cet avis tout le monde monta à cheval, & l'on entendit dire de tous côtez qu'il ne falloit donner aucun quartier à ces traîtres. Le Roi lui-même qui s'étoit éveillé au bruit, alla donner ses ordres par tout, & chassa les Genois de la montagne : ils s'enfuïrent avec tant de desordre, qu'ils se renverserent les uns sur les autres, & roulerent plûtôt dans les précipices, qu'ils ne descendirent. Les François les poursuivirent jusqu'à la Ville ; mais leurs compagnons leur en fermerent les portes, ce qui fut cause qu'ils furent presque tous taillez en pieces. Il n'en seroit échapé aucun, si les plus timides ne s'étoient sauvez pendant le combat par de certains détours dont ils avoient connoissance, & ne fussent rentrez par une porte opposée au chemin ordinaire. Cette précaution leur réussit, parce que les François ne voulurent pas s'engager dans ces longs défilez, & s'éloigner de leur camp. 1507.

La nuit suivante les seditieux sortirent de la Ville avec leur bagage, leurs femmes & leurs enfans, sous la conduite de Paul de Novi, qu'ils avoient élû pour leur chef ; la plupart se retirerent à Pise, & le reste à d'autres places maritimes, les uns par mer, les autres par terre : ceux qui n'eurent pas le courage de se banir volontairement de leur patrie, quitterent les armes, & se reconcilierent avec les Citadins. Le lendemain lorsque tout fut calme dans la Ville, le Senat envoya de nouveaux Ambassadeurs au Roi, pour le prier de leur pardonner ; ils le trouverent à cheval qui faisoit la révûë de son armée, & se jetterent le visage contre terre, lui demandant grace avec un torrent de larmes. Ils s'excuserent de ce qui étoit arrivé le jour précedent, sur le caprice de la populace, qui aprés le mauvais succez de cette entreprise, étoit allé

1507. chercher un azile hors de son païs ; de maniere qu'il ne restoit plus dans la Ville que de fideles sujets, qui étoient tous prests de lui jurer une obéïssance aveugle. Ils protesterent à ce Prince qu'il pouvoit entrer dans Genes quand il voudroit avec son armée, qu'il en trouveroit les portes ouvertes, & qu'ils se remettroient à sa discretion, esperant que sa bonté Royale lui feroit préferer la clemence à la rigueur de la justice.

Quoi que le Roi trouvât la trahison des Genois indigne de pardon, il fut neanmoins touché des larmes de ces Ambassadeurs : aprés avoir pris des ôtages il ordonna au Marêchal d'Amboise d'entrer dans la Ville avec une partie de son armée. Il resta cependant au camp avec les troupes de sa maison, & la plus grande partie de l'Infanterie, en attendant que le Marêchal eût fait sortir de Genes tous les étrangers qui y étoient en garnison. Le Marêchal aprés s'être saisi des principaux postes, fit porter toutes les armes des bourgeois à l'Arcenal, & leur ordonna de se loger au haut de leurs maisons, qui ont pour l'ordinaire quatre ou cinq étages, afin de laisser les premiers libres aux soldats François, avec les salles & les offices. Il fit visiter toutes les maisons, pour voir s'il n'y étoit point resté d'étrangers, & y mit des corps de gardes à toutes les portes, & des sentinelles aux coins des ruës : il fit aussi faire exactement la patroüille toute la nuit.

Le Roi ayant été averti que tout étoit preparé dans Genes pour le recevoir, y entra le lendemain Mercredi vingt-huitiéme d'Avril comme en triomphe. Les Compagnies d'ordonnance marchoient les premieres, composées de Lanciers & de Cavaliers armez de haches. Le Roi parut le dernier, entouré des Archers de sa garde, le carquois sur l'épaule, & l'arc à la main. Il étoit suivi de quelques pieces d'artillerie chargées à boulet, pour

fou-

foudroyer les maisons en cas que le peuple osât se revolter. Toute l'Infanterie resta dans les faux-bourgs, pour éviter l'embarras. Le Roi montoit un cheval d'Espagne, dont le crin descendoit jusqu'à terre; sa housse étoit de brocard d'argent, semé d'abeilles en broderie d'or, avec cette devise en gros caractere *Non utitur aculeo Rex, cui paremus; Nôtre Roi n'a point d'éguillon.* Galeas de saint Severin précedoit ce Prince, monté sur un Barbe, dont la housse étoit de velour violet, semée de fleurs des lys d'or, avec cette devise, *Nescis quid vesper vehat; Tu ne sçais pas le matin, ce qui doit arriver le soir.* Cinq cens Chevaux-legers que le Marêchal d'Amboise avoit fait entrer dans la Ville le jour precedent, avoient mis pied à terre, & s'étoient rangez en haye le long des ruës par où le Roi devoit passer. Leurs Officiers qui étoient restez à cheval prirent les devants de la marche. Cependant les Genois qui s'étoient révêtus d'habits de deüil, se prosternerent le visage contre terre, à la vûë de leur Souverain justement irrité, parce qu'ils étoient encore incertains de leur destinée: neanmoins aprés que le Roi eût fait publier qu'il leur accordoit l'amnistie, on vit dans un instant la joye répanduë par toute la Ville. Démetrius Justiniani en fut excepté, comme étant le principal autheur de la sédition, aussi-bien que ceux qui par leur fuite s'étoient rendus indignes de pardon; & entr'autres Paul de Novi qui s'étoit retiré à Pise. Ce vil Artisan qui de Teinturier s'étoit élevé à un rang fort approchant de la Souveraineté, fut quelques jours aprés envoyé au Roi, & reçût la peine que meritoit son crime.

1507.

Le lendemain Loüis ayant fait assembler le Senat, se fit apporter tous les anciens Registres de ces déliberations, & les fit brûler en sa presence, afin qu'il n'y eût plus à l'avenir d'autres loix que celles que lui & ses successeurs imposeroient au peuple

1507. peuple de Genes. Il fit ensuite enregistrer une déclaration, portant que la Ville & l'Etat de Genes demeureroient à perpetuité réunis à la couronne de France; que les Genois lui demeureroient fideles, & qu'il auroit soin de les défendre comme ses autres sujets contre les ennemis qui oseroient les attaquer; que tous les crimes commis pendant les derniers troubles seroient pardonnez; qu'il n'y auroit plus aucune partialité ny division entre les trois ordres, & qu'ils vivroient à l'avenir dans une parfaite union; que les Genois feroient bâtir à leurs dépens une Citadelle auprés du Fort, suivant le plan que le Roi en donneroit; que la maison de saint Georges joüiroit de ses anciens privileges; que les Genois payeroient la garnison qu'il plairoit à sa Majesté laisser dans la Citadelle & dans leur Ville; qu'ils entretiendroient quatre galeres & quatre vaisseaux de charge, dont le Roi pouroit disposer à sa volonté; que la Ville seroit gouvernée par des Magistrats qu'on changeroit tous les ans; mais qu'ils ne pouroient rien résoudre, soit pour la police ou pour la guerre, sans le consentement des Officiers de sa Majesté; que les Magistrats jugeroient tous les procez qui interviendroient entre les particuliers; que la Ville & l'Etat de Genes obeïroit au Marêchal d'Amboise, que le Roi avoit declaré son Lieutenant Général dans tous ses Etats au delà des Monts, & devant lequel il seroit permis aux Genois de relever les appellations des Sentences renduës par les Juges ordinaires.

Le Roi imposa pour toutes peines à ces peuples de lui payer pour les frais de la guerre deux cens mille écus: il fit aussi fondre toute l'ancienne monnoye, & en fit battre de nouvelle au coin de ses armes, afin qu'il ne restât plus aucune trace de l'ancienne liberté de cette Republique.

1508. En 1508. l'Empereur fit une tentative pour s'emparer de Genes, par l'intelligence qu'il avoit avec

avec Paul Baptiſte Juſtiniani, & Fregoſin, qui en 1508.
étoient banis. Ces deux Citadins menerent à Caſenole, Ville appartenante à Ludovic de Gonzague, vaſſal de Maximilien, mille fantaſſins Allemans qui paſſerent avec une extréme diligence par des montagnes & des chemins preſque inacceſſibles ſur les terres des Venitiens, pour enſuite continuer leur route juſqu'à Genes. Mais Chaumont qui en étoit Gouverneur ayant été averti de leur marche, envoya à Parme un parti de Cavalerie & d'Infanterie, pour s'oppoſer à leur paſſage. Les Allemans ſe voyant découverts, s'en retournerent en leurs païs par le même chemin ; mais non pas avec la même diligence, ny avec le même danger, parce que les Venitiens pour le bien de la paix ſouffrirent qu'ils paſſaſſent ſur leurs terres. Il y avoit à Boulogne pluſieurs banis de Genes, & comme cette Ville obéïſſoit au Pape Jule ſecond, cela fit voir au Roi que ſa Sainteté agiſſoit de concert avec l'Empereur. D'un autre côté le Pape ſe plaignoit que le Roi & les Venitiens avoient favoriſé les banis de Forli, & leur avoient donné le moyen de rentrer dans la Ville. Qu'un Moine priſonnier à Mantouë, & accuſé de l'avoir voulu empoiſonner, avoit declaré par ſon interrogatoire qu'il avoit été ſollicité par Chaumont ; le Pape envoya même au Roi ce Religieux par Achiles de Graſgy Evêque de Peſaro, qui depuis fut Cardinal, afin qu'il approfondît cet attentat. Quoi que le Roi connût les mauvaiſes intentions du Pape, il ne laiſſa pas pour faire connoître à tout le monde la ſincerité de ſa conduite, de faire decreter contre Bentivolio, qu'on accuſoit de complicité avec ce Moine.

En 1509. Jules II. voulut auſſi ſurprendre Ge-
nes, & quoi que les Venitiens n'approuvaſſent pas 1509.
cette entrepriſe, ils ne laiſſerent pas de joindre à la flotte de ſa Sainteté quatre gros vaiſſeaux de guerre

1509. guerre. Plusieurs banis de Genes s'embarquerent sur cette flotte, & entr'autres l'Archevêque de cette Ville, qui étoit fils de Biet de Fiesque. Frederic Archevêque de Salerne, frere d'Octavian Fregose, alla dans le même-temps lever des troupes dans la Lunigiane, pour les mener par terre au siege de Genes. Chaumont ayant été averti du dessein du Pape, envoya vingt-deux galeres au devant de sa flotte, composée de vingt-cinq galeres, une galeasse & trois navires Biscains. Les deux armées s'étant rencontrées à la hauteur de Porto-Venere, se canonnerent pendant deux heures, aprés quoi celle du Pape prit la route de Sestri dans la Riviere de Levant; elle se presenta ensuite devant le port de Genes, dans lequel Jean Fregose entra sur un Brigantin; mais l'artillerie de la Tour Codita, obligea bien-tôt les ennemis de se retirer, ayant démâté deux de leurs galeres. La flotte du Pape prit ensuite la route de Porto-Venere; & aprés y avoir sejourné quelques jours, s'en retourna à Civita-Vechia. Les vaisseaux Venitiens s'en étant separez du consentement de sa Sainteté furent surpris auprés du Fare de Messine d'une furieuse tempête, qui fit perir cinq galeres qui alloient de concert avec les navires; le reste de la flotte fut porté sur les côtes de Barbarie, & aprés avoir essuyé mille dangers, arriva enfin à Venise en fort mauvais état. L'Archevêque de Genes ayant appris le retour de la flotte du Pape, licentia les troupes qu'il avoit déja levées, à la reserve de deux compagnies qu'il laissa à Bagno de la Porrete, sous prétexte que les Florentins leur avoient refusé passage sur leurs terres. Voilà à quoi aboutit ce grand armement.

1511. En 1511. quelques brigues que fissent les ennemis de la France pour porter les Genois à la revolte, ils ne laisserent pas d'être fidelles au Roi; ils leverent même à leurs dépens deux mille hommes de

de pied, pour la défense de leur Ville. Ils en donnerent le commandement à Jerôme de Fiesque, au bâtard de Savoye, & au Marquis de Finaro: neanmoins s'étant imaginez que ces trois chefs soûtenoient les Adornes, ils élurent huit Citadins à qui ils commirent tout le soin de la guerre, avec ordre de s'opposer aux Capelets, en cas qu'ils voulussent troubler le repos de l'Etat. Ils envoyerent aussi des députez à Trivulce & au Marquis de la Palice, pour leur demander quelque secours; mais ils n'en pûrent rien obtenir. Au mois de Juin Jean Baptiste Fregose voulant profiter d'une conjoncture qui lui sembloit favorable, pour se rétablir dans la dignité Ducale, s'approcha de Genes avec ses freres, à la tête de cinquante hommes d'armes, & de cinq cens fantassins. Il envoya au Senat un trompette, avec une lettre du Cardinal de Zuric, Legat Apostolique en Allemagne & en Lombardie, & General des troupes de la Ligue, qui demandoit qu'on lui remît la Ville entre les mains. Comme cette lettre n'étoit pas adressée au Gouverneur François, mais seulement aux Anciens, on renvoya le trompette sans réponse, & même quelques Senateurs opinérent à le faire pendre. Le Gouverneur qui ne s'étoit pas fait aimer à cause de ses exactions, ne se croyant pas en sureté dans la Ville, feignit de s'aller promener, & se retira dans le Fort de la Lanterne; ce qui affligea extrémement tous les Citadins: on lui offrit des ôtages pour le faire revenir; mais il ne put s'y resoudre, laissant la Ville sans chef pendant trois jours, & dans de grandes allarmes. Cent Suisses que le Roi de France avoit envoyez quelques jours auparavant, pour garder le Palais, voyant qu'on ne vouloit pas les recevoir dans aucun des Forts, demanderent leur congé aux Genois; ils l'obtinrent aisément, & furent escortez jusqu'à Nice. Le Gouverneur qui étoit dans le Fort de la Lanterne 1511.

in-

1511. incommodoit extremement la Ville, avec deux petits bâtimens qui étoient restez à sa disposition. Ces actes d'hostilitez porterent les Genois à recevoir Fregose, qu'ils élurent Doge le 29. de Juin. Il voulut incontinent faire attaquer les deux Forts de la Lanterne & du Châtelet; mais le Senat ne le jugea pas à propos. Les Genois ayant sçu que le Legat cherchoit par tout de l'argent, lui envoyerent douze mille ducats par le Docteur Jean de Lerice, & par André Doria. Le Legat les exhorta par ses lettres à attaquer les Forts. Ils s'y résolurent enfin, & ils les battirent avec six pieces de canon que le Pape leur avoit envoyées. Huit jours aprés que le siege fut commencé, un Cordelier qui étoit entré en négociation avec le Gouverneur du Châtelet, l'obligea de capituler. Il lui fit signer des articles, portant, qu'il rendroit la place moyennant douze mille ducats, & qu'il sortiroit avec sa garnison tambour battant & enseignes déployées. Aprés que ce Gouverneur eut reçu son argent, il s'embarqua sur une galere qu'on lui donna, & s'en retourna en France. A l'égard du Fort de la Lanterne, on trouva moyen d'y faire entrer quelque secours par mer sur deux galeres de France, & sur un vaisseau de Biscaye. Le Roi ayant apris la revolte des Genois, fit arrêter tous les effets que leurs Marchands avoient dans son Royaume.

Cependant le Doge apprehendant que les Fiesques ne fussent d'intelligence avec les Adornes, pour remettre la Ville sous l'obéïssance du Roi, résolut de s'en défaire. Jerôme de Fiesque étant allé voir le Doge avec deux de ses freres, le 23.
1512. Mai 1512. eut dans la salle quelques paroles avec Jacques Lomelin: la querelle s'étant échauffée, ils mirent l'épée à la main. Le jeune Fregose prit le parti de Lomelin, & les deux Fiesques celui de leur frere. Dans un moment on vit cent épées tirées, & il y auroit eu beaucoup de sang repandu,

frau bruit qu'ils firent, le Doge ne fût sorti de son appartement, & n'eût accommodé ce different. 1512.
Othon & Sinibalde de Fiesque, freres de Jerôme, croyant cette querelle accommodée, prirent chacun leur parti : l'un alla vers saint Laurent, & l'autre du côté de la Vialuta. Jerôme de Fiesque étant sorti du Palais tout seul, fut assassiné dans la place par Zacharie Fregose, & par Fregosin, freres du Doge. Jean Ambroise de Fiesque qui étoit avec Jerôme, reçut un coup d'épée au visage, en le voulant défendre. Othon & Sinibalde ayant appris la mort de leur frere, sa retirerent à leurs Châteaux, où ils chercherent les moyens d'en tirer vengeance. Le lendemain Antoine & Jerôme Adorne descendirent dans la valée de Pozzeveri, avec trois mille hommes de pied. Le Doge en ayant eu avis, envoya quelques troupes pour les combattre. Les deux partis en vinrent aux mains, au pied de la coline qui termine cette valée ; mais avec tant de desavantage pour les Fregoses, que toute leur armée fut taillée en pieces. Zacharie Fregose s'étant sauvé dans la maison d'un païsan, fut livré aux Fiesques. Les Adornes aprés cette victoire allerent au secours du Fort de la Lanterne, & obligerent ceux qui l'assiegeoient de se retirer. Le Doge voyant ses ennemis vainqueurs par tout, s'embarqua avec ses freres sur un petit bâtiment qu'il avoit fait preparer auprés du port de Calvi, & alla joindre la flotte dans le même tems. Les Adornes entrerent dans la Ville par la porte de saint Thomas, & les Fiesques par celle de Serchi. Antoine Adorne ayant montré au Senat des lettres du Roi, par lesquelles il l'établissoit Gouverneur de Genes, fut reconnu en cette qualité, & en prit possession. Les Fiesques vengerent la mort de leur frere sur Zacharie Fregose, qui ayant été percé de plusieurs coups, fut attaché par les pieds à la queuë d'un cheval, & traîné par toute la Ville. Les Ge-

nois

nois établirent ensuite un nouveau Conseil nommé
1512. mé della-Baglia, & envoyerent Melchior de Negroni, Ansaldo Grimaldi, Vincent Saüli, & Augustin Ferrari, au General de la flotte, pour l'obliger de revenir à Genes, & se soûmettre au Roi de France; mais comme il étoit lié d'interêt avec les Fregoses, ces députez n'en pûrent rien obtenir, on eut même bien de la peine à leur accorder la permission de s'en retourner. Prejan, qui commandoit l'armée navale de France, aprés avoir pourvû le Fort de la Lanterne des choses necessaires, s'en alla à la Spezzia.

Pendant que les Adornes rétablissoient l'autorité du Roi à Genes, les François perdirent la bataille de Novare contre les Princes Confederez. Octavian Fregose se servit de cette occasion pour chasser les Adornes de la Ville. Il communiqua son dessein à Hugues de Cardonne & au Marquis de Pescayre, qui commandoient l'armée d'Espagne, & leur fit entendre l'avantage que tiretoit leur parti de ce changement. Octavian fut écouté favorablement, & preferé à Jean-Baptiste Fregose par trois raisons. La premiere, parce que Jean-Baptiste Fregose étoit haï du peuple, à cause du meurtre de Jerôme de Fiesque. La seconde qu'Octavian étoit allié du Marquis de Pescayre, & protegé par Julien de Medicis, frere de Leon X. Et la troisiéme parce que les Genois avoient promis une montre aux Espagnols, quand Octavian seroit Doge. Le Marquis lui ayant donné des troupes suffisantes pour faire réussir cette entreprise, il s'avança jusqu'à la valée de Pozzeveri. Antoine Adorne ayant eu avis de sa marche, & ne pouvant plus esperer aucun secours des François, en l'état qu'étoient leurs affaires en Italie, prefera le repos de sa patrie à son interest particulier. Il se demit volontairement de sa dignité, aprés l'avoir exercée vingt & un jour seulement, & sortit de la Vil-

le

le comblé de benedictions. Prejan abandonna aussi la côte de Genes par ordre du Roi, aprés avoir muni le Fort de la Lanterne de toutes les choses necessaires; ainsi Octavian Fregose se fit élire Doge sans aucune contradiction. 1512.

Il y avoit déja vingt-sept mois que les Genois tenoient le Château assiegé quand Fregose parvint à la Souveraine Magistrature: un Dalmatien qui commandoit un vaisseau du Roi, leur avoit souvent porté des rafraîchissemens. Un jour ayant fait le voyage à l'ordinaire, il aborda auprés du Fort, & ayant fait aux assiegez le signal accoûtumé, il leur jetta un cable afin qu'ils tirassent à eux son vaisseau. Les François en vinrent heureusement à bout, malgré le grand feu de l'artillerie de la Ville, & on avoit déja mis à terre une partie des munitions qu'on leur apportoit, quand un jeune homme nommé Emanuël Cavallo, reprochant à d'autres garçons de son âge la tranquilité avec laquelle ils regardoient de dessus le port entrer ce convoy, les obligea de monter avec lui au nombre de trois cens, un autre bâtiment commandé par André Doria, Capitaine fort experimenté. Aprés qu'ils se furent mis à la voile, Cavallo fit prendre au Pilote un détour, pour gagner le vent. Le vaisseau ayant passé entre certains rochers & le navire du Dalmatien, non sans danger de se briser, Doria commanda qu'on l'accrochât. Cavallo sauta incontinent sur le bord des ennemis & malgré le feu continuel que faisoient sur lui les François du Fort, coupa avec son sabre le cable qui tenoit le vaisseau du Dalmatien attaché à un des Bastions de la Ville. Pendant que les Genois entroient dans le vaisseau ennemi, l'artillerie du Château faisoit un grand ravage dans celui de la Ville, & Doria pensa y être tué d'un coup de canon. Le Dalmatien voyant son vaisseau pris, se jetta dans la mer pour se sauver dans le Fort; mais

Justi-

Justiniani y sauta aprés lui, & l'ayant saisi par les
1512. cheveux, l'obligea de se rendre. Cependant Cavallo s'étant rendu maître de son vaisseau, s'éloigna du Château à la portée du canon, & arriva heureusement au port avec soixante François qui demeurerent prisonniers. On trouva dans ce navire cent tonneaux de vin, quantité de bled & de chair salée, trente caques de poudre, des armes, de toutes sortes d'habits pour les soldats, & de l'argent pour leur payer leur solde. Ce fut une grande perte pour les assiegez; mais ils n'en parurent pas plus abbatus, & continuerent de resister avec leur vigueur ordinaire.

Le Doge avoit essayé plusieurs fois de miner le Fort, mais il y avoit trouvé des difficultez insurmontables. La mer battoit au pied des bastions, ce qui empêchoit le Mineur de s'y attacher. Le canon des assiegez renversoit les chaloupes sur lesquelles s'embarquoient ceux qui osoient s'y hazarder; neanmoins Pierre Toscan, habile Ingenieur, espera d'en venir à bout, par un moyen dont il s'avisa. Il fit faire un vaisseau fort large & bas de bord, qu'il entoura de sacs de laine, pour resister aux coups de l'artillerie. Il s'y embarqua avec ses Mineurs, garni de tous les outils necessaires, & il se fit donner pour les soûtenir trente fuziliers commandez par Giganté Corse, Capitaine d'une grande reputation; il n'y avoit plus qu'à trouver moyen d'approcher cette machine du Château. Il envoya pour cet effet pendant la nuit plusieurs Matelots dans une chaloupe, avec ordre de jetter le plus prés qu'ils pouroient du Fort une anchre fort pesante, à laquelle étoit attachée une longue corde. Cela étant fait, ils rapporterent le bout de la corde au Toscan; en même-temps il la fit tirer avec une poulie, & approcha par ce moyen son navire du Fort. Cet Ingenieur l'avoit déja avancé à la moitié du chemin, lorsque les

François le découvrirent, ils firent en même 1512.
temps porter quantité de bois sur un de leurs Bastions, & allumerent un grand feu, à la clarté duquel ils eurent moyen de battre avec leur artillerie le vaisseau du Toscan. Du premier coup ils le percerent de part en part, & dans moins d'un quart d'heure, le mirent hors de service. Les Mineurs & les soldats voyant qu'il alloit couler bas, se jetterent à l'eau & se sauverent la plûpart dans des chaloupes qu'on fit partir du port pour les venir prendre. Corse & le Toscan gagnerent la terre à la nage, malgré le feu des ennemis. A peine tous ceux qui étoient sur ce vaisseau en furent sortis, qu'il s'abîma & ne fut plus vû depuis. Voilà quel fut le succez de cette entreprise.

Cependant Jerôme Adorne & Scipion de Fiesque ayant reçû quelque secours de Maximilien Sforce Duc de Milan & des Suisses, se mirent en campagne avec six cens hommes de pied, & quatre-vingts chevaux : ils prirent Chiavari & Portofino
le 11. Novembre 1513. Le Doge envoya contre 1513.
eux Nicolas Doria, avec quinze cens fantassins. Ce Général fut bien-tôt suivi par Frederic Fregose frere du Doge, & Archevêque de Salerne, & par d'autres troupes. Ces deux Généraux voulurent reprendre Chiavari, & battirent la place pendant deux jours, étant soûtenus par André Doria qui commandoit la flotte; mais n'en ayant pû venir à bout, ils furent contraints de s'en retourner à Genes sans rien faire. Aprés qu'ils se furent retirez, Adorne & Fiesque allerent camper à Bisagno avec dix mille hommes, entre les portes d'Erchi & d'Olmisa. Le Doge en ayant eu avis, fit fortifier tous les postes autour de la Ville, qui lui semblerent foibles, afin de se mettre en état de soûtenir un siege: cependant Adorne & Fiesque aprés avoir demeuré dix jours dans leur camp, en partirent avec tant *de précipitation*, qu'ils abandonnerent

leur

1513. leur artillerie. Le lendemain de leur départ le Secretaire du Cardinal de Gurck eut audience au Senat, & lui rendit des lettres de l'Empereur, par lesquelles il demandoit de l'argent aux Genois pour faire la guerre aux Veniticns. Le Doge aprés avoir pris l'avis des Senateurs, répondit à cet Envoyé que la Republique n'y étoit pas obligée, par le traité qu'elle avoit fait avec S. M. I. & le renvoya avec cette excuse.

1514. Le Doge voyant qu'il ne pouvoit reduire par la force les François qui étoient dans le Fort de la Lanterne, essaya de les affamer. Il fit équiper cinq galeres & un gallion qu'il joignit à sa flotte, pour combattre celle de France, & fermer le passage à un convoi qu'on y vouloit faire entrer. Les assiegez manquant de vivres, & n'esperant aucun secours, demanderent à parlementer. La capitulation fut enfin concluë, par l'entremise d'une femme de la Ville, qui y avoit quelques amis. Le traité portoit; que s'ils n'étoient secourus dans le 26. d'Août, ils rendroient la place avec toute l'artillerie & les munitions, moyennant quoi on leur payeroit vingt-deux mille ducats pour les montres qui leur étoient duës par le Roi. Les François donnerent pour ôtages trois de leurs principaux Officiers, & le Doge son frere Simonetta, avec Jérôme Fregose, François Grimaldi, & Martin Bottho. Au jour marqué la place fut renduë, au grand contentement du peuple, qui la rasa incontinent aprés. Cette même année les Genois envoyerent huit Ambassadeurs d'obédience au Pape, & Jean Baptiste Lazagina porta la parole. Adorne & Fiesque ayant assemblé cinq cens hommes de pied dans un Château appartenant au premier, sur les frontieres du Montferrat, marcherent droit à Genes, esperant d'y arriver de nuit, & de se rendre maîtres du Palais, par les intelligences qu'ils avoient dans la Ville; neanmoins les chemins se

trou-

trouverent si mauvais que le jour parut lors qu'ils arrivoient au Castellazzo. Ils firent alte, & tinrent conseil sur la montagne ; les uns vouloient abandonner l'entreprise, & les autres soûtenoient qu'il falloit se mettre en embuscade, & y passer le jour, pour continuer leur marche la nuit suivante. Cependant aucun des deux avis ne fut suivi, aprés plusieurs contestations les conjurez résolurent de poursuivre leur chemin sans s'arrêter. Ils arriverent à la Ville le 27. Decembre par la porte de Carbonara, dont ils se saisirent sans peine. Ils prirent la route du Palais, en criant Vive Fiesque & Adorne, & ils se partagerent en deux troupes. Adorne & Fiesque prirent par saint Ambroise, & Augustin Magueri par la place Doria. Ce dernier essaya d'enfoncer la fausse porte, & de s'ouvrir par là un passage. Le Doge qui avoit été averti du dessein des conjurez, avoit veillé toute la nuit en les attendant, & ne venoit que de s'endormir quand ils arriverent. Il s'éveilla au bruit qu'ils firent, en voulant enfoncer la porte. Il se leva incontinent, & ayant rangé ses troupes en bataille dans la cour, il fit ouvrir la porte du côté de saint Ambroise, & sortit par là avec son épée & sa rondache, suivi d'une partie de ses Gardes : le reste alla cependant par son ordre du côté des Jacobins, pour attaquer Magueri. Ces derniers ayant passé derriere la maison du Podestat, allerent prendre les conjurez en queuë, & les ayant chargez vigoureusement, les mirent en fuite. Le Doge de son côté combatit avec beaucoup de valeur les deux principaux chefs. Quoi qu'il eût reçû un coup de mousquet qui lui perça sa rondache, & le blessa à la main, il ne laissa pas d'avancer, & attaqua ses ennemis avec tant de courage, qu'il les obligea de tourner le dos, ayant été fort bien secondé par Nicolas Fregose, qui commandoit la garnison de la Ville. Les *conjurez* perdirent en cette occasion 1514.

vingt-cinq hommes qui demeurereut sur la pl
1514. Adorne, Fiesque & Jean Camillo furent faits
sonniers & enfermez dans le Château, où ils
rent retenus pendant plusieurs mois. Quelc
jours aprés Fabrice de Carreto, Marquis de
naro, fut élû Grand Maître de Rhodes, de q
on fit de grandes réjoüissances à Genes.

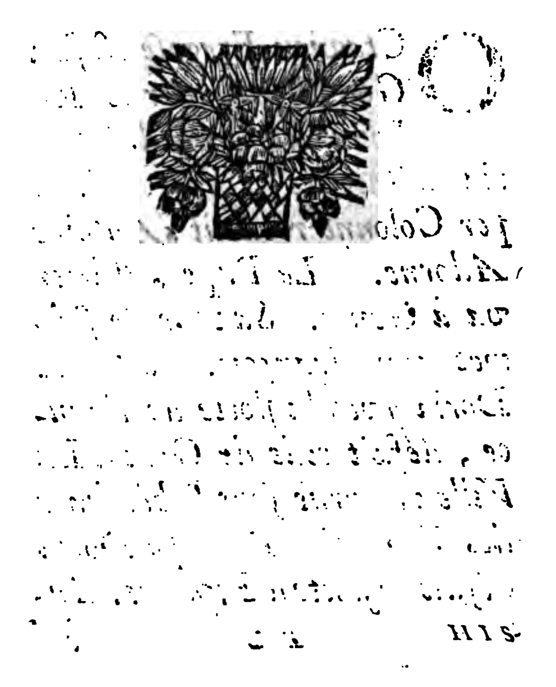
Fin du Livre neuviéme.



SOMMAIRE DU DIXIE'ME LIVRE.

Octavien Fregose est fait Gouverneur par le Roi Loüis XII. André Doria défait les Turcs. Prosper Colonne rétablit Antoine Adorne. Le Pape Adrien va à Genes. Savone se soûmet aux François. André Doria avec la flotte de France, défait celle de Genes. La Ville retourne sous l'obéïssance des François. Philippe Doria défait la flotte d'Espagne. An-

dré Doria remet sa patrie en liberté. Les Genois recouvrent Savone. Les François pillent le Palais de Doria. L'Empereur Charles Quint va à Genes par deux fois.





HISTOIRE DE GENES,

Contenant tout ce qui s'est passé depuis l'an 1515. jusqu'à 1553.

LIVRE DIXIE'ME.



LE Comte d'Angoulême que nous appellerons François premier dans la suite de ce discours, ne fut pas plû- 1515.
tôt parvenu à la couronne, qu'il songea à recouvrer le Duché de Milan & l'Etat de Genes. Pour y réussir il sonda l'Empereur & le Roi d'Espagne ; mais n'ayant pû les engager à favoriser ses desseins, il prit des liaisons avec les Venitiens, qui avoient interest de conserver leur Etat de terre ferme, sur lequel les Princes de la maison d'Autriche avoient des prétentions, & il s'adressa ensuite au Pape Leon X. On se contenta d'abord de lui demander

qu'il démeurât neutre entre le Roi tres-Chrétien
1515. & Maximilien Sforce, & qu'il attendît que la fortune se fût déclarée, pour suivre le parti qu'elle favoriseroit. On ne laissa pas de lui offrir pour obtenir cette neutralité, de lui rendre les Villes de Parme & de Plaisance, que son predecesseur avoit détachées du Milanois, & que Maximilien Sforce y avoit depuis réunies, & de maintenir la maison de Medicis dans la Souveraineté de Florence. Le Pape y consentit, aprés qu'on lui eut representé qu'il ne trouveroit pas ailleurs les avantages que la France vouloit lui procurer pour l'autorité du saint Siege, & pour l'interest de sa maison.

Quelque temps aprés le Roi tres-Chrétien voulant prendre de plus étroites liaisons avec le Pape, envoya à Rome Guillaume Budé, le plus sçavant homme de France, sous pretexte de le feliciter sur le Mariage de Julien de Medicis son frere, avec la Princesse Marguerite, sœur du Duc de Savoye, & de Loüise, mere de sa Majesté; mais en effet pour conclure un traité avec le Saint Siege.

Budé acquit bien-tôt la familliarité du Pape, qui aimoit les belles lettres; mais il n'en fit pas mieux les affaires de son maître. Les propositions dont il étoit chargé auroient été infailliblement écoutées, s'il étoit arrivé plûtôt à Rome; mais le Pape avoit signé trois jours auparavant une ligue avec Albert de Carpy & Jerôme de Vic, Ambassadeurs de l'Empereur Charles-Quint, pour empêcher aux François l'entrée de l'Italie. Leon X. qui ne cherchoit qu'à amuser Budé, l'auroit mené fort loin si la négociation n'eût été rompuë par l'arrivée d'un Courier, qui fit connoître à Sa Sainteté qu'on la trompoit, par la même voye qu'elle prétendoit surprendre l'Ambassadeur de France.

Le Pape n'avoit point en Italie de meilleur ami,

ni

ni d'homme de qualité dont il fît plus d'état que d'Octavien Fregose ; il l'avoit étudié jusqu'au fond de l'ame, & n'avoit rien oublié pour le gagner. Il avoit employé toute son authorité pour le faire établir Doge de Genes par les Espagnols, lorsqu'il surprit la Ville : il avoit obtenu pour lui cette grace, quoi qu'elle fût injuste, & que le frere aîné d'Octavien demandât à rentrer dans cette dignité, qui lui appartenoit legitimement, n'en ayant été dépoüillé que pour avoir suivi le parti d'Espagne. 1516.

Octavien de son côté avoit toûjours répondu parfaitement à l'amitié du Pape, & n'avoit reglé sa conduite que par les interests de son bienfaiteur. Il avoit eu part à son exaltation en deux manieres, en lui gagnant des suffrages dans le Conclave, par l'intrigue de ses émissaires, & en faisant arrêter sur mer quelques Cardinaux de la faction contraire, qui alloient à Rome à dessein de traverser son élection. Il avoit depuis gouverné l'Etat de Genes par les conseils de sa Sainteté, & découvert exactement toutes les tentatives que les François avoient faites pour le détacher des interests du saint Siege ; mais l'amitié du Pape commença de lui être à charge, lorsqu'il vit que pour la conserver il failloit courir risque à tous momens d'être assassiné.

La France protegeoit contre lui les Fiesque & les Adornes, qui avoient été par deux fois sur le point de surprendre la Ville ; & comme il prévoyoit que ses ennemis ne se lasseroient pas d'entreprendre sur sa vie, tant qu'ils seroient appuyez par le Roi tres-Chrétien, il résolut de leur ôter cette protection, & de la prendre pour lui-même. Ce n'est pas que ce qu'il devoit au Pape ne lui revint en memoire, & qu'il n'y fît une serieuse réflexion ; mais il supposa que son ingratitude seroit suffisamment excusée, quand

1517. on sçauroit qu'il n'avoit obandonné son bienfaicteur que lorsqu'il n'avoit pû demeurer plus longtemps dans ses interêts sans péril. D'un côte le Duc Sforce étoit son ennemi déclaré, à cause des prétentions qu'il avoit sur Genes & des liaisons qu'il avoit prises avec les Adornes. D'un autre côte les Suisses avoient juré de ne lui pardonner jamais l'injure qu'il leur avoit faite, en s'adressant aux Espagnols plûtôt qu'à eux, pour être rétabli dans la dignité Ducale; ainsi il étoit également assuré d'être chassé du rang où il étoit parvenu, par celui des deux partis qui auroit l'avantage. Le Connêtable de Bourbon qui le connoissoit particulierement, ayant penetré ses intentions, tâcha de l'attirer dans le parti de François premier.

La seule circonstance qu'il y avoit à craindre étoit qu'Octavien ne revelât au Pape, suivant sa coûtume, les propositions qu'on lui feroit. Le Connêtable pour l'empêcher de commettre une faute qui auroit rompu toutes les mesures, au lieu de négocier pied à pied, lui offrit d'abord tout ce que le Roi vouloit employer pour l'attirer dans son parti. Il lui fit dire par un emissaire secret, que sa Majesté ne souhaittoit de lui, sinon qu'il lui rendît hommage, qu'il lui donnât une place de sureté dans l'Etat de Genes, & qu'il changeât sa qualité de Doge en celle d'Administrateur perpetuel de son païs. On offrit en récompense de lui donner le collier de l'Ordre du Roi, une Compagnie de cent hommes d'armes, qui seroit entretenuë en paix & en guerre, une pension de dix mille livres, & dix mille écus de rente en Provence, en cas qu'il fût chassé de Genes pour avoir changé de parti, & de riches benefices pour son frere, si les Espagnols lui ôtoient l'Archevêché de Salerne, qu'ils lui avoient donné.

Octa-

Octavien persuadé par la grandeur de ces établissemens, & plus encore par la connoissance qu'il prétendoit avoir de la sincerité du Connêtable, se laissa vaincre. Bien loin d'avertir le Pape, il consentit que le premier article du Traité fut, qu'il employeroit toute son industrie pour empêcher que sa Sainteté n'en pressentît rien. Il tint parole, & amusa le Pape par le même artifice qu'il amusoit Budé, mais il ne put éblouïr. Sforce, qui l'eclairoit de trop prés. Ce Duc eut avis qu'il y avoit un Gentilhomme du Connêtable caché dans le Palais d'Octavien, & dépêcha un Courier à Leon X. pour l'en avertir ; & le conjurer de lui permettre d'employer quatre mille Suisses qui étoient à la solde de sa Sainteté dans l'Etat de Genes, pour s'assurer de cette importante Ville en tout évenement. Le Pape n'eut point d'égard à la dépêche de Sforce, outre qu'il le soupçonnoit d'avoir par intervalle des accés de folie, il étoit encore informé de son aversion pour Octavien. Dans cette prévention il écrivit au Commandant des quatre mille Suisses, de les laisser dans leur quartier, & blâma Sforce d'avoir accusé temerairement un homme de la fidelité duquel le saint Siege étoit prest de répondre. 1518.

Cependant Budé qui ne sçavoit rien du Traité de Genes, qu'on lui celoit aussi bien qu'aux autres Ministres du Roi tres Chrétien, étoit fort embarassé : le Pape lui promettoit en secret qu'il ne se mêleroit pas de la querelle du Duché de Milan, & neanmoins sa Sainteté faisoit passer sa Cavalerie sous la conduite de Prosper Colonne, en Piedmont, pour garder le passage des Alpes. Julien de Medicis menoit le reste des troupes de l'Eglise en Lombardie, avec ordre de se loger si prés des Espagnols, campez au-

1519. prés de Verone, qu'il les pût joindre au premier bruit de l'approche des François. Budé en avertissoit le Roi, & le conjuroit de le retirer d'une Cour où l'on n'avoit aucune sincerité pour lui, mais le Roi à qui il importoit que son Ambassadeur fût abusé, pour empécher le Pape de découvrir la negociation qu'on faisoit à Genes, répondoit à Budé qu'il avoit tort de soupçonner la bonne foi de sa Sainteté, & que Prosper Colonne n'alloit en Piedmont que pour sauver du pillage des Suisses, les Etats du Duc de Savoye.

Cependant le Cardinal de Sion arriva dans le Milanois avec vingt mille hommes de cette Nation, qu'il avoit levez en partie de son credit, étant du même païs, & en partie de l'argent du Pape. Il passa de là dans le Piedmont, & établit son principal quartier à Suze, où aboutissoient les deux chemins les plus commodes pour aller par terre de France en Italie. Le Roi pour s'ouvrir un passage, fit embarquer Aymard de Prie, Officier de longue experience & de haute réputation, avec quatre cens Lances, & cinq mille vieux soldats sur sa flotte, pour les débarquer à Genes, où se joignant aux troupes qu'Octavien levoit, sous pretexte de travailler à sa propre sureté, il devoit entrer dans la partie du Milanois, qui est au deça du Pô, & surprendre ensuite les Villes de Tortone & d'Alexandrie; par ce moyen on prétendoit obliger les Suisses à déloger de Suze, dans la crainte d'être attaquez en même-tems par devant & par derriere, ou à diviser leurs forces pour en employer une partie à la défense de Milan, où le changement d'Octavien qui se declareroit alors pour la France, & l'approche de Prie jetteroit une consternation generale.

Les

Les François n'eurent pas neanmoins besoin de se servir de cet expédient pour entrer en Italie, le 1515.
Duc de Savoye fit avertir le Roi par le Comte de Morete, d'un passage qu'un païsan avoit découvert dans les Alpes. Sa Majesté tres-Chrétienne aprés l'avoir fait reconnoître par Lautrecht & Navarre, les y envoya avec l'élite de l'armée Françoise. Ces deux Generaux aprés avoir franchi ces deux hautes montagnes, prirent le chemin du Milanois. Les Suisses en ayant eu avis abandonnerent le pas de Suze & de Coni, pour courir à la défense de Milan. Peu de temps aprés on trouva moyen de les renvoyer chez eux ; mais ayant rencontré sur la frontiére de nouvelles troupes qui venoient au secours de Sforce, ils revinrent sur leurs pas au nombre de quarante cinq mille, dans l'esperance de prendre le Roi & toute sa Cour, sur l'avis qu'on leur donna qu'il s'étoit mis en marche pour venir en Italie.

Cependant Octavien & de Prie exécuterent ce 1520.
qui avoit été concerté ; ils prirent Alexandrie, Tortone, & toute la partie du Duché de Milan qui est au deçà du Pô. Aprés que le Roi eut défait les Suisses à Marignan, le Connêtable alla mettre le siege devant Milan, & dans peu de jours soûmit à l'obéïssance de son maître le reste de ce Duché, en partie par sa valeur, & en partie par son adresse. Il fit persuader à Sforce par son cousin Gonzague, de ceder au Roi tous ses droits, moyennant un Duché de trente mille écus de rente, ou des Benefices de même revenu, en cas que sa Majesté aimât mieux lui procurer un chapeau de Cardinal. Mais le Roi ne joüit pas long-temps de cette conquête, il se laissa amuser par le Pape, & aprés avoir laissé ses troupes inutiles pendant toute la campagne, s'en retourna en France. Lautrech & le Marêchal de Foix, à qui il confia la défense de l'Etat de Milan, à la consideration de la Com-

mille, les Republiques de Genes, de Sienne & de Luque dix mille. Outre cela les Genois en particulier s'engagerent à équiper une flotte suffisante pour garder leur côte, & chaque Confederé avança trois mois de ce qu'il devoit contribuer.

1523. Le Roi tres-Chrétien avoit mis sur pied une puissante armée, avec laquelle il pretendoit passer les Monts; mais la revolte du Connêtable de Bourbon l'obligea de rester en France, pour prévenir les desordres qu'il auroit pû causer dans ses Etats. Cependant comme il ne laissa pas de faire marcher en Italie une partie des troupes qu'il avoit levées; il envoya les provisions de General à l'Amiral de Bonnivet son favori, qui s'étoit déja rendu à Verceil, pour servir dans l'armée en qualité de volontaire. Bonnivet pour lors suivit les avis de Visconti, qui ayant des prêtentions sur le Duché de Milan, ne souhaittoit pas que les François s'en rendissent maîtres, & par cette raison le conseilloit mal. Il ne sçut pas profiter du mauvais état où étoient les affaires des Confederez, & ruina celles du Roi; à quoi l'on peut ajoûter qu'il ne voulut pas assieger Milan, de peur d'exposer la personne de la Signora Clarice qu'il aimoit, & qui se trouvoit renfermée dans cette Ville.

Adrien VI. étant mort le 13. Septembre de la même année 1523. l'Empereur employa toute son addresse pour avoir un Pape qui fût dans ses interests. Le Cardinal de Medicis dont la faction étoit la plus forte, à cause du grand nombre des creatures de son oncle, fit entendre au Duc de Sessa, Ambassadeur de S. M. I. que l'interest de son maître vouloit qu'il fût élevé au Pontificat, parce que les François qui venoient de perdre le Duché de Milan, ne pouvoient le recouvrer qu'en empêchant la communication de ce Duché avec le Royaume de Naples, par où l'on y faisoit passer de temps en temps les meilleures troupes, & principa-

palement la Cavalerie ; que la Toscane étoit cette 1523.
ligne de communication, & que comme la maison de Medicis ne s'y étoit établie que par l'autorité du saint Siege, elle ne s'y pouvoit aussi conserver que par la même voye. Le Duc de Sessa goûta ces raisons, & aprés les avoir fait approuver aux Cardinaux de sa faction ; il prit des engagemens avec Medicis, pour l'obliger de demeurer toûjours attaché aux interests de son maître : lorsqu'il s'en crut assuré, il le servit si puissamment qu'il fut enfin élû Pape sous le nom de Clement VII. Aprés son exaltation il ne se crut pas obligé d'observer ce qu'il avoit promis, & jugea plus à propos de porter Charles Quint à s'accommoder avec François I. Il y auroit réussi infailliblement si l'alliance que l'Empereur venoit de conclure avec l'Angleterre n'eût rompu ses mesures.

Charles Quint fortifié de ce nouveau secours, esperoit de conquerir la France ; il y fit entrer toutes les troupes qu'il avoit en Italie, sous les ordres de Bourbon ; mais comme il ne se tenoit pas assez assuré de sa fidelité, il lui donna Hugues de Moncade pour surveillant. Bourbon vouloit aller droit à Lion, parce qu'ayant toutes ses terres autour de cette grande Ville, il esperoit de former un puissant parti ; mais les ordres de l'Empereur l'obligerent de passer en Provence, par le Comté de Nice. Il y prit d'abord Arles & Toulon, & alla mettre le siege devant Marseille, favorisé par la flotte d'Espagne ; mais la garnison qui étoit de deux cens Lances, & de trois mille fantassins, se défendit si bien, qu'elle donna le loisir à François I. d'amasser de l'argent, & de retablir son armée. Il leva quatorze mille Suisses, ausquels il joignit six mille Allemans, qui lui furent menez par Sufolck & Vaudemont. Bourbon, dont l'armée s'étoit ruinée par la longueur du siege, ne se crut pas en état de resister à de si

1525. grandes forces, & fit resoudre la retraite.

Aprés que les ennemis eurent repassé les monts, Bonnivet qui étoit revenu en France aprés la perte du Duché de Milan, persuada au Roi de prendre le commandement de son armée, & d'aller lui même à la conquête de ce Duché. Quoi que la moitié d'Octobre fût déja écoulée, & que l'hyver approchât, François I. voulut se mettre en marche, contre le sentiment de ses principaux chefs : lorsqu'il fut arrivé en Italie, au lieu de profiter du mauvais état où étoient les troupes de l'Empereur, commandées par Lanoy, & d'achever de les dissiper pendant que les Espagnols étoient presque tous nuds, & que les Allemans s'étoient retirez faute d'argent, il alla mettre le siege devant Pavie, par le conseil du même Bonnivet. Bourbon & Pescaire qui n'étoient pas en état de tenir la campagne, avoient jetté dedans trois cens Lances & cinq mille hommes de pied, sous les ordres d'Antoine de Leve, qui de simple Cavalier, qu'il étoit dans l'armée de D. Fernand de Cordouë, s'étoit élevé par son merité à la charge de Colonel de la Cavalerie legere.

Ce siege dura si long tems, que les Confederez eurent le loisir de retablir leurs affaires Bourbon alla trouver le Duc de Savoye, qui n'étoit plus dans les interessts de la France, depuis qu'il avoit épousé Beatrix de Portugal. Il l'engagea à lui prêter les mêmes pierreries sur lesquelles Charles VIII. avoit trouvé de l'argent à la banque de Genes, pour aller à la conquête de Naples. Il en tira de bonnes lettres de change, avec lesquelles il passa en Allemagne, & dans trois semaines il leva dix mille vieux soldats. Pendant que ces troupes marchoient en Italie, il alla dans le Duché de Virtemberg. où le Comte de Lodron faisoit une levée de six mille hommes avec l'argent qu'il lui avoit envoyé.

Le

Le Roi ayant eu avis du grand nombre de troupes qui venoient fortifier l'armée de ses ennemis, résolut de faire passer en Italie celles qui avoient défendu Marseille; mais il fallut auparavant combattre la flotte Imperiale, commandée par Moncade. Cet Espagnol avoit pris Savone, & dominoit si absolument la Riviere de Genes, qu'on ne pouvoit faire venir aucun secours par mer, qu'aprés l'avoir vaincu. André Doria qui commandoit les galeres de France, eut ordre de l'attaquer; quoi que sa maison fut une des plus anciennes de Genes, il étoit né avec si peu de biens, qu'il avoit été réduit dans sa jeunesse à servir dans une galere en qualité d'Ecrivain, il s'étoit élevé par son merite aux premieres charges de la marine, aprés avoir passé par tous les degrez subalternes. Il servoit les Rois de France depuis trente-trois ans, & comme il n'y avoit point de Pilote Chrêtien qui eut autant de reputation & d'experience que lui, il n'y en avoit point aussi qui eût observé avec autant d'exactitude les côtes d'Italie, & les divers vents dont elles étoient agitées en chaque saison. Dans la confiance que lui donnoit un si long usage, il embarqua sur sa flotte à Toulon le premier jour de l'année 1525. tout ce qu'il y avoit de vieilles troupes dans la Provence. Il demeura sous le canon d'Amtibes, jusqu'à-ce que le vent qu'il attendoit se fût levé, & alla immédiatement aprés droit à Moncade, qu'il rencontra à la hauteur de Veroli. Le combat fut long & sanglant; mais enfin Doria par ses détours poussa les vaisseaux ennemis contre des écueils qu'ils n'avoient pas assez bien reconnus, & les reduisit à la necessité de se rendre. La victoire fut entiére, & tout ce qui ne coula point bas fut pris. Moncade fut trouvé sur le vaisseau Amiral, qui étoit échoüé, & Doria devoit profiter de sa rançon, par un article de son traité avec la France, dans lequel il s'étoit reservé la disposition de 1525.

tous

1525. tous les prisonniers qu'il prendroit, de quelque rang qu'ils fussent; mais il ne laissa pas d'en faire present au Roi. Savone & les autres places de la Riviere de Genes furent recouvrées, & les François ayant le passage libre, mirent pied à terre au Golfe de la Spezza, avec trois mille hommes, & les conduisirent ensuite sans obstacle au Duc d'Albanie, qui avoit passé dans le Royaume de Naples pour faire une diversion.

Les Imperiaux étant venus pour faire lever le siege de Pavie, furent repoussez si vigoureusement qu'ils se mirent en desordre: le Roi flatté de ce premier avantage voulut sortir de ses lignes, ce qui fut cause de la perte de la bataille & de la prise de sa personne. Il se rendit à Lanoy, & fut conduit au Château de Pizzighitone. Bourbon & Pescaire qui n'étoient pas contens de l'Empereur, avoient pris les mesures pour mettre François I. en liberté, & vouloient le faire conduire à Naples, pour être maîtres de sa personne. Mais le Roi rompit ce dessein par la resolution qu'il prit de se faire conduire en Espagne, dans l'esperance de conclure plus facilement lui-même son accommodement avec l'Empereur, que par ses Ministres. Il en fit la proposition à Lanoy, qui l'accepta avec joye, de peur d'être obligé d'en laisser la disposition à Bourbon & à Pescaire, dont l'un commandoit l'armée de terre, & l'autre celle de mer. Tout ce qui pouvoit empêcher ce voyage étoit la flotte de France, en cas qu'elle eut voulu enlever le prisonnier; mais le Roi se chargea d'envoyer Montmorency à la Comtesse d'Angoulême sa mere, qui étoit Régente du Royaume, lui demander ses galeres pour se faire porter à Naples.

La Régente ne jugea pas favorablement de l'intention du Roi; neanmoins comme il lui mandoit qu'il voulut être obéï, elle dépêcha un Gentilhomme à André Doria, pour lui dire en secret que

le Roi avoit demandé d'être transferré à Na-, & que les Espagnols y avoient consenti, 1526.
rvû qu'on les assurât que la flotte de France ne
nettroit pas en devoir de l'enlever, & qu'on
igeât Doria de desarmer six de ses galeres, &
es prêter pour trois mois à l'Empereur, sous
suffisante caution. Doria prit ce mensonge
ur une verité; mais il refusa absolument ses ga-
es, quoi que le gentilhomme lui offrit de lui
ttre en main des gages plus précieux qu'elles
valoient. Il fallut prendre les six meilleures de
lles du Roi, & les mettre au pouvoir de Lanoy,
i n'ayant qu'à monter dessus, parce qu'elles
oient équipées & munies de toutes choses,
rsuada facilement à ses collegues de lui laisser
soin de conduire leur prisonnier à Naples, puis-
'il n'y avoit plus rien à craindre par mer.
insi Lanoy sans avoir revelé son secret qu'à
larcon, qui devoit l'accompagner dans ce vo-
age, conduisit avec Bourbon & Pescaire le Roi
Porto-fino. Il y trouva Montmorency avec
s galeres de France vuides, & en l'état qu'il
ouvoit souhaiter, Il fit premierement monter
essus les Compagnies de Salsedo, de Corbera,
& de Veracruz, qui lui étoient entierement dé-
voüées, & s'y embarqua ensuite avec le Roi. Il
ssura Bourbon & Pescaire, en leur disant adieu,
qu'il les alloit attendre à Naples. Ces deux
Generaux se preparerent pour l'y aller joindre,
aussi-tôt qu'ils auroient donné quelques ordres
pour la sureté du Duché de Milan, dans l'inten-
tion de s'emparer de la personne du Roi, & de
le mettre en liberté, pourvu qu'il autorisât l'u-
surpation que Pescaire prétendoit faire du Royau-
me de Naples, en lui cedant ses droits, à condi-
tion d'en payer le tribut à la France, & qu'il ré-
tablit entierement Bourbon, en lui donnant sa
sœur en mariage.

Do-

1525. Doria ne fut pas si facile à tromper , qu'il eût pressenti le dessein de Lanoy , l'eût observé de trop prés pour ne pas jug prenoit la route d'Espagne ; il resolut to coup d'enlever le Roi , & donna le signal d bat à ses galeres. Lanoy qui n'avoit pas courage que de finesse le voyant approcher tenance d'ennemi , lui manda que s'il le trop , il le porteroit à la derniere extremi tre son prisonnier. Le Roi parut aussi , & manda à Doria qui étoit encore à ses ga se retirer. Ce fier Genois obéït avec n qui le porta le même jour à renvoyer se missions à la Régente , & à passer du servi France à celui du saint Siege.

Le Roi n'eut pas toute la satisfaction de yage qu'il s'en étoit promise ; l'Empereur de le voir , & lui fit faire des proposi déraisonnables , que les Princes d'Italie , prit soin d'en informer , résolurent de s'un s'opposer aux progrés des Imperiaux. L fut conclu avec Pescaire , qui avoit toûjours sein de se faire Roi de Naples , avec Moro le Duc Sforce , Montebona pour Clemen & Santi pour les Venitiens. Les principa ticles furent ; qu'il y auroit ligue offensive fensive entre les contractans , pour tâcher d ser de l'Italie les troupes de l'empereur , la France seroit invitée d'y entrer ; que P en seroit chef , & qu'il separeroit autant q seroit possible les troupes Imperiales dont i assuré , afin d'accabler plus facilement cell refuseroient de le suivre à la conquête du R me de Naples.

Le Marquis de Leve Lieutenant de Pescaire , eu quelque soupçon de ce qui se tramoit , f vre Montebona & Santi , à qui l'on prit to papiers de la négociation , le dernier fut

né, & le premier ne fut plus vû depuis. Pescaire ayant apris leur malheur, feignit de n'être entré dans ce traité que pour découvrir les sentimens des autres, & évita par ce moien le peril dont il étoit menacé. Il fit même arrêter Moron, pour mieux persuader à l'Empereur la sincerité de ses intentions; mais il ne joüit pas long-tems de sa perfidie, & mourut bien-tôt aprés. Les Confederez voyant l'armée Imperiale sans chef, crurent l'occasion favorable pour l'opprimer. Le Pape & les Venitiens offrirent pour cet effet dix-huit cens Lances; deux mille Chevaux-legers, & vingt mille homme de pied. La France promit cinq cens hommes d'armes, & quarante mille écus par mois, pour entretenir un puissant corps de Suisses; outre une armée navale pour attaquer Genes, & une autre de terre pour faire diversion du côté de l'Espagne. 1525.

L'Empereur voyant qu'il alloit perdre tout ce qu'il possedoit en Italie, s'il ne rompoit cette ligue, essaya de desunir les Confederez. Il sonda d'abord le Pape, qu'il crut le plus facile à gagner; mais n'ayant pû le faire consentir que Bourbon fût fait Duc de Milan, il résolut de s'accommoder avec François I. Il conclud enfin un traité avec les députez de France, le 14. Fevrier 1526. portant qu'il y auroit paix perpetuelle entre les Couronnes, & qu'il seroit permis à chacune d'elles d'y faire comprendre ceux qu'il lui plairoit. Que le Roi dans le dix du mois de Mars prochain seroit mis en liberté sur la frontiere de Fontarabie, à certaines conditions qui ne regardent pas cette histoire. 1526.

Doria connoissant parfaitement les intrigues de Genes & les inclinations de ses Citoyens, aprés avoir abandonné le parti de la France, n'oublia rien pour les ménager. L'inconstance des Genois seconda heureusement ses desseins, & comme il 15

avoit

1628. avoit beaucoup d'amis & de partisans secrets dans la Ville qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y passoit, il confirma les uns dans le méconte-ment de ceux qui les gouvernoient ; & tâcha d'en faire naître dans l'esprit des autres. Il persuada au peuple que les François ne leur laissoient que le nom de liberté, pendat qu'ils exerçoient un pouvoir Despotique. Il representa à la Noblesse qu'elle avoit laissé échaper de ses mains le Gouvernement pour le transferer à des étrangers, & il insinua à tout le monde de rentrer dans tous ses avantages, par un changement qui ne dépendoit que de la volonté de ceux qu'il pouvoit rendre heureux. Sa caballe étant faite, il choisit admirablement la conjoncture de la peste qui avoit emporté les trois quarts de la garnison de Genes, il s'en approcha, quoi qu'il ne pût mettre à terre que cinq cens hommes. Barbesieu qui étoit dans le port ne l'eut pas plûtôt apperçû qu'il fit force de rames pour se réfugier dans Savone ne doutant point qu'il n'y eut une conspiration formée pour s'emparer de ses galeres.

Doria qui ne demandoit pas mieux, le laissa passer, mit pied à terre, rangea sa petite troupe en bataille, trouva les portes ouvertes par ceux de son parti, qui avoient pris les armes au signal dont il étoit convenu avec eux, occupa les principaux quartiers, & se rendit maître de Genes sans avoir tiré l'épée. Ce fut par la faute du conseil de France, qui avoit negligé d'en renforcer la garnison, sur la vaine confiance que les ennemis n'oseroient l'attaquer pendant que l'armée commandée par le Comte de saint Pol n'en étoit éloignée que de douze mille. Theodore Trivulce Gouverneur de Genes, se retira dans le Château, d'où il écrivit aux Confederez qu'il s'obligeoit de chasser à son tour Doria, pourvû qu'on lui envoyât trois mille hommes. Les François qui étoient dans l'armée des

Con-

federez attachez au siege de Pavie, persuadez
bonne foi de Trivulce. solliciterent le secours
l demandoit; mais les Italiens les arrêterent,
la difficulté de trouver des barques suffisantes
r passer le Pô. Le Comte de saint Pol obligé
éferer au plus grand nombre, avertit Monte-
, qui étoit dans Alexandrie, de prendre les
s mille Suisses qui devoient passer par là, pour
endre au camp, & les mener à Genes; & en
qu'ils refusassent de marcher pour une entre-
e si dangereuse, il lui marqua qu'il falloit les
duire devant Pavie, & que là on lui donneroit
ant de François.

Aprés la prise de Pavie saint Pol alla lui-même
refus des Suisses pour secourir le Château de Ge- 1528.
; mais il y arriva trop tard. Trivulce avoit déja
du par une capitulation honteuse toute la gloi-
qu'il avoit acquise dans les dernieres guerres
talie. Comme il avoit été chassé de la ville pour
oir negligé de rompre les cabales qui s'y étoient
mées, quoi qu'il en eut été exactement averti
temps & lieu, il aima mieux livrer le Châ-
u afin de sauver son argent, que de s'exposer
tenant plus long-tems, au danger d'être ense-
i sous les ruines de cette place si importante
service du Roi son maître. Les François ne fu-
nt pas plûtôt chassez de Genes, que l'on enten-
crier dans toutes les ruës le nom de Doria, les
s suivant dans ces acclamations leurs veritables
timens, les autres tâchant de cacher par des
s de joye dissimulez, l'opinion qu'ils avoient
nnée en diverses occasions, que leurs desirs ne
ccordoient pas avec l'allegresse publique, & la
ispart ne se réjoüissant de cette révolution, que
ce qu'elle avoit la grace de la nouveauté. Do-
ne laissa pas refroidir cette ardeur, & assembla
Noblesse pour lui remettre le Gouvernement
re les mains: il protesta qu'il n'y pretendoit

1528. point d'autre part que celle qui lui seroit commune avec tous les autres Nobles. Il donna à la Republique la forme du Gouvernement qu'on y voit encore, & reçut de ses Citoyens tous les témoignages de reconnoissance que meritoient ses services & son desintereslement. Il se retira ensuite dans son Palais, sous pretexte d'y vivre en particulier pour éviter la jalousie; mais en effet pour y goûter en repos le fruit de ses peines passées. La Republique admira la sage précaution dont il usoit, & lui donna les titres de pere de la patrie, & de restaurateur de la liberté publique; même pour informer la posterité des obligations qu'elle lui avoit, elle lui fit ériger une statuë avec cette inscription.

Andreæ Auriæ Civi Opn. Feliciss. que Vindici atq.
Autori publicæ libertatis : Senatus
populusque Genuensis pos.

Montejean ne fut pas plus heureux à jetter du secours dans Savone, que les Genois avoient aussitôt bloquée: il ne put traverser leur armée, ni tromper leur vigilance. Ce mauvais succez ne servit qu'à lui donner moyen de former une autre entreprise plus hardie, qui lui acquit beaucoup de reputation. Il prit des mesures avec Villaserve pour enlever Doria dans son Palais, qui touchoit d'un côté au port, & de l'autre aux murailles de Genes. Il choisit cinquante Chevaux & deux mille hommes de pied des plus agiles de l'armée Françoise, & ayant fait vingt deux mille d'Italie en une nuit, arriva sur le point du jour au rendez-vous: si c'eût été un quart d'heure plûtôt, il auroit executé son entreprise, parce que l'obscurité étoit si grande, qu'elle lui auroit donné le loisir de s'emparer de toutes les avenuës du Palais de Doria, avant que d'être vû. Mais un estafier ayant apperçu les

les François, éveilla son maître, qui n'eut le loisir que de se sauver en chemise par la porte de derriere, & de se jetter dans une chaloupe pour gagner les galeres. Son Palais fut pillé, & Montejean fit sa retraite sans perdre un seul homme. 1529.

L'année suivante le Comte de saint Pol essaya de surprendre Genes, il campa à Landriano le 20. de Juin; mais il tomba la nuit une telle abondance de pluye, que l'armée Françoise fut contrainte de sejourner le lendemain au lieu où elle se trouvoit, parce que d'un côté la riviere étoit débordée, & de l'autre les chemins extremement rompus empêchoient de traîner l'artillerie. Le mauvais temps redoubla le 22. & fit perdre à saint Pol l'envie d'exécuter cette entreprise.

En 1530. l'Empereur fut couronné à Boulogne; les Ambassadeurs de Genes & de Sienne s'étant 1530. trouvez à cette ceremonie, eurent dispute pour le rang, & se battirent à coups de poing dans l'Eglise de saint Pierre. Charles Quint en ayant été averti, les fit chasser de l'Eglise par ses Gardes.

En 1532. Doria étant allé avec la flotte Imperiale, composée de huit vaisseaux & de quarante 1532. huit geleres, au devant de celle des Turcs, commandée par Himeral Bassa pour la combattre, fit rencontre de l'armée navale des Venitiens, qui étoit sous le canon de Zantes. Capello qui en étoit Amiral, aprés avoir mis ses galeres en bataille comme s'il eût voulu en venir aux mains avec Doria, lui envoya offrir toutes sortes de rafraîchissemens, & s'excuser de ce qu'il ne pouvoit se joindre à lui, à cause de l'ancienne alliance que la Republique avoit avec la Porte, & qu'elle avoit depuis peu renouvellée avec Soliman. Aprés ce compliment les deux flottes se separerent. Doria ayant donné la chasse à Himeral, alla mettre le siege devant Coron, Ville de la Morée, à douze mille de Modon. Elle étoit défenduë par huit

Tours, & il y avoit une forte garnison Turque,
1532. quoi qu'elle fût habitée par des Grecs. Doria fit remarquer ses vaisseaux par ses galeres, & les ayant attachées à des rochers, on jetta des pontons pour faciliter la descente de ses troupes: on guinda aussi deux fauconneaux sur les hunes, de la galere Grimaldi & de la Rhodienne, afin de battre non seulement la Ville, mais aussi la campagne voisine. Aprés que les troupes eurent mis pied à terre, on distribua les attaques. Jerôme Tutanilla Comte de Sarno, qui commandoit l'Infanterie Italienne, fit dresser une batterie de sept pieces de canon, qui tira en même-temps avec beaucoup d'effet, contre un Bastion qui est au dessus du Mole. Mendoce avec les Espagnols attaqua la courtine, qu'il essaya de prendre par escalade, & Doria choisit son attaque entre les deux autres. A l'égard des galeres, celles du Pape avoient la droite, les Espagnols la gauche, & celles de Rhodes étoient au milieu. La Ville de Coron fut battuë pendant plusieurs jours de cinquante pieces de canon, avec tant de bruit, qu'on eût dit qu'on la vouloit reduire en poudre. Aprés que la batterie des Italiens eût fait bréche raisonnable, ils monterent à l'assaut; mais ils y trouverent tant de resistance, qu'ils furent contraints de se retirer. Bochite Grec de nation, qui s'étoit distingué en Italie, à la tête d'une Compagnie de Chevaux-legers, & François Carnao Napolitain de la Ville de Capoüe, furent tuez en cette occasion avec trois cens soldats; il y en eut plus de mille blessez, & entr'autres Alphonse Capagni, Enseigne d'une Compagnie d'Infanterie, qui eut un œil creve & la langue coupée d'un coup de mousquet. Mendoce tenta inutilement de gagner la courtine, il n'en put venir à bout, parce que les échelles se trouverent trop courtes. Les soldats qui étoient restez dans les galeres furent plus heureux, ils débarquerent au dessous de la Ville. Un jeune Genois de basse naissance

ſance étant ſorti de la galere Grimaldi, alla planter un étendart ſur la muraille. Il fut ſuivi par un ſoldat du gallion de Treure, & par Lamba Noble Genois. Si le reſte des Italiens les eût ſecondez, la Ville auroit été priſe ce même jour, mais les autres s'amuſerent à piller les faux-bourgs, ce qui fit manquer une ſi belle entrepriſe. Le lendemain un gros de Turcs ayant tâché d'entrer dans la place, Theodore Spinola qui étoit à la tête du camp les chargea & les mit en fuite. Lazare Tubito vint enſuite de Miſitra avec ſept cens Chevaux, & cottoyant le rivage ſans bruit, tâcha de ſe jetter dans la Ville. Mais ſe voyant battu par l'artillerie de la galere d'Eraſme Doria, il prit un grand détour & vint attaquer la tranchée du côté où étoit Spinola. Il enfonça d'abord tout ce qui s'opposa à ſon paſſage; mais le Comte de Sarno ayant envoyé trois cens fuſiliers au ſecours de Spinola, les Turcs furent pouſſez & mis en fuite avec grande perte: le cheval de Tubito ayant pris l'épouvente, le jetta dans un précipice, où il ſe mit en pieces. La défaite de ce ſecours obligea le Commandant de Coron de capituler, & la place fut renduë à condition que la garniſon ſortiroit avec armes & bagages, Aprés que Doria eut pris poſſeſſion de la Ville, il tint Conſeil de guerre pour réſoudre quelle operation on devoit faire. Le ſiege de Navarrins fut propoſé; mais celui de Patras fut jugé plus utile. Les Chrétiens trouverent la Ville baſſe abandonnée: le Château fit quelque reſiſtance; mais ayant été pris d'aſſaut le lendemain, le pillage en fut donné aux ſoldats. Doria emporta enſuite l'un des deux Châteaux des Dardanelles, celui qui regarde l'Aſie; mais comme il attaquoit le Château qui eſt opposé à l'Europe, ſes troupes ſe mutinerent, & le Comte de Sarno eut bien de la peine à les appaiſer. Pendant ce deſordre les Turcs y firent entrer un grand ſecours, ce qui fit manquer l'entrepriſe, & obli-

1532.

gea Doria de s'en retourner en Italie.

L'année suivante Doria alla secourir Men
1533. qui étoit assiegé dans Coron par Lafi bey S
de Gallipoli, avec quatre vingts voiles. Qu
l'armée Chrétienne ne fut composée que de
vaisseaux & de vingt-sept galeres, Doria ne lai
de faire entrer un grand convoy dans la Ville,
obligea les Turcs de lever le siege. Lorsque
s'en retournoit, trois galeres commandées
dorne s'étant détachées de sa flotte, furent
par Sinan Pacha, sur les côtes de la Calabre.

En 1535 Doria accompagna l'Empereur
1535. frique, où ce Prince aprés avoir fait reparer l
de la Goulette, & la Ville d'Hyponne, ré
Muley Hussem dans son Royaume de Tunis,
il avoit été chassé par le Corsaire Haradin, di
berousse, qui s'en étoit fait Souverain.

En 1536. Hercule Fregose & Guy Rincon
1536. yerent de surprendre Genes : ils étoient e
dans la valée de Pozzeveri, quand André Do
consentement de l'Empereur, envoya au se
de sa patrie Augustin Spinola & Antoine Dori
sept cens hommes détachez de l'armée Imp
qui étoit alors sur les côtes de Provence. Les
Genois s'embarquerent sur deux galeres &
arrivez à Genes trouverent la Ville dans u
grande consternation, que les femmes se sa
ient dans les montagnes avec leurs enfans su
dos. Rincon étoit arrivé à la porte de saint
mas, & les soldats qui avoient planté leurs é
les contre les murailles, commençoient déja
monter, pendant que Fregose attaquoit la Vil
côté de Bisagno. Jean-Baptiste Corse no
Fauno, aprés avoir soûtenu le premier cho
troupes de Rincon, étoit sur le point d'aban
ner son poste, quand Spinola arriva au lie
combat. Il arracha d'abord à un Enseigne son
peau, qu'il alloit planter sur la muraille, &

yant percé de son épée, le fit tomber dans le fossé. Hector de Naples qui étoit un des meilleurs Capitaines de Rincon, fut tué à ses côtez. Rincon se retira en bon ordre, & ayant fait avertir Fregose de sa retraite, s'en retourna en Piedmont. Ainsi les Genois furent délivrez de la frayeur qu'ils avoient euë.

En 1537. Doria prit le Dragoman de Soliman, & défit douze galeres Turques auprés de Corfou. 1537.

L'année suivante il donna bataille à Barberousse Roi d'Alger, & Amiral de la flotte de Soliman auprés de saint Maure. La fortune ne fut pas favorable à Doria; mais il ne montra pas moins de courage & de conduite dans sa retraite, que dans ses victoires precedentes. Il ne laissa pas même de prendre Castelnovo dans le Golfe de Cattaro, sur la fin de la campagne. Barberousse ayant passé devant le port de Genes, envoya demander au Senat Hameth Reys Saleth, fils de Sinan Pacha, ce qui lui fut refusé, parce qu'il s'étoit fait Chrétien; mais ce Corsaire commit de si grandes cruautez tout le long de la côte, pour se venger de ce refus, qu'on fut contraint de lui accorder sa demande. 1538.

Rincon avoit negocié avec tant d'adresse les affaires de France à Constantinople, que le Roi aprés l'avoir fait Gentilhomme de sa Chambre, résolut de l'envoyer à Soliman, non plus en qualité d'agent secret, mais comme Ambassadeur; & de peur que les Espagnols qui le haïssoient, d'autant plus qu'il étoit de leur Nation, ne traversassent son voyage; Cesar Fregose que le Roi envoyoit en qualité d'Ambassadeur ordinaire à Venise, fut chargé de le conduire en sureté jusques là. Fregose arriva le premier à Suze, parce qu'il y vouloit voir la Compagnie de Gendarmes, dont on venoit de lui donner le Commandement. 1541.

1541. Langey Gouverneur de Turin, qui entretenoit des espions par toute la Lombardie, fut averti que le Marquis du Gast avoit disposé des embuscades vers les principales Rivieres du Duché de Milan: il étoit aisé de deviner que le voyage de Fregose & de Rincon en étoient la veritable cause; mais il ne fut pas si facile de le persuader aux deux Ambassadeurs. Langey leur écrivit de ne passer pas au delà de Rivolli, qu'il ne les eût entretenus, & les y alla attendre la nuit du premier Juillet 1541. Il leur montra des avis de bonne main, qui portoient, que le Marquis du Gast avoir sçû qu'ils étoient dépêchez l'un à Venise, & l'autre à Constantinople, & qu'il en vouloit également à tous deux, l'un pour être Espagnol naturel, & l'autre pour être le seul banni de Genes, dont la hardiesse & les intrigues donnoient de l'inquietude à Doria. Qu'on avoit prévû qu'ils traverseroient le Duché de Milan par eau plûtôt que par terre, à cause que Rincon étoit si chargé de graisse qu'il ne pouvoit presque plus monter à cheval. Langey ajoûta que si Fregose & Rincon vouloient se fier à lui, il les feroit passer, en trompant la vigilance des Espagnols; qu'un Capitaine de la garnison nommé Hercule Visconti, les iroit prendre le lendemain, aussi-tôt que le Soleil seroit couché, & les conduiroit avant le point du jour au Château de la Sisterne, dans l'Astezan, où il y avoit une garnison Françoise. Que les portes de cette place demeureroient fermées tant qu'ils y seroient, & qu'ils s'y reposeroient en attendant l'entrée de la nuit; qu'ils continueroient leur route jusqu'au Château du frere de Visconti, qui pour conserver les biens de sa maison, avoit suivi le parti d'Espagne; qu'ils y seroient en sureté, & que la troisiéme nuit ils entreroient dans le Plaisantin, où ils n'auroient plus rien à craindre, parce que les Espagnols n'oseroient les poursuivre sur les terres du saint Siege.

Cette

Cette offre paroissoit trop avantageuse pour être refusée : Rincon qui en devoit être le premier incommodé, fut sur le point de l'accepter, aprés que Langey lui eut montré un cheval d'Espagne qui alloit l'amble, & fort aisé à monter, qu'il vouloit lui prêter. Mais Fregose se piqua d'honneur à contre-temps, & repartit que le Roi l'avoit chargé de la personne de Rincon, dont il étoit obligé de répondre. Que les Italiens n'étoient pas capables du crime dont on les soupçonnoit, & que quand il s'en trouveroit d'assez méchans, ce ne seroit pas le Marquis du Gast, qui avoit trop de probité & de soin de sa reputation ; que lui Fregose avoit promis au Roi de mener Rincon à Venise par le Pô, & qu'il n'attendoit pour partir que les barques que Langey devoit fournir. En achevant ces mots il mit l'ordre de sa Majesté entre les mains du Gouverneur de Turin. Rincon n'osa le dédire, en partie par complaisance, & en partie de peur d'être blâmé, si leur voyage avoit un succez malheureux ; outre que la bienséance n'y auroit pas été trop bien observée, en faisant marcher des Ambassadeurs durant les tenebres. 1541.

Langey les voyant obstinez dans leur premier sentiment, fut contraint de faire équiper deux barques, & les pourvoir de huit bons rameurs. Fregose & Rincon s'embarquerent sur la premiere avec le Comte Camille de Cessa, Lieutenant de la Compagnie du même Fregose, & l'autre servit à porter leur train. Ils ne furent pas plûtôt arrivez à la Tour de Simenne, prés du Vorlin, qu'ils trouverent un nouveau Courier de Langey dépêché pour les avertir qu'on lui mandoit de toutes parts que les Imperiaux étoient au guet pour les assassiner ; qu'il n'y avoit plus de salut pour eux s'ils alloient plus loin, & que s'ils étoient determinez à perir, sur la

dans l'information qu'il avoit premeditée: il
1541. musa de cette sorte, jusqu'à ce qu'il eut g
un domestique du Castellan de Pavie, qui
sourdement une grille de la prison où l'on
renfermé les rameurs de Fregose, les assassi
les autres, qui en ayant quelque lumiere,
voient servir à son dessein. Le même d
stique les fit tous sauver, & leur donna de
gent pour aller à Plaisance, où Langey vo
faire sa procedure, comme en lieu neut
seur. Toutes ces personnes déposerent les
constances du fait, avec une exactitude trop
pour être révoquée en doute. Ils marquere
nombre des assassins, leurs noms, de quell
tion ils étoient, combien de coups ils av
portez, premierement à Rincon & dep
Fregose. Comment ils avoient arrêté le C
te Camille & les autres personnes trouvées
la même barque où ils les avoient menez, à q
heure, en quel ordre, par quels sentiers
tournez, par quelle porte on les avoit fait e
dans Pavie, à quelle heure ils étoient e
en prison, à qui ils avoient été livrez, &
bien ils y avoient demeuré.

L'évasion de tant de gens fit assez juge
Marquis que ce qu'il pretendoit cacher
seroit pas long-temps: neanmoins comme
sçavoit pas encore que Langey y eût cont
il n'aprehenda pas que le Gouverneur de T
en profitât. Il continua de lui mander
avoit découvert deux causes toutes different
meurtre, & qu'il ne restoit plus qu'à di
guer la vraye d'avec la fausse: l'une étoit fo
sur une querelle prétenduë de Fregose avec le
d'Urbain: l'autre ne consistoit qu'à des in
que les Genois avoient fait le coup. D'où le
quis concluoit que ç'avoit été par l'ordre de D
Langey persistoit à feindre en attendant qu

information fût achevée, & ne cherchoit qu'à 1541.
gagner du temps. Le Marquis y contribua sans y penser, en lui demandant la permission d'envoyer en France le même Comte de Landriano, pour representer son innocence à sa Majesté.

Le Roi s'expliqua en des termes dont le sens étoit, qu'il ne pouvoit croire que ses Ambassadeurs eussent été tuez, & qu'il aimoit mieux se persuader qu'ils avoient été arrêtez par des gens qui vouloient avoir leurs chiffres & leurs instructions. Landriano retourné dans le Duché de Milan, trouva le crime averé, & l'information publiée à Plaisance, d'où l'on en avoit envoyé des copies autentiques dans toutes les Cours des Princes Chrétiens. Le Marquis ne pensa pour lors qu'à se défendre par un manifeste, qui pour être extremement vain, ne laissoit pas d'éblouïr le vulgaire. Langey qui n'en vouloit pas avoir le démenti acheva de le confondre, en justifiant par de nouvelles informations que le crime avoit été commis par des Espagnols qualifiez qui étoient ses Officiers, & résidoient auprés de sa personne. Qu'il y avoit eu plusieurs allées & venuës du chef de l'entreprise vers le Marquis, & lettres sur lettres du même Marquis à ce chef avant le meurtre? que ceux qui devoient exécuter le complot, aprés l'avoir formé avec lui dans son Palais, étoient sortis de Milan par diverses portes, & se rejoignant en chemin, étoient arrivez de nuit au Château de Pavie, où ayant pris d'autres Espagnols, ils s'étoient allez mettre en embuscade sur le lieu, & trois jours aprés ils avoient accompli leur dessein; & qu'enfin étant retournez vers le Marquis, ils lui avoient demandé recompense. Aprés des preuves si convaincantes, le Roi résolut de déclarer la guerre aux Espagnols, pour tirer raison de l'injure reçuë en la personne de ses Ambassadeurs, & fit entrer cinq

ar-

mées par cinq endroits differents dans les Etats de l'Empereur.

1543. En Juin 1543. Charles-Quint s'embarqua sur la flotte qu'André Doria lui avoit menée à Barcelone, & descendit à Genes. Il y trouva le Cardinal Farnese & le Duc de Florence qui s'y étoient rendus pour le saluër. Ce Duc qui passoit pour le plus adroit politique d'Italie, avoit un motif de son voyage plus pressant que celui de faire une civilité à sa Majesté Imperiale. On connut bientôt qu'il s'étoit admirablement prévalu de l'occasion que la fortune lui avoit offerte pour se rendre Souverain absolu, au lieu qu'il ne l'étoit auparavant que par bienséance: la grace qu'on lui avoit faite étoit de la nature de celles que l'Empereur accordoit aux Souverains, & dépendoit en quelque maniere de lui, puisqu'on avoit retenu d'une main, ce qu'on lui avoit donné de l'autre. On l'avoit à la verité investi de tout le domaine de Florence & de Pise; mais il étoit resté des garnisons Imperiales dans les Citadelles de Florence & de Livourne. Comme ces places étoient les clefs de ces deux Etats, les troupes que l'Empereur avoit dans le Duché de Milan auroient pû s'emparer de la Toscane, à la premiere division qui seroit survenuë entre le nouveau Prince & ses sujets, jaloux de recouvrer leur liberté. Le pretexte que Charles-Quint avoit pris pour les garder étoit que le Duc n'avoit pas assez de credit dans la Toscane pour les conserver par lui-même. Ce pretexte n'étoit pas capable d'ébloüir un esprit aussi pénetrant que celui du Duc: il se gouvernoit depuis huit ans avec tant de prudence, que les Florentins n'avoient eu aucune occasion de se plaindre de lui, ni de regreter leur ancien Gouvernement, & ainsi la protection de l'Empereur lui étoit inutile. Dans cette confiance il se hazarda de proposer, & même de

presser qu'on lui restituât les deux Citadelles. 1543.

Charles Quint n'osoit le mécontenter, parce qu'ayant dessein de tourner ses principales forces contre le Duc de Cleves, & ensuite contre la France, il ne pouvoit laisser en Toscane un ennemi qui avoit prés de deux millions d'or dans ses coffres, sans hazarder le Duché de Milan: d'un autre côté la jalousie de rendre le Duc indépendant étoit si forte dans l'ame de l'Empereur, qu'il épuisa toutes les défaites que la politique pouvoit lui inspirer pour s'exempter de restituer les Citadelles. Le Duc qui n'étoit pas moins habile que lui dans la science du cabinet, le suivit par tous les détours qu'il prenoit, à dessein de donner le change, & le convainquit à ses dépens de la verité de sa devise, qu'un homme qui prenoit bien son temps en valoit deux. L'Empereur s'étoit imaginé que le Duc, dont l'humeur étoit ménagere, ne le rembourseroit pas des frais qu'il prétendoit avoir faits pour la garde des places: il les demanda dans cette vûë; mais le Duc ne s'amusa pas seulement à les contester, quoi qu'il eût pû justifier par les quittances des Gouverneurs que s'étoit lui qui en avoit entretenu les garnisons. L'Empereur fit monter ses frais à deux cens mille écus; & le Duc offrit de les payer contant. L'Empereur demanda un prest de pareille somme, & le Duc qui prevoioit que ce seroit autant d'argent perdu, disputa si bien le terrain, qu'il obtint une remise du quart. Enfin l'Empereur temoigna qu'il avoit besoin des troupes de Toscane qui étoient alors les meilleures de l'Italie. Le Duc qui se prometoit d'en lever bien tôt d'aussi bonnes, les accorda sans hesiter, & consentit qu'Etienne Colonne son General, qui étoit le plus habile Officier de guerre qu'il y eût en Italie,

prit

prît parti avec sa Majesté Imperiale ; ainsi les difficultez se trouvant surmontées à mesure qu'on les faisoit naître, l'Empereur fut obligé presque malgré lui de recevoir l'argent du Duc, & de lui rendre ses Citadelles.

1544. En 1544. Strossi en revenant de Piedmont avec l'armée de France, qui n'étoit plus que de cinq mille hommes, passa par Seravalé, dont Spinola étoit Seigneur. Ce Genois avertit les Imperiaux par un coup de canon, de l'arrivée de ces troupes. Les Imperiaux se mirent incontinent en marche: Rodolphe Baglioné qui menoit l'avantgarde, composée de Florentins & des troupes du Pape, commandées par Julien Cesarini, qui faisoient en tout trois mille hommes, se logea sur une coline couverte de vignes. Il fut suivi par ce qui étoit resté de l'Infanterie de Naples, aprés la bataille de Cerisolles. Le Prince de Salerne menoit l'arriere-garde, avec le Colonel Hypolite de Correge, & le Comte de Nonclare, Colonel d'un autre Regiment. Magi commença l'escarmouche avec cent Chevaux, & envoya demander au Prince de Salerne cinq cens fuziliers. Magi n'ayant pas été soutenu à temps, fut contraint d'abandonner le passage d'une riviere qui separoit les deux armées. Strossi entra le premier dans le gué, à la tête de son escadron, & poussa si vivement ceux qui étoient sur la coline, qu'il les mit en fuite, & leur prit sept drapeaux avec deux pieces d'artillerie. Les Florentins ayant été mis en desordre, Baglioné les rallia, & les ramena au combat. Ils furent soûtenus par Malespine, qui donna le loisir au Comte de Lanoy & au Prince de Salerne de s'avancer. Strossi voyant son escadron plier, voulut se retirer à Novi ; mais comme il faisoit un mouvement pour prendre cette route, les Imperiaux chargerent ses troupes en flanc, & acheverent de les rompre. Il n'y eut personne de consideration tué dans ce combat

pliffes des Urfins ; mais il y eut un grand nombre de prifonniers, & entr'autres le Duc de Somme, le Comte Georges Martinengo, & plufieurs bannis de Naples. 1545.

Toutes les tentatives que les étrangers avoient faites pour s'emparer de Genes, n'avoient pas réuffi, comme on l'a pû voir. André Doria qui lui avoit procuré fa liberté, fe contentoit d'en joüir en repos. La Republique pour reconnoître les obligations qu'elle lui avoit, lui rendoit des honneurs extraordinaires ; mais toutes ces déferences n'empêchoient pas que les principaux Citadins ne fuffent fcandalifez par le choix de celui de fes parens qu'il venoit d'adopter. Il avoit jetté les yeux 1546. fur Jeannetin Doria fon coufin, dans un degré fort éloigné, âgé de vingt-huit ans feulement, & brave de fa perfonne, mais infolent & prefomptueux. Avec ces qualitez il ne pouvoit manquer de fe rendre bien-tôt odieux dans une Republique où la Nobleffe ne pouvoit fouffrir aucune diftinction.

On ne fçait fi Doria avoit ignoré les imperfections de Jeannetin, ou fi les connoiffant il les avoit imputées à fa mauvaife éducation, & efperé qu'il s'en corrigeroit. Thomas Doria pere de Jeannetin, s'étoit trouvé reduit à une fi grande pauvreté, qu'il avoit été contraint de faire apprendre à fon fils le mêtier d'ouvrier en foye, pour luy donner moyen de gagner fa vie. Dans une profeffion fi peu conforme à fa naiffance il n'y avoit pas lieu de s'étonner qu'il eût pris une fi mauvaife teinture : cependant ces grands défauts qui fautoient aux yeux de tout le monde, n'empêcherent pas André Doria de le faire recevoir en furvivance de toutes fes charges. Il lui avoit fait prendre parti avec l'Empereur, & des liaifons fort étroites avec les Efpagnols, afin que leur protection le maintint aprés fa mort dans le rang où il l'avoit élevé. Il accoûtuma infenfiblement les Nobles de Genes à

1546. le traiter avec les mêmes respects, que s'il eût été beaucoup au dessus d'eux par sa naissance & par son merite. Jeannetin de son côté ne gardoit pas toute la moderation necessaire pour s'exempter de la jalousie que son élevation pouvoit lui attirer. Bien loin de s'opposer aux déferences extraordinaires qu'on lui rendoit, il les recevoit comme un hommage qui lui étoit dû : par une conduite si irreguliere il se faisoit beaucoup d'ennemis, & empêchoit qu'on ne s'empressât de lier commerce avec lui.

Le plus considerable d'entre ces Nobles étoit Jean Loüis de Fiesque, chef de la plus illustre & la plus ancienne maison de Genes : il contoit dans sa maison deux Papes, & douze de ses ancêtres Comtes Souverains de Lavagne, il joüissoit de plus de deux cens mille écus de rente : son esprit étoit des plus élevez & des moins prévenus par les maximes ordinaires : il avoit de l'ambition & de la hardiesse, & il ne lui manquoit aucune de qualitez naturelles & acquises, qui servent à l'exécution des plus grands desseins. L'oisiveté dans laquelle vivoient tous les Nobles à Genes, ne convenoit guere avec ces heureux talens Le Comte de Lavagne qui aimoit la gloire, n'y trouvant point d'occasion de se faire distinguer de ceux qui ne le valoient pas, il ne pensoit qu'aux moyens d'en faire naître quelques-unes, & de forcer, pour ainsi dire, la fortune à lui rendre justice. Cependant le défaut des conjonctures propres à se signaler auroit mis des bornes à ses desseins ambitieux, quoi qu'il n'eût encore que vingt-deux ans, & il se seroit tenu dans le rang que les loix de son païs lui avoient donné, si l'élevation de Jeannetin ne lui eût fait perdre l'esperance d'obtenir des emplois convenables à ses belles qualitez. Comme l'adoption de Doria donnoit à Jeannetin, aprés lui, le commandement des armées de la Republique durant la guerre, & l'ad-

l'adminiſtration de la police pendant la paix, le 1546.
Comte ne voyoit plus rien à quoi il pût prétendre, & tout ce qu'on lui pouvoit donner étoit au deſſous de lui.

Outre ce chagrin, il en eut un autre plus délicat & plus ingenieux à le tourmenter. Il avoit aſſez étudié Jeannetin pour connoître qu'il ne falloit attendre de lui qu'une extrême défiance, & par conſequent un abaiſſement continuel de ceux qui avoient du merite & de la capacité pour les affaires d'importance. C'étoit aſſez d'être grand par ſa naiſſance, & conſiderable par ſes bonnes qualitez pour donner de l'ombrage à ce preſomptueux, qui vouloit attirer à ſoi toute la reputation & toutes les forces de la Republique.

Ces deux conſiderations jetterent le Comte dans le deſeſpoir de s'agrandir en ſervant ſa patrie, il crut devoir prévenir par ſon eſprit & par ſon courage les ſuites fâcheuſes de la grandeur de Jeannetin ſi contraires à la ſienne. Il ſe trouva dans la neceſſité de ruïner la puiſſance des Doria avant que le temps eût accoûtumé le peuple de Genes à la ſupporter. Comme il étoit impoſſible d'ébranler cette puiſſance par une autre voye qu'en changeant le Gouvernement de ſa Ville, il ne fit plus de ſcrupule de donner à la Republique une nouvelle forme : il diſſimula neanmoins ſon deſſein juſqu'à ce qu'il eût trouvé des perſonnes capables de le ſeconder ; mais ſoit que ſes amis penetraſſent malgré lui les penſées qui occupoient ſon eſprit, ou qu'ayant les mêmes intentions, ils vouluſſent le porter à executer l'entrepriſe qu'il meditoit depuis long temps en ſecret; il y fut confirmé par les perſuaſions d'un plus grand nombre de perſonnes qu'il ne ſe l'étoit d'abord imaginé. Il fut ſurpris de trouver au nombre des mécontens pluſieurs Nobles qu'il avoit crû entierement attachez aux intereſts des Doria, & ce fut par ceux là qu'il ſe trouva plus puiſſamment ſollicité.

Le

1546. Le Comte bien loin de leur applaudir, les écouta avec des marques de chagrin, qu'il étoit bien éloigné de ressentir. Il prenoit garde neanmoins de ne les pas rebuter tellement qu'ils n'osassent plus renoüer un semblable entretien. Il ne leur témoignoit pas seulement qu'il fût capable de faire la moindre reflexion sur les overtures qu'on lui faisoit, jusqu'à ce qu'il fût bien persuadé de la sincerité & de la constance de ceux qui lui avoient parlé. Sa prévoyance s'étendit ensuite au dehors : il songea à se mettre en état de s'opposer à la flotte d'Espagne, & aux troupes du Duché de Milan, qui ne pouvoient manquer d'assieger Genes aussitôt qu'elle auroit changé de Gouvernement, puisque le plus grand interest qu'avoit Charles Quint en Italie, consistoit à maintenir la Republique dans l'état où Doria l'avoit mise. Le Comte de Lavagne ne pouvoit soûtenir une si grande puissance, qu'en prenant des mesures avec la France, & s'assurant de son armée navale, & des forces qu'elle entretenoit dans le Piedmont, ce fut aussi à quoi il s'appliqua.

Cesar Fregose eut la premiere commission de sonder François I. sur une matiere si délicate ; mais l'obstination qu'il eut à cacher le nom du chef de l'entreprise, & les mesures qu'on prenoit pour l'executer rendirent sa négociation inutile. Fiesque au lieu de se rebuter du mauvais succés de cette tentative, changea seulement d'Agent ; il envoya en France le Capitaine Gonzague, plus adroit & mieux instruit que Fregose. Gonzague ne s'amusa pas à representer au Conseil d'Etat l'obligation que la France avoit aux Fiesques, & les grands services qu'elle en avoit tirez dans les occasions passées. Il dit seulement en peu de mots, que l'unique moyen de chasser l'Empereur du Duché de Milan, étoit d'ôter la communication de ce Duché avec le reste de ses Etats, en délivrant Genes de la tirannie des Doria, qui

gou-

ouvernoient la Republique, suivant les ordres 1646.
u'ils recevoient tous les huit jours d'Espagne.

Cette remontrance eut tout l'effet qu'on en pouoit esperer. Quoi que la mort du Chancelier du ’rat & la disgrace du Connêtable de Montmoency eussent délivré Doria de ses deux plus grands unemis, ceux qui restoient dans le Conseil ne lui urent pas plus favorables. Le Dauphin ne pou’oit souffrir que Doria lui retint l'Etat de Geıes qui faisoit une partie de la succession de a mere ; le Comte de saint Pol à qui le Roi léferoit beaucoup, se souvenoit encore que le même Doria avoit été cause de sa défaite & de a prise à Landriano, par l'avis qu'il avoit donıé aux Espagnols des incommoditez de sa marhe. Le Cardinal de Tournon étoit piqué des obstacles mis à son voyage de Rome, & l'Aniral Dannebaut se promettoit d'avoir le commandement de l'armée, qui seroit employée pour recouvrer le Duché de Milan, aprés la révolution de Genes : ainsi l'interêt des Ministres s'accordant avec celui de l'Etat, Gonzague fit aisément approuver sa proposition. Il tira promesse que la France renonceroit en faveur du Comte de Lavagne, à tous les droits qu'elle avoit sur Genes, immediatement aprés qu'il auroit executé son entreprise : il reçut le pouvoir necessaire pour appeller les troupes du Piedmont quand il seroit temps, & choisit lui-même dans le port de Toulon les galeres & les vaisseaux qui devoient être équipez pour le même dessein.

Le Comte aprés avoir pris ses mesures avec la France songea à mettre le Saint Siege dans ses interests, il se rendit à Rome sous pretexte de divertissement ; mais en effet pour communiquer plus aisément son dessein au Pape Paul III. & pour s'instruire mieux des intentions de sa

Saint-

[illegible] & Doria [illegible] enfen- 15.5
ce, pour [illegible] d'éclair-
cir [illegible] pas été
[illegible] avoit été
contraire. Imperiale [illegible] pas été plus
heureux, étant demeuré orphelin & sans biens dans une si grande jeunesse. Il étoit pourtant assez bien partagé pour les qualitez de l'esprit & du corps, ce qui avoit obligé Doria de lui donner de l'emploi sur ses galeres. Aprés y avoir servi long temps & fait des gains considerables, il lui prit envie d'être Ecclesiastique. Doria bien loin de l'en détourner l'y confirma, en lui procurant l'Evêché de Lagone au Royaume de Naples. Imperiale se plut extrémement dans son Diocese, soit qu'il aimât les delices, ou qu'il fût las de la vie tumultueuse qu'il avoit menée. Il resida dans son Evêché, il y transporta ses effets, il y acheta de belles terres, & se souvenant sur la fin de sa vie des obligations qu'il avoit à Doria, il l'institua par testament son heritier universel. Sa derniere volonté fut contestée par les Officiers du saint Siege, qui prétendirent que toute la succession du deffunt appartenoit au Pape. L'affaire fut portée à Rome, où Doria qui trouvoit dans les mémes personnes ses Juges & ses parties, perdit entierement sa cause.

Le tribunal de la Rote en prononça la Sentence, sans y apporter d'adoucissement. La Cour de Rome qui vouloit garder quelque ménagement avec Doria, lui offrit de lui laisser toute la succession que ce jugement venoit de lui ôter, pourvû qu'il la voulut recevoir comme une pure grace du saint Siege. Doria le plus fier de tous les hommes à l'égard de ceux qui prétendoient prendre sur lui quelque empire, quoi qu'il ne le fût pas naturellement, aima mieux renoncer à cet avantage, que l'accepter par une soumission qu'il estimoit

in-

indigne de lui : il jugea plus à propos de se dédommager par une autre voye, & il prit si bien ses mesures, qu'il enleva quatre galeres du Pape. 1546.
Le Comte qui en étoit instruit, espera de tirer un grand avantage du chagrin du Pape : il s'adressa d'abord au Gardinal Augustin Trivulce, protecteur de France, qui passoit pour le plus éclairé du Sacré College. Trivulce ne reçût d'abord Fiesque que comme un homme qui lui étoit allié ; mais aprés qu'il fut informé de ses desseins & des mesures qu'il avoit prises, il tacha de l'y confirmer, prit avec lui d'étroites liaisons, & lui donna des moyens infaillibles pour obtenir des conferences secretes avec le Pape, sans qu'il parût s'en méler. Fiesque n'eut pas plutôt entretenu deux ou trois fois sa Sainteté, qu'il reconnut qu'elle ne souhaittoit pas moins que lui que Genes changeât de Gouvernement, & que son aversion pour Doria n'étoit ni moins forte ni moins interessée que la sienne ; outre le motif general d'ôter à l'Empereur, déja trop puissant, un homme qui avoit retabli ses affaires en Italie, lorsqu'elles paroissoient desesperées. La maison des Doria étoit la seule qui se fût opposée depuis dix ans à l'élevation de celle du Pape ; elle avoit empêché les Farneses de chasser les Medicis de Florence, & de prendre leur place : elle avoit rompu la negociation du Saint Siege avec l'Empereur, pour obtenir l'investiture du Duché de Milan, en faveur du Duc de Parme : elle avoit détourné sa Majesté Imperiale d'accorder l'investiture de la Toscane à Octavien Farnese, en lui faisant épouser sa fille naturelle, de peur que les forces de ce nouveau Souverain, jointes à celles de l'Etat Ecclesiastique, n'entreprissent sur le Duché de Milan : elle avoit encore rendu inutile les deux entreveuës de sa Sainteté & de l'Empereur, en persuadant à ce dernier d'éluder autant qu'il pourroit l'agrandis-

1548. dissement du même Octavien son gendre, da la Lombardie, parce que rien ne seroit capable demembrer de la Monarchie Espagnole ce qu'il t noit dans l'Italie, tant que la Republique de G nes conserveroit la même forme du Gouverneme que Doria lui avoit donnée.

Le Pape informé par des voyes inconnuës, ma certaines, que c'étoit de la part de Doria que c obstacles étoient venus, fut ravi de trouver le Con te de Lavagne dans des dispositions si conformes ses sentimens; outre que l'entreprise qu'il avo formée devoit le délivrer de son plus redoutab ennemi, sans qu'il y contribuât. Elle obligeo encore l'Empereur de recourir au saint Siege, s' vouloit conserver le Royaume de Naples & le Du ché de Milan. Ces considerations porterent l Pape à fomenter l'ambition de Fiesque, & à lu fournir de nouveaux moyens pour entreprendr sur Genes.

Le Cardinal Trivulce avoit d'abord regardé l projet de Fiesque, comme une idée également dan gereuse & chimerique, parce qu'il n'avoit pas cr qu'il fût de l'interest du Pape d'y concourir; mai lors qu'il fut mieux informé des sentimens de S Sainteté, il examina avec plus de soin les mesure que le Comte avoit prises. Il tâcha de lui en repre senter les difficultez dans toute leur étenduë, bien moins pour l'en détourner que pour l'exciter à le prévenir. Il lui remontra que le peril qui se rencon troit dans l'exécution, étoit le moindre de ceux qu'il eut à surmonter, & qu'il y avoit bien plus de précaution à prendre pour se maintenir dans le po ste où tendoient ses desseins, qu'à l'occuper: Qu s'il n'avoit point d'autre but en surprenant Genes que de supplanter les Doria, & de se mettre en leu place, il n'auroit pas une grande satisfacton de vi vre dans une Republique, où il ne pouroit trouve aucun moyen legitime de s'élever: que son illustr nais

ſtance,& ſon merite éclatant mettroient fort peu difference entre ſa perſonne, & celles des autres bles. Que s'il prétendoit ſe rendre Souverain de nes, & ſe maintenir dans cet Etat, ſans cher-r la protection de l'Empereur ou du Roi tres-rétien, quand il feroit aſſez heureux pour évi-la jalouſie de la Noblesse & la fureur du peuple, 'il auroit privé de ſa liberté, il ne le ſeroit pas aſ-: pour reſiſter aux Eſpagnols, s'ils s'obſtinoi-: à le ruiner: d'où le Cardinal Trivulce concluoit e ſi le Comte de Lavagne vouloit ſe conſerver ns le poſte qu'il vouloit occuper, il falloit ne-ſſairement qu'à l'exemple de Fregoſe, il ſe con-ıtât de la proprieté de Genes, en rétabliſſant les ançois dans la Souveraineté de cet Etat; qu'alors Roi tres Chrétien lui donneroit la paye & le mmandement de ſix galeres entretenuës en tout nps, pour la ſeureté de la côte; qu'il mettroit ux cens hommes de garniſon à ſon choix, dans forteresse de Montobio, le feroit Capitaine de nt hommes d'armes, & lui accorderoit une nſion de dix mille écus. 1546.

Le Comte qui avoit trop d'ambition pour ſe re-ndre à conquerir une Souveraineté pour autruy, : put goûter cette propoſition; cependant com-e il avoit intereſt de ne pas rebuter les François, de ne donner aucune atteinte à la négocia-on de Gonzague, il ſe contenta de remercier le ardinal de ſes bons conſeils, & lui demanda du mps pour déliberer ſur une matiere ſi importan-. Il eſt vrai qu'il eut peine lui-même à ſe déter-iner, & que les raiſons alleguées par Trivulce, firent long-temps balancer, s'il devoit prendre : plus forts engagemens avec la France, ou exé-ıter ſon entrepriſe avec ſes propres forces: il y eut ême des momens où il fut tenté de l'abandon-:r entierement; mais enfin les ennemis contri-ierent ſans y penſer à faire ceſſer ſes incertitudes.

1546. Jeannetin porta son insolence jusqu'à mépriser generalement tout le monde ; il traita Fiesque depuis son retour de Rome avec tant de fierté, que ce Comte quelque dissimulé qu'il fut, ne put s'empêcher d'en témoigner du ressentiment : il lui échapa même des paroles, dont le sens étoit qu'il ne consentoit pas à la servitude de ses Concitoyens.

Cependant le Cardinal Trivulce aprés avoir fait réflexion sur son entretien avec le Comte, s'apperçut qu'il l'avoit trop pressé puisqu'il étoit infaillible qu'il seroit obligé de se jetter entre les bras de la France, ne pouvant se maintenir autrement dans sa nouvelle conquête. Le Cardinal, pour reparer cette faute, envoya à Genes Nicolas Sfondraro Gentilhomme de Savone, & allié de Fiesque, pour lui declarer que François I. se contentoit du traité de sa Majesté avec Gonzague, & ne demandoit autre chose, sinon que le Comte prît de si justes mesures pour l'execution de son dessein, que rien d'imprévu ne fût capable de le traverser. Ce relâchement que Fiesque attribuoit à la generosité du Roi, fit une telle impression sur l'esprit de ce Comte, qu'il renvoya Sfondrato à Trivulce, avec ordre de l'assurer que la France auroit toûjours la meilleure part dans une chose dont elle s'étoit si honnêtement desistée ; mais Sfondrato n'étoit pas beaucoup éloigné de Genes quand Fiesque le rappella, pour examiner de nouveau la réponse qu'il venoit de lui faire avant que de le renvoyer au Cardinal. Il crut cette matiere trop importante pour se déterminer de lui-même, & voulut prendre les avis de deux personnes ausquelles il avoit une entiere confiance : l'un étoit Raphaël Sacco, Juge des terres de sa maison, & qu'il sçavoit être entierement dévoüé à ses interests. Sacco s'étoit acquis de la creance par l'exactitude & la durée de ses fideles services : il avoit de la force & de

la facilité dans l'expression; mais sa timidité le rendoit absolument incapable des conseils violens. 1546.
Si le Comte lui eût demandé s'il devoit exécuter ou abandonner l'entreprise, il est indubitable qu'il auroit employé toute son éloquence pour l'en dissuader; mais comme la proposition se reduisoit à sçavoir s'il falloit se servir de l'assistance que les François offroient pour surprendre Genes, ou si le Comte ne devoit hazarder que sa personne, & celles de ses partisans, Sacco répondit que si l'entreprise étoit entierement resoluë, il étoit necessaire d'en partager le peril avec les François, sur l'ancienne maxime qui défendoit de ménager ses Alliez dans les conjonctures où l'on hazardoit ses biens, sa famille, sa fortune & sa vie: il ajoûta que la partie étoit trop inégale entre le Comte de Lavagne d'une part, & les forces d'Allemagne, d'Espagne & d'Italie de l'autre. Qu'une Ville pouvoit bien être surprise par un particulier, puisqu'il n'avoit besoin pour cela que d'intelligence ou de hardiesse; mais qu'il faloit immediatement aprés se resoudre à perdre le fruit de tant de peines, si l'on ne s'étoit assuré par avance de secours & d'alliance.

Le Comte aprés avoir écouté Sacco, voulut consulter Verrina, qui n'avoit pas moins de liaisons, d'amitié & d'interest avec lui; mais dont le genie étoit tout à fait contraire à celui du confident qui venoit de parler; il avoit les sentimens élevez, impetueux, & portez aux grandes actions; mais il ne prenoit pas assez de soin d'en examiner la qualité ni les suites. Il avoit été toute sa vie ennemi de Doria, & ne pouvoit par une autre voye, qu'en partageant leurs richesses avec Fiesque, payer les sommes immenses qu'il devoit à ses creanciers, ni soûtenir la prodigieuse dépense à laquelle il s'étoit engagé: il ne s'amusa pas à convaincre le Comte de la necessité d'exécuter une entreprise à laquel-

1546. le il le croyoit résolu ; il lui dit seulement qu'il n'étoit pas alors besoin de plus grandes forces pour réüssir dans son dessein, que de celles qui dépendoient de lui, puisqu'il n'y avoit que deux cens cinquante hommes dans Genes, & que les galeres de Doria étoient entierement desarmées. Fiesque s'arrêta à ce dernier avis, & renvoya Sfondrato avec une lettre au Cardinal Trivulce, qui ne contenoit que des remercimens, & une assurance d'observer le traité de Gonzague. Il s'apliqua ensuite à accroître le nombre de ses amis & de ses partisans, par des civilitez extraordinaires, & par des liberalitez inépuisables.

Il prit une conduite moyenne, entre la negligence affectée & le trop d'empressement, quoi qu'il ne perdît aucune des occasions qui pouvoient avancer son dessein : il n'en parla jamais à contre tems, & ne témoigna aucune impatience d'en voir le succez. Il ne changea pas tout d'un coup sa maniere de vivre : son esprit ne parut ni inquiet ni trop occupé de ses meditations. Il ne laissa rien échaper qui pût faire entrer en défiance les partisans des Doria : plus il se sentoit pressé de son ambition, plus il témoignoit de pente pour le repos, & pour la douceur de la vie privée. Comme il avoit une adresse inimitable pour augmenter sa reputation, il vécut en sorte que tout ce qu'on remarquoit de plus excellent en lui, paroissoit venir plûtôt du fond de son naturel, que d'une conduite étudiée. Il avoit l'abord toûjours familier, l'air ouvert, égal, agreable & même enjoüé. Sa civilité étoit si generale, que personne ne s'en retournoit d'auprés de lui sans en être charmé ; mais il ne laissoit pas de marquer son discernement par des distinctions obligeantes, qu'il regloit sur le merite & la qualité de ceux qui l'abordoient. Il ne s'informoit des besoins domestiques de ses amis, & des per-

1546

personnes qui pouvoient lui être utiles, que pour les soulager : il les prévenoit souvent par des voyes cachées, pour épargner leur honte. Il gagnoit les pauvres par ses largesses, & les riches ses honnêtetez : il étoit religieux dans ses promesses ; obligeant en toutes occasions, sans que le tems ni les obstacles pussent ralentir son ardeur. Sa maison & sa table étoient ouvertes à tout le monde : sa magnificence alloit jusqu'à la profusion : il avoit tant d'aversion pour l'avarice & pour l'orgueil, qu'il ne pouvoit même souffrir ces défauts en la personne de ses domestiques. Enfin il sçut si bien ménager les inclinations de ceux qui s'engagerent à le servir, qu'il n'y en eut aucun qui lui manquât de fidelité ou de discretion, quoi qu'il eût besoin de tant de personnes, que quand il n'y en auroit point eu d'infideles, il étoit mal aisé qu'il ne s'en trouvât d'imprudens. Si la fortune seconda si bien ses desseins, sa conduite fut toûjours si égale, que les Doria ne prirent aucun ombrage des paroles que l'orgueil de Jeannetin lui avoit tirées de la bouche. Ils les oublierent si bien, ou pour mieux dire, ils se laisserent endormir si profondement, qu'il fut impossible à leurs amis de les réveiller. Les Espagnols avoient pressenti ce qui se tramoit, par le rapport de leurs espions, malgré les précautions que les Conjurez avoient prises pour cacher leurs sourdes pratiques.

Ferrand Gonzague, qui avoit succedé au Marquis du Gast, au Gouvernement du Duché de Milan, fut averti qu'on tramoit quelque chose pour changer l'administration de Genes. Il fit porter à Doria par son Secretaire Maona, le billet qu'il en avoit reçu, & lui envoya ensuite deux memoires sur le même sujet. Ils étoient capables d'inspirer de la défiance au plus assuré de tous les hommes, & par consequent plus que suf-

1546. fisans pour réveiller de son assoupissement un vieillard qui ne pouvoit plus se garantir d'insulte, que par le ministere d'autruy. L'un s'étoit trouvé dans la poche de Cesar Fregose, lorsque le Marquis du Gast l'avoit fait assassiner sur le Pô : il contenoit le dénombrement des amis que la France avoit dans Genes, & Fiesque y étoit à la tête. On y supposoit que c'étoit le Seigneur d'Italie ; sur lequel François I. devoit faire plus de Fond, & qu'il n'y en avoit point de plus propre pour ruiner les Doria par des voyes secretes.

L'autre memoire avoit été écrit par Langey, peu de temps avant sa mort : il y marquoit tout ce qu'il avoit fait pour attirer Fiesque dans les interests du Roi son maître, les sommes d'argent que ce Comte avoit touchées, & l'usage qu'il en avoit fait. Langey avoit écrit à la fin de ce billet de sa propre main ; que ce que l'on attendoit de Fiesque s'exécuteroit tôt ou tard, quoi qu'il parût difficile en toute maniere, & qu'il falloit ménager ce jeune Seigneur, pour empêcher qu'il ne se rebutât dans une entreprise capable d'intimider les plus hardis & les plus experimentez. Il ést assez mal aisé de comprendre comment une instruction si importante avoit échapé à l'exactitude de Langey, & étoit parvenuë entre les mains de ses ennemis.

Il est à croire que cette reflexion rendit suspect à Doria l'avertissement de Gonzague ; & comme il se vantoit de démêler tous les replis du cœur de Fiesque, il ne crut pas le devoir soupçonner sur des témoignages qu'il croyoit supposez. Trois amis du même Doria, qui le prierent en même temps de prendre garde à sa personne, ne furent pas plus favorablement écoutez. Il perdit en cette occasion sa défiance naturelle, & s'abusa *lui-même* pour être trop persuadé de la justesse

de

de son discernement : il supposa que sa longue experience, sa profonde meditation, & son application continuelle, l'avoient tellement élevé au dessus de ceux qui se mêloient de lui donner conseil, qu'il se pouvoit désormais reposer sur la foi de ses propres lumiéres, & negliger impunément celles d'autrui. 1546.

Le Comte qui n'étoit point traversé avançoit tous les jours son ouvrage. Il ne s'amusoit pas à gagner un grand nombre de Nobles, de peur que la jalousie qu'ils concevroient de son élevation, ne les rendît infideles. Il jugea plus à propos de s'insinuer dans l'affection du peuple, par une liberalité plus sensible qu'éclatante, & ses amis en découvrirent bien tôt l'occasion. Les fileurs de soye qui forment un corps de métier considerable dans Genes, se ressentoient alors plus que les autres Artisans des miseres passées : ils n'avoient pû encore se relever de l'extréme pauvreté où la cessation du commerce les avoit précipitez. Fiesque, sous prétexte d'être touché de compassion, manda leur Consul, pour apprendre de sa bouche le détail d'une chose dont il étoit pleinement informé. Il prit les noms des plus incommodez, & leur fournit de l'argent & des vivres en abondance : il les pria de ne point faire éclater ses presens, parce qu'il se contentoit de les secourir en secret, sans en faire une vaine pompe. La douceur & la civilité dont il accompagna une liberalité si peu attenduë, acheverent de gagner si absolument ces pauvres gens, qu'ils furent depuis entierement dévoüez à son service.

Fiesque immediatement aprés s'appliqua à s'assurer des plus considerables Citadins. Il laissa pour cet effet couler insensiblement dans ses discours des paroles de liberté, par lesquels sans laisser penetrer ses intentions, il ne laissoit pas de faire comprendre qu'encore qu'il fût du corps de la Noblesse, il é-

1546. étoit neanmoins touché de l'oppression du peu
Aprés avoir trouvé des alliez, des amis & des
tisans, il chercha des gens de guerre. Il se
valut adroitement d'une conjoncture assez le
qui avoit fait naître quelques semences de divi
dans son voisinage. Le Pape Paul III. avoit in
Pierre Loüis Farnese, des Duchez de Parme &
Plaisance. Le nouveau Duc qui n'avoit pas a
de revenu pour faire bâtir des Citadelles, & p
entretenir des garnisons dans ces deux Villes, c
gnit que les Palavicins, qui possedoient tout le
ritoire des environs, ne formassent quelque en
prise contre elles. Pour se délivrer de ces im
tuns voisins, il demanda à rentrer dans ce Do
ne, qu'il pretendoit avoir été aliené à vil prix.
Palavicins puissans d'eux mêmes, & soûtenus
les ennemis secrets du Pape, se mirent en de
de soûtenir leur droit par les armes. Comm
terres de Fiesque n'étoient separées des leurs
par un torrent, ils partirent de Genes au comn
cement de l'Eté de l'anné 1546. Le prétexte e
plausible, & la raison d'Etat vouloit qu'il pou
à la conservation de ses terres, pendant que
voisins étoient armez. Pendant le sejour qu'il
Lavagne, il remarqua les gens de service qu
trouvoient alors entre ses sujets, & les accoût
aux exercices de la guerre, feignant que c'étoit
qu'ils ne fussent pas surpris si elle passoit jus
eux.

Il n'eut que le temps qu'il falloit pour conn
& pour exercer ses sujets. L'Empereur craig
que la division des Farneses & des Palavicin
rallumât la guerre dans l'Italie, lorsqu'il se
occupé contre les Protestans d'Allemagne,
donna à Ferrand Gonzague, Gouverneur de
lan, de disposer les deux partis à l'accomm
ment, & de se declarer contre celui qui le ref
roit. Le Duc de Parme par le conseil du Pape

pour ne s'attirer pas un ennemi si puissant, ne 1546.
songea plus qu'à faire sa condition meilleure, par un traité. Comme il connoissoit le genie de Fiesque, il lui fit l'honneur de le nommer pour arbitre. Il ne se trompa pas dans son choix, & Fiesque le servit avec tant d'adresse, qu'il lui fit obtenir des Palavicins, plus qu'il n'avoit esperé. Les conferences qu'ils eurent ensemble à l'occasion de ce démêlé, leur donnerent lieu à se faire une entiere confidence de leurs sentimens. Le Duc en fit la premiere ouverture: & quoi qu'il fût accoûtumé à la dissimulation, il ne put faire un secret à Fiesque du dépit qu'il avoit contre l'Empereur. Son mécontentement étoit fondé sur ce que Charles-Quint ayant recherché son alliance, & donné sa fille naturelle en mariage à son fils aîné, il ne laissa pas d'appuyer les Palavicins contre lui: il poussa si avant la sincerité, qu'il avoüa qu'il n'attendoit qu'une occasion pour s'en venger.

Le Comte de Lavagne fut ravi de trouver le Duc dans une disposition si favorable; mais il ne voulut pas s'ouvrir sur ses desseins, qu'aprés qu'il le vit content des avantages qu'il lui avoit procurez par l'accommodement. Quand l'arbitrage fut terminé, il l'informa à son tour des divers sujets de plainte que lui donnoient les Doria, & de l'extremité où sa patience étoit reduite: cette conformité de sentimens plut extremement au Duc, pour des raisons que Fiesque ignoroit encore; outre la haine des Doria qui lui étoit commune avec le Pape, il prévoyoit qu'aussi-tôt qu'il auroit perdu sa protection, quelque soin qu'il prît pour s'établir dans les Duchez de Parme & de Plaisance, les Espagnols travailleroient à l'en chasser: il étoit même persuadé que s'ils n'étoient pas assez forts pour l'entreprendre, ils se resoudroient plûtôt à partager sa dépoüille avec le Pape futur, que de le laisser plus long temps possesseur de deux Villes, qui avoient fait autrefois partie du Duché de Milan. Le seul

1546. moyen de s'en garentir étoit de faire ensorte que l'Etat de Genes changeât de maître, parce qu'alors ils songeroient plûtôt à conserver leur bien, qu'à ravir celui de leurs voisins. Ainsi au lieu d'appaiser l'indignation de Fiesque, il l'irrita davantage, en lui representant que si les deux tiers de l'Italie gemissoient sous la tyrannie étrangere, les Doria en étoient la seule cause, puisqu'ils avoient maintenu les Espagnols dans toutes leurs conquêtes.

Fiesque profita de l'occasion, informa le Duc de son dessein, & lui conta les mesures qu'il avoit prises; il n'en fallut pas davantage pour lier entr'eux une amitié qui coûta la vie à l'un & à l'autre. Le Duc ayant été assassiné par l'ordre de l'Empereur, & le Comte ayant péri dans l'exécution de cette entreprise, comme on le verra dans la suite de cette Histoire. Ils ne se contenterent pas de concerter l'ordre qu'ils devoient tenir pour introduire dans Genes, quand ils en auroient besoin, des gens de guerre, sans qu'on s'en apperçût; ils convinrent aussi des moyens pour retenir dans leurs terres au service de Fiesque deux mille des meilleurs soldats que le Duc & les Palavicins étoient obligez de licentier. Leur prévoyance s'étendit plus loin, ils prirent encore des mesures pour justifier la conjuration de Fiesque, aussi-tôt qu'elle seroit exécutée, pour le faire reconnoître en qualité de Duc & de Souverain legitime de Genes par le saint Siege, & par les autres Puissances de l'Europe, jalouses de l'agrandissement de la maison d'Autriche, & pour engager tous les Italiens à le proteger, & à maintenir par une ligue la forme du Gouvernement qu'il auroit introduite dans sa patrie.

Le Comte de Lavagne aprés avoir pris toutes ces précautions, retourna à Genes sur la fin de l'Automne. Il n'ajoûta rien à sa vie ordinaire, qu'une dissi-

dissimulation plus exacte en ce qui regardoit la maison des Doria ; il augmenta sa vénération pour 1546.
la personne d'André, il le cajola sur la vigueur, & sur la santé dont il joüissoit à l'âge de prés de cent ans : il lia une amitié tres étroite avec Jeannetin, pour faire connoître aux creatures de son oncle, que leur division passée n'avoit servi qu'à les réunir plus fortement. Il feignit de briguer leur faveur, pour obtenir un emploi convenable à sa qualité, dans la guerre de l'Empereur contre les Protestans. Pendant qu'il tâchoit d'éblouïr les partisans de Doria, par ces complaisances affectées, il insinuoit à leurs ennemis que sa perte étoit résoluë il y avoit plus d'un an, dans l'esprit de Jeannetin. Que cet homme injuste & violent qui n'étoit retenu que par la prudence d'André, voyant son oncle sujet à de grandes infirmitez, n'attendoit que sa mort pour exterminer tous les Fiesques, & en avoit donné l'ordre par avance au Capitaine Lercaro : il en montroit des lettres vrayes ou contrefaites si finement, qu'il étoit impossible d'en découvrir la fausseté. Il prouvoit par ces lettres que le même Jeannetin avoit fait diverses tentatives pour l'empoisonner. Il prenoit un autre tour pour engager dans ses interests ceux qui étoient zelez pour la liberté de leur patrie. Il leur montroit des billets d'un confident de l'Empereur, qui lui donnoit avis que la négociation de ce Prince avec les Doria, étoit fort avancée, & que Jeannetin seroit au premier jour investi de la Souveraineté de Genes, aux mêmes conditions que Côme de Medicis l'avoit été dix ans auparavant de celle de Florence. Par ces differens artifices Fiesque essayoit de persuader aux uns & aux autres qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'on ne pouvoit se garentir de la tirannie des Doria, qu'en leur ôtant promptement la vie.

Le Comte de Lavagne voyant que ses discours

1546. avoient disposé les esprits à seconder son dessein, ne songea plus qu'à l'exécuter sans differer davantage. Comme il falloit commencer par l'endroit le plus important & le plus difficile, qui étoit la surprise du port de Genes, Fiesque y avoit déja pourvû. Il avoit acheté quatre galeres sous le nom de son frere Jerôme, qui s'étoit ensuite engagé à servir le Pape, aux mêmes conditions portées par les traitez que Doria avoit faits autrefois avec la France & le saint Siege. La Republique bien loin de s'y opposer, y avoit contribué, supposant que l'unique moyen de retenir les Nobles dans l'obéïssance, consistoit à les favoriser dans les emplois qu'ils acceptoient chez les étrangers.

Le port de Genes étant ouvert par ce moyen aux galeres de Fiesque, non seulement pour le commerce, mais encore pour faire des courses contre les Turcs: il en fit venir une, sous pretexte de l'envoyer au Levant: il prit en même-temps l'occasion d'introduire dans la Ville, sans soupçon, une partie des soldats, qu'il faisoit venir de ses terres & de l'Etat de Plaisance; les uns entrerent comme étant de la garnison, les autres comme avanturiers qui demandoient à prendre parti; quelques-uns en qualité de mariniers, & d'autres sous pretexte de venir servir sur les galeres en qualité de Volontaires. Ses trois amis, Sacco, Verrina, & Calcagno, le seconderent avec une adresse surprenante. Ils engagerent plus de dix mille hommes de main à servir aveuglément dans l'entreprise, & sans en découvrir le veritable sujet à aucun d'eux. Verrina fit couler insensiblement dans chaque Compagnie de la Ville quinze ou vingt soldats, sujets du Comte, & en gagna plusieurs de la garnison. Il se fit promettre par les plus considerez & les plus entreprenans d'entre le peuple, toute sorte d'assistance.

Il

Il exigea d'eux ce service, sous couleur qu'il vouloit recouvrer un Château qui lui appartenoit, 1546.
saisi par des Marchands de Florence ses creanciers. Caleagno se chargea d'entretenir la correspondance necessaire entre tant de personnes de nation & de mœurs differentes. Sacco prit le soin, non seulement de ce qu'il falloit pour leur subsistance, mais encore de leur fournir toutes choses abondamment, autant qu'il se pourroit, sans causer de soupçon.

Il ne restoit plus que le choix du jour de l'exécution. Verrina proposa l'occasion d'une premiere Messe, qui devoit être celebrée par un Ecclesiastique de qualité: les Doria y étoient conviez, & on étoit assuré qu'ils ne manqueroient pas d'assister à la ceremonie avec Adam Centurioné, & ceux d'entre les Nobles qui étoient les plus affectionnez à leur parti. On ne pouvoit trouver une conjoncture plus favorable, & Verrina leur ennemi particulier en demanda la commission. Quoi que le Comte demeurât persuadé qu'on ne pouvoit mieux choisir le temps & le lieu, il eut tant d'horreur pour une proposition par laquelle le plus auguste de nos misteres devoit être profané, qu'il la rejetta entierement. Verrina au défaut de cet expedient, mit en avant les nôces de Jules Cibo, Marquis de Masse & de Malespine, frere de la femme de Fiesque, avec la sœur de Jeannetin. Le jour étoit déja pris, & toute la maison des Doria ne pouvoit apparemment éviter de tomber dans le piége, puisque la Comte étant obligé par la coûtume du païs de faire un festin magnifique à ces nouveaux aliez, il étoit aisé d'attirer dans sa maison ceux qui le vouloient opprimer, & de les livrer aux coups des assassins. Fiesque n'approuva pas non plus cette ouverture, & ne voulut pas que sa maison servît de theatre à cette san-

glante

glante tragedie ; outre qu'une affaire imprévûë empêcha Jeannetin d'y assister, en l'engageant à faire un petit voyage hors de Genes.

1547. Aprés plusieurs autres propositions faites & rejettées, on choisit la nuit du premier au second de Janvier de l'année 1547. pour l'exécution de l'entreprise. Les ordres necessaires pour ce grand dessein furent donnez avec autant de liberté d'esprit, que s'il ne se fût agi que d'une affaire médiocre. Les trois amis de Fiesque assemblerent en divers lieux, sans bruit & sans confusion, ceux qu'ils avoient pratiquez, lui laissant le soin de faire apporter secretement chez lui une grande quantité d'armes. Il envoya reconnoître de nouveau les lieux dont il falloit se saisir, par les chefs qui en devoient avoir la commission. Il fit passer peu à peu dans un corps de logis separé du reste de son Palais, l'élite des gens de guerre destinez à l'exécution, déguisez en diverses manieres.

Le jour marqué étant arrivé, Fiesque l'employa presque tout entier, en attendant la nuit, à faire plusieurs visites indifferentes, afin de mieux couvrir son dessein. Il alla même sur le soir ou Palais Doria, & ayant trouvé à son passage les enfans de Jeannetin, il eut assez de liberté d'esprit & de dissimulation pour les prendre entre ses bras l'un aprés l'autre, & les caresser long-temps, en presence de leur pere. Il pria ensuite Jeannetin de commander aux Officiers de ses galeres de laisser partir la sienne, qu'il disoit devoir faire voile dans quelques heures, pour croiser sur les infideles du côté du Levant. Jeannetin se piqua de civilité, & donna des ordres plus amples qu'on ne les demandoit ; cependant les gens que Fiesque avoit tirez de ses terres, & ceux que le Duc de Parme lui avoit prêtez étoient entrez dans Genes en si grand nombre, qu'il auroit été difficile

de les assembler, sans que les espions des Doria y prissent garde, si l'on n'eût pris des mesures 1547.
pour éluder les avis que les mêmes Doria en pourroient recevoir. Dans cette vûë Fiesque fit accroire à Jeannetin qu'il pretendoit que la galere qu'il lui avoit permis de faire partir la nuit suivante pour le Levant, sortît du port de Genes incontinent aprés le soleil couché; mais qu'il craignoit que si Doria venoit à le sçavoir, il ne l'empêchât, quand ce ne seroit que pour la raison d'Etat, qu'il ne vouloit pas qu'un Amiral de l'Empereur, comme lui, laissât sortir d'un port où il étoit le maître, une galere capable de rompre en piratant, la tréve que sa Majesté Imperiale avoit eu tant de peine à conclure avec la Porte.

Jeannetin surpris par un pretexte si plausible, répondit à Fiesque que sa prévoyance étoit assez bien fondée, & qu'il lui rendroit office auprés de son oncle, en cas de besoin. A l'entrée de la nuit le Colonel Jocante, Corse de nation, qui veilloit à son tour pour la sureté de Genes, fut surpris de voir d'un côté que la plûpart de ses soldats avoient abandonné le poste où il les avoit posez, & que de l'autre côté il venoit de toute part au quartier de Fiesque un grand nombre de gens armez. Il alla aussi-tôt en donner avis à Doria, qui manda à Jeannetin d'y prendre garde. Mais Jeannetin traita Jocante d'imposteur, & répondit qu'il sçavoit bien ce que c'étoit, & que l'on ne se mît en peine de rien. Doria plus prudent & plus défiant que son neveu, voulut approfondir cette matiere; mais aprés que Jeannetin lui eut redit la conversation qu'il avoit euë avec le Comte de Lavagne, il en demeura satisfait, supposant qu'il seroit en liberté de desavoüer ce Comte, s'il entreprenoit quelque chose au préjudice de la tréve.

Ce-

1547. Cependant Fiesque en sortant du Palais de Jeannetin, avoit passé par la maison de Thomas Asserato, où il avoit trouvé plus de trente Nobles des familles nouvelles que Verrina y avoit assemblez sur divers pretextes. Il les invita à souper; il les mena dans sa maison; il s'entretint quelque tems avec eux de choses differentes, & ne les quitta que pour envoyer Verrina visiter les principaux quartiers de Genes. Il lui recommanda principalement de voir si l'on n'étoit dans aucune défiance dans le Palais Ducal, & dans celui des Doria. Verrina s'acquitta de sa commission avec toute l'exactitude d'un homme jaloux de l'exécution du dessein, où il avoit le plus de part aprés celui qui l'avoit formé. Il rapporta que tout étoit dans un calme profond, & que les Doria ne s'attendoient à rien moins qu'à mourir, la Noblesse qu'à perdre l'autorité Souveraine, & le peuple qu'à changer de maître.

Fiesque voyant toutes choses si bien disposées, commanda qu'on fermât les portes de son Palais, & qu'on ne les ouvrît qu'à ceux qui voudroient entrer, sans permettre qu'aucun en sortît. Aprés avoir donné ses ordres, il retourna sans émotion vers les trente Gentilhommes qu'il avoit conviez. Il les trouva tout à fait étonnez de ne voir dans son Palais au lieu du souper qu'on leur avoit promis, que des visages inconnus, des armes preparées, & des soldats attentifs au signal qu'on leur donneroit, ce qui le fit résoudre à leur découvrir son dessein, sans differer davantage. Il fut assez éloquent pour les attirer dans son parti, & pour les joindre aux gens de guerre que ses amis lui avoient menez. Il fit ensuite aux uns & aux autres un discours fort patetique, dont la substance étoit; que Genes n'avoit que trop long-temps gémi sous la tyrannie des Doria, & qu'il n'y avoit pas un moment à per-

perdre si on vouloit s'en délivrer. Que le port 1547. étoit assiegé par vingt galeres, & la Ville investie par terre des troupes du Milanois. Qu'il n'étoit plus temps de plaindre en secret la chute prochaine de la Republique; mais de tout hazarder pour la prevenir, d'attendre l'effet du mal, mais d'y appliquer le remede, d'accepter l'esclavage, mais de s'opposer à ceux qui travailloient depuis si long temps à l'imposer. Qu'il n'y avoit pas d'apparence de se soûmettre à des gens qui n'étoient pas nez pour commander, & que comme il leur suffisoit pour être coupables de l'avoir entrepris, il n'en falloit pas aussi davantage pour les punir, ni pour tirer d'eux une vengeance aussi glorieuse que legitime. Que le ressentiment particulier étoit joint au zele du bien public, & que personne ne pouvoit negliger ses interests, sans trahir ceux de sa patrie. Fiesque ajoûta qu'il étoit prêt de leur montrer le chemin, & de se mettre à leur tête s'ils étoient disposez à le suivre. Que les armes qu'ils voyoient devant eux les devoient animer, aprés les avoir surpris, & qu'elles ne pouvoient être plus utilement employées qu'à perdre leurs ennemis communs, puisqu'ils se repentoient d'avoir rétabli la liberté dans Genes. Que le dessein n'étoit ni dangereux ni difficile, puisqu'il ne s'agissoit que de surprendre des gens endormis, & de s'emparer de vingt galeres desarmées. Qu'il étoit sûr par le bon ordre qu'on venoit de mettre à tout, qu'il étoit juste à cause de l'oppression de tous les gens de bien; & qu'enfin il étoit glorieux par la grandeur de l'entreprise.

Le Comte pour achever de reduire ceux qu'il avoit déja ébranlez par sa harangue, leur montra trois sortes de papiers qui justifioient qu'on en vouloit à sa personne & à sa maison. Les premiers contenoient un traité de l'Empereur avec

les

1547. les Doria, pour les Investir de la Souveraineté de Genes, & les mesures prises pour faire avancer les troupes Espagnoles, lorsqu'il seroit tems d'en prendre possession : les seconds n'étoient que des dispositions de trois hommes de la lie du peuple, & pourtant assez connus, qui confessoient avoir été subornez par les Doria pour empoisonner Fiesque, & s'être mis trois fois en devoir de l'accomplir : les troisiémes qui consistoient en des ordres précis, écrits de la main de Jeannetin, s'adressoient à Lercaro, Capitaine de deux cens cinquante soldats, dont la garnison de Genes étoit alors seulement composée ; il portoit qu'il eût à faire main basse sur tous ceux de la maison de Fiesque, sans en excepter les enfans, au moment qu'André Doria viendroit à mourir.

La lecture de ces papiers inspira à toute l'assemblée une ardeur égale d'exterminer les tyrans, quoi que ceux qui la composoient y fussent poussez par trois motifs differens ; les uns agissoient par l'amitié qu'ils avoient pour Fiesque, & pour le venger ou le garentir de la mort ; les autres qui le connoissoient liberal étoient attirez par l'espoir de la récompense qu'ils en devoient tirer : les troisiémes craignoient son ressentiment, s'ils refusoient de suivre sa fortune, parce qu'ils sçavoient qu'en de semblables occasions on est obligé par politique de traiter d'ennemis ceux qui ne veulent pas être complices. Il n'y eut que deux personnes assez intrepides, ou peut-être assez imprudentes pour demander qu'on les dispensât de s'engager dans la conspiration, soit que leur profession qui les exemtoit de s'exposer aux perils, & leur humeur ennemie de la violence les rendissent incapables, comme ils le disoient, de servir dans une action si hazardeuse, ou qu'ils couvrissent de l'apparence d'une fausse-

fausse peur, l'affection veritable qu'ils avoient pour la maison des Doria, & pour le Gouvernement. Fiesque ne témoigna aucun ressentiment de leur refus, & au lieu de les sacrifier au dépit de l'assemblée, qui demandoit instamment qu'on lui permît de les mettre en pieces, il se contenta de les faire enfermer dans une chambre, afin de leur ôter le moyen de découvrir son dessein. 1547.

Le dernier appartement où le Comte entra, fut celui de sa femme, sœur du Prince de Masse; il la trouva dans une profonde tristesse, causée par le peril où elle voyoit courir un mari qu'elle aimoit tendrement: elle avoit ignoré jusques-là à quoi étoient destinez ces grands préparatifs, mais il lui en fit alors une entiere confidence. Comme l'amour qu'il avoit pour elle ne cedoit qu'à la seule ambition, il tâcha de diminuer ses craintes par tous les moyens qu'il jugea les plus efficaces. Elle fit de son côté tous les efforts imaginables pour le détourner de son dessein: elle voulut même tirer avantage du pouvoir de ses charmes, & de l'éclat extraordinaire que sa beauté empruntoit de sa douleur. Mais il lui fit si bien comprendre l'impossibilité où il étoit de se retirer, au point que les choses étoient engagées, & lui allegua de si fortes raisons, qu'elle n'osa plus le presser. Fiesque eut encore à soûtenir les remontrances de Pansa, qui arriva là dessus; mais se sentant attendrir, il éluda par une prompte separation les larmes de sa femme & les conseils de Pansa. Il rentra dans la salle, où il avoit laissé ses amis, avec lesquels il prit un leger repas. Il fit aussitôt partir cent cinquante hommes choisis entre ce qu'il avoit de gens de guerre, pour aller dans la partie de la Ville, qu'on appelle le bourg, où il les devoit suivre accompagné de la Noblesse

combat qui auroit été long, si la desertion d'une partie de leurs soldats, qui étoient de l'intelligence, n'ût rendu la partie trop inégale. Ceux qui étoient demeurez fideles à leurs Officiers, voyant leurs compagnons tourner leurs armes contre eux, lâcherent le pied, & prirent la fuite. Lercaro demeuré seul, fut pris, aprés avoir vû son frere renversé mort d'un coup de pique.

1547.

Jeannetin réveillé par le bruit qu'on faisoit d'un côté à la porte de saint Thomas, & de l'autre sur le port attaqué par Verrina, ces deux lieux étant fort proches de son appartement, se leva à la hâte: il ne se fit accompagner que d'un page, qui portoit un flambeau devant lui, & courut à la porte de saint Thomas. Les conjurez qui venoient de s'en rendre maîtres, le distinguant à la faveur de cette lumiere, laisserent approcher la victime qui se presentoit elle même pour être immolée, & lui donnerent mille coups aprés sa mort. L'imprudence de Jeannetin qui sembloit devoir attirer la perte de Doria, ou du moins la rendre inévitable, fut la seule cause de son salut, & ne servit qu'à lui ôter un heritier indigne de lui. On a déja remarqué que le Comte de Lavagne avoit ordonné à Jerôme son frere puîné de forcer le Palais des Doria, aussi-tôt qu'il se verroit maître de la porte de saint Thomas. Jerôme se disposoit à cette seconde attaque, lorsque Jeannetin vint s'offrir à ses coups. Sa colere étant appaisée par sa mort, il ne songea qu'à s'emparer des richesses dont il avoit besoin, étant le cadet de sa maison. Il craignit que le Palais des Doria ne fût pillé, s'il exécutoit les ordres de son frere, & se soucia fort peu de se défaire d'André Doria, qu'il croyoit incapable d'aucune entreprise, à cause de son grand âge. Il apprehendoit aussi que les conjurez, occupez

aux soins de s'enrichir, ne l'abandonnassent, & donnassent le temps aux Genois de recouvrer leur 1547.
liberté aussi promptement qu'ils l'avoient perduë. Ces deux motifs l'arrêterent inutilement à la porte de saint André, pendant qu'André Doria ne voyant point revenir Jeannetin, & se doutant du malheur qui lui étoit arrivé, montoit à cheval, & se retiroit en toute diligence dans un Château qu'il avoit à sept lieuës de Genes. Il aima mieux se sauver par terre, que de se refugier dans les galeres, parce qu'il jugea sagement par la cessation du bruit sur le port, que les ennemis quels qu'ils fussent, car il ne les connoissoit pas encore, s'en étoient emparez.

Asserato, & Borgognino avoient été moins prévoyans & plus exacts dans leur attaque : ils avoient tué ceux qui s'étoient obstinez à défendre la porte de la Darce, & poussé si vivement les autres, qu'ils s'étoient enfin assurez d'un lieu si important. Ottobon de Fiesque étoit allé sur le port, à dessein de joindre son frere aîné, & ne le trouvant point, étoit demeuré pour garder le même port, & pour la sureté des galeres conquises. Cependant Jerôme de Fiesque avec deux cens hommes d'un côté, & Verrina de l'autre, avec tous ceux qui lui avoient aidé à surprendre le port, s'avançoient dans les grandes ruës pour émouvoir le peuple. Ce dessein leur réussit, de sorte qu'ayant assemblé une grande multitude de gens de mêtier, personne n'osa plus paroître sans se declarer pour le parti de Fiesque. L'Ambassadeur de sa Majesté Imperiale se mit en devoir de fuïr, à l'exemple de Doria, mais, il fut retenu par les vives remontrances de Paul Lasanga, homme de grande autorité parmi le peuple. Il representa sagement à ce Ministre qu'il ne couroit aucun risque de quelque côté que la fortune se déclarât, puisque le droit des gens

ren-

rendoit sa personne inviolable, & que les con-
1547. jurez n'auroient garde de se priver d'un gage qui leur donneroit moyen de se garentir du ressentiment de l'Empereur son maître.

La pluspart des Nobles demeurerent renfermez dans leurs maisons durant le tumulte, de peur qu'elles ne fussent pillées s'ils en sortoient. Quelques uns neanmoins des plus braves se rendirent au Palais, avec le Cardinal Doria, Adam Centurioné & Nicolas Franco, chefs de la Republique, parce qu'il n'y avoit point alors de Doge. Il y fut resolu d'envoyer Boniface Lomelin, Christophle Palavicin, & Antoine Calva, avec cinquante soldats de la garnison, pour défendre la porte de saint Thomas; mais en sortant de l'Hôtel de Ville, ils rencontrerent une troupe de conjurez, qui les chargea si rudement, qu'elle les contraignit de se retirer dans la maison d'Adam Centurioné, dont ils étoient proche: ils y trouverent François Grimaldi, Dominique Doria, & quelques autres Nobles, qui s'étant joints à eux, les encouragerent à continuer leur chemin vers la porte de saint Thomas. Cependant le projet ne leur réussit pas; Vincent Calcagno défendit si bien ce poste, qu'il les obligea de s'en retourner, aprés avoir perdu leurs meilleurs soldats, & laissé prisonnier entre les mains des conjurez Boniface Lomelin, qui neanmoins trouva moyen de s'échaper sans être connu.

Cette tentative n'ayant pas réussi, le Senat jugea à propos d'abondonner la force, & de se servir de la négociation. Le Cardinal Doria, Jean Baptiste Lercaro, & Bernard Castagna; Senateurs, furent priez d'aller parler au Comte de Fiesque, & de mettre tout en usage pour l'adoucir. Ces trois Nobles s'en étant excusez, le Senat jetta les yeux sur les quatre plus considerables personnes de son corps, qui furent Augu-

stin

ſtin Lomelin, Anſaldo Juſtiniani, Ambroiſe Spinola, & Jean Balliano. Ces quatre Senateurs voyant une troupe de gens armez venir à leur rencontre, s'imaginerent que c'étoit le Comte de Lavagne, & s'arrêterent à ſaint Cyr, pour l'attendre. Jerôme de Fieſque qui commandoit cette brigade, chargea d'abord les Deputez, & en mit trois en fuite, avec une partie de leur eſcorte. Le ſeul Juſtiniani tint ferme, & reconnoiſſant Jerôme de Fieſque, lui demanda de la part de la Republique où étoit le Comte de Lavagne. La réponſe de Jerôme fut ſi imprudente, qu'elle acheva de ruiner la conjuration, qui n'auroit pas laiſſé de réuſſir, quoi qu'elle eût été déconcertée dés le commencement par la mort de ſon chef. Jerôme repartit en des termes où le deſeſpoir avoit autant de part que la fierté, qu'il n'y avoit plus d'autre Comte de Lavagne que lui, & qu'il vouloit qu'on lui remît tout preſentement le Palais. Juſtiniani conclud de ces paroles que Fieſque avoit été tué, & ſe démêlant des conjurez avant qu'ils l'euſſent tout à fait environné, courut au Palais pour y ranimer le Senat, en lui portant une ſi agreable nouvelle. 1547.

Il ne faut plus tenir le lecteur en ſuſpend, en diférent de lui aprendre cet étrange cataſtrophe. Le malheureux Comte de Lavagne aprés avoir viſité les lieux que ſes amis avoient occupez, & laiſſé des corps de garde dans les places les plus importantes, s'étoit rendu à la Darce, dont-il avoit trouvé l'entrée entierement libre; de-là il étoit allé ſur le port, dont Verrina s'étoit déja emparé ſans perte, ayant trouvé toutes les galeres deſarmées: il avoit enſuite voulu ſe joindre à Verrina; mais un bruit ſurvenu dans la Capitane l'en avoit empêché. Il s'étoit perſuadé que la chiourme venoit de ſe ſoulever contre les conjurez que Verrina y avoit laiſſez: cette ſuppoſition l'avoit obligé d'y paſſer

1547. pour y donner ordre : mais lorsqu'il étoit sur le point d'y entrer, la planche sur laquelle il venoit de poser le pied s'étoit rompuë, & l'avoit fait tomber dans la mer ; la pesanteur de ses armes, & l'eau extrêmement profonde dans cet endroit l'avoient empêché de se sauver ; nonobstant son extréme agilité il s'étoit noyé, & la confusion qui ne pouvoit alors être plus grande, avoit ôté à ses amis la connoissance de sa chute. Cependant le bruit qui l'avoit attiré sur la Capitane, bien loin d'être causé par la revolte des forçats, ne procedoit que de leurs acclamations, sur l'assurance que Verrina leur avoit donnée de leur liberté, à condition de prendre les armes en faveur de leur parti. Verrina à la vûë duquel le Comte se noyoit, eut si peu de connoissance de son malheur, qu'il acheva de s'assurer du port & des galeres. L'impatience qu'il eut ensuite, fondée sur le retardement de Fiesque, & la hâte de lui annoncer le succez de sa premiere tentative, l'avoient porté à le faire chercher par tout. Mais quand on lui eut raporté que personne ne l'avoit vû, & qu'il s'aperçut que la planche de la galere venoit d'être rompuë, il se douta de la verité. Il fit sonder au dessous, & trouva Fiesque suffoqué dans un endroit, d'où il auroit été retiré facilement avec la main, si l'on en avoit eu plûtôt connoissance. Verrina ne sçachant alors à quoi se résoudre, abandonna les galeres conquises, sans en témoigner la cause : il se contenta d'envoyer à Jerôme de Fiesque la même personne qui avoit découvert le corps de son frere, pour l'informer de l'accident, & pour concerter avec lui le remede qu'il falloit y apporter. Jerôme qui manquoit d'experience & de conduite, ne répondit rien, ce qui jetta Verrina dans un nouvel embarras, & le fit demeurer sans action.

Le Senat reprit courage sur l'avis de Justiniani, & en-

& envoya douze Nobles pour rallier ceux de la 1547.
garnison, & du peuple qu'ils trouveroient capables de défense, en divulguant la mort de Fiesque. La nouvelle n'en eut pas plûtôt passé de ruë en ruë, & de quartier en quartier, qu'elle y fit naître une révolution, qui ne peut être mieux exprimée que par l'effet du tonnerre, d'autant moins inévitable, qu'il est plus soudain. Les plus échauffez entre les conjurez commencerent à s'étonner, plusieurs d'entr'eux qui n'avoient ni tant d'estime ni tant de confiance pour Jerôme de Fiesque, qu'ils en avoient eu pour son frere aîné, se dissiperent au seul bruit de sa perte. Le desordre se mit incontinent parmi les conjurez qui ne sçachant où trouver un azile, étoient obligez de rester. Ceux du Palais s'en appercevant, délibererent s'ils les iroient charger, ou s'ils traiteroient avec eux. Le premier avis étoit le plus honorable; mais le second fut suivi, parce qu'il étoit le plus sur. Paul Pansa fut chargé de cette négociation, & on ne pouvoit choisir un homme qui y fût plus propre. Il étoit respecté dans Genes de tout le monde, & de plus il étoit connu pour être de tout temps attaché à la maison de Fiesque. Il porta parole de la part du Senat à Jerôme de Fiesque, d'un pardon general pour lui & pour ses complices. Il mania si adroitement cet esprit irresolu, & sçut si bien profiter de ce qu'il n'avoit pris aucune mesure pour la Souveraineté, qu'il le fit sortir de Genes avec tous ceux de son parti, incontinent aprés que l'amnistie eut été signée & scellée par Ambroise Senarega, Secretaire de la Republique. Jerôme craignant de perdre les biens de sa maison s'il sortoit d'Italie, se retira dans son Château de Montobio. Ottobon plus défiant, & persuadé qu'une Republique ne pardonne jamais sincerement les crimes de leze-Majesté, monta avec Calcagno, Verrina & Soc-

co, sur la galere de Fiesque, pour se retirer en France.

1547. Cependant cette prudence qui avoit accompagné la retraite de ces quatre conjurez, les abandonna dans la suite. Ils avoient entre leurs mains Sebastien Lercaro, Mainfroy Centurioné, & Vincent Vaccaio, qu'ils avoient pris à la porte de saint Thomas. Ces trois prisonniers leur pouvoient servir d'ôtages, & mettre en sureté leurs biens & les vies de leurs amis; mais par une fausse generosité, ils les débarquerent à l'embouchure du Var, & les renvoyerent à Genes, contens du bon traitement qu'ils leur avoient fait. Ils porterent ensuite à Marseille les premieres nouvelles de leurs disgraces, & desabuserent le Roi de l'opinion qu'il y auroit bien-tôt guerre en Italie. Le Sénat députa le lendemain Benoist Centurioné, & Dominique Doria, vers André, pour le consoler de la mort de Jeannetin, & pour le ramener dans la Ville, où il fut reçû avec tous les honneurs imaginables. Cet artificeux vieillard alla le lendemain au Senat, où couvrant son ressentiment particulier sous le voile du bien public; il persuada à l'assemblée de révoquer l'abolition qu'elle avoit accordée aux conjurez. On declara tous ceux qui avoient eu part à la conspiration, criminels de leze-Majesté,& on commença l'exécution de l'Arrest du Senat par le corps de Fiesque. Il fut enlevé du port où il étoit demeuré quelque temps sans sepulture, & on le jetta dans la mer. Son superbe Palais fut rasé jusqu'aux fondemens, & sa memoire éternellement flétrie. On proscrivit ses freres, & les principaux chefs de sa faction, & on bannit pour cinquante ans ceux qui avoient tant soit peu contribué à l'entreprise. Jerôme de Fiesque eut ordre de remettre aux Commissaires qui lui furent envoyez, la forteresse de Montobio; mais ce dernier point n'étoit pas si facile à terminer que les pre-

cedens. La place étoit considerable par sa situation, & le Comte de Lavagne avoit commencé 1547.
de la fortifier regulierement, dés qu'il avoit conçu de l'aversion pour les Doria: dans la crainte qu'on eut de ne la pouvoir forcer, on jugea à propos d'employer la négociation, pour la tirer des mains des Fiesques.

Paul Pansa retourna vers Jerôme, par ordre du Senat; mais il le trouva si irrité de la rigueur qu'on avoit exercée contre tous ceux de sa maison, au préjudice de l'amnistie, qu'il n'en put rien obtenir. Les Ministres de l'Empereur craignant que l'obstination de Jerôme ne rallumât la guerre en Lombardie, & que les François sous pretexte de le dégager, s'emparassent du Château de Montobio, place importante pour la sureté de Genes, presserent Doria de l'assieger, offrant d'en faire la dépense, & de fournir les troupes necessaires.

Augustin Spinola, Capitaine de reputation, eut ordre de les commander. Il investit le Château, y forma un siege regulier de quarante jours, & contraignit ceux qui s'y étoient enfermez de se rendre à discretion. La bonne fortune de Doria voulut que tous ses ennemis se trouvassent alors dans la place, excepté Ottobon de Fiesque & son frere Scipion, d'où est sortie la branche qui s'est établie en France. Sacco Verrina Calcagno, & les autres refugiez à Marseille, n'y avoient pas trouvé tout l'accueïl qu'ils y avoient esperé, parce qu'on n'en pouvoit tirer aucun profit, & que dans la conjuration ils n'avoient prétendu travailler que pour eux-mêmes. Les conjurez voyant qu'on ne leur offroit que des pensions, s'étoient tous rembarquez par dépit, à la reserve d'Ottobon de Fiesque, qui par bonheur pour lui, n'étoit pas revenu de la Cour, où ses compagnons l'avoient envoyé. L'imprudence des autres les porta à re-

1547. tourner au lieu, d'où ils devoient s'estimer heureux d'être sortis. Ils s'étoient enfermez dans Montobio avec Jerôme de Fiesque, & se trouverent par la capitulation exposez à la discretion de leurs ennemis. Plusieurs des Senateurs inclinoient à la clemence, mais l'autorité de Doria l'emporta. La maison des Fiesques ne pouvoit subsister même dans l'indigence, sans donner de l'ombrage à la sienne; il fit résoudre le Senat à punir du dernier supplice tous les conjurez. Jerôme de Fiesque, Verrina, Calcagno, & Asserato, perdirent la vie sur un même échaffaut. Il y eut encore une Sentence prononcée contre Ottobon de Fiesque & sa posterité, qui leur défendoit d'approcher de Genes. Scipion de Fiesque, le plus jeune des quatre freres, n'avoit alors que dix ans, & se trouvoit dans un College de Padouë, où il apprenoit à lire; quoiqu'on ne pût l'accuser de complicité, on ne laissa pas d'étendre la Sentence jusqu'à lui, & de l'enveloper dans le malheur de sa maison. Il fut dépoüillé de tous ses biens; on ôta à ses descendans l'esperance de rentrer dans Genes, jusqu'à la cinquiéme géneration; on le contraignit de se refugier en France, où les guerres civiles n'empêcherent pas qu'on ne le traitât en homme de sa qualité. Voilà quel fut le succez d'une conjuration, qui aprés avoir été concertée avec tant d'adresse & de secret, manqua au point de l'exécution; par un accident imprévu, & parce qu'il ne se pût trouver un chef capable de remplir la place du Comte de Lavagne, & de suivre son projet.

En 1548. l'Empereur ayant mandé au Prince
1548. Philippe son fils aîné, de le venir trouver aux Païs-bas; il s'embarqua à Barcelone, & se rendit à Genes le vingt-deux Novembre. Il fut logé dans le Païs de Doria, auprés du Mole. Il fut

traité pendant quinze jours avec une magnificen- 1548.
ce surprenante. Il avoit amené avec lui une si grande suite, que les Genois en furent allarmez, & mirent des corps de garde à tous les coins de ruës, pour la défense de leur liberté. Quelques jours aprés leur défiance augmenta, par la proposition que ce Prince fit au Senat, suivant les conseils du Duc d'Albe, de bâtir dans le faux-bourg une Citadelle, où il mettroit garnison Espagnole sous pretexte de pourvoir à la sureté de la Ville, & de la garentir des conjurations qui n'y étoient que trop frequentes. Cette proposition fut rejettée tout d'une voix; nonobstant les raisons que le Prince pût alleguer pour la soûtenir. Il en donna avis à l'Empereur, qui prit d'autres mesures pour s'assurer de la fidelité des Genois. Il résolut de ne leur payer jamais le capital des sommes qu'il leur devoit, & de se contenter de leur en faire toucher les arrerages, afin que demeurant toûjours leur creancier, ils craignissent de se broüiller avec lui, de peur de perdre leur dû. Toutes ces précautions que les Genois regardoient comme autant de pieges qu'on tendoit à leur liberté, augmenterent l'antipatie qui étoit entre les deux Nations; & enfin quelque soin que prissent les Magistrats d'empêcher les querelles entre les Genois & les Espagnols, cette haine éclata enfin en la maniere suivante. Le Prince d'Espagne ayant apris qu'on avoit vû dans la Ville D. Antoine Darze, qui avoit noyé dans la fontaine de son jardin à Valladolid, lieu de sa naissance, son neveu, âgé de sept ans, pour profiter de sa succession, & qui ayant été arrêté en son païs à cause de ce crime, s'étoit sauvé de la prison, ordonna qu'on le cherchât, & qu'on le mît en lieu sûr, pour être renvoyé en Espagne. Le Docteur Mignaca, à qui le Prince avoit donné cet ordre,

ayant trouvé le criminel dans la ruë, se saisit de
1548. sa personne, & le mit en dépost dans la prison publique. Il voulut ensuite le conduire au port avec douze gardes du Prince, pour le remettre entre les mains de D. Bernardin de Mendoce, General des galeres d'Espagne. Le peuple s'y opposa, & voulut sauver le prisonnier. Les gardes tirerent sur les mutins, & en tuerent un, ce qui causa une grande sedition. Doria ayant eu avis de ce desordre, envoya le Colonel Spinola pour l'appaiser. Spinola trouva que le peuple avoit assiegé cinquante Espagnols dans une maison avec D. Antoine; mais il fit retirer cette canaille, Il escorta ensuite Mignaca avec le prisonnier jusqu'à la premiere porte, qu'il trouva déja fermée, & qu'il fit ouvrir. Il alla ensuite rendre compte à Doria de sa commission, croyant le desordre appaisé, mais les Espagnols étant arrivez à la seconde porte, furent arrêtez par les gardes, qui leur presenterent le fer de leurs piques, & de leurs halebardes. Neanmoins ceux de la premiere porte voyant de loin cette contestation, vinrent avertir leurs compagnons des ordres que le Prince Doria avoit envoyez par Spinola, ce qui obligea les gardes de laisser passer les Espagnols. Le Prince d'Espagne qui n'étoit pas accoûtumé à ces émotions populaires, ne voulut pas faire un plus long sejour à Genes, & se rembarqua. Le lendemain il se rendit à Milan, où il fut reçu avec toute la pompe & les honneurs dûs au fils de Charles-Quint. Ce Prince assista à la nôce d'Ascaigne Colonne, fils de Fabrice, avec Hypolite de Gonzague, fille du Gouverneur de ce Duché. Philippe partit ensuite pour aller à Mantouë, d'où il passa à Verone, à Trente, & à Inspruk; étant arrivé en Baviere, il traversa l'Allemagne, pour se rendre enfin aux Païs-bas.

Cette

Cette même année Mendoce s'empara par ordre de l'Empereur de Piombin, & de l'Isle d'Ilna appartenante à Ferdinand Appian, afin d'empêcher les François de se servir de ce port, comme ils faisoient depuis quelque temps, pour faire passer des troupes in Italie. Mendoce donna ensuite cette place à Côme de Medicis, grand Duc de Toscane, qui promit de la fortifier & de la garder pour le service de sa Majesté Imperiale. Dés que ce Prince en fut en possession, il fit travailler aux fortifications avec tant de diligence, qu'elles se trouverent achevées dans peu de jours. Les Genois ayant été avertis de ce travail, prétendirent qu'on vouloit se servir de cette place, pour les tenir en bride. Le peuple se mutina, & accusa les Nobles de connivence, pour ne s'y être pas opposez. André Doria employa toute son autorité & toute son adresse pour appaiser cette sedition; mais voyant que ses raisons ne faisoient qu'aigrir davantage les esprits, il chercha avec le Senat les moyens de contenter les mutins. Il fut résolu qu'on envoyeroit des Ambassadeurs à l'Empereur, pour lui representer les interests de la Republique, & qu'on offriroit à ce Prince trois millions, s'il vouloit ceder cette place aux Genois; même afin que la Republique eût quelque droit de la demander, on s'accommoda de ceux d'Appian, & on paya quatre cens mille livres à Marguerite Salmati, sœur du Cardinal de ce nom, mere & tutrice de ce jeune Prince, qui pour assurance de ce traité, envoya son fils à Genes. Le grand Duc pour rompre cette négociation, fit entendre à l'Empereur que les Genois agissoient de concert avec les François, & que Leon Strozzi étoit parti de Marseille avec vingt galeres, pour s'emparer de cette place. Enfin le grand Duc sçut si bien persuader à l'Empereur cette intelligence, qu'ou- 1548.

tre la Ville, dont Mendoce l'avoit mis en pos-
1549. session, il en obtint encore la Citadelle. Quelque temps aprés Jacques Appian, alla trouver Charles-Quint, pour lui representer le tort qu'on avoit fait à son neveu, en le dépoüillant de cette place ; ce qu'il fit avec tant d'élouqence, & fut si bien secondé par Adam Centurioné, Ambassadeur de la Republique, qu'il persuada à l'Empereur d'écrire au grand Duc, qu'il souhaitoit que Piombin & l'Isle d'Ilna fussent remis entre les mains de Mendoce. Il est vrai qu'Appian & Centurioné firent mouvoir un ressort qui leur servit beaucoup plus que toutes les raisons. Ils engagerent dans leur interest un Jacobin, qui étoit Confesseur de l'Empereur. Ce Religieux representa adroitement à ce Prince, que s'il ne donnoit quelque satisfaction aux Genois, il ruineroit entierement le credit du Prince Doria auprés du peuple qui avoit cette affaire extremement à cœur, & que dans la suite il en recevroit un notable préjudice. Neanmoins l'Empereur qui ne vouloit que laisser passer cette premiere chaleur des Genois rendit trois ans aprés Piombin au grand Duc. Aprés la mort de Charles-Quint, Philippe second son fils s'en accommoda avec
1550. Côme de Medicis, & rendit cette place à Appian.

Peu de temps aprés on arrêta à Genes un Cordelier qui faisoit de frequens voyages à Marseille, & comme il se trouva contre lui de violens indices, qu'il tramoit une conjuration pour livrer la Ville aux François, on l'appliqua à la question. Se voyant pressé par la force des tourmens, il accusa Jean-Baptiste Fornari, d'avoir part à la conspiration ; mais n'y ayant point d'autres preuves pour le convaincre, il en fut quitte pour un bannissement.

1551. En 1551. Leon Strozzi ayant eu avis que le Prince

Prince Doria devoit passer d'Italie en Espagne sur sa flotte, Maximilien Roi de Boheme, & la Princesse Marie sa femme, fille de l'Empereur, se mit en embuscade avec vingt-sept galeres, derriere le mont Circello; mais Doria en ayant eu avis, se retira à Ville-Franche. Strozzi voyant son entreprise manquée, continua sa route vers Barcelone, & ayant arboré le pavillon de Genes, surprit une galere qui étoit partie de ce port, pour aller au devant du Roi de Boheme. Il fit faire ensuite une décharge de toute son artillerie contre la Ville, & donna tellement l'épouvante aux habitans, que s'il eut fait mettre pied à terre à ses troupes, il lui auroit été facile de s'en rendre maître; mais le commandement de la flotte de France ayant été ôté à Strozzi, Doria prit cette occasion pour conduire le Roi & la Reine de Boheme en Espagne, d'où il la ramena à Genes. 1551.

Fin du Livre dixiéme.

SOMMAIRE
DU
ONZIE'ME LIVRE.

Le Marquis de Terme s'empare de l'Isle de Corse. Les Genois implorent le secours de l'Empereur pour l'en chasser. Doria reprend cette Isle. Les Genois font la paix avec Soliman II. Henri II. rend aux Genois tout ce qu'il possedoit dans leur Etat. André Doria Prince de Melfe, Doge perpetuel, meurt à Genes. Les Genois se saisissent de Final. Ils le rendent au Marquis de Carreto, à la priere du Roi Catholique. Ils enlevent la femme de saint Pierre Corse, qui la fait mourir à son retour de Constantinople. Les habitans de l'Isle de Corse se soulevent, & Doria les remet sous l'obéissance de la maison de saint Georges. Saint Pierre Corse y retourne aprés le départ de Doria, & y est assassiné par Vitello. Les Corses offrent la Souveraineté de leur Isle au Duc de Toscane. Il la refuse & en donne avis aux Genois. Les Rebelles se divisent en deux factions. L'arrivée de D. Jean d'Autriche à Genes, fait découvrir le dessein du Roi Catholique. La Cueva s'empare de Final.



HISTOIRE
DE
GENES,

Contenant tout ce qui s'est passé depuis l'an 1553. jusqu'à 1570.

LIVRE ONZIE'ME.



EN 1553. le Marquis de Termes descendit dans l'Isle de Corse, avec deux mille cinq cens hommes de troupes choisies : il prit en peu de temps Sans-Firenzo, & saint Boniface, places importantes, par l'intelligence qu'il avoit avec d'Ornano, communément appellé S. Pierre Corse. Toutes les autres Villes se rendirent quelques jours aprés au vainqueur, à la reserve de la Bastie & de Calvi, qu'il fut obligé d'assieger. Il écrivit incontinent à Marseille, pour en faire venir des munitions, de l'artillerie, & de nouvelles troupes, dont il avoit besoin, pour fournir les garnisons des places qu'il avoit conquises. Il fit aussi reparer les fortifica- 1553.

1553. fications de San-Firenzo, & d'Ayazzo, afin de mettre ces deux Villes en état de défense. Le Senat ayant eu avis des progrés que les François faisoient dans cette Isle, donna promptement ses ordres pour de grandes levées, & confera le commandement de toute l'armée, tant par mer que par terre, au Prince Doria, & on lui remit pour cet effet entre les mains l'étendart de saint Georges, qu'il donna à André Doria son petit neveu, fils de Jeannetin, qu'il déclara Amiral de la flotte.

Cependant les Genois ne se croyant pas assez forts d'eux-mêmes pour chasser les François de l'Isle de Corse, envoyerent demander du secours à l'Empereur. Ce Prince écrivit au grand Duc, comme plus proche de cette Isle, pour le prier d'assister les Genois. Il ordonna aussi aux Vicerois de Naples & de Sicile, d'y faire marcher leurs galeres, & au Gouverneur de la Sardaigne, de fournir à l'armée de la Republique les vivres & les munitions necessaires. Cependant le Marquis de Termes profitant du temps qu'il n'avoit point d'ennemis à combattre, fit le dégast avec quatre mille hommes qu'il commandoit tout autour de Calvi, de la Bastie, & de Rozella. Doria ayant fait passer dans l'Isle de Corse, sur les galeres de Naples & de Sicile, sept mille hommes de pied, moitié Italiens, & moitié Espagnols, avec quelques Compagnies de Chevaux-legers, alla mettre le siege devant San-Firenzo. Aprés un mois de tranchée ouverte, le Marquis de Termes ayant été averti que les assiegez manquoient de vivres, & qu'ils ne pouvoient plus tenir, résolut d'y jetter un convoi. Il donna cette commission à Jean de Turin, qu'il fit partir avec deux mille hommes de pied, entre lesquels il y avoit deux cens fusiliers, avec ordre de prendre par les Dunes, & tâcher de se con-

couler entre deux montagnes de sable. Cependant le Marquis détacha deux frégattes de sa flotte pour escarmoucher avec quatre de Doria, & ordonna au Capitaine qui les commandoient de se retirer, en feignant de prendre la chasse jusqu'à l'endroit des Dunes, où les hommes détachez devoient se rendre. Dés que Jean de Turin vit les frégates de Doria à la portée du fuzil, il fit faire par ses fusiliers une décharge si à propos, qu'ils nettoyerent le tillac: neanmoins les Genois étant revenus de leur premiere surprise, firent aussi un grand feu de leur côté. Jean de Turin s'étant avancé pour animer ses gens au combat, fut tué d'un coup de fuzil, qu'un de ses soldats lui tira par mégarde; cependant les assiegez voyant que les vivres leur manquoient, & qu'ils n'avoient aucune nouvelle du convoi, mirent hors de la place pendant cette escarmouche deux cens hommes, tant Gascons qu'Italiens, qui étant tombez entre les mains des ennemis, furent pour la plûpart mis à la chaîne: il s'en sauva neanmoins quelques-uns qui gagnerent le camp du Marquis de Termes. Les hommes détachez ayant fait éloigner les frégates de Doria, donnerent moyen aux deux de France d'entrer dans le port de San-Firenzo: elles réjoüirent extrémement les assiegez, à qui elles apporterent de la chair sallée, de l'huile, & quatre meules de moulin qu'ils avoient demandées pour moudre leur bled. Pendant que le siege de cette place continuoit, Doria qui avoit separé son armée en plusieurs corps, remit sous l'obéïssance de la Republique toutes les Villes qui s'étoient renduës aux François à la reserve d'Ayazzo, de Rozzella, & de saint Boniface. Plusieurs Corses qui s'étoient révoltez à l'arrivée du Marquis de Termes, changerent alors de parti, en voyant la fortune chan-

1553.

gée

gée, & s'allerent rendre à l'armée de Doria. Pour dernier malheur le peu de soldats qui étoit resté au Marquis, se mutina faute de solde. Jourdain des Ursins qui commandoit dans San-Firenzo, aprés avoir soûtenu le siege durant trois mois, fut enfin contraint de rendre la place sur
1554. la fin de Fevrier 1554. à condition que les soldats de sa garnison sortiroient avec leur bagage, sans armes. Antoine Neveu de Clermont Calabrois, Mathieu Stendardo, & plusieurs bannis du Royaume de Naples & autres Etats de l'Empereur, furent pris en diverses sorties : on fit leur procez comme à des rebelles, & ils furent tous condamnez à perdre la tête, à la reserve de Stendardo, à qui sa Majesté Imperiale pardonna, en consideration du Cardinal Caraffe son oncle, qui fut depuis Pape. On mena Stendardo à Florence, où ensuite il obtint sa liberté.

Aprés la prise de San Firenzo, le Marquis de Termes passa les montagnes qui separent l'Isle en deux, pour aller du côté qui regarde la Sardaigne, & se retira à Ayazzo. Quand il y fut arrivé, il dépêcha en France François des Ursins & Jean Vitelli, pour solliciter à la Cour l'argent dont il avoit besoin pour payer ses troupes, qui se muttinoient tous les jours. Les Compagnies de Jules neveu de Jean de Turin, & de D. Carlos Caraffe, firent tant de bruit, que le Marquis fut contraint d'emprunter de l'argent pour les satisfaire. Comme les autres ne le pressoient pas moins pour les contenter, il fit battre de la monoye de cuivre, qu'il leur promit de reprendre à un certain prix, lorsqu'il auroit reçu de l'argent de France. Il fit aussi arrêter Gilles & Jean Jourdain, Lieutenant de la Compagnie de Caraffe, & principaux Auteurs de la sedition, à qui il fit trancher la tête. Le

Roi

Roi tres-Chrétien avoit fait équiper une flotte de trente deux galeres, pour envoyer dans l'Isle de Corse; mais comme elle sortoit du port d'Antibe, elle fut battuë d'une si furieuse tempête, que cinq galeres se perdirent sans qu'on en pût sauver aucune chose, & les autres furent si maltraitées, qu'elles furent obligées de rentrer dans le port pour se faire radouber. Lorsque la mer fut plus calme, Leon Strozzi Prieur de Capouë, frere du Maréchal, se remit à la voile, avec le reste de la flotte. D'abord qu'il fut arrivé dans l'Isle de Corse, il renforça les garnisons des places qui étoient restées aux François, & les fournit de vivres & de munitions. Il passa ensuite à Porto-Herculé, pour aller joindre son frere. Aprés le départ du Prieur de Capouë, Doria essaya de prendre Ayazzo, & n'en ayant pû venir à bout, il attaqua San-Colombano, qui se rendit sans resistance. 1554.

La guerre continua dans l'Isle de Corse pendant les années 1555. & 1556. sans aucun avantage considerable de part ni d'autre; mais en 1557. les Genois y envoyerent le Comte Jerôme de Lodron, avec deux mille cinq cens Allemans, & huit cens Italiens. Jourdain des Ursins qui commandoit l'armée de France, ne se trouvant pas assez fort pour tenir la campagne, mit une partie de ses troupes dans saint Boniface, & s'étant retiré vers les montagnes, se logea dans un poste avantageux. 1555. 1556. 1557.

En 1558. les Genois Craignant que le Bassa Kara-Mustapha, qui ravageoit les côtes d'Italie, ne vint descendre dans l'Isle de Corse, négocierent la paix avec le Sultan Soliman. Ils la conclurent par l'entremise de Francho de Franchi, & de Testorino de l'Isle de Chio, qui gagnerent par de riches présens Rustan Bassa, gen- 1558.

dre

1558. dre du Grand Seigneur. Les principales conditions de ce traité furent ; qu'il y auroit une paix perpetuelle entre sa Hautesse & la Republique ; que les Genois pourroient tenir un Baile à Constantinople pour défendre les interests de leurs Marchands, à l'exemple des Venitiens ; qu'il ne seroit permis d'envoyer que trois vaisseaux aux Dardanelles, & que le traité n'auroit point d'exécution, qu'aprés que le Baile & l'Ambassadeur de la Republique auroient eu audience du Sultan : cependant de peur qu'il n'arrivât quelque hostilité qui rompît cette union, on en avertit des deux côtez les Gouverneurs des places frontieres. Les Genois choisirent Nicolas Grillo, pour aller faire la fonction de Baile à Constantinople, & ils envoyerent avec lui François de Franchi, en qualité d'Ambassadeur, pour aller faire ratifier ce traité à sa Hautesse. Grillo & Franchi s'étant embarquez sur un vaisseau de la Republique avec deux autres d'escorte, chargez de presens pour tous les Grands de la Porte, furent contraints de relâcher en Sicile, à cause des vents contraires. Lorsque la mer fut plus calme ils se remirent à la voile ; mais à peine eurent-ils passé le Fare de Messine, qu'ils découvrirent la flotte Ottomane, commandée par le Capoudan Pacha. Ils lui envoyerent incontinent dans une chaloupe François Costa, avec de riches presens, pour l'informer de la paix faite avec le Grand Seigneur. Costa fut fort bien reçu du Bacha, qui lui offrit toutes sortes d'assistances. Ces offres lui furent confirmées par Melangua, renégat qui étoit de sainte Marie de Rapallo, auprés de Genes.

1559. En 1559. l'Empereur Charles-Quint étant mort, la paix fut concluë entre Henri II. Roi de France, & Philippe II. Roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. Par le dix septiéme article du

du traité, il fut dit; que sa Majesté trés-Chrétienne rendroit aux Genois, ou à la maison de saint Georges, toutes les places qu'il possedoit dans l'Isle de Corse; mais que l'artillerie lui demeureroit avec les munitions de guerre & de bouche, & que les Genois accorderoient une amnistie generale à tous ceux qui avoient suivi le parti de France.

En 1560. André Doria Prince de Melfe, mourut à Genes, universellement regretté de tous les Ordres. On peut dire à son avantage qu'il défendit toûjours la liberté de sa patrie, avec une fermeté inébranlable, n'ayant jamais voulu consentir qu'on fit bâtir une Citadelle à Genes, quoi qu'il en eût été sollicité plusieurs fois de la part de l'Empereur. Il étoit sobre dans son manger, & ne faisoit jamais que deux repas par jour; il ne buvoit que deux coups à chacun, & du vin si trempé, qu'il y méloit les trois quarts d'eau. Quoi qu'il fût fort galand, & qu'il aimât les Dames, jamais l'amour ne lui fit negliger aucune affaire. Il étoit liberal & magnifique en toutes choses, comme on en peut juger par le present qu'il fit au fils de sa femme, de la Principauté de Melfe. 1560.

L'Empereur en eut quelque chagrin, croyant que comme il tenoit cette terre de lui, il avoit voulu surmonter sa magnificence, ou témoigner qu'il faisoit peu de cas de son present. Doria fit bâtir plusieurs édifices somptueux, & entre autres son Palais du faux-bourg de saint Pierre d'Arena, où il reçut Charles Quint, le Prince d'Espagne son fils, le Roi & la Reine de Boheme. Il y fit faire une galerie, où l'or brilloit également au dehors & au dedans; il l'orna de colonnes de marbre, & de riches peintures: il fit bâtir un superbe mausolée dans l'Eglise saint Mathieu, qu'il avoit choisie pour le lieu de sa se-

1560. pulture, & il la dota d'un revenu considérable. Il eut tant de moderation dans la bonne fortune, qu'il refusa souvent les honneurs & les dignitez qu'on voulut lui déferer : il méprisa les murmures du peuple, se contentant de n'avoir rien à se reprocher dans le fond de sa conscience; il ne prit jamais plaisir de compter ses exploits, & fut toûjours ennemi des loüanges:il étoit grâve dans ses discours & dans ses actions par nature & sans affectation : il aimoit tellement la justice & la verité, qu'il n'auroit pas voulu dire un mensonge, même en raillant: il se mettoit aisément en colere; mais il en revenoit facilement. Il fut heureux dans toutes ses entreprises, & obligea les Genois par la seule consideration de sa vertu, de l'élire Doge perpetuel, ce qu'aucun autre avant lui ni depuis n'a pû obtenir, quoi que plusieurs l'ayent tenté. Il ne portoit jamais d'épée en voyage, & il ne s'en est servi que rarement dans les combats, agissant plus de la tête que du bras.

On ne lui peut reprocher qu'une action de cruauté, qui est d'avoir fait mourir Ottobon de Fiesque, frere du Comte de Lavagne, qui ayant été pris à Porto-Hercolé, s'étoit remis à sa discretion. Comme le Prince Doria n'avoit jamais eu d'enfans, il déclara son heritier universel Jean André Doria, fils de Jeannetin, & lui laissa entre autres choses le Duché de Turcis, mais fort chargé de dettes. Son petit neveu étant absent lorsqu'il mourut, il chargea Antoine Pisani, son premier valet de chambre, de lui conserver tous ses effets, & de lui recommander de sa part d'être toûjours fidele à Philippe II. Roi d'Espagne, & de défendre la liberté de son païs au péril de son sang & de sa propre vie. Il nomma Jean de Figuerroa, & Adam Centurioné, pour exécuteurs de son testament, par lequel il étoit porté entre autres choses qu'il de-

desiroit être inhumé la nuit & sans ceremonie. Jean André Doria étant revenu à Genes six jours aprés la mort de son oncle, lui fit faire un service magnifique dans l'Eglise Cathedrale.

En 1563. les Genois s'étant saisi de Final, appartenant à Alphonse, Marquis de Carreto, 1563. qu'ils prétendoient leur être dévolu par crime de felonie; le Marquis se pourvût devant l'Empereur Ferdinand; mais les Genois ne voulurent reconnoître que pour arbitre & non pour juge, de peur de préjudicier à leur droit de Souveraineté. Ferdinand irrité de ce refus, prononça en faveur d'Alphonse; mais les Genois ne voulurent pas acquiescer à son jugement, qui leur fut intimé par un Herault: neanmoins à la priere du Roi Catholique, ils rendirent Final au Marquis, quoi que les habitans fissent grande difficulté de retourner sous son obéïssance.

La même année la guerre de Corse recommença: saint Pierre de la Bastie, qui avoit épousé Vannima d'Ornano, fille de François d'Ornano, nommé S. Pierre Corse, n'ayant pas voulu joüir de l'amnistie accordée aux mécontens de cette Isle, par le dernier traité fait entre les deux Rois de France & d'Espagne, se retira à Paris aprés la mort de Henry II. & de François II. son fils. Les grands du Royaume ayant formé divers partis pendant la minorité de Charles IX. la Bastie que nous nommerons à l'avenir saint Pierre Corse, comme son beau-pere négocia un traité entre Antoine Roi de Navarre & Philippe II. Roi d'Espagne, portant qu'Antoine se départiroit de ses prétentions sur la Navarre, & qu'en échange Philippe lui cederoit la Sardaigne, & qu'il lui aideroit à conquerir l'Isle de Corse, par les intelligences de d'Ornano, afin de l'unir à la Sardaigne, & n'en faire qu'un seul Royaume, en consequence de ce traité, S. Pierre Corse alla trouver Draguth en Afrique, & par

le

le Conseil de ce Corsaire passa ensuite à Con-
1563. stantinople, pour engager Soliman à favoriser cette entreprise ; mais le Roi de Navarre ayant été tué d'un coup de mousquet au siege de Rouën, le traité demeura sans effet.

Saint Pierre Corse en partant pour Constantinople, laissa sa femme à Marseille. Les Directeurs de saint Georges ayant eu avis de son voyage & de ses négociations avec la Porte, résolurent de faire tous leurs efforts pour avoir cette femme en leur pouvoir, & de s'en servir comme d'un gage pour ramener son mari à son devoir. Il lui envoyerent un Prêtre nommé Michel, & Augustin Bassica, Luquois, qui avoient été vingt-cinq ans au service de S. Pierre & lui firent persuader par leur moyen de retourner en son païs. Ces deux envoyez l'obligerent de s'embarquer sur une frégate dont ils étoient assurez ; cependant ils ne pûrent conduire cette intrigue si secretement, qu'elle ne vint aux oreilles d'Antoine de saint Florentin, ami particulier de saint Pierre qui resolut de tirer cette femme des mains de ceux qui l'enlevoient. Il s'embarqua incontinent sur une felouque, & vogua avec tant de diligence, qu'il atteignit les ravisseurs à la hauteur d'Antibes. Ces deux hommes se voyant poursuivis, prirent terre, & se sauverent dans les détours des montagnes, abandonnant la femme de S. Pierre Corse, qui fut ramenée à Marseille par saint Florentin, & de là conduite à Aix, où elle demeura jusqu'au retour de son mari, qui fut assez prompt, parce qu'ayant appris à Constantinople que le traité qui avoit donné lieu à son voyage, s'étoit rompu par la mort du Roi de Navarre, il jugea à propos de revenir en France. Il apprit sur les côtes d'Afrique la fuite de sa femme, par Jean Pierre Calvi, qui fut puni de son indiscretion,

sain

ſaint Pierre l'ayant fait étrangler par des eſclaves Turcs, craignant qu'il n'en eût obtenu des faveurs. Lorſque ce mari jaloux fut arrivé à Marſeille, il prit la poſte, & alla trouver ſon infidelle à Aix. Il ſe diſpoſa enſuite pour aller à la Cour, & comme il vouloit mener ſa femme avec lui, le Parlement s'y oppoſa; mais elle voulut le ſuivre: il la remena à Marſeille, & l'ayant tenuë trois jours enfermée dans ſa maiſon, avec des filles qui la ſervoient, il la voulut faire étrangler par les miniſtres de ſa fureur; mais elle lui demanda en grace de lui donner la mort lui-même, croyant qu'il auroit horreur de commettre un ſi grand crime, & qu'ainſi elle pourroit échaper de ce danger; mais S. Pierre Corſe demeura inébranlable, il dénoüa froidement les jarretieres de ſa femme, & les ayant paſſées autour de ſon cou, il l'étrangla. Aprés ce meurtre il prit la poſte, & ſe rendit à Paris, où ayant conferé avec la Reine Catherine de Medicis, mere du Roi, qui étoit alors Régente, & ſejourné huit jours à la Cour, il s'en retourna à Marſeille: il s'y embarqua avec ſaint Florentin, & prit la route de l'Iſle de Corſe, ſur trois galeres qu'il avoit ramenées de Conſtantinople. 1563.

Il prit Ilna, où il n'y avoit point de garniſon, & voulut ſe rendre maître de San-Firenzo par intelligence; mais la conjuration fut découverte, & on fit pendre par les pieds le Gouverneur avec ſes ſoldats, convaincus d'être les autheurs de cette entrepriſe.

D'un autre côté la flotte de Genes étant partie avec un vent favorable, arriva à la Baſtie, où l'Amiral trouva le Commiſſaire General de l'Iſle, avec onze Compagnies de Corſes. Aprés qu'il eut fait mettre ſes troupes à terre, & joint à ſon armée les Corſes fideles que le Commiſſaire lui avoit amenez, il ſe rendit à Bourg, qui eſt à dix

mille de la Bastie. Il y tint Conseil de guerre, 1563. où il fut résolu qu'on passeroit à la Caccia, une des Provinces de l'Isle. Lorsque les Genois y furent arrivez, saint Pierre Corse approcha d'Omessa avec deux cens hommes de sa nation. Le même jour on avertit le General des Genois que dans les onze Compagnies qui étoient venuës joindre son armée à la Bastie, il y avoit plusieurs traîtres que devoient quitter son parti, & passer dans celui des rebelles quand il seroit aux mains avec eux; qu'ils autoient pour signal leurs chemises hors de leurs chausses. Sur cet avis le General fit assembler les Officiers de son armée, pour leur en faire part, & demander leurs sentimens. Dans ce Conseil les avis se trouverent partagez, le Genois vouloient qu'on marchât par une valée qui regne le long de la riviere de Goyro; & les Capitaines étrangers soûtenoient qu'il falloit suivre un autre chemin, pour éviter le combat avec les rebelles, pendant lequel les païsans pouroient les charger en queüe. Le Capitaine Antoine Balagina Corse, qui avoit toûjours été fidele aux Genois, representa au General qu'il falloit bien se garder de passer dans cette valée, parce que dés qu'ils seroient sortis de la Caccia, les habitans du païs ne manqueroient pas de les attaquer par derriere, pendant que St. Pierre les prendroit en flanc, & que lorsqu'ils seroient engagez entre ces deux corps, les traîtres tournant visage contre eux, acheveroient de les mettre en desordre, mais que s'ils suivoient la route de Balagina, ils ne trouveroient personne qui s'opposât à leur passage, & feroient leur voyage heureusement. Quoi que cet avis fût le plus solide, il ne fut pas neanmoins approuvé; le General voulut absolument passer par la valée; mais dés que l'armée fut sortie de la Caccia, tout ce qu'on leur avoit pré-

dis

dit arriva : les Corses vinrent de tous côtez fondre sur les Genois, avec de grands cris ; neanmoins vingt cinq Chevaux-legers de l'arriere garde enfermerent dans un passage étroit S. Pierre avec douze maîtres seulement. Les Genois mirent incontinent pied à terre, & se postant derriere leurs chevaux, pour se garentir des coups de lance des Corses, ils firent à couvert une décharge de leurs pistolets : cependant ils envoyerent un des leurs demander au General cinquante mousquetaires, qu'il leur refusa, parce que l'Infanterie Genoise poussée par la Cavalerie Corse, étoit déja fort en desordre. Les vingt-cinq Chevaux-legers voyant un escadron venir à eux, remonterent à cheval, & prirent la fuite à toute bride. Deux Piedmontois qui étoient restez derriere, à cause de la lassitude de leurs chevaux, furent pris par S. Pierre & tuez de sa propre main. Ainsi le General pour n'avoir pas voulu suivre le conseil de Balagina, fut cause de la défaite entiere de son Infanterie qu'il abandonna, se sauvant avec sa Cavalerie. Les fantassins qui échaperent de cette déroute, furent dépoüillez jusqu'à la chemise, & conduits tous nuds comme ils étoient, à la plus prochaine Ville, où ils demeurerent prisonniers. 1563.

Pierre André de Costa Corse, Lieutenant de la Compagnie des Gendarmes du Comte de Benne en France, étant venu en son païs pour s'y marier, le General des Genois lui offrit un Regiment s'il vouloit prendre parti dans ses troupes. Costa s'en excusa, sur ce qu'il ne pouvoit servir à deux maîtres : mais il offrit de combattre dans son armée en qualité de volontaire. Ce brave Officier s'etant trouvé à la déroute dont on vient de parler, y demeura prisonnier. Saint Pierre à qui on l'amena lui reprocha qu'il étoit un traître, & qu'il recevoit la solde des

1563. deux côtez. Costa s'en défendit, & soutint qu'il n'avoit servi les Genois que comme leur vassal, sans prendre d'emploi dans leur armée. Saint Pierre irrité de la hardiesse de ce Corse, voulut lui passer son épée au travers du corps; mais les Officiers qui aimoient Costa, s'y opposerent, & crierent tous d'une voix que si quelqu'un étoit assez hardi pour entreprendre sur la vie d'un si brave homme; ils vengeroient sa mort même sur la personne de leur General. S. Pierre craignant une revolte entiere de ses troupes, envoya Costa dans un Château, bâti sur un rocher escarpé, où il le fit garder soigneusement.

Les Directeurs de saint Georges ayant appris la défaite de leur armée, & la revolte de toute l'Isle, résolurent d'y envoyer Estienne Doria, qui étant fort sage, ménageroit mieux les troupes. Saint Pierre qui connoissoit le génie de ce General, jugea bien tôt qu'il n'en auroit pas si bon marché qu'il avoit eu de ses predecesseurs, & recommanda à tous ses Officiers de se tenir sur leur garde.

Doria s'embarqua avec plusieurs Regimens d'Infanterie Allemande & Italienne, & avec D. Alphonse, fils de l'Ambassadeur d'Espagne, qui commandoit quinze cens hommes de sa Nation. Il fit aussi passer en Corse cent cinquante mulets pour porter des vivres à son camp. Dés qu'il eut mis pied à terre dans cette Isle, il marcha droit à la Ville, où l'Evêque fait sa résidence, & s'étant campé en cet endroit, il faisoit porter de temps en temps par ses mulets à son camp, le pain & le biscuit qui étoit sur sa flotte, & que l'on conduisoit sur des chaloupes, jusqu'à trois lieuës du poste qu'il avoit choisi sur un lac qui entroit dans la mer. S. Pierre ayant été averti de la marche de Doria, s'approcha de lui

avec

avec quatorze mille hommes, qu'il logea à Ventolasser, à Castello, & à la Pinta. Le lendemain étant monté sur une éminence pour reconnoître le camp des ennemis, il dévouvrit les mulets qui leur apportoient la provision ordinaire: il détacha incontenent quatre mille hommes de pied, & cent cinquante chevaux pour s'en saisir. Charles Carafolo qui escortoit le convoi avec cent mousquetaires, les fit passer derriere les mulets, qui leur servirent de remparts pendant qu'ils faisoient leurs décharges. Dans le même temps quatrevingts gendarmes aprés avoir baissé la visiere de leurs casques, allerent avec leurs lances fondre sur les Chevaux-legers de S. Pierre qui les reçurent d'abord avec beaucoup de résolution; mais ensuite s'étant ébranlez, ils se renverserent sur l'Infanterie, & rompant leurs rangs ils traverserent les Bataillons à bride abbatuë. Les Gendarmes Genois profitant de ce desordre, acheverent de défaire l'Infanterie, il demeura sept cens hommes sur la place, & le reste se sauva dans un bois prochain. Doria ayant eu avis de ce combat, monta à cheval avec cent maîtres qui avoient chacun un mousquetaire en croupe, & marcha au secours des siens; mais il arriva trop tard & trouva le combat fini. S. Pierre aïant apris la déroute de ses troupes, s'approcha davantage de la montagne, afin d'en être à couvert, mais ayant sçu que Doria venoit le chercher, & qu'il étoit campé à la Balladella, il se retira avec mille hommes seulement à Campaloré, où il fit travailler à un profond retranchement pour fortifier son camp. Doria feignant d'aller à Alleria, marcha droit à Campaloré avec son avan garde pour attaquer S. Pierre en front, pendant que son arriere-garde prenoit un grand tour pour le venir charger en queuë. Tandis que l'arriere-garde faisoit le tour

1563.

1563. des montagnes, Doria attaqua les retranchemens des rebelles, qui se défendirent avec beaucoup de courage, & tuerent grand nombre de leurs ennemis. S. Pierre qui avoit l'œil à tout, voyant arriver l'arriere-garde des Genois, qui venoient le prendre par la queuë de la tranchée, en sortit, & se saisit d'une hauteur où il étoit difficile de le forcer, quoi qu'avec perte de plusieurs des siens; cependant les Allemans étant entrez d'un côté dans son camp, & les Italiens d'un autre, ils y firent un grand carnage de ceux qui y étoient restéz: ils brûlerent vingt-cinq Corses qui s'étoient retirez dans une tour. Ils pillerent le Village, & mirent le feu à la plûpart des maisons, aprés avoir répandu le bled & le vin dont elles étoient fort bien garnies, pour empêcher les ennemis d'en profiter.

Doria marcha ensuite vers Aleria, & se logea le long de la riviere auprés d'un lac, au milieu duquel il y a une petite Isle faite d'écailles d'huîtres, que la mer y porte en abondance: c'étoit là que saint Pierre avoit retiré le biscuit pour la nourriture de ses soldats, qui demeura au pouvoir des Genois. Doria vouloit ensuite aller au secours de Costa, que S. Pierre tenoit assiegé; mais la maladie s'étant mise dans son camp, il ne put exécuter ce dessein. Cette maladie fut causée par les débauches que firent les soldats des vins de cette Isle, qui étoient doux & piquants. Pendant qu'ils furent campez sur les bords du lac, ils furent reduits à ne boire que de l'eau, & ce mélange de boissons leur causa une dissenterie qui en tua autant qu'auroit pû faire la peste. Pour dernier malheur la mer ne s'étant pas trouvée navigable, Doria fut contraint de faire passer ces malheureux dans le Fort aux Huîtres, où étant attaquez en même temps de la dissenterie & de la fiévre sans secours, & reduits

duits à ne manger que du biscuit, & à boire de l'eau à moitié corrompuë, il en mourut plus de six cens qu'on fut obligé de jetter dans le lac. Le Château de Costa s'étant rendu à saint Pierre dans peu de jours, Doria qui craignit d'être attaqué dans son camp, résolut de se retirer à la Bastie, quoi qu'il y eût cinquante mille de distance. Pendant cette longue marche les rebelles le suivirent toûjours en queuë, & auroient tué la plûpart de ces malades, si les Cavaliers ne les avoient mis en croupe derriere eux. Aprés que Doria fut arrivé à la Bastie, ses troupes y furent attaquées d'un nouveau mal, que ceux du païs nommoient le mal galand; il y fit tant de ravage, que de vingt-deux Compagnies Italiennes que Doria y avoit amenées, il ne lui en resta que deux, & les Allemans furent reduits à la moitié. Cette maladie passa ensuite aux habitans, & dans peu de jours en emporta plus de neuf cens: il mourut aussi beaucoup de chevaux faute de fourage; tous les foins ayant été brûlez, on ne pût les nourir qu'avec des feüilles de vignes, & un peu de seigle & de froment. 1563.

Cependant Costa qui avoit toûjours demeuré prisonnier, trouva moyen de se sauver, & s'étant fait conduire par un berger, il se rendit au Château de Souvenzara: il envoya de là son guide à Doria, pour l'avertir du lieu où il étoit, & ce General lui envoya une frégate pour le porter à sa flotte. Quelques jours aprés les galeres que Doria avoit renvoyées à Genes, revinrent avec un Régiment Espagnol de onze Compagnies, que le Roi Catholique avoit accordé aux Genois aprés la conquête de Pegnon de Los Velez. Les galeres ayant abordé à Porto vecchio, dont les rebelles s'étoient emparez, les habitans se mirent en bataille sur le bord de la mer, pour leur empêcher la descente; mais

1563. Doria s'étant avancé avec ses troupes pei
que les galeres faisoient un grand feu de
coursiers, il se rendit maître de la place.
pendre le Gouverneur, pour avoir fait tir
sa flotte. Pendant qu'il étoit dans cette V
un Député des bourgeois de Boniface vi
prier de leur envoyer un Capitaine qu'on a
loit Estienne de Sardaignac, qui avoit vend
Turcs plusieurs de leurs principaux habi
Doria ayant livré le traître à ce Député, i
menerent à la Ville lié & garroté. Dés
y fut arrivé les bourgeois l'obligerent de
ser une potence dans le marché, d'y plante
chelle, & de s'y pendre lui-même. Cepen
la flotte ayant continué sa route, vint abc
à un lieu nommé le Giaccia ; les Espagne
mirent pied à terre, & brûlerent tous les
lages qu'ils trouverent sur la côte où saint I
re avoit accoûtumé de se retirer, & y fi
souvent contraints d'escarmoucher avec les
nemis, qu'ils attendoient dans les détours
montagnes. Doria ayant résolu de mener
troupes à Calvi, parce que le pain lui manqu
fit embarquer son Infanterie, & envoya sa
valerie par terre à Balagnia pour se rafraî
Pendant que la flotte côtoyoit l'Isle, il s'e
un grand orage qui la mit en desordre : les
leres revirerent pour gagner le port de la C
rardada ; mais le vent étoit si fort, qu'il
eut deux qui se briserent contre les rochers :
te l'artillerie fut perduë ; mais l'équipage se
va par le secours des autres galeres. La C
lerie qui étoit à Balagnia fut mandée à Ca
on donna à chaque Cavalier un sac de fa
pour porter aux galeres qui étoient à la rad
la Chierardada. La Cavalerie exécuta cet or
mais avec beaucoup de fatigue, parce qu'il
lut traverser des rochers qui paroissoient inac
sib

sibles. Aussi-tôt que les troupes de la flotte eurent reçu ce convoi, elles firent boulanger du pain, & continuerent ensuite leur route jusqu'à Calvi. Camillo Cavalé Milanois, Colonel d'Infanterie, s'étant trouvé mal sur la flotte, mit pied à terre, & mourut peu de jours aprés dans cette Ville. Les galeres allerent ensuite à San-Firenzo, & y ayant descendu, les Espagnols qui étoient presque tous malades, s'en retournerent à Genes: le reste de l'Infanterie alla par terre trouver Doria à la Bastie, & comme l'hyver approchoit, le General la mit en quartier à Capocorso. Doria envoya ensuite demander deux cens Chevaux-legers au Viceroy de Sardaigne, & fit partir un Officier qui étoit de Boniface, pour leur servir de Major. Cet Officier étant arrivé en Sardaigne, y fit lever deux Compagnies de cent hommes chacune, commandées par des Capitaines de la nation. Quand les Cavaliers de ces deux Compagnies furent montez, on les embarqua & on les passa à Boniface, qui n'est qu'à dix mille de cette Isle: de là ils allerent à Porto vecchio, qui en est éloigné de vingt. ils trouverent cette Ville démantelée, parce que Doria en avoit fait raser les murailles pour la punir de sa revolte. Ces deux Compagnies marcherent à la Bastie, suivant une plaine qui est le long de la côte. Comme cette marche étoit de cent trente milles, Doria qui craignit qu'elles ne fussent attaquées par saint Pierre envoya au devant d'elles sa Cavalerie, qui les rencontra à Aleria. Aprés cette jonction ces troupes continuerent leur marche en bon ordre, & arriverent heureusement au camp. On ne fit rien de tout l'hiver, pendant lequel les chevaux souffrirent beaucoup, n'ayant été nourris que de jeunes sarmens, avec un peu de bled & d'orge qu'on fit venir par mer, & qu'on leur distribua par petites mesures. 1563.

En 1565. les Directeurs de saint Georges résolurent de faire un dernier effort pour reduire les rebelles: ils ordonnerent pour cet effet à leurs Gene- 1565.

raux de ruiner les moissons des Insulaires, & de-
1565. mettre le feu dans leurs maisons; cependant, afin que ces ordres fussent exécutez avec plus de facilité, ils envoyerent dans l'Isle de Corse un nouveau renfort de troupes avec des faux pour couper les bleds, & quantité de mulets pour fournir le camp de vivres. Ce secours arriva au mois de Mars, auquel tems on voit dans cette Isle les bleds & les orges hors de terre de la longueur du bras. Doria s'étant mis à la tête de ces nouveaux venus, marcha vers la Canonica, où la Cavalerie étoit logée. Dés qu'il fut entré dans les terres des rebelles, avec toute son armée, il fit scier les bleds, & continua de faire le dégât jusqu'à la Tour de Souvenzara. Il retourna ensuite sur ses pas, & revint à la Bastie: il y sejourna jusqu'à-ce que les Corses eussent fait leur recolte, qui commence de bonne heure, à cause des pluyes qui y sont frequentes en Eté. Quand elle fut achevée il entra dans les montagnes, où il mit le feu à toutes les javelles & à leurs maisons. De là il passa dans le païs de la Caccia, dont les habitans s'étoient revoltez tout de nouveau: il trouva d'abord quelques Corses, qui s'étant fortifiez dans un Convent, firent sur lui une décharge; mais il les obligea bien-tôt d'abandonner ce poste, & à prendre la fuite. Doria s'étant campé auprés d'une coline, il fit arracher toutes les vignes, couper les arbres fruitiers, & razer les métairies voisines, qui étoient en grand nombre. Les rebelles qui étoient sur la montagne roullerent de grosses pierres sur les Genois, mais avec peu d'effet. Doria mena son armée du même côté où son predecesseur avoit été battu à la premiere campagne: il y fit faire le dégât, pendant que trois cens mousquetaires Espagnols, & cent cinquante chevaux allerent à Corté, au milieu de l'Isle, & dans un païs extremement fertile: neanmoins ils le trouverent abandonné, parce que la plûpart

Part des habitans étoient allez avec saint Pierre Pour tâcher de surprendre Doria. Les Espagnols 1563. mirent le feu par tout, sans trouver aucune résistance : ils se logerent dans une vaste plaine, où ils passerent la nuit. Le lendemain ils partirent pour aller joindre l'armée, & passerent par une vallée de douze mille de long. Les Corses en ayant eu avis, s'assemblerent en grand nombre, & ayant marché toute la nuit, vinrent attaquer les Espagnols dans cette valée. La Cavalerie soûtint leur effort, pendant que l'Infanterie continua son chemin, faisant de temps en temps volte-face, & saluant cette milice d'une décharge de mousqueterie. Les rebelles se voyant si vigoureusement repoussez, se retirerent, avec une grande perte; & ainsi les Espagnols arriverent heureusement au camp. Doria qui s'étoit arrêté pour les attendre, décampa le lendemain, & alla attaquer le fort de la Brocca, qui étoit gardé par cinquante Corses. La garnison fit une décharge, & tua un Caporal & quatre soldats; mais incontinent aprés elle prit la fuite. Doria ayant continué sa marche, se trouva sur le soir sans provisions, ce qui fit mutiner les soldats: comme il entendit qu'ils demandoient du pain, avec de grands cris, il sortit de sa tente, & tâcha de les appaiser, en les assurant qu'il les meneroit le lendeman dans un lieu où ils ne manqueroient de rien. Il les fit partir à la pointe du jour, & leur ayant fait traverser une grande plaine, il les mena au bord de la mer. Ils y trouverent trois frégates & quelques autres petits bâtimens, chargez de pain, de vin, de chair salée, de saussissons, & de fromages. L'armée se campa en cet endroit, & y demeura pendant huit jours pour s'y rafraîchir. Pendant ce sejour il arriva de Genes à la Bastie de nouveaux secours. Doria les ayant joints à son armée, retourna vers

1565. les montagnes de la Caccia, & ensuite passan Omessa, il se rendit à Corté : il y trouva Pierre retranché sur une colme. Pour all lui, il falloit traverser la riviere de Goyro. dant que Doria la passoit, saint Pierre fit à son Infanterie divers mouvemens autor la montagne, afin que ses ennemis la cru plus nombreuse, & n'osassant l'attaquer. Il fi bien son jeu, qu'encore qu'il n'eut que mille hommes, on eut dit qu'il en avoi mille ; mais cet artifice ne lui servit de Doria envoya par un valon deux Compagni Corses fideles, pour le prendre en flanc, dant que trois cens fusiliers qu'il avoit chez, montoient la montagne, dont la étoit d'un demi quart de lieüe. Ces hor détachez s'avancerent avec beaucoup de ré tion, quoi que les rebelles roulassent su des pierres d'une grosseur extraordinaire. le même temps André Centurioné, Provec de l'armée, fut commandé avec cent fusili vingt maîtres, pour aller déloger quelques ses d'une autre coline opposée à celle où le gros de leur armée, ce qui fut exécute beaucoup de vigueur. S. Pierre qui s'étoit cé au bord de la riviere, pour en défen passage, voyant que ses gens avoient aban la montagne, se retira avec précipitatioi fut suivi de si prés par les Genois, que si que son cheval étoit las, & ne pouvoit pl loper, il fut obligé d'accepter celui que toit un de ses Officiers. Ce Genereux Co meura prisonnier, & fut pendu à un arbi un écriteau où étoient écrit ces mots, *P prix de sa generosité*. Doria alla ensuite k Omessa, aprés avoir fait un grand carnage belles. Il passa delà à Corté, esperant d dre le Château sans artillerie ; mais n'en

pû venir à bout, il se contenta de faire mettre 1555.
le feu au reste des maisons, & marcha tout le long de la riviere d'Aleria. Les rebelles qui s'étoient mis en embuscade auprés du gué par où il devoit la traverser, laisserent passer une partie de l'armée, & chargerent ensuite l'arriere-garde: ils tuérent plusieurs soldats, & blesserent le Commandant, qui mourut peu de jours aprés de sa blessure à la Bastie. La perte des Genois auroit été beaucoup plus grande, si Doria n'eût détaché quelques troupes de la bataille, pour soûtenir l'arriere-garde: lorsque l'avant-garde s'approcha de la montagne, elle fut chargée par un parti des rebelles, qui sortant de derriere un rideau qui le couvroit, fit sa décharge fort à propos, mais se voyant poussé il lâcha le pied, & s'enfonça dans un bois, où il fut impossible de le poursuivre. L'armée ayant continué sa marche, campa le soir dans une valée, & arriva le lendemain devant le Château de Tulon, qui étoit défendu par plusieurs tours. S. Pierre qui étoit logé sous le canon de cette place, voulut attaquer les Genois, mais son avant-garde fut battuë, plusieurs des siens demeurerent sur la place, & on fit quantité de prisonniers, qui furent pendus le lendemain. Doria décampa deux jours aprés, & laissa quelques Chevaux-legers en embuscade dans un valon. Les Corses voyant l'armée partie, allerent visiter le camp des Genois, pour voir s'ils n'y avoient rien laissé, mais cette curiosité leur coûta bien cher, les Chevaux-legers sortirent du valon, les chargerent à l'impourvû, & aprés en avoir fait un grand carnage, retournerent à toute bride auprés de Doria. Lorsque les Genois se virent éloignez des ennemis, ils se mutinerent tout de nouveau, & demanderent du pain. Doria pour les appaiser les mena en diligence au bord de la mer,

1565. & aprés leur avoir fait donner des vivres, il fit mettre le feu aux bleds. Il les fit passer par un défilé où ses Cavaliers ne pouvoient aller que l'un aprés l'autre : il donna l'avant-garde aux Espagnols, les Allemans marcherent ensuite, & les Italiens demeurerent à l'arriere-garde. Le Colonel General de la Cavalerie craignant quelque surprise, ordonna à Antoine Costa, Major du Regiment de D. Alphonse, de garder la tête du défilé avec deux cens mousquetaires, jusqu'à ce que tous les escadrons fussent passez. Pendant qu'ils côtoyoient un bois, il sortit d'un taillis fort épais cinquante fusiliers Corses, qui firent leur décharge, & se rembusquerent dans leur Fort. L'armée aprés avoir essuyé divers perils, entra dans une plaine fertile, où elle trouva toute sorte de vivres en abondance. Elle y sejourna deux jours pour s'y reposer : elle passa ensuite auprés de la Tour de Badulella, qui sert de Fanal aux Vaisseaux, & se rendit devant le Château de Tamagna, bâti sur une éminence. Pendant cette marche quelques Corses vinrent escarmoucher, mais ils ne tuerent qu'un Espagnol d'un coup de mousquet à la tête. Doria les fit pousser, & les voyant en desordre, il commanda qu'on ne leur donnât aucun quartier, afin d'épouvanter les autres. Aprés qu'il les eut dissipez, il changea l'ordre de sa marche, il donna l'avant-garde aux Allemans, qu'il fit suivre par les Italiens, & laissa les Espagnols à la queuë de tous les autres. Les Corses qui s'étoient mis en embuscade au nombre de trois cens, dans un bois fort épais, en sortirent lorsqu'ils virent passer les mulets qui portoient le bagage, & ayant battu l'escorte ils les auroient emmenez si les Espagnols ne fussent venus à leur secours. Ils pousserent les rebelles si vigoureusement qu'ils les obligerent de ren-

trer

ter dans la forest. Sur le soir Doria alla camper à Campaloré, au bord de la mer, où il demeura huit jours. Doria ayant eu avis que S. Pierre descendoit de la montagne pour le venir combattre, envoya au devant de lui un détachement de son armée, mais le Corse ne l'attendit pas, & retourna par où il étoit venu. Un Gentil-homme de Boniface ayant voulu poursuivre les Corses, fut tué d'une mousquetade qui lui perça le cœur, le reste du détachement revint au camp sans aucune perte. Doria aprés avoir achevé de faire le dégât dans toute l'Isle, se retira à Nebi pour y faire reposer ses troupes, & attendre les ordres du Senat. On lui manda de conduire deux pieces d'artillerie devant Corté, pour batre la place, ce qu'il exécuta avec beaucoup de diligence. Il fit venir deux canons de San-Firenzo, qui furent conduits par mer jusqu'à un certain port, d'où on le mena par terre à Omessa, & de là à Corté, sans aucun empêchement : on les mit incontinent en batterie, & on les fit tirer incessamment contre l'endroit le plus foible de la place. Les assiegez se deffendirent vigoureusement, jusqu'à ce qu'ils virent une brêche raisonnable ; mais alors craignant d'être pris d'assaut, ils se sauverent par une voûte soûterraine, sans que les Genois s'en apperçussent. Pendant le siege de Corté S. Pierre se rendit à Omessa avec neuf mille mousquetaires, & trois mille piquiers, & se retrancha sous le canon de la Ville : il attendit Doria dans ce poste, par où il falloit qu'il passât necessairement. Il auroit défait son armée suivant toutes les apparences, sans une avanture qui l'en empêcha. S. Pierre tenoit prisonnier un Cordelier, qu'il accusoit de l'avoir trahi, & avoit résolu de le faire enfermer dans un tonneau, & le précipitant du haut de la mon-

tagne

1565. tagne d'Omessa, lui ôter la vie d'une maniere si cruelle. Le Moine averti du péril qui le menaçoit, trouva moyen de se sauver avec le secours de quelques-uns de ses parens : il alla trouver Doria, & l'avertit du dessein du Corse. Le General des Genois fit incontinent démonter les deux pieces de canon, dont l'une fut chargée sur des mulets, & l'autre enterrée dans un lieu écarté : il marcha par un chemin que Balagna lui avoit enseigné : il eut aussi la précaution d'envoyer devant un escadron pour se saisir du passage d'une montagne qu'il falloit traverser. S. Pierre ayant eu avis du départ de Doria, rangea son armée en croissant pour l'enveloper ; il en fit ensuite étendre les pointes, de sorte que ses premiers bataillons arriverent à la montagne une demie heure aprés l'escadron de Doria. Comme il y avoit une platte-forme sur la coline, les Genois y formerent leurs escadrons, & vinrent ensuite fondre avec tant d'impetuosité sur les Corses, qu'ils ne leur donnerent pas le loisir de mettre la méche sur le serpentin. Ils prirent l'épouvante, & s'enfuïant en desordre, abandonnerent leur Commandant, qui y fut tué : on lui coupa incontinent la tête, qui fut mise au bout d'une zagaie pour intimider les autres.

Les Corses ont accoûtumé d'entourer leurs terres labourables d'une muraille seche, de peur que les bêtes sauvages n'y entrent, & ne gâtent leurs bleds. Doria qui étoit obligé de passer un défilé entre deux de ces murailles, fit avancer trois cens fusiliers pour se saisir du passage. Ces fusiliers tirant à couvert sur les rebelles, les empêcherent d'enlever les mulets des Genois, comme ils avoient résolu. Il arriva pendant cette marche un évenement bizare qui causa un grand desordre. On avoit donné aux Allemans un baril de poudre, & comme ils la partageoient,

une

une méche y mit le feu, & fit sauter soixante 1565. soldats de cette nation. Comme ce malheur étoit arrivé à l'avant-garde dans un défilé, où les plus éloignez ne pouvoient sçavoir ce qui causoit ce bruit, toute l'armée crut que les Allemans étoient défaits; les rebelles en prirent avantage, & chargerent avec tant de vigueur ceux de cette Nation, qu'ils les firent plier. Doria les voyant ébranlez s'avança pour les soûtenir, à la tête de quatre-vingts chevaux, & leur promit double paye s'ils vouloient faire leur devoir. Cette promesse produisit un effet merveilleux, les Allemans se rallierent, & baissant leurs demi piques, enfoncerent les Corses, étant soûtenus par les Italiens. S. Pierre combatit vaillamment avec l'Infanterie Italienne. Quoiqu'elle ne pût être secondée par la Cavallerie, qui étoit trop éloignée: elle ne laissa pas de passer le défilé à la faveur du feu que faisoient les trois cens mousquetaires postez derriere la muraille. Neanmoins les Corses harcelerent les troupes de Doria depuis le matin jusqu'au soir, sans leur faire d'autre mal que tuer & blesser quelques chevaux. Dés que S. Pierre vit les Genois hors du défilé, il se retira & les laissa en liberté de se loger, comme ils firent dans une grande plaine au bout de la muraille. Les Genois passerent la nuit à faire des balles de mousquet avec la vaisselle d'étain de leur General, le plomb leur ayant manqué. Ils craignirent que S Pierre ne les vint attaquer par un autre endroit; mais ils en furent quittes pour la peur. L'armée de Doria étoit alors reduite à six mille hommes de pied, & six cens chevaux, tant Allemans qu'Italiens, les Espagnols s'en étant retournez avant le siege de Corté. Doria ayant envoyé battre l'estradre pour apprendre des nouvelles des ennemis, apprit par le retour

tour de ses coureurs qu'on ne les voyoit pas pa-
1565. roître, & décampa le premier d'Octobre. Aprés quelques jours de marche, il arriva heureusement, à la Bastie, & s'y embarqua avec les Allemans, & la plus grande partie d'Italiens. Il se mit à la voile, ne laissant dans l'Isle que deux Compagnies Genoises, & deux Corses, sous les ordres de Christophle de Negro, & il renvoya aussi les troupes de Sardaigne en leur païs. Lorsqu'il fut arrivé à Genes, & qu'il eût rendu compte aux Directeurs de S. Georges du succés de cette campagne, ils renvoyerent en Corse Jean Pierre Vivaldo, avec de nouvelles troupes.

Aprés le départ de Doria S. Pierre envoya faire des levées à Marseille, avec l'argent qu'il avoit reçû de France. Il rendit completes toutes les Compagnies Corses, à qui il commença de donner la solde: il en mit sur pied trois de Cavalerie, à qui il fit porter son étendart. Lorsqu'il se vit à la tête d'une puissante armée, il laissa les François dans les Landes, & passant la montagne
1566. sur la fin du carnaval de l'année 1566. il alla camper à Balagna le mardi gras: la foudre tomba sur une grotte pratiquée dans le roc, dont les Genois faisoient leur magazin, & ayant mis le feu à cent barils de poudre qu'on y gardoit, fit sauter le Château qui étoit bâti sur la grotte; avec vingt-cinq soldats dont la garnison étoit composée. Il ne se sauva que la sentinelle, qu'on tira de dessous les ruines, & qui guerit de ses blessures, aprés avoir été long-temps entre les mains des Chirurgiens. La violence de la poudre fit aussi un grand desordre dans la Ville, les gons des portes furent rompus, quoi qu'ils fussent gros comme le bras. Plusieurs maisons en furent renversées, & deux cens soixante six personnes furent écrasées, tant des bourgeois que de la milice.

S.

S. Pierre ayant été averti de cet accident, s'imagina que la muraille seroit tombée, & qu'ainsi il lui seroit aisé de s'emparer de la Ville. Il s'en approcha incontinent, mais l'ayant fait reconnoître, il vit bien qu'il lui seroit impossible de profiter de ce malheur, parce qu'on ne pouvoit aller à la Ville que par la montagne sur laquelle étoient les ruines du Château, le reste étant entouré de la mer, & comme elle étoit de la hauteur de plus de dix piques, & que la poudre avoit entierement rompu le chemin, il jugea impossible d'y grimper. Lorsqu'il fut pleinement informé des difficultez de cette entreprise, il se retira à Nebi. Le Gouverneur de la Bastie en ayant eu avis, & craignant pour San-Firenzo, y envoya cent cinquante chevaux pour renforcer sa garnison. Les Cavaliers n'y trouvant point de fourages, se trouvoient obligez de sortir tous les jours de la Ville pour en aller chercher avec une bonne escorte. Un jour que les fourageurs étoient sur une montagne à faire leurs trousses, leur vedete les avertit que les ennemis venoient à eux. A cet avis ils remonterent à cheval; & faisant sonner le boute-selle, se mirent en escadron. Les rebelles qui n'avoient point de Cavalerie, se couvrirent d'une haye, pour n'être pas renversez par les chevaux. Le Capitaine Jacques de la Maison-Blanche, Commandant de ce parti, s'avança contre les Genois: son Infanterie n'ayant pû le soûtenir, il fut attaqué par six Cavaliers Genois: à leur approche il voulut se retirer vers son bataillon, mais son cheval s'étant cabré, il demeura prisonnier. S. Pierre ayant vû de loin le malheur de cet Officier, détacha un escadron pour le dégager, mais comme les Genois étoient assez éloignez, ils eurent gagné San-Firenzo avec leur prisonnier, avant que les rebelles pussent 1566.

sent

1566. sent les atteindre, quoi qu'ils eussent toûjours marché au trot. Le lendemain les Cavaliers Genois étant retournez au fourage. S. Pierre s'approcha de San-Firenzo avec son armée, se saisit de tous les passages, & ne leur laissa libre qu'un marais qui étoit impratiquable. Ces fourageurs au retour voyant les avenuës gardées, enfoncerent un bataillon qui voulut s'opposer à leur passage, & ayant passé sur le ventre de leurs ennemis, rentrerent dans San Firenzo, sans autre perte que d'un Cavalier tué, & de quelques uns blessez.

S. Pierre voyant qu'il lui étoit impossible de prendre cette place, s'avança vers Capo Corso, qui avoit toûjours été fidele aux Genois; mais comme il y avoit un passage fort dangereux entre San-Firenzo & la Bastie, où les ennemis auroient pû aisément défaire ces troupes, il reprit le chemin de la montagne. Cependant les Directeurs de S. Georges envoyerent dans l'Isle de Corse Pierre André de Costa, qu'ils avoient fait Colonel de la Cavalerie, avec l'Ingenieur Fratin, qui étoit un des plus habiles de toute l'Italie, avec ordre de fortifier San-Firenzo; de quoi Fratin s'acquitta avec beaucoup de capacité. Il y fit un chemin couvert, & desecha une partie du marais: il proposa de faire du reste de fort beaux jardins; mais Costa ne le jugea pas à propos, parce que ce païs marecageux rendoit la place plus forte, & empêchoit qu'on n'y pût conduire de l'artillerie de ce côté-là.

Sur la fin de l'Eté les Directeurs de S. George donnerent une Compagnie à Gregoire Grillo, Genois, qui prit pour son Lieutenant Sebastien de Vecchio, Luquois: ils passerent ensemble en Corse, & se rendirent à la Bastie, où étoit leur garnison. Peu de jours aprés leur arrivée ils y causerent une querelle qui eut des suites fâcheu-

cheuses. Le Capitaine Augustin de Mantouë s'étoit marié dans cette même Ville, avec une fort jolie femme. François de Pino, Enseigne dans la garnison la voyoit assez familierement, parce qu'elle étoit sa parente. Le mari en devint jaloux, & eut à ce sujet quelques paroles avec Pino. Augustin se croyant offensé par l'Enseigne, résolut de s'en venger. Il aprit qu'il s'étoit allé promener hors de la Ville, & alla l'attendre à son retour avec trois autres Capitaines. Augustin ayant vû de loin venir Pino, fut au devant de lui avec ses trois amis, & l'attaqua avec beaucoup de fureur. Pino qui étoit de la Ville se vit bien-tôt secouru par plus de vingt habitans qui se trouverent par hazard sur ce chemin, & les quatre Capitaines auroient mal passé leur temps si Costa, Colonel de la Cavalerie, qui étoit parent du mari jaloux, ne fût sorti de la Ville avec son Lieutenant, & grand nombre de Cavaliers, pour appaiser ce desordre par son autorité. Un des Capitaines en se retirant ne pût s'empêcher de faire une raillerie piquante contre Pino, qui ne l'entendit pas, mais à qui elle fut rapportée le lendemain. Pino voulant avoir raison de cet affront, fit épier ce Capitaine, pour sçavoir quand il sortiroit de la Ville. Un jour ayant été averti qu'il étoit allé avec ses trois camarades en un lieu nommé le port di Terravecchia, il s'y rendit incontinent avec un grand nombre de ses amis. Dés qu'il apperçut le Capitaine, il se jetta sur lui, & lui donna plusieurs coups de canne, sans que les trois autres osassent le défendre, de peur que les païsans du Village ne prissent le parti de Pino. Cet Officier aprés s'être vengé s'en retourna froidement à la Ville, où les quatre Capitaines se rendirent par un autre chemin. Vivaldo qui étoit déja arrivé à la Bastie,

1566.

ayant

1566. ayant été averti de ce different, voulut en empêcher les suites: il envoya Pino à San-Firenzo, & les autres au bourg, & delà à un Château extremement fort, appartenant à un de leurs amis. Le Capitaine Fabio de Campo-Basso, qui suivoit le parti de S. Pierre en ayant eu avis par un espion, se rendit la nuit devant cette place avec trente fusiliers, & attendit qu'on ouvrît la porte. Aussi-tôt qu'elle fut ouverte, Campo-Basso monta tout doucement l'escalier avec son escorte, & s'étant jetté dans la chambre des Capitaines Genois, il les trouva à table, qui ne songeoient à autre chose qu'à se divertir, & s'étant saisi de leurs personnes, les amena à Corté. Le lendemain on leur demanda s'ils vouloient se mettre à rançon, & s'y étant offerts, on leur promit de les remettre en liberté, moyennant cent écus chacun. Mais quand les rebelles eurent touché cette somme, ils dépoüillerent ces malheureux tout nuds, les firent entrer dans un jardin, & ayant lâché sur eux un dogue qui les terrassa, ils les percerent de plusieurs coups de pistolets. Aprés cette action barbare les rebelles se retirerent à Balagna, mais ils furent attaquez en chemin par les Officiers de la garnison de la Bastie, qui ayant appris la mort de leurs camarades, quoi qu'arrivée à cinquante milles de leur garnison, résolurent de la venger. Ils chargerent si brusquement les rebelles, qu'ils les mirent en fuite, & aprés en avoir tué un grand nombre, ils s'en retournerent à la Bastie fort contens.

Un mois aprés, Vivaldo ayant appris qu'Antoine de S. Florentin, Colonel d'un Regiment de Corses rebelles, étoit allé loger au bourg avec quatre Compagnies, résolut de lui dresser une embuscade: il commanda pour cet effet deux Compagnies de Corses fideles, avec quelques

fan-

fantassins Italiens, à qui il ordonna de faire le tour de la montagne, au pied de laquelle le bourg est bâti, & de se cacher dans un valon proche de la Ville, pendant que Costa traverseroit la même montagne avec quelque Cavalerie, pour attirer S. Florentin dans l'embuscade, mais cette entreprise ne réussit pas. La Cavalerie Genoise fut poussée si vivement, que s'étant engagée dans les détours de la montagne, où elle ne pouvoit se mettre en escadron, elle fut aisément rompuë avant que l'Infanterie pût la soûtenir; neanmoins l'Infanterie Genoise en s'en retournant trouva quelques Cavaliers Corses qui s'étoient retirez dans une maison, où elle les força. Les Genois gagnerent en cette occasion plusieurs selles & plusieurs paires de pistolets: neanmoins les Cavaliers s'étant ralliez, & ayant trouvé encore quelques uns de leurs compagnons, firent rencontre de la Cavalerie Genoise qui se retiroit assez en desordre, & en auroient fait un grand carnage, si l'Infanterie ne s'étoit avancée pour la soûtenir, & ne lui eût donné moyen de se retirer avec elle à la Bastie. 1566.

Cependant le Cordelier que S. Pierre avoit voulu faire mourir, & qui s'étoit sauvé, ne songeoit à tous momens qu'aux moyens de se venger de ce chef des rebelles: & comme rien n'est impossible à un homme qui n'a qu'une affaire dans la tête, & qui y donne toute son application, il en vint à bout en la maniere suivante. Il gagna un vieux domestique de S. Pierre nommé Vitello, auquel ce Corse avoit une extréme confiance, parce qu'il étoit à son service depuis trente-cinq ans: S. Pierre le faisoit même coucher toutes les nuits à la porte de sa chambre, de peur que quelqu'un n'attentât à sa personne, & dormoit en repos quand il

le sçavoit auprés de lui. Cependant cet homme
1566. qu'il croyoit si fidele le trahit. Il convint avec le Cordelier qu'on dresseroit un embuscade à son maître au pied de la montagne; qu'il donneroit l'allarme pour l'y engager, & enfin que dans le fort de la mêlée il le tueroit d'un coup de fuzil. Le Cordelier ayant averti Fornari de ce dessein, ce General envoye deux cens maitres dans un valon proche du quartier de S. Pierre. A l'entrée de la nuit, Vitello donna l'allarme comme il l'avoit promis. Ce Corse monta à cheval, avec ce qu'il pût ramasser de troupes, & se laissa condüire par ce traître dans le valon où les Genois l'attendoient. Dés qu'il fut engagé dans le combat, Vitello lui tira par derriere un coup de fusil, qui le renversa par terre. S. Pierre se sentant blessé, & reconnoissant Vitello pour son assassin, il lui reprocha sa perfidie, & ayant apperçu auprés de lui son fils âgé de seize ans seulement, sauvez-vous promptement, lui cria-t-il, nous sommes trahis. Le fils s'étant arrêté pour secourir son pere, un Cavalier lui donna un coup d'estramaçon sur le visage. Ce jeune garçon qui n'avoit pas moins de courage que S. Pierre, tout blessé qu'il étoit, tira son pistolet sur son ennemi, mais il ne lui fit qu'une legere contusion: il fut en même-temps entouré de plusieurs Cavaliers qui l'acheverent. Il ne faut pas s'étonner s'ils s'acharnerent de cette maniere sur les deux Corses, puisque ce parti étoit commandé par les quatre freres de la femme de S. Pierre qui furent ravis de trouver cette occasion de venger la mort de leur sœur. Quoi que ce jeune garçon qu'ils venoient de massacrer fût leur neveu, ils ne reconnurent en lui que le fils de S. Pierre, tant la haine qu'ils avoient pour ce Corse les avoit aveuglez. Aprés ce combat Fornari s'embarqua pour s'en retourner à la Bastie.

Il

Il y avoit encore un autre fils de S. Pierre nommé Alphonse, plus âgé que celui qui venoit d'être tué avec son pere. Ce jeune homme soûtint encore la guerre pendant deux ans, avec les secours qu'il recevoit des Turcs. Le Capouan-Pacha qui étoit alors devant Malte, lui envoyoit de temps en temps des Armateurs qui venoient conferer avec lui, à un certain port, au dessus duquel son pere avoit fait bâtir un Château pour la sureté de ses vaisseaux. Alphonse ayant obtenu huit galeres de Sinan Pacha, qui commandoit la flotte du grand Seigneur, alla devant la tour de Campoloré qu'il battit pendant quelques jours avec leurs coursiers: il auroit bien voulu dresser une batterie sur une éminence qui commandoit la place; mais les Turcs ne voulurent pas permettre qu'on mît leur artillerie à terre, de peur de la perdre, si la fortune leur étoit contraire. Cette précaution ne fut pas inutile, les troupes qui étoient logées à la Canonica entendant tirer le canon des infideles, se rendirent en diligence à Campoloré, qui n'en est éloigné que de douze milles: ils chargerent si vigoureusement les Turcs, qu'ils les obligerent de se rembarquer avec une précipitation qui ne leur auroit pas donné le loisir de retirer leur artillerie, s'ils l'avoient mise à terre, comme Alphonse le souhaitoit. 1566.

Aprés la mort de S. Pierre les rebelles qui ne recevoient plus de secours de France, commencerent de se refroidir. Ils dépêcherent à Côme de Medicis grand Duc de Toscane, le Capitaine Valere de la Maison-Blanche, pour lui offrir la Souveraineté de leur Isle, s'il vouloit les proteger. Ce Prince qui aimoit la paix refusa la proposition des mécontents, & même se l'étant fait donner par écrit, il l'envoya aux Genois: le Senat fit part de cet avis au General qui commandoit en Corse, afin qu'il ju-

geât

1566. geât par là de la foiblesse de leurs ennemis.

Cependant cette nouvelle produisit un effet contraire. Les soldats de l'armée de Genes qui ne recevoient point de solde, s'imaginans qu'ils n'avoient plus d'ennemis à combattre, abandonnerent leur General, & se diviserent en plusieurs petits corps, pour avoir plus de liberté de piller le païs : Fornari ayant appris qu'un Capitaine des rebelles étoit dans une maison auprés de Tavagna avec sa Compagnie, il résolut de l'y forcer avec ce qui lui restoit de troupes; il y envoya cent maîtres, avec trois cens fantassins, qui ayant marché toute la nuit, entourerent la maison, & obligerent les rebelles de se rendre, aprés une longue resistance. Un des mécontens pour conserver sa vie & sa liberté, fit une action qui merite d'être rapportée. Il sortit dans la ruë l'épée nuë à la main, & aprés avoir percé Jean-Baptiste de Siene, qui le couchoit en jouë avec son fusil, il passa sur le ventre de tous ceux qui oserent s'opposer à son passage, & gagna la campagne, quoi que blessé en plusieurs endroits. Tous ses compagnons étant demeurez prisonniers, furent conduits à la Bastie. Le Capitaine Sebastien de Vecchio, Commandant des Genois, ayant reçu une mousquetade au travers du corps, s'y fit porter sur un brancard.

Un mois aprés les soldats de la garnison de la Bastie ayant eu avis qu'il y avoit auprés d'Omessa un parti de rebelles : ils prirent cette route au nombre de cent trente chevaux, & de trois cens fantassins : ils arriverent sur le soir à Testo, Village au delà des montagnes, & s'y étant reposé quelques heures, ils continuerent leur marche le reste de la nuit : ils arriverent une heure avant le jour à un quart de lieuë de cette Ville. Pierre André de la Costa s'étant avancé pour reconnoître les ennemis rencontra le Capitaine Paul Baptiste, &

se souvenant qu'à la défaite de la Caccia il avoit quitté le parti des Genois avec sa Compagnie, & s'étoit jetté dans celui de S. Pierre, animé d'un juste dépit, il lui tira un coup de pistolet dans l'estomach, & le renversa par terre. Les autres rebelles ayant entendu le coup, prirent l'épouvante, & se sauverent en diligence, ce qui fit manquer cette entreprise. Au retour, cette action ayant été rapportée à Fornari, il fit une severe reprimande à Costa; mais ce Capitaine lui répondit fierement qu'il avoit fait son devoir en tuant un Officier des ennemis. Fornari indigné de la liberté de Costa, résolut de donner sa Compagnie à Gregoire Grillo, Capitaine reformé; mais de peur d'être blâmé il voulut y observer quelques formalitez, & pour cet effet il mit Costa au Conseil de guerre. Il n'en eût pas la satisfaction qu'il s'en étoit promise: l'action de ce Capitaine ayant été approuvée de tout le monde. Trois semaines aprés Fornari envoya chercher Costa par un Sergent, & lui dit qu'il vouloit l'envoyer en France, mais qu'il étoit embarassé de sçavoir à qui il donneroit le commandement de sa Compagnie pendant son absence. Costa lui répondit qu'il pouvoit disposer de sa charge comme il voudroit, mais qu'à son égard s'il sortoit de l'Isle, ce ne seroit que pour aller à Genes, rendre compte de sa conduite. Ce n'étoit pas là ce que Fornari demandoit; il n'avoit proposé à Costa le voyage de France, que pour avoir un pretexte de lui ôter sa Compagnie,&d'ailleurs il apprehendoit que si ce Capaine alloit à Genes, il ne lui rendît de méchans offices auprés de leurs superieurs. Cependant il ne pût se garautir du mal qu'il prévoyoit. Costa s'embarqua sur une frégate sans lui en demander la permission, & se rendit bien-tôt à Genes. Il demanda incontinent audience au Senat, & l'informa des particularitez de son differend avec son General. Le Senat 1566.

1566. approuva la conduite de Costa, & lui fit donner gratuitement un logement, avec la paye de quatre soldats tous les mois, pendant le reste du temps que Fornari devoit commander les troupes en Corse.

L'Isle étoit alors divisée en deux parties: on nommoit les uns les Noirs, & les autres les Rouges. Les Noirs ayant trouvé moyen de gagner Fornari, lui persuaderent de chasser les Rouges leurs ennemis mortels. Ce General y consentit, quoique ces derniers fussent plus affectionnez à la Republique que les autres; mais il ne voulut pas le faire de son autorité; il en écrivit aux Directeurs de la maison de saint Georges, qui remirent à sa prudence d'en user comme il le jugeroit à propos. Fornari se voyant en liberté de suivre son inclination, dispósa toutes choses pour l'exécution de ce dessein. Il ordonna au Capitaine Camille de la Maison Blanche, & à son frere, Chanoine de l'Eglise Cathedrale, qui étoient les principaux d'entre les Noirs, de traiter avec les habitans des montagnes, afin qu'ils leur aidassent à reprendre un Fort, dont Camille avoit été chassé par Luce de la Maison Blanche, chef des Rouges. Les Montagnards témoignerent à Camille & à son frere qu'ils prendroient volontiers les armes en leur faveur, pourvû que ce ne fût point par ordre des Genois: à qui ils ne prétendoient pas obéïr. Camille rapporta seulement à Fornari que les Montagnards avoient promis de l'assister; mais il lui cacha la mauvaise intention de ces peuples pour la Republique. Fornari fit incontinent donner à Camille de la poudre, du plomb, de la méche, & tout ce qu'il falloit pour armer mille Noirs. Luce de son côté fit entrer dans le Fort cinq cens Rouges, & se prepara à se défendre contre les ennemis. Les Noirs s'étant approchez de la place, prirent l'épou-

vante

vante au premier coup de canon, & se mirent en fuite. Les Rouges les poursuivirent, & en tuerent plus de la moitié. Camille & son frere se sauverent avec peine dans un bois, d'où ils gagnerent la Badulella, & ensuite la Bastie.

Pendant le carnaval de l'année 1567. le Capitaine Jacques de la Maison-Blanche, qui avoit été pris par les Genois à San Firenzo essaya de se sauver une nuit : il trouva moyen d'avoir une lime, avec laquelle il rompit les grilles qui étoient aux fenêtres de sa chambre : il commençoit déja de descendre avec une corde dans les fossez du Château, lorsqu'un garçon qui couchoit au pied de son lit s'éveilla, & ayant vû la fenêtre ouverte, appella du secours, & fit reprendre le prisonnier. On peut dire que le malheur de ce Capitaine fut bien grand, parce que tous les soldats de la garnison étant en débauche il se seroit sauvé indubitablement sans ce garçon. Les Noirs ayant apris cette avanture, tâcherent d'aigrir Fornari contre le prisonnier qui étoit du parti des Rouges : ils lui representerent que s'il s'étoit sauvé, il auroit causé beaucoup de mal, parce qu'il entendoit extrémement la guerre & étoit fort aimé des rebelles. Ce General en écrivit au Senat, qui lui permit de faire mourir ce Capitaine. Il envoya incontinent le bourreau dans la prison, & l'ayant fait étrangler, ordonna qu'on exposât son corps dans la place de la Bastie. Quelques jours aprés Fornari envoya sommer Luce de rendre le Fort dont il s'étoit emparé : Luce répondit qu'il étoit prest de lui remettre la place, pourvû qu'il y mît garnison Italienne, & qu'il n'en donnât le commandement à aucun des Noirs. Ce General croyant la réponse de Luce sincere, envoya pour en prendre possession Christophle de Negro avec cin-

quante fuseliers. Luce feignit de vouloir obéïr
1567. aux ordres de Fornari, & ouvrit les portes aux Genois, mais il les fit fermer dés qu'ils furent entrez: il commanda ensuite qu'on les dépoüillât tout nuds, & qu'on les menât en prison; neanmoins aprés les avoir gardez un mois, il les envoya tous au General, à la reserve de Tarante Lieutenant de Negro, qu'il garda encore quelques jours, & de trois soldats Genois qu'il fit enfermer dans un four chaud, où ils furent rôtis vifs.

Fornari irrité d'une action si barbare, commanda à Negro d'aller assieger le fort avec deux pieces d'artillerie. Negro se mit incontinent en marche, & conduisit son canon avec beaucoup de peine, par des montagnes escarpées. Lorsque les Genois furent arrivez au haut de la côte, pendant qu'ils côtoyoient un bois, l'avant-garde fut attaquée par un parti de Corses, & le Lieutenant Bourguignon qui la commandoit, tué d'un coup de fusil. Negro fit aussi-tôt mettre ses deux pieces en batterie, mais elles creverent du premier coup l'une aprés l'autre. Le bruit courut que Negro l'avoit fait à dessein, parce qu'il n'aimoit pas Fornari, & qu'il fut bien aise de lui donner le chagrin de voir manquer cette entreprise. Luce fit publier un manifeste, portant qu'il avoit fait brûler les trois Genois pour venger la mort du Capitaine Jacques son pere, qui avoit été étranglé par ordre de Fornari. Toutes ces divisions cesserent par le départ de ce General, qui ayant fini le temps de son Gouvernement, fut rapellé à Genes.

Pendant que le Senat songeoit à envoyer un nouveau General en Corse, Costa s'étant trouvé en conversation avec quelques Senateurs, leur fit entendre que Georges Doria seroit fort pro-

pre pour cet emploi. Cette proposition fut approuvée par tous les Directeurs de la maison de saint Georges : ils lui donnerent le Commandement des troupes, & voulurent que Costa l'accompagnât en ce voyage. Fornari qui n'étoit pas encore parti de l'Isle de Corse, & qui y demeura encore un mois depuis l'arrivée de son successeur, en attendant une occasion pour s'embarquer, eut le chagrin d'y voir Costa en grand credit. Quelques jours avant l'arrivée de Doria, Gregoire Grillo fut empoisonné à la Bastie. 1567.

Pendant que la guerre de Corse continuoit ainsi avec differens succez ; Jean-Baptiste Lercaro, Doge de Genes, ayant fini les deux années de sa Magistrature, brigua pour être élû Procurateur perpetuel ; mais cette grace lui fut refusée, parce qu'on le crut trop partisan d'Espagne. Estienne Prejean, fils de Jean-Baptiste Lercaro, s'étant imaginé que Lucas Spinola, & Augustin Pinelli Censeurs, s'étoient opposez aux desseins de son pere, résolut de s'en venger. Il les fit attaquer dans la ruë par une troupe de scelerats, qui tuerent Pinelli d'un coup de pistolet, & blesserent dangereusement Spinola. Un des assassins ayant été pris, accusa Estienne Prejean Lercaro, qui fut mis incontinent en prison avec son pere : neanmoins ce dernier ayant été trouvé innocent, obtint sa liberté ; mais son fils fut condamné à mort & executé, quoi que D. Garcias de Tolede, Amiral de la flotte d'Espagne, eût fortement sollicité en sa faveur. Aprés cette petite digression il est tems de venir à la guerre de Corse.

Quelque temps avant l'arrivée de Doria, Christophle de Negro alla avec les troupes qu'il commandoit à Aleria, où il demeura quinze jours : delà il se rendit à Campoloré, dont il fit forti-

1567. fier la tour avec quatre Bastions, & y laissa deux cens hommes pour empêcher la descente des Turcs. D'un autre côté Fornari résolut avant que de s'en retourner de faire mourir Antoine de S. Florentin, qui avoit commandé un Regiment de Corses rebelles du vivant de S. Pierre, & suivoit encore le parti des rebelles. Un soldat de la Compagnie de Costa ayant appris le dessein de Fornari, lui proposa d'enveloper dans une piece d'écarlatte, dont les Corses sont fort curieux, quatre pistolets à roüet, disposez d'une telle maniere qu'ils tireroient quand on déployeroit cette étoffe, & d'envoyer à S. Florentin ce funeste present; mais Fornari n'approuva pas cette proposition, de peur que les pistolets ne portassent sur quelque autre Officier. Il aima mieux se servir d'un Cavalier Mantoüan, de la Compagnie de Mainfroy Cocarello, qui promit de l'empoisonner. La chose ayant été résoluë, le Cavalier feignit de deserter du camp des Genois, & de prendre parti avec S. Florentin. Pour ôter tout soupçon à ce Colonel, il mena avec lui un Luquois, à qui il n'avoit fait aucune confidence de son dessein. Il eut aussi la précaution avant que de se presenter à S. Florentin de cacher dans les ruines d'une vieille Eglise qu'on nommoit la Canonica, la fiole qui contenoit ce fatal breuvage. Il proposa ensuite à ce Colonel pour le mieux faire donner dans le piege, d'enlever vingt-cinq chevaux des ennemis qui étoient à l'herbe assez proche de son camp. Cocarello à qui Fornari n'avoit rien appris de son dessein, voyant qu'il lui manquoit deux Cavaliers dans sa Compagnie, se douta qu'ils avoient deserté, & pour les en punir il écrivit à S. Florentin qu'il se défiât d'eux parce qu'ils vouloient l'assassiner. Ce Colonel pour s'éclaircir si cet avis avoit quelque fondement, fit arrêter ces deux transfuges, & commanda

manda

manda qu'on les dépoüillât en sa presence, pour voir s'ils n'avoient point sur eux de pistolets de poche; mais ne leur en ayant pas troûvé, il demeura persuadé que cet avertissement n'étoit qu'un artifice du Capitaine, pour l'obliger de se défaire d'eux, & ainsi il ne fit aucune difficulté de les prendre à son service. Le Mantoüan pour ôter tout soupçon au Colonel, alla le lendemain avec dix de ses compagnons faire une course jusqu'aux portes de la Bastie, & en ramena trois chevaux qu'il avoit trouvez au fourrage, ce qu'il continua par trois fois avec le même succez. La quatriéme ayant sçu que S. Florentin devoit bien-tôt déloger, il alla chercher la fiole de poison au lieu où il l'avoit cachée, & s'étant glissé dans la cuisine de ce Colonel, il la versa dans la marmite, sans que personne s'en apperçût: il demanda ensuite permission de retourner en course, & l'ayant obtenüe il partit avec ses dix compagnons. Quand il fut en campagne il s'éloigna insensiblement, & regagna la Bastie. Les Corses aprés l'avoir attendu quelque-temps, ne le voyant pas revenir, reprirent le chemin du Camp. Cependant le poison avoit fait son effet, S. Florentin & tous ceux qui avoient dîné avec lui s'en trouverent incommodez, mais ils n'en moururent pas, parce que le feu lui avoit ôté une partie de sa force. Le Colonel s'informa du Mantoüan, & ayant sçu qu'il n'étoit pas revenu avec les autres, il ne douta plus que le poison n'eût été préparé de sa main; mais comme il avoit échapé à sa vengeance, il déchargea tout son ressentiment sur le pauvre Luquois, qui en étoit innocent. Quelques jours aprés le Mantoüan s'étant embarqué sur une galére pour retourner à son païs, y mourut de maladie.

1567.

Cependant Doria ayant pris possession du Commandement de l'armée, fit assembler le Conseil

de guerre, pour y résoudre ce qu'il y avoit à
1567. faire pendant la compagne. Il divisa ensuite les troupes en trois corps: le premier fut composé des milices de la Bastie, & des autres places qui avoient quitté le parti des rebelles: le second de celles de Capo-Corso: & il donna le commandement du troisiéme où étoient tous les Genois, à Christophle de Negro. Il l'envoya vers Omessa, sur l'avis qu'il avoit reçu que plusieurs rebelles s'étoient retirez dans un Château voisin. Negro étant arrivé devant cette place, détacha quelques Noirs pour l'aller reconnoître; mais comme ils étoient du même parti que ceux qui gardoient le Château, ils ne revinrent point. Negro s'étant apperçu de la faute qu'il avoit faite, y renvoya des Rouges, qui chasserent les rebelles de ce poste, & en firent un grand carnage. Negro fit ensuite bâtir un Fort sur une éminence, entre la Caccia & Testo, & y laissa pour le garder cent chevaux avec deux cens mousquetaires. Les rebelles en ayant eu avis, vinrent souvent faire des courses jusques-là, mais la Cavalerie leur donna si bien la chasse, qu'ils n'oserent plus y revenir. Alphonse fils de S. Pierre s'étoit mis aussi en campagne avec quelques troupes, mais Doria le gagna par le moyen d'un Capucin, qui conclut avec lui un traité aux conditions suivantes.

Qu'Alphonse s'embarqueroit avec les Capitaines François qui étoient en Corse depuis le commencement de la guerre, sans neanmoins qu'il fût reputé banni de l'Isle; qu'il y pourroit laisser un Intendant qui recevroit ses revenus, & les lui feroit tenir.

Aprés qu'Alphonse fut parti, Doria fit assembler tous les Officiers des Corses rebelles, & en reçut le serment de fidelité au nom de la maison de S. Georges. Il reconcilia aussi les

Noirs

Noirs avec les Rouges, & fit cesser toutes les partialitez. Il fit ensuite construire un Fort à Aleria, où il mit en garnison une Compagnie de Chevaux-legers, avec cinquante fuseliers, pour empêcher les incursions des Turcs. Il licentia les troupes inutiles, & ayant distribué les autres dans les places, il s'en retourna à Genes sur la fin de l'année 1568. laissant l'Isle de Corse paisible. 1568.

Cette Isle ne fut pas la seule troublée par des guerres civiles. Dans le même temps les habitans de Final se souleverent contre Alphonse, Marquis de Carreto, & l'assiegerent dans son Château. L'Empereur voulut prendre connoissance de ce differend, prétendant que ce fief relevoit de l'Empire, & il prononça en faveur du Marquis, mais les rebelles ne voulurent pas acquiescer à son jugement. Le Roi Catholique, sous pretexte de le vouloir faire exécuter, y envoya à la priere de Ferdinand, D. Gabriel de la Cueva, Duc d'Albuquerque, avec quatorze mille hommes de pied, en partie Allemans, en partie Espagnols, & ce qu'il pût tirer de Cavalerie du Duché de Milan. Le Duc aprés avoir tenu quelque temps cette place assiegée, & l'avoir battuë pendant plusieurs jours avec son artillerie, obligea les habitans de se rendre à composition.

Dans le même-temps le Marquis de Birague, Gouverneur du Marquisat de Saluces pour Charles IX. Roi de France, essaya de surprendre Savone par intelligence, mais la conspiration ayant été découverte par des lettres du Marquis, adressantes à Octavien de Ferrare, qui furent interceptées, les Auteurs furent punis du dernier supplice.

Au commencement de l'année 1570. le Duc d'Albuquerque fit lever quantité de troupes, sous 1570.

 pre-

1570. pretexte de les envoyer contre les Armateurs d'Afrique, ce qui donna de l'ombrage à tous les Princes voisins, qui ne sçavoient à quoi elles étoient destinées. Mais dés que D. Jean d'autriche fut arrivé à Genes, on connut bientôt qu'elle étoit l'intention du Roi Catholique. Bernard de la Cueva, neveu du Duc d'Albuquerque, s'approcha de Final avec cinq mille Italiens, commandez par Sigismond de Gonzague, quinze cens fantassins Espagnols, & toute la Cavalerie du Duché de Milan. Jean Albert de Carreto, que le Marquis avoit établi pour Gouverneur de cette place, depuis que le Duc d'Albuquerque la lui avoit renduë, reçut d'abord la Cueva dans la Ville comme ami; mais voyant qu'il vouloit y mettre garnison, il se retira dans le Château, dont il fit fermer les portes, déclarant qu'il le défendroit jusqu'à l'extrémité. Le Marquis de Carreto qui étoit depuis long-temps à la Cour de l'Empereur, où il solicitoit l'investiture du Marquisat de Final, ayant appris les hostilitez commises par la Cueva, s'en plaignit à sa Majesté Imperiale. Elle envoya des Ambassadeurs au Roi Catholique, & à la Cueva, pour les faire desister de cette entreprise. La Cueva ayant été averti du départ des Ambassadeurs, résolut de prendre le Château avant leur arrivée: il le fit battre avec trois canons, & pressa tellement les assiegez, qui n'étoient que cent en tout, qu'un de leurs principaux Officiers ayant été dangereusement blessé, & la bréche se trouvant raisonnable, ils furent contraints de capituler, & de se rendre, à condition qu'ils sortiroient avec armes & bagages: que le Marquis joüiroit du revenu de la Ville, & en conserveroit la Souveraineté. La garnison étant sortie suivant la capitulation, la Cueva fit entrer dans la place trois cens hommes d'é-

d'élite. Quelques jours aprés les Ambassadeurs 1570.
de l'Empereur arriverent ; mais la Cueva leur déclara qu'ils étoient venus trop tard, & qu'ils devoient s'adresser au Roi d'Espagne, qui ne manqueroit pas de donner satisfaction à leur Maître.

Fin du Livre onziéme.



SOMMAIRE
DU
DOUZIE'ME LIVRE

ANdré Doria donne une nouvelle forme au Gouvernement de la Republique. Aprés sa mort les nouveaux Nobles se plaignent qu'on ne les admet plus aux charges. Jeannetin Lomelin, nouveau Doge, persecute Senarega. Rottalé donne occasion à une querelle entre les anciens & les nouveaux Nobles. Le Roi d'Espagne envoye à Genes Idiaquez pour les accommoder. Les nouveaux Nobles se liguent avec les Populaires. Il se forme une nouvelle faction. Les nouveaux Nobles refusent l'arbitrage du Pape & du Roi d'Espagne. Le peuple oblige le Senat à consentir qu'on associe cinq cens de leur corps à la Noblesse. Idiaquez fait resoudre les anciens Nobles à s'assurer des passages pour aller à Genes. Le Senat envoye Senarega à Rome, pour prier le Pape de procurer la paix à la Republique, & sa Sainteté envoye un Legat à Genes. Differend pour l'élection des nouveaux Magistrats. Les anciens Nobles levent des troupes. Les deux partis envoyent des Députez à l'Empereur. Philippe II. donne des troupes aux anciens Nobles. L'Empereur en-

voye deux Ambassadeurs à Genes, pour traitter l'accommodement. Tous les Princes d'Italie arment. Philippe II. fait approcher ses troupes de Genes. Tagliacarne est député à ce Prince par le Senat. Les anciens Nobles font un fond pour soûtenir la guerre. Ils découvrent que Philippe II. n'a d'autre dessein que de profiter de leur querelle avec les nouveaux Nobles. Le Pape se déclare pour les anciens. Les nouveaux se preparent à la défense. Doria commence la guerre. Le grand Duc leve des troupes pour sa sureté. Les anciens prennent Novi. Le Pape fait signer un compromis aux deux partis, & les accommode. Le Roi Catholique retient Final, qui lui avoit été mis en dépost par les Genois.





HISTOIRE DE GENES,

Contenant tout ce qui s'est passé depuis l'an 1570. jusqu'à 1624.

LIVRE DOUZIE'ME.

DANS le commencement de cette seconde partie nous n'avons rapporté que les guerres étrangeres, sans parler du Gouvernement de l'Etat ; mais comme il est impossible de le bien entendre, & de connoître les differends des maisons anciennes d'avec les nouvelles, qui durent depuis l'année
1570. 1570. sans entrer dans le détail des divers changemens arrivez à l'Etat politique ; je reprendrai l'histoire de plus haut. Je commenceray par les Reglemens que fit faire André Doria, lorsqu'en changeant de parti il obligea aussi sa patrie d'en changer. Il la mit sous la protection de l'Empereur

pereur Charles-Quint, à condition que lui & ses 1570.
successeurs, tant à l'Empire qu'à la Couronne d'Espagne, maintiendroient la Republique de Genes dans une entiere liberté: Que ce Prince lui feroit rendre toutes les places qui étoient demeurées au pouvoir des étrangers, & principalement Savone: Qu'il n'exigeroit rien des Genois en forme de tribut, se contentant de ce qu'ils lui donneroient gratuitement. Qu'il ordonneroit à tous les Officiers de ses troupes en Italie de prendre les armes pour leur défense à la premiere requisition; & enfin qu'il seroit permis aux Marchands de cette Nation de trafiquer dans tous les Etats de l'Empereur, de même que les sujets de S. M. I. sans aucune distinction.

Aprés que Doria eut pris ces précautions pour le dehors, il fit remettre le Gouvernement de la Republique entre les mains de douze Réformateurs, tirez en nombre égal des maisons anciennes & nouvelles. Ces Réformateurs firent plusieurs Réglemens, se reservant le pouvoir d'en ajoûter de nouveaux, suivant qu'ils le jugeroient à propos. Ils établirent entr'autres choses qu'on supprimeroit tous les noms qui pourroient renouveller les anciennes divisions: Qu'on ne parleroit plus de Guelphes ni de Gibelins, de Noirs ni de Blonds ou de Rouges, & que les Nobles & les Populaires seroient admis indifferemment aux charges, pourvû qu'ils eussent les qualitez requises pour se bien acquitter de leurs emplois. Ils ordonnerent aussi qu'on éliroit un Doge avec huit Gouverneurs, mais qu'ils ne pourroient résoudre aucune affaire importante le même jour qu'elle auroit été proposée, & qu'ils seroient obligez d'en remettre la décision au lendemain: Que le Doge, le Gouverneur & les Procurateurs pourroient changer & reformer les

1570. ciennes Ordonnances, & en faire de nouvelles, sans augmenter pour cela l'autorité qu'on leur auroit donnée en les mettant en charge. Ils statuerent encore que pour entretenir une parfaite union entre tous les sujets de la Republique, on pourroit tous les premiers jours de l'an aggreger à l'ancienne Noblesse dix Citadins, sept de la Ville, & trois de la campagne: Que les sept de la Ville seroient choisis par les Gouverneurs qui seroient tenus de faire enqueste de leurs vie & mœurs, & verifier s'ils étoient nez en legitime mariage; à la charge aussi que ces nouveaux Nobles, depuis l'aggregation, ne pourroient plus faire aucun commerce. A l'égard de ceux de la campagne, l'éléction en fut remise au Gouverneur, mais avec cette condition, qu'ils seroient obligez de la faire approuver au Doge. Il fut enfin arrêté que pour serrer davantage les nœuds de l'amitié entre tous les Nobles, on incorporeroit toutes les maisons de la nouvelle Noblesse dans les vingt-huit anciennes, permettant à ces nouveaux aggregez d'ajoûter à leur noms ordinaires celui de la famille ancienne dans laquelle ils seroient entrez, & qu'ainsi on les appelleroit tous indifferemment Nobles sans distinction. On ajoûta aussi au nombre des Patrices, (on nomme ainsi ceux qui ont droit d'entrer au Senat) cent quarante Nobles des maisons nouvelles, & quatorze des anciennes. Suivant cet ordre les Marocelli & les Pauzani furent aggregez aux Marini; les Ceba aux Grimaldi, & ainsi des autres. On compta au nombre de ces vingt-huit familles, les Justiniani, les Sauli, les Franchi, les Promontori & les Fornari; quoi qu'auparavant ils fussent réputez du corps des Populaires, lorsqu'on n'admettoit que des Citadins aux charges. Aubert de Lazari fut le premier Doge élû par

les

les Réformateurs. C'étoit un homme d'un grand 1570.
merite, quoi que d'une famille populaire. Les Gouverneurs & les Procurateurs furent tirez en même-temps, moitié des maisons anciennes, & moitié des nouvelles. A l'égard des Gouverneurs on en prit deux de l'ordre des Citadins, & deux de celui des Artisans, le même ayant été pratiqué à l'égard des Procurateurs, suivant l'ancien usage établi long-temps avant la réforme. Les Genois pour reconnoître les obligations qu'ils avoient à André Doria, reduisirent les cinq charges de Syndic ou de Censeurs en une seule qu'ils lui confererent, & au lieu qu'elles n'étoient qu'annuelles, ils firent celle-là perpetuelle en sa personne, avec exemption pour lui & sa posterité de toutes sortes d'impositions & de gabelles. L'Empereur de son côté l'honora de l'Ordre de la Toison, & lui donna la Principauté de Melfe. Depuis cet heureux changement chacun eut une entiere liberté dans les suffrages, étant permis de les donner sans contrainte, de bouche, ou par buletin au choix de l'opinant. Les Réformateurs avoient neanmoins recommandé sur tout qu'on observât l'égalité dans la distribution des charges, afin que personne n'eût sujet de se plaindre. Ils donnerent même la faculté au Senat de reformer l'Election en cas d'inégalité. Cependant comme il n'y a point de loix si bien établies qui ne se relâchent dans la suite, les anciens Nobles commencerent de murmurer, prétendant qu'on mettoit dans le nombre des Magistrats plus de Citadins & d'Artisans, que de ceux de leur ordre, & qu'on ne gardoit pas l'égalité dans l'élection du Doge, quoi qu'elle dût être religieusement observée. Ils soûtenoient que cet abus procedoit de ce que dans le grand Conseil, composé de quatre cens Nobles, il s'en

1570. trouvoit à peine le tiers d'anciens, 8
les nouveaux étant en plus grand nom
entroient plus souvent. Ils disoient que ce
lité aigrissoit les familles les unes contre
& causoit même la discorde avec ceux
me nom. Qu'encore qu'à l'élection
& des Gouverneurs le premier jour les
fussent tirez de tous les ordres, neant
mêmes Electeurs dans le choix des I
ne suivoient que leur inclination, sans
l'égalité requise, & qu'ainsi la balanc
toûjours du côté le plus fort. Ils a
qu'encore que le nombre des Nobles e
du temps de Trivulce, la peste l'avc
mement diminué, & qu'ainsi les noi
voient un grand avantage sur les ancie
étoit même entré plusieurs familles dar
contre l'ordre prescrit par les loix : qu
sance des nouveaux croissoit incessam
l'aggregation des dix familles qu'on in
tous les premiers jours de l'an : que c
en entraînoit un autre beaucoup plus i
parce que les nouveaux Nobles étant a
faire passer tout ce qu'ils vouloient à
lité des voix, se soucioient fort peu
dre le Reglement qui leur interdisoit le
ce, & même qu'ils exerçoient plusi
mécaniques, ce qui ravalloit la dignit
caractere.

Il ne faut pas s'étonner si la Repul
Genes a été sujette à de si frequentes rév
depuis que le peuple qui n'est né
obéïr a eu part au Gouvernement, 8
commander. L'experience nous a fai
tous les Etats dont le Gouvernement
mocratique ont été sujets à mille cha
& que les peuples qui ont voulu s'élev
sus de la Noblesse, sont devenus le

des autres Nations. Sans remonter jusqu'aux 1570.
Atheniens & aux Lacédemoniens, qui aprés avoir été soûmis à la puissance des Romains, ont enfin passé sous le joug des Turcs, qui les traittent plûtôt comme des bêtes que comme des hommes; les Republiques de Pise, de Sienne, & de Milan, autrefois si florissantes, ont enfin perdu leur liberté, & ne sont plus que des Provinces du grand Duc ou du Roi d'Espagne.

Cependant il n'y a point eu de Republique sujette à de si frequentes conjurations que celle de Genes, sans parler de celle du Comte de Lavagne, qui a fait plus de bruit qu'aucune autre, & dont j'ay décrit les particularitez dans le onziéme Livre. Valacerea Centurioné essaya de se rendre maître de Genes en 1536. pendant que l'Empereur faisoit la guerre en Provence. Cainin de Gonzague feignant d'aller à la Mirandole, pensa peu de temps aprés surprendre la Ville, par intelligence avec quelques Citadins; mais il fut vigoureusement repoussé par Augustin Spinola, Comte de Tassarolle, qui commandoit l'Infanterie, & par Antoine Doria, que S. M. I. envoya au secours des Genois avec sa flotte. Pierre Strozzi fit la même tentative de concert avec le Comte de Lavagne; mais comme les galeres d'Espagne étoient alors dans le port, cette entreprise n'eût aucun effet.

En 1545. Jean-Baptiste Fornari fut élû Doge par cabale, & quoi que d'un merite distingué, on ne laissa pas de le mettre en prison lorsqu'il fut hors de charge, sur quelques soupçons qu'on eut qu'il avoit intelligence avec les François. On lui fit son procez, parce qu'il y avoit contre lui de violents indices, mais la preuve n'étant pas suffisante pour le convaincre, on n'osa le condamner à la mort, & on se contenta de le releguer en Flandre, où il finit ses jours.

1570. En 1547. aprés la mort tragique du Comte de Lavagne, le Senat envoya Augustin Spinola avec quelques troupes, pour se saisir des places fortes que tenoient les Fiesques, & principalement de Montobio. Cela se fit dans la crainte que l'Empereur n'y fît marcher son armée, & ne s'en emparât, pour opprimer la liberté des Genois, sous pretexte de la défendre ou de les venger.

Peu de temps aprés on découvrit une autre conjuration, faite par Jules Cibo, Marquis de Masse, qui avoit épousé une niéce du Prince Doria. Ce Marquis avoit résolu avec quelques Citadins & les exilez de la maison de Fiesques, de se rendre maître du Palais Ducal, & de faire main basse sur le Doge, aussi-bien que sur les Gouverneurs, sans même épargner le Prince Doria son oncle. La conspiration ayant été découverte, le Senat trouva moyen de faire arrêter Cibo à Pontremole, suivant les ordres qui en furent donnez par le Gouverneur du Milanois. Ce malheureux fut ensuite conduit à Milan, où il eut la tête tranchée par le commandement de S. M. I. Plusieurs de ses complices furent aussi décapitez à Genes, & quelques autres exilez.

Ces differentes entreprises obligerent ceux qui desiroient le repos de leur patrie de songer à en prévenir les suites: D. Ferdinand de Gonzague, Lieutenant General de l'armée Imperiale en Italie & Gouverneur de Milan, en fit grand bruit, & écrivit plusieurs lettres au Senat pour le porter à y remedier promptemenr. L'Empereur lui même tint plusieurs Conseils à cette occasion; mais Doria qui connoissoit que ce grand empressement venoit plûtôt du dessein que ce Prince avoit d'entreprendre sur la liberté de la Republique, que d'une bonne volonté pour la défendre, refusa toutes ses offres, & rompit ses mesures. L'Empereur ne se

rebuta

rebuta pas, & fit plusieurs tentatives pour obliger les Genois à souffrir qu'il fit bâtir une Citadelle 1570. auprés de leur Ville, où il mettroit garnison, sous pretexte d'empêcher que les factieux n'attirassent les étrangers en leur pays, & ne troublassent le repos de l'Italie : il envoya pour cet effet à Genes le Duc d'Albert, & le Cardinal de Granville, avec ordre de prendre l'avis de Doria, sans lequel il n'osoit rien entreprendre, connoissant le credit qu'il avoit dans la Republique. Doria pressé par les Ministres de l'Empereur en fit la proposition à quelques Citadins, qui y trouverent d'abord une utilité apparente ; mais ayant ensuite examiné cette affaire avec plus de loisir, ils demeurerent convaincus que si cette Citadelle leur donnoit moyen de se garantir des entreprises de ces esprits factieux, elle leur imposeroit une servitude dont il leur seroit fort difficile de s'affranchir. Doria entra dans le même sentiment, & étant bien résolu de ne souffrir point d'innovation qui pût donner atteinte à la liberté de son païs, il fit dépêcher par le Senat à l'Empereur en Allemagne, Adam Centurioné, & depuis François Grimaldi, pour lui representer que sans Citadelle on viendroit bien à bout de faire observer les sages Reglemens qui avoient été faits par les Réformateurs, & que la Compagnie de Lansquenets étoit suffisante pour s'opposer à tous les attentats des esprits broüillons. L'Empereur voyant Doria inébranlable, témoigna être persuadé des raisons des Ambassadeurs, & ne songea plus à la Citadelle. Aprés que Centurioné & Grimaldi furent de retour à Genes, on élut huit des principaux Citadins pour conferer avec Doria, sur les moyens de pourvoir à la sûreté publique, & en faire ensuite le rapport au Senat. Quelques jours aprés on augmenta le nombre des Commissaires jusqu'à douze, afin que cette affaire

fût

1570. fût mieux discutée ; & on tira ces quatre nouveaux moitié du corps des Procurateurs, & moitié de celuy des Gouverneurs. Aprés plusieurs conferences, le Doge, les Procurateurs, les Gouverneurs, les huit Réformateurs & le Prince Doria firent une Loy que les seditieux nommerent le Gariber, & elle fut publiée en 1547. Elle portoit qu'au lieu que tous ceux du Conseil des quatre cens étoient tirez au sort, & que les vingt-huit Electeurs du Doge & des Gouverneurs étoient nommez par les cinq qui avoient été tirez au sort, & qu'ensuite cette nomination étoit confirmée par les suffrages du Conseil des quatre cens du grand Conseil, on en tireroit à l'avenir trois cens au sort, & qu'on éliroit les cent autres par suffrages. Que de ce grand corps on en tireroit cent par buletins, dont seroit composé le petit Conseil, pour regler les affaires importantes & les plus pressées, & ainsi des cent adjoûtez au grand Conseil par suffrages, & des cent du petit Conseil, on feroit deux Colleges, en y ajoûtant huit Directeurs de la maison de S. Georges, cinq Syndics, & sept tirez des Magistrats extraordinaires, ce qui feroit encore le nombre de vingt Senateurs. Il étoit aussi ordonné par la même Loi que le petit Conseil qui devoit être élû tous les ans de la maniere dont on vient de l'expliquer, nommeroit les vingt-huit qui devoient élire le Doge & les Gouverneurs, à la charge neanmoins qu'ils ne seroient pas perpetuels, mais que chacun y viendroit à son tour. Cet ordre fut approuvé de tout le monde, & dura depuis l'année 1547. jusquà 1575. Voilà ce qu'il étoit necessaire d'expliquer pour comprendre l'origine de la guerre civile qu'on va décrire.

Aprés la mort du Prince Doria les nouveaux *Nobles* se plaignirent de ce qu'on les avoit aggregez aux maisons anciennes, disant qu'ils n'étoient

plus

plus admis aux charges, & que les vieux empor- 1570.
toient toûjours l'avantage. Les anciens souffrirent ce continuel murmure des nouveaux sans en faire semblant, parce qu'ils étoient toûjours occupez aux affaires politiques, & d'ailleurs qu'ils ne vouloient pas se commettre contre un nombre incomparablement plus grand que le leur. Ils entendoient à toute heure les aggregez dire en leur presence qu'ils étoient bien las de cette union, & qu'ils souhaitoient extremement que les choses retournassent en leur premier état; qu'il leur étoit bien fâcheux de voir leurs veritables noms éteints; qu'il en étoit comme des Riviéres qui vont se perdre dans la mer, en y mêlant leurs eaux, & que les étrangers profitoient de la gloire qu'ils acqueroient aux dépens de leur sang, puis qu'elle se répandoit également sur leur veritable famille, & sur celle à laquelle ils étoient aggregez. En 1559. les vieux obtinrent du Senat un Decret, par lequel il fut deffendu à tous Notaires sous de rigoureuses peines, d'employer dans les Actes qu'ils passeroient d'autres noms que ceux des familles où les nouveaux Nobles étoient entrez. Ce même Decret portoit encore que les aggregez ne pourroient s'allier par mariage avec les familles de la nouvelle Noblesse, ce qui leur sembla fort dur. Les nouveaux Nobles ne pouvant plus souffrir cette rigueur, commencerent de s'assembler en 1570. aprés la guerre de Corse dans la maison de Jacques Bassa Dona qui étoit fort déchaîné contre le Gouvernement present. Quoi que le Senat eût été pleinement informé de ces assemblées seditieuses, & de la liberté avec laquelle on y avoit parlé, bien loin de punir ceux qui avoient manqué de respect pour cet auguste corps, il ne leur en fit pas même une réprimande.

Sur la fin de l'année suivante Jeannetin Lomelin fut élû Doge en la maniere ordinaire. Ce Ma- 1571.

gistrat

1571. giſtrat fermant les yeux à tous les abus qui de-voient être reformez, s'attacha à perſecuter Mat-thieu Senarega, grand Chancelier & premier Se-cretaire de la Republique, homme illuſtre par ſa naiſſance, par ſon éloquence, & par ſon érudi-tion, ſur qui le Senat ſe repoſoit du ſoin des affai-res les plus importantes, avec une confiance qu'il n'avoit jamais euë pour aucun autre des nouveaux Nobles. Quoi que le Doge n'agit contre Senarega que par jalouſie, il avoit ſçû couvrir ſes mauvaiſes intentions du voile de la juſtice: il trouva mauvais que Senarega ſignât ſeul les lettres qu'on écrivoit au nom de la Republique aux Princes étrangers ſur des matiéres importantes, & il voulut qu'el-les fuſſent contre-ſignées par lui & par deux Sena-teurs. Le Doge auroit merité des loüanges s'il avoit pris cette précaution plûtôt pour l'interêt pu-blic, que par le conſeil des ennemis de Senarega. La dureté avec laquelle cet ordre fut exécuté fit aſ-ſez connoître le motif par lequel il étoit pouſſé. Comme l'animoſité augmentoit tous les jours en-tre ces deux Magiſtrats, on crut avec quelque ap-parence que Senarega avoit ſuſcité les nouveaux Nobles contre les Anciens, & qu'il avoit eu l'a-dreſſe de leur faire obtenir la moitié des charges de la Republique. On jugea auſſi que c'étoit par ſon miniſtére, ou du moins ſur les mémoires qu'on avoit dreſſé le Réglement, portant que les principales dignitez ſeroient diſtribuées partie au ſort, & partie par les ſuffrages: quoi qu'en effet il fut avantageux au public, & que ce fut le plus ſeur moyen pour éteindre les diſtinctions qui é-toient entre les maiſons anciennes & nouvelles. Comme perſonne ne pouvoit douter de l'utilité de cette Loi, il ne fut pas difficile à Senarega qui é-toit parfaitement inſtruit des coûtumes du païs, & dont l'éloquence perſuadoit aiſément, de la faire paſſer, & d'en tirer enſuite avantage pour

en-

engager à la révolte les esprits qui n'y étoient dé- 1571.
ja que trop disposez. On se confirma encore davantage dans ce sentiment, lors qu'on vit à la derniére assemblée les nouveaux Nobles s'échauffer extrémement contre les vieux, & en venir à de facheuses extrémitez, tandis que d'un autre côté la populace se mutinoit.

En 1572. il arriva en Espagne un accident qui 1572.
ne contribua pas peu à aigrir les deux partis l'un contre l'autre. Baltazard Rottalé, aggregé à la famille des Palavicins, ayant été arrêté pour debtes, demanda son élargissement, sur le fondement que par les loix de ce Royaume les Nobles ne peuvent être emprisonnez pour causes civiles; mais comme on auroit pû révoquer sa noblesse en doute, il obtint du Senat de Genes un Certificat, portant, que François Rottalé, pere de Baltazard, avoit toûjours vécu noblement, & qu'il avoit été aggregé dans la famille des Palavicins. Rottalé avoit pour creanciers quelques anciens Nobles, qui par leur interest particulier firent ajoûter à ce Certificat que François Rottalé n'étoit entré dans cette famille qu'en 1528. Les parens de Rottalé se plaignirent extremement de cette clause, & firent de cette affaire particuliere, celle de tous les nouveaux Nobles qui se trouvoient interessez dans cette distinction. Cette contestation fut portée au Senat, & y fut agitée avec beaucoup de chaleur, sans qu'on y pût prendre aucune résolution. Les anciens Nobles firent dans le même temps une autre entreprise, qui augmenta extrémement l'aigreur des nouveaux. Les Réformateurs de l'année 1528. avoient ordonné que les revenus de la maison de saint Georges seroient appliquez à doter les filles de l'ancienne Noblesse, & à pourvoir aux autres necessitez des vieux, sans que les aggregez y pussent avoir aucune part. Quelques familles anciennes pour joüir de ce privilege, firent faire

1572. l'arbre de leur genealogie, & y placerent les aggregez comme separez de la souche, afin, disoient-ils, de ne préjudicier pas à leurs descendans. Les Lomelins entr'autres qui avoient de grands biens, s'y attacherent avec un scrupule fort exact, & firent enregîstrer leur genealogie dans les archives publiques, par un Decret du Senat, malgré l'opposition de leurs aggregez. Un plaisant dit un jour au sujet de cet arbre genealogique; que si le Senat ne le faisoit arracher, il produiroit un jour un fruit fort amer.

Comme dans les matieres d'Etat les moindres choses sont de consequence, & peuvent avoir des suites fâcheuses, si elles ne sont prévenuës par ceux qui sont préposez au Gouvernement; l'affaire des Lomelins fit un si grand bruit dans le Senat, que les anciens Nobles en vinrent aux grosses paroles avec les nouveaux. Ceux qui n'avoient pour but que le repos de leur patrie proposerent de choisir un certain nombre de Nobles d'une sagesse & d'une probité si connuë, qu'ils ne pussent être suspects à l'un ni à l'autre des deux partis, & de leur commettre le soin de terminer ce different, & de reformer de nouveau les Reglemens & les Ordonnances qu'on avoit déja faites. Les nouveaux Nobles refuserent cet expedient, disant que si on nommoit des arbitres en nombre égal de l'ancienne & de la nouvelle Noblesse, les aggregez seroient toûjours condamnez & n'auroient aucune justice; même ils accuserent les vieux d'avoir apellé les Espagnols à leur secours, parce qu'il étoit arrivé à Savone quelques galeres d'Espagne. Quoi qu'elles y eussent fait peu de sejour, & eussent passé aux Etats que le Roi Catholique possedoit en Italie, les nouveaux Nobles en prirent tellement l'allarme, & éclaterent avec tant de bruit, qu'ils déclarerent en plein Senat, que si on ne remedioit promptement au malheur dont ils étoient mena-

cez,

cez,, ils chercheroient eux-mêmes les moyens les 1572.
plus prompts & les plus efficaces pour s'en garentir. Neanmoins quelques jours aprés, les esprits desinteressez connurent que c'étoit un artifice de ceux qui vouloient mettre la division dans l'ordre de la Noblesse. Jean André Doria qui étoit alors en Sicile, ayant appris les contestations qui arrivoient à Genes toutes les fois qu'il falloit élire de nouveaux Magistrats, s'y rendit en diligence, esperant appaiser ces desordres par son credit, mais tous ses soins furent inutiles. Quelque temps aprés on élut pour Doge aprés plusieurs brigues Jacques Grimaldi de Durazzo, agreable à tout le monde pour sa douceur & pour ses autres vertus, dont toutes les inclinations étoient portées à la paix.

Le Roi d'Espagne ayant appris ces partialitez, envoya à Genes Jean Idiaquez, Cavalier aussi prudent qu'habile, & dont l'humeur insinuante étoit 1573.
fort capable de réunir les esprits divisez. Cet Espagnol parla avec beaucoup d'éloquence dans le Senat; mais ses raisons quoi que solides, & débitées avec beaucoup de grace, ne pûrent persuader des esprits qui n'écoutoient que leur passion. Idiaquez sçachant que pour guerir un mal il faut le connoître parfaitement, eut avec Sanche de Padille, Ambassadeur ordinaire de sa Majesté Catholique, & avec plusieurs des nouveaux Nobles, plusieurs conferences par lesquelles il fut pleinement informé du sujet de ce different. Pendant qu'il prenoit ces instructions, il arriva un incident qui causa de nouvelles défiances, & allarma extremement les aggregez. Comme on étoit sur le point d'élire les Magistrats de l'année courante, les anciens Magistrats firent venir de leurs terres quelques-uns de leurs Vassaux pour la sureté de leurs personnes: les nouveaux s'en plaignirent comme d'une entreprise faite contre eux; mais comme ces milices

1572. l'arbre de leur genealogie, & y placerent les aggregez comme separez de la souche, afin, disoient-ils, de ne préjudicier pas à leurs descendans. Les Lomelins entr'autres qui avoient de grands biens, s'y attacherent avec un scrupule fort exact, & firent enregistrer leur genealogie dans les archives publiques, par un Decret du Senat, malgré l'opposition de leurs aggregez. Un plaisant dit un jour au sujet de cet arbre genealogique, que si le Senat ne le faisoit arracher, il produiroit un jour un fruit fort amer.

Comme dans les matieres d'Etat les moindres choses sont de consequence, & peuvent avoir des suites fâcheuses, si elles ne sont prévenuës par ceux qui sont préposez au Gouvernement ; l'affaire des Lomelins fit un si grand bruit dans le Senat, que les anciens Nobles en vinrent aux grosses paroles avec les nouveaux. Ceux qui n'avoient pour but que le repos de leur patrie proposerent de choisir un certain nombre de Nobles d'une sagesse & d'une probité si connuë, qu'ils ne pussent être suspects à l'un ni à l'autre des deux partis, & de leur commettre le soin de terminer ce differend, & de reformer de nouveau les Reglemens & les Ordonnances qu'on avoit déja faites. Les nouveaux Nobles refuserent cet expedient, disant que si on nommoit des arbitres en nombre égal de l'ancienne & de la nouvelle Noblesse, les aggregez seroient toûjours condamnez & n'auroient aucune justice; même ils accuserent les vieux d'avoir apellé les Espagnols à leur secours, parce qu'il étoit arrivé à Savone quelques galeres d'Espagne. Quoi qu'elles y eussent fait peu de sejour, & eussent passé aux Etats que le Roi Catholique possedoit en Italie, les nouveaux Nobles en prirent tellement l'allarme, & éclaterent avec tant de bruit, qu'ils déclarerent en plein Senat, que si on ne remedioit promptement au malheur dont ils étoient mena-

cez.

cez, ils chercheroient eux-mémes les moyens les plus prompts & les plus efficaces pour s'en garentir. Neanmoins quelques jours aprés, les esprits desinteressez connurent que c'étoit un artifice de ceux qui vouloient mettre la division dans l'ordre de la Noblesse. Jean André Doria qui étoit alors en Sicile, ayant appris les contestations qui arrivoient à Genes toutes les fois qu'il falloit élire de nouveaux Magistrats, s'y rendit en diligence, esperant appaiser ces desordres par son credit, mais tous ses soins furent inutiles. Quelque temps aprés on élut pour Doge aprés plusieurs brigues Jacques Grimaldi de Durazzo, agreable à tout le monde pour sa douceur & pour ses autres vertus, dont toutes les inclinations étoient portées à la paix. 1572.

Le Roi d'Espagne ayant appris ces partialitez, envoya à Genes Jean Idiaquez, Cavalier aussi prudent qu'habile, & dont l'humeur insinuante étoit fort capable de réunir les esprits divisez. Cet Espagnol parla avec beaucoup d'éloquence dans le Senat; mais ses raisons quoi que solides, & débitées avec beaucoup de grace, ne pûrent persuader des esprits qui n'écoutoient que leur passion. Idiaquez sçachant que pour guerir un mal il faut le connoître parfaitement, eut avec Sanche de Padille, Ambassadeur ordinaire de sa Majesté Catholique, & avec plusieurs des nouveaux Nobles, plusieurs conferences par lesquelles il fut pleinement informé du sujet de ce differend. Pendant qu'il prenoit ces instructions, il arriva un incident qui causa de nouvelles défiances, & allarma extremement les aggregez. Comme on étoit sur le point d'élire les Magistrats de l'année courante, les anciens Magistrats firent venir de leurs terres quelques-uns de leurs Vassaux pour la sureté de leurs personnes: les nouveaux s'en plaignirent comme d'une entreprise faite contre eux; mais comme ces milices 1573.

furent licentiées aprés l'élection le desordre cel sa, & le reste de l'année se passa assez tranquille ment.

1574. En 1574. les troubles recommencérent sur c que les aggregez prétendirent qu'on tirât au sor les Magistrats, parce qu'étant en plus grand nom bre, ils esperoient emporter la plus grande parti des charges. Dans cette vûë ils essayerent de per suader aux autres Citadins qu'ils ne devoient pa approuver la nouvelle reforme qui avoit été pro posée par Marc Antoine de Carreto, Prince de Mel fe. Le Senat nomma quatre Commissaires pou examiner cette proposition, & les autres Regle mens qui regardoient la tranquilité publique; le aggregez sans attendre le rapport qu'ils en devoien faire, déclarerent fierement qu'ils n'approuve roient aucune reforme, qu'on n'eût auparavan cassé le Garibet, & rétabli les Loix de 1528.

Dans le même-temps quelques chefs du peupl prierent le Sanat d'aggreger à la Noblesse un cer tain nombre de populaires qui étoient dignes d cet avantage par les services qu'ils avoient rendus la Republique. Le Senat leur répondit que ce qu'i demandoient étoit encore contre les loix, & l menaça de les punir s'ils continuoient de lui en fa re instance. Les nouveaux Nobles ne voulurent p manquer une si belle occasion d'engager le peup dans leurs interests. Ils promirent à ces che d'appuyer leurs prétentions, & prirent ensuite (si fortes liaisons avec les populaires, qu'ils ne f rent plus aucune démarche que de concert. L nouveaux Nobles se voyant apuyez par le peupl demanderent avec plus d'opiniatreté la cassati du Garibet, & commencerent de cabaler po faire passer l'aggregation des populaires

Aprés l'élection des Magistrats, les deux c dres de la Noblesse entrerent en pour parl d'accommodement, mais les chefs du peuple

ay

ayant eu avis s'en plaignirent si fortement aux aggregez, qu'ils furent contraints d'abandonner 1574.
cette négociation, de peur de se voir privez d'un appuy si considerable. La Ville se trouva insensiblement divisée en trois factions. On appelloit les anciens Nobles les gens du portique de saint Luc, on désignoit les nouveaux par le portique de saint Pierre, & ceux de la troisiéme faction se nommoient seulement les populaires non aggregez. On proposa une seconde fois dans le Senat l'incorporation de ces populaires; mais cette proposition y fut encore rejettée, ce qui augmenta la haine du peuple contre les anciens Nobles, & les unit plus étroitement avec les nouveaux, qui mirent tout en usage pour obtenir cette aggregation.

Sebastien Ceroné & Barthelemi Montobi étoient alors les chefs de la troisiéme faction, quoi qu'à peine leur nom fût connu dans la Ville; mais ils étoient protegez par les nouveaux Nobles, qui leur trouvoient un caractere tout propre à seconder leurs desseins. Ces deux populaires avoient une certaine éloquence grossiere, toute propre à persuader les esprits brutaux qui s'étoient abandonnez à leur conduite. Ils exciterent dans la suite plusieurs seditions, & furent les principaux auteurs d'une guerre civile, qui donna l'allarme à tous les Princes d'Italie. Ils firent esperer au peuple un plus heureux Gouvernement, & par cette esperance les rendirent plus ardents à suivre tous leurs mouvemens. Ils leur promirent qu'on diminueroit leurs impositions aprés la reforme qu'ils sollicitoient; que les Artisans vendroient leurs ouvrages à plus haut prix, que les vivres se donneroient à meilleur marché; qu'on rendroit mieux la justice, & qu'ils obtiendroient l'aggregation tant souhaitée. Ils insinuerent en méme-temps à ces

1574. velle forme de Gouvernement, qui tinsse le milieu entre le Garibet & la Loi de 1528. Ils firent pour appuyer cette proposition que le Garibet n'avoit pas été introduit pour donner aucun avantage à une faction sur l'autre, mais seulement pour le bien public, & qu'ainsi l'interêt general s'y trouvant blessé on ne devoit faire aucune difficulté d'y apporter quelque moderation. Ils offrirent même de remettre la décision de ce differend à un Prince étranger, nommant pour cet effet le Pape & le Roi d'Espagne, qui étant desinteressez ne favoriseroient pas un parti plus que l'autre. Les aggregez refuserent l'arbitrage, & demanderent qu'on s'en rapportât au grand Conseil, ce qui n'accommodoit pas les anciens, qui n'étant pas en si grand nombre qu'eux, étoient assurez de perdre leur procez. Les vieux implorerent la protection de Jean André Doria, & le prierent que comme il avoit herité des biens de son oncle, il voulût aussi leur continuer les mêmes bontez que ce Prince leur avoit témoigné dans toutes les occasions. Doria qui ne souhaittoit rien tant que le repos de sa patrie, fit assembler les principaux Artisans, qu'il exhorta à ne favoriser pas plus une faction que l'autre, à se contenter de garder la Ville, & d'empêcher que personne ne les maltraitât. Il leur representa les obligations qu'eux & leurs ancêtres avoient à l'ancienne Noblesse, il leur fit souvenir que le Prince Doria son oncle, les avoit remis en liberté, & qu'il avoit en differentes occasions défendu l'Isle de Corse contre les François & contre les Turcs. Il leur dit encore, qu'ils ne devoient pas oublier qu'ils étoient redevables à la liberalité des anciens Nobles, de plusieurs hôpitaux & de divers autres ouvrages publics. Mais comme les bien-faits s'effacent aisément de la memoire quand ils sont répandus sur des a-

mes

tous les membres du corps humain contre la tête & le ventre. Il leur dit que par la conduite qu'ils avoient prise ils alloient introduire chez eux les étrangers, & hazarder par ce moyen leur liberté & leur religion. Il leur fit toucher au doigt que s'ils avoient une fois perdu cette liberté si chere, il ne seroit plus en leur pouvoir de la recouvrer, rapportant pour les en convaincre l'exemple des Republiques de Milan, de Sienne, de Pise, & de Florence. Il lui persuada enfin qu'un Etat pour être heureux devoit être gouverné plûtôt par les Nobles & par les plus sages, que par une multitude ignorante. La harangue de Senarega fit tant d'effet sur l'esprit de ses auditeurs, qu'ils étoient disposez à suivre ses conseils; mais dés qu'il se fut retiré, les seditieux détruisirent ces favorables dispositions par des maximes contraires. 1574.

Pendant tous ces desordres les anciens Nobles vivoient dans une tranquilité surprenante, ils se contentoient de faire garder leurs maisons pour les garentir du pillage, & de prier le Senat d'apporter quelque remede à ses maux. Il y eut sur ce sujet plusieurs assemblées où les avis se trouverent partagez: les uns vouloient qu'on se servît de la force pour faire rendre aux Magistrats l'obéïssance qui leur étoit dûë; & les autres desiroient qu'on employât des moyens plus doux. Il fut enfin arrêté aprés plusieurs contestations, qu'on doubleroit la garde à tous les postes, qu'on feroit sortir les étrangers de la Ville, & qu'on défendroit le port d'armes aprés deux heures de nuit, sous de rigoureuses peines. Les nouveaux Nobles continuerent de demander avec empressement la cassation du Garibet; mais les vieux firent connoître au Senat les suites facheuses que pourroit avoir ce changement. Ils proposerent encore d'établir une nou-

velle forme de Gouvervement, qui tint un milieu entre le Garibet & la Loi de 1528. Ils dirent pour appuyer cette proposition que le Garibet n'avoit pas été introduit pour donner aucun avantage à une faction sur l'autre, mais seulement pour le bien public, & qu'ainsi l'interest general s'y trouvant blessé on ne devoit faire aucune difficulté d'y apporter quelque moderation. Ils offrirent méme de remettre la décision de ce differend à un Prince étranger, nommant pour cet effet le Pape & le Roi d'Espagne, qui étant desinteressez ne favoriseroient pas un parti plus que l'autre. Les aggregez refuserent l'arbitrage, & demanderent qu'on s'en rapportât au grand Conseil, ce qui n'accommodoit pas les anciens, qui n'étant pas en si grand nombre qu'eux, étoient assurez de perdre leur procez. Les vieux implorerent la protection de Jean André Doria, & le prierent que comme il avoit herité des biens de son oncle, il voulût aussi leur continuer les mêmes bontez que ce Prince leur avoit témoigné dans toutes les occasions. Doria qui ne souhaittoit rien tant que le repos de sa patrie, fit assembler les principaux Artisans, qu'il exhorta à ne favoriser pas plus une faction que l'autre, à se contenter de garder la Ville, & d'empêcher que personne ne les maltraitât. Il leur representa les obligations qu'eux & leurs ancêtres avoient à l'ancienne Noblesse, ils les fit souvenir que le Prince Doria son oncle, les avoit remis en liberté, & qu'il avoit en differentes occasions défendu l'Isle de Corse contre les François & contre les Turcs. Il leur dit encore, qu'ils ne devoient pas oublier qu'ils étoient redevables à la liberalité des anciens Nobles, de plusieurs hôpitaux & de divers autres ouvrages publics. Mais comme les bien-faits s'effacent aisément de la memoire quand ils sont répandus sur des a-

1574.

mes

mes basses, ces Artisans qui avoient d'abord promis à Doria de faire tout ce qu'il souhaitroit, 1574.
changerent bien-tôt de sentiment, & par leur inconstance naturelle rentrerent dans leur premiere fureur. Les anciens Nobles qui comprenoient bien que cette sedition étoit fomentée par leurs ennemis, furent contraints de demeurer dans leurs maisons, de se faire garder par des troupes qu'ils avoient fait venir des deux Rivieres.

Idiaquez Ambassadeur d'Espagne, qui voyoit que de la maniere dont les deux partis étoient aigris, il étoit difficile qu'ils n'en vinssent à une entiere rupture, essaya de les accommoder, de peur que dans la suite la tempête ne vint fondre sur les Etats du Roi son maître, mais tous ses soins furent inutiles. Les nouveaux Nobles briguoient de tous côtez pour obtenir l'aggregation des populaires, l'éloignement des étrangers & la cassation du Garibet. Mais le Senat demeura ferme, & ne leur voulut rien accorder jusqu'à ce qu'ils eussent mis les armes bas, soûtenant qu'autrement il ne pouvoit recouvrer son autorité, & se mettre en état de punir les perturbateurs du repos public. Toutes les assemblées se passoient en contestations, chaque parti demeurant attaché à son opinion, sans vouloir se relâcher; ainsi on n'avança rien, la confusion augmentoit tous les jours, & on voyoit incessamment les ruës remplies de gens armez. Quoi que les nouveaux Nobles fissent plus de bruit par leur grand nombre, neanmoins les anciens avoient sur eux un grand avantage à cause de la capacité de leur chef, & de leur experience dans l'art militaire. Pendant que ces deux factions témoignoient le plus d'animosité, Idiaquez sçut si bien agir auprés de ceux qui avoient le plus de credit dans les deux partis, qu'il en obtint

1574. une tréve d'un mois, en consideration du Roi son maître. Il auroit bien voulu obliger le peuple à desarmer; mais ceux qu'il employa pour le persuader essayoient sous main de le porter à la revolte. Les anciens Nobles pour marquer leur bonne foy quitterent les armes, licentierent les étrangers qu'ils avoient fait venir pour la sureté de leurs personnes, contremanderent les troupes qui venoient à leur secours. L'Ambassadeur d'Espagne porta dans le Senat le Traité qui avoit été resolu pour la suspension d'armes, & obligea les Chefs des deux partis à le signer. Les Populaires qui n'avoient pris aucun engagement voyant les anciens Nobles desarmez ne voulurent pas laisser échaper une si belle occasion de les opprimer; on vit dans un moment la place remplie de soldats, les ruës barricadées, les Allemans postez sur le Mole pour la garde de l'artillerie chassez par les seditieux, & le canon pointé contre le Palais Ducal; même les Colonels des Allemans & Italiens se rangerent de leur côté, parce qu'ils se disoient défenseurs de la liberté publique. Le Senat s'assembla incontinent pour remedier à ce desordre; les nouveaux Nobles feignant d'être les plus empressez à en arrêter le cours, dirent qu'il falloit casser le Garibet pour appaiser la populace, autrement qu'elle renverseroit le Palais avec l'artillerie. Cette ouverture causa de grandes contestations dans cette assemblée: les uns vouloient qu'on cedât à la fureur populaire, & les autres qu'on s'y opposât. Jean-Baptiste Lercari, Senateur fort estimé pour sa vertu & pour son éloquence, voyant devant lui les veritables auteurs de la sedition, ne put s'empêcher de s'emporter contre eux. Il exprima en termes patetiques l'aveuglement de la plûpart de ceux qui composoient cette assemblée; il leur montra que leurs divisions

alloient

alloient reduire leur patrie dans une honteuse servitude, & qu'il ne seroit plus temps de se réünir & de réformer le Gouvernement quand ils seroient soûmis à une puissance étrangere ; il les pria de rappeller dans leur souvenir les maux qu'ils avoient souffert quand le peuple insolent s'étoit vû le maître de la Republique ; il les exhorta à concourir unanimement pour rétablir l'autorité du Senat, puisque c'étoit le seul moyen de prévenir les malheurs dont ils étoient menacez. Ceux qui favorisoient la faction populaire & les nouveaux Nobles, ne pûrent souffrir la continuation de ce discours, & interrompant Lercari, ils dirent que c'étoit mal prendre son temps de vouloir soûtenir la puissance du Senat quand le peuple s'approchoit du Palais enseignes déployées, & avec l'artillerie des remparts, & qu'il étoit déja maître des portes de la Ville ; qu'il y avoit des occasions où il étoit glorieux de ceder, & que dans l'extremité où ils se trouvoient il y auroit de l'imprudence de s'exposer à une mort certaine par un vain point d'honneur. La crainte fut plus forte dans l'esprit des Senateurs que les sentimens de gloire qui devoient leur faire prendre les armes contre une poignée de mutins : il fut enfin résolu que le Garibet demeureroit cassé, malgré l'opposition de Lercari, de Nicolas Catanée, & de Lazare Grimaldi ; qui ne voulurent jamais signer cette déliberation, & dirent qu'ils souffriroient plûtôt les dernieres indignitez que de consentir à un Decret si honteux. Quelque temps aprés, le peuple voyant qu'il ne tiroit aucun avantage de la révocation de cette Loy, & qu'il étoit la dupe de l'ambition des nouveaux Nobles, songea à son interest particulier. Il demanda qu'on reçût dans le Senat cinq cens Populaires, qu'on supprimât le droit de gros qui 1574.

1574. se payoit sur le vin vendu en détail ; qu'on augmentât le prix de certains ouvrages, & qu'on accordât une amnistie à tous ceux qui avoient pris les armes dans les derniers troubles. Le Senat qui n'étoit plus en état de rien refuser au peuple qui avoit connu sa foiblesse, acquiesça à toutes ses demandes. Lercari en sortant du Senat declara à l'Ambassadeur d'Espagne, & à l'Archevêque de Genes, en presence de son grand Vicaire & du Secretaire de Senarega, qu'il avoit honte de vivre dans une compagnie où l'insolence & l'opiniâtreté l'emportoient sur la justice & sur la raison.

Quoi que les nouveaux Nobles fussent venus à bout de leurs desseins, ils n'en furent pas plus contens. Comme ils n'avoient obtenu la cassation du Garibet que par violence & contre le sentiment des gens de bien, ils craignirent que les Anciens ne se pourvussent contre cette déliberation, & ne la fissent révoquer quand ils seroient les plus forts. Pour prévenir le mal qu'ils craignoient, ils envoyerent un President avec un Commissaire dans la valée de Pozzeveri, pour essayer d'en faire soulever les habitans, & pour s'opposer au passage des troupes que les vieux pourroient faire venir de la Lombardie. D'un autre côté l'Ambassadeur d'Espagne ayant eu plusieurs conferences avec les Deputez des anciens Nobles, sur la conjoncture des affaires presentes, il résolut avec eux de s'assurer de tous les passages. On ordonna pour cet effet à Jean-Baptiste Spinola, Gouverneur de Seravallé, de s'y rendre incontinent avec plusieurs de ses sujets qui s'étoient approchez de la Ville au bruit de cette émotion populaire, & qui attendoient ses ordres dans les faux-bourgs. Idiaquez manda aussi au Gouverneur de Milan, qu'il étoit necessaire qu'il envoyât des troupes de son Gouvernement

nement du côté de Seravallé. Ce Gouverneur en donna la Commission au Commandant d'Alexandrie, qui fit partir sur le champ un détachement considerable de Cavalerie & d'Infanterie. Quoi que les anciens Nobles se vissent bien-tôt en état d'avoir une armée capable de faire trembler leurs ennemis, ils n'étoient pas sans inquietude, parce que le peuple étoit toûjours armé; & comme il n'avoit plus aucun respect pour leur caractere, ils n'osoient sortir de leurs maisons: ils trouverent moyen neanmoins de s'assembler secretement pour deliberer sur la sureté de leurs personnes. On y proposa divers expediens: quelques uns dirent qu'il falloit s'emparer de Savone, poste avantageux pour recevoir des secours étrangers. Cette entreprise fut trouvée dangereuse par les plus moderez; ils representerent à leurs collegues qu'en levant le masque ils romproient toutes les mesures que les médiateurs avoient prises pour l'accommodement, & que le Roi d'Espagne auroit sujet de se plaindre qu'ils se fussent portez à cette violence sans sa participation. Qu'en outre exposant leur patrie aux malheurs inseparables de la guerre, ils obligeroient le peuple à les regarder comme ses mortels ennemis; que les personnes desinteressées ne reconnoîtroient plus en eux les enfans de ces illustres Genois, qui avoient souvent diminué les impositions afin de soulager le peuple, & qui avoient tiré de l'argent de leurs bourses, tant pour défendre la liberté de leur patrie, que pour assister les miserables. Ils conclurent enfin que s'il n'y avoit plus de sureté pour eux dans la Ville, il valloit mieux en sortir & abandonner un peuple ingrat, que de l'engager dans une guerre civile. L'assemblée s'étant separée sans rien resoudre, ceux qui ne vouloient pas porter les affaires à l'extrémité partirent le 1574.

len-

1574. lendemain, & furent suivis de plusieurs autres. Les nouveaux Nobles tirant avantage de leur retraite, les firent citer & sonner à son de trompe; & comme ils ne comparurent pas à l'assignation, leurs charges furent conferées à d'autres. L'éloignement de ces Senateurs déplût extrémement à ceux qui souhaitoient l'accommodement; ils firent résoudre dans le Senat qu'on députeroit six personnes de leur corps aux anciens Nobles, qui étoient encore restez dans la Ville, pour les prier de ne pas sortir. Les nouveaux Nobles qui craignoient que s'ils avoient une fois gagné la campagne ils ne formassent un parti capable de les détruire, relâcherent de leur fierté pour les obliger à demeurer. Ils s'offrirent à desarmer le peuple, à redoubler la garde du Palais, & à traiter à l'avenir les affaires avec plus de douceur. Quoi que l'exemple du passé donnât lieu aux anciens Nobles de se défier de leurs promesses, ils userent de dissimulation comme eux. Dés le lendemain ils parurent en public, & firent celebrer une Messe solemnelle, à laquelle ils assisterent tous en corps. Les nouveaux Nobles ne trouvant plus personne qui leur resistât, firent restablir la Loi de 1528. de sorte que les Magistrats & les Gouverneurs furent créez cette année suivant cette ancienne disposition. Ils voulurent ensuite ôter toute l'autorité aux vieux; & pour cet effet ils firent passer dans le Senat une Ordonnance, portant que ceux qui oseroient blâmer la forme presente du Gouvernement seroient châtiez comme perturbateurs du repos public. Ils leverent aussi de troupes, munirent toutes les places frontieres, & firent porter quantité d'armes dans la Ville pour s'y mettre en état de resister aux Princes étrangers qui voudroient entreprendre sur leur liberté, ne doutant pas que leurs ennemis ne se missent sous

la

la protection de la France ou de l'Espagne. Ils prirent souvent les avis de Senarega sur les ordres qu'il falloit donner pour soûtenir la guerre, & le chargérent de les faire exécuter. 1574.

Le Pape qui souhaitoit le repos de l'Italie, fit entendre aux Genois par François Canobi son Nonce, qu'il alloit leur envoyer le Cardinal Morone en qualité de Legat, pour tâcher d'accommoder leurs differends. Ce Cardinal avant que d'arriver á Genes, voulut s'instruire à fond du sujet de ces divisions, & il apprit que le peuple demandoit l'aggregation de quelques populaires au corps du Senat; que les nouveaux Nobles souhaitoient l'observation de la Loy de 1528. & que c'étoit-là où se reduisoit toute la contestation. Les seditieux craignant que le Legat ne fit changer la face des affaires, assemblerent le peuple dans chaque quartier à la principale Eglise, & aprés la celebration d'une Messe du saint Esprit, firent jurer aux assistans qu'ils ne consentiroient à aucune autre forme du Gouvernement qu'à celle qui s'observoit alors, soit qu'elle fût proposée par le Legat ou par d'autres Ministres étrangers. Le Nonce & l'Archevêque témoignerent être fort irritez de ce qu'on avoit choisi les lieux destinez au culte divin pour y tenir des assemblées si criminelles.

Les nouveaux Nobles qui seuls composoient alors le Senat, apprehendant que le Pape Gregoire XIII. qui tenoit le saint Siege ne voulût punir cette impieté, envoyerent à Rome Senarega en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, pour justifier leur conduite, & prier sa Sainteté de continuer ses offices en qualité de pere commun, pour procurer la paix à leur Republique, & obliger les deux partis à quitter les armes, de peur que le plus foible n'appellât en Italie les Huguenots de France, qui pourroient corrom-

pre

1574. pre la pureté de leur Religion. Senarega étant arrivé à Rome, tâcha de persuader le Pape de la sincerité des intentions des nouveaux Nobles: il representa à sa Sainteté qu'ils ne demandoient que la paix, & qu'on ne pouvoit se plaindre d'eux, puisqu'ils ne souhaitoient que d'être admis aux Magistratures avec une distribution égale. Que les anciens n'avoient pas droit de s'y opposer, connoissant comme ils faisoient le zele avec lequel les aggregez avoient servi leur patrie; Que les vieux au contraire pourroient obtenir par les armes ce qu'ils n'avoient pû emporter par leurs raisons, & qu'ils pretendoient, quoi qu'en beaucoup plus petit nombre, posseder toutes les charges : Que la proposition des nouveaux ne tendoit qu'à réunir tous les esprits, & que celle des anciens causeroit indubitablement la ruine de leur patrie, & la donneroit en proye aux étrangers : Qu'il n'y avoit que l'égale dispensation des dignitez qui fit subsister les Republiques, & les rendit florissantes: qu'au contraire toute l'autorité se trouvant renfermée dans un petit nombre de Citoyens degenereroit en tyrannie, ce qu'on pouvoit verifier par l'exemple de plusieurs autres Etats anciens & modernes, qui s'étoient perdus par cette injuste conduite. Senarega se jetta ensuite aux pieds du pape, & le pria d'empêcher par le respect qu'on avoit pour ses ordres, que ce differend ne se terminât par les armes, puisqu'il étoit bien plus facile de commencer une guerre que de la finir, & qu'il s'agissoit de la conservation d'une Ville libre & toujours fort soumise au saint Siege, du repos de l'Italie, & de l'interest de toute la Chrestienté.

Le Legat étant enfin arrivé à Genes, chaque parti nomma six Commissaires pour conferer avec lui, mais ce Cardinal qui étoit Prêtre vou-

lui avant que d'entrer dans aucune conference implorer le secours divin. Il celebra la Messe 1574. pontificalement, & fit faire des processions publiques pendant trois jours. Quelques-uns proposerent dans le Senat de remettre tous leurs differends au jugement du Legat, mais les autres rejetterent cette proposition, disant que ce seroit faire une injure au Roi d'Espagne qui avoit offert sa médiation, & qui s'étoit depuis longtemps declaré protecteur de la Republique, & se moquer de ses Ambassadeurs qui avoient déja beaucoup travaillé à cet accommodement. Cependant les anciens Nobles craignant qu'on n'attentât à leurs personnes pendant cette négociation, se retirerent les uns à Final, & les autres à d'autres places de l'obéissance de sa Majesté Catholique.

Le temps de créer les Magistrats qu'on envoyoit tous les ans dans les Villes dépendantes de la Republique étant venu, il y eut de grandes contestations sur la maniere de les élire, les uns vouloient qu'on suivit le Garibet, & les autres la Loy de 1528. On s'en rapporta au Legat, qui pour faire plaisir aux nouveaux Nobles jugea contre le sentiment des vieux, qu'on se devoit conformer à la Loy de 1528. Cependant le peuple qui ne pouvoit pas demeurer long temps dans une même assiete, abandonna le parti des aggregez, & résolut de rappeller les anciens pour rompre un dessein que les nouveaux Nobles avoient sur Savone, & reformer le Gouvernement. Les aggregez pour les faire entrer en quelque défiance de leurs ennemis, firent courir le bruit que quelques particuliers étoient allez de leur part trouver le Legat, pour lui demander des choses entierement contraires à la liberté publique. Le peuple abusé par ce faux bruit se rengagea avec les nouveaux Nobles;

1574. bles ; & ainsi les anciens qui étoient restez dans la Ville sur l'esperance qu'on leur avoit donnée d'un changement favorable, furent contraints d'en sortir. Le Roi Catholique à qui ces divisions déplaisoient extremement, eut plusieurs conferences avec ses Ministres pour chercher les moyens d'obliger les deux partis d'accepter sa mediation, & de se soûmettre à son jugement. On n'en trouva point de meilleur que de ne leur pas rembourser le capital des sommes qui leur étoient deuës, & de leur en payer seulement l'interest à cinq pour cent, parce qu'ils seroient toûjours dans la soûmission, & dans la crainte de perdre leur dû. D'un autre côté les anciens Nobles ayant appris que les nouveaux avoient député Senarega au Pape, envoyerent aussi à Rome Nicolas Doria, pour y faire la même fonction de leur part. Sa Sainteté souhaitoit extremement que ce differend s'accommodât, parce qu'il étoit assez occupé des affaires de France, les Huguenots ayant fait de grands desordres dans le Comté d'Avignon, & sur les autres terres du saint Siege. D'ailleurs ce Pontife craignoit que ces partialitez ne rallumassent la guerre en Italie, où elle n'étoit pas encore bien éteinte, & ne l'engageassent à de nouvelles dépenses. Il apprehendoit aussi que l'une des deux factions n'appellât les Huguenots à son secours, & qu'ils ne répandissent dans tous les lieux où ils s'arrêteroient le venin de l'heresie. Le Pape pour agir avec plus de succez, voulut être informé à fond des deux partis, & ayant donné audience à leurs Deputez, il se laissa tellement prévenir par l'éloquence de Senarega, qu'il se déclara pour les nouveaux Nobles.

Pendant que les affaires des anciens prenoient une si méchante face à Rome, ils songeoient à se

for-

fortifier par les armes, & comme ils étoient tous sortis de la Ville, ils s'attacherent avec beaucoup 1574
d'application à lever des troupes. Le Legat qui étoit toûjours à Genes en ayant été averti, envoya Odescalchi son Secretaire à Final, & à la Ville d'Aqui où se faisoit leur principal armement, afin d'obliger les Commissaires de ces Nobles de congedier leurs troupes, & d'entrer en conference pour un accommodement. Odeschalchi sçut si bien ménager leurs esprits, qu'il les porta à envoyer à Genes Jean-Baptiste Lercari & Estienne Mario, avec des pleins pouvoirs pour négocier avec son maître & avec les Ambassadeurs de sa Majesté Catholique. Ces deux Nobles étant arrivez à Genes, déclarerent que ceux de leur parti ne souhaitoient rien tant que la paix, & que pour le témoigner par les effets, ils étoient tous prests de s'en rapporter au Legat & à l'Ambassadeur d'Espagne, conjointement ou separément à celui des deux qui voudroit bien connoître de leur different, consentant que celui qui demeureroit Juge changeât, innovât, diminuât & réformât dans le Gouvernement tout ce qu'il estimeroit raisonnable, sans préjudice de la liberté publique, à laquelle ils ne prétendoient donner aucune atteinte. Les aggregez qui apprehendoient qu'une proposition si juste ne fût acceptée, susciterent le peuple à maltraiter ces Députez, & ainsi ils furent contraints de sortir de la Ville & d'abandonner les conferences, le Legat même eut bien de la peine de les garentir d'insulte, & de les faire conduire en sureté hors des portes. Les anciens Nobles connurent par le retour de leurs Députez qu'il n'y avoit plus d'esperance à aucun accommodement, & qu'il falloit tout de bon se préparer à la guerre. Ils envoyerent prier Doria de vouloir accepter le Commandement de leurs troupes, tant par mer que par terre; mais il s'en défendit, sur

ce

1574. ce qu'étant au service du Roi d'Espagne, qui l'avoit fait son Amiral dans les mers du Levant, il ne pouvoit se charger d'un autre employ sans la permission de ce Prince, & qu'il n'étoit plus à lui ni à sa patrie depuis qu'il s'étoit donné à un autre maître.

Quoi que les nouveaux Nobles eussent fait un Decret, portant que trois cens Populaires seroient aggregez à leur corps, ils en avoient toûjours differé l'exécution sur divers pretextes. Ils avoient bien connu dés le commencement qu'en accordant au peuple ce qu'il souhaitoit, ils lui donneroient trop de part au Gouvernement politique; aussi en rendant ce Decret ils avoient moins songé à lui en faire ressentir les effets, qu'à le leurrer par cette esperance, & le tenir attaché à ses interests; neanmoins pour continuer de l'amuser ils firent une nouvelle Ordonnance, portant que ceux qui prétendoient à cette aggregation donneroient leurs noms à Barthelemi Coronato, avec les raisons sur lesquelles leurs prétentions étoient fondées, afin qu'il en fit le rapport à l'assemblée, & qu'on examinât ensuite s'ils avoient toutes les qualitez requises pour entrer dans cet auguste corps. Ce Commissaire qui étoit fort adroit, se servit de l'occasion pour gagner l'esprit de la populace. Il flattoit ceux qui aimoient la gloire: il distribuoit dans l'occasion quelque argent à ceux qui en avoient le plus de besoin: il se servit de tous les moyens dont il put s'aviser pour les aigrir contre les anciens Nobles, afin de trouver moyen de venger la mort de son frere, qui avoit été tué pendant les derniers troubles.

Les deux partis envoyérent séparément des Députez à l'Empereur pour se plaindre les uns des autres, & lui demander du secours. Ce Prince ne voulut pas entrer dans le détail de leurs raisons, parce qu'ayant dessein de se faire éli-

re Roi de Pologne, il employoit tous ses soins 1574.
à gagner l'amitié des Polonois, & ne souhaitoit pas que ses alliez prissent part aux guerres d'Italie, de peur que dans la suite ils ne fussent hors d'état de le secourir s'il en avoit besoin. Les nouveaux Nobles avoient chargé François Tagliacarné, Ambassadeur de la Republique à Madrid, de répondre aux plaintes que faisoient contre eux les Députez des anciens, & d'assurer sa Majesté Catholique qu'ils persevereroient toûjours dans la fidélité & dans l'affection qu'ils avoient toûjours euë pour la Couronne d'Espagne. Ils envoyerent aussi des Députez aux autres Princes d'Italie, pour leur representer les raisons qui les avoient portez à chasser les anciens de la Ville.

Philippe II. avoit envoyé le Marquis de Los-Veles, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire à Genes, avec des instructions fort amples pour accommoder ce differend. Une maladie imprévûë l'ayant arrêté à Barcelone, le Roi Catholique en donna la commission à D. Carlos Borgia Duc de Gandie; la goute retarda encore le voyage de ce dernier, & l'empêcha de s'appliquer à cette affaire, avec autant de diligence qu'il l'auroit souhaité.

On leva en Italie plusieurs Regiments Italiens & Espagnols, sous pretexte de les envoyer en Barbarie, ou de les employer à défendre les côtes de l'Apoüille & la Calabre, contre les incursions des Turcs: quoi qu'en effet ce fût a la priere & de l'argent des anciens Nobles de Genes, pour empêcher que les étrangers ne s'emparassent de la Ville. Plusieurs Ministres du Roi d'Espagne lui conseillerent de se servir de l'occasion que la fortune lui offroit afin de soûmettre les Genois à son obéïssance; mais il ne voulut pas y entendre, à cause de l'inconstance de cette nation: il ne laissa pas neanmoins de lever des troupes pour s'en servir, sui-

vant qu'il jugeroit à propos pour ses interests. Il
1574. demanda permission à l'Empereur de lever quelques Regimens Allemans afin de s'opposer aux Corsaires d'Afrique, qui venoient à tous momens piller les places maritimes, & faire ses sujets esclaves. L'Empereur consentit seulement que le Comte Felix de Lodron & D. Jean Manriquez missent sur pied chacun trois mille hommes, ce qu'ils exécuterent avec beaucoup de diligence, & assignerent leur quartier d'assemblée à Milan. Les Venitiens ayans eu avis de ces preparatifs de guerre, en prirent l'allarme, & munirent toutes leurs places frontieres, de peur qu'on n'eût dessein sur quelques-unes. Tous les autres Princes d'Italie suivirent cet exemple, ne sachant où la tempête devoit fondre. Les Ministres d'Espagne retinrent encore tous les vaisseaux Genois qui avoient abordé en Sicile pour charger du bled, sous pretexte que leur maître en avoit besoin pour son expedition d'Afrique, mais en effet pour obliger les Nobles de cette Republique de le rendre arbitre de leurs differends, & pour empêcher les Princes voisins de s'emparer de Genes, en cas qu'ils fussent appellez par l'un des deux partis. Dans le méme temps Philippe avoit ordonné à D. Jean d'Autriche de passer en Barbarie avec un grand nombre de galeres, & avant que s'éloigner des côtes d'Italie, de veiller sur ceux qui auroient quelque dessein sur l'Etat de Genes. Lors que ce Prince s'approcha de ces côtes toute la Ville en prit l'allarme. Les nouveaux Nobles pour gagner l'amitié du peuple firent courir le bruit que D. Jean avoit été appellé en Italie par leurs ennemis. Ils n'eurent pas de peine à persuader à cette multitude que ce Prince venoit pour les opprimer, à la sollicitation des anciens Nobles, parce qu'il étoit certain qu'ils avoient envoyé six Députez à ce Prince pour lui demander sa protection, &

qu'il

qu'il leur avoit promis de les rétablir, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu du Roi Catholique. 1574.
Le peuple ne voulut pas recevoir D. Jean dans la Ville ; de crainte qu'il n'entreprît sur sa liberté, sous pretexte de la défendre. Le Senat neanmoins de peur d'irriter ce Prince qui avoit la force à la main, lui envoya offrir toute sorte de rafraîchissemens & l'entrée du port, pourvû qu'il voulût y venir avec quatre galeres seulement, & laisser à la rade le reste de sa flotte, afin de ne point allarmer la Ville. Cette condition déplut extrêmement à D. Jean. Doria qui s'en apperçut, prit cette occasion pour lui dire en presence du Comte d'Eghmont Gouverneur de Milan, que les anciens Nobles étoient résolus si on ne les vouloit pas recevoir dans la Ville de bonne grace, de s'y rétablir par les armes. Qu'ils levoient des troupes à leurs dépens ; mais qu'ils ne vouloient pas s'en servir sans la permission du Roi d'Espagne. Doria demanda ensuite à ce Prince la liberté d'aller secourir ses amis & ses parens dans cette occasion. D. Jean ne voulut rien résoudre de lui-même dans une matiére si importante ; il envoya Escovedo à Madrid, pour apprendre les intentions du Roi, & en attendant son retour il se retira à Naples, laissant Doria aux côtes de Genes avec les galéres, & celles de quelques particuliers de la même nation.

Dans le commencement de ces troubles l'Empereur Maximilien avoit dépêché à Genes le Chevalier Christophle Sigismond Reiner, homme d'une grande réputation, pour y ménager un accommodement entre les deux partis ; mais depuis ayant reçu des lettres par lesquelles on lui mandoit que tout y étoit paisible, il contremanda ce Chevalier, qui étoit déja sur le point de monter à cheval. Quelque-temps aprés ayant été averti par Augustin *Spinola*, qui s'étoit rendu à Vienne pour

quel-

1574. quelques affaires particulieres, que le desordre avoit recommencé, il ordonna à Pierre Fauri Costalliaro, Prince de l'Empire, Evêque d'Aqui, & à Vitale Dorimberg, son Ambassadeur ordainaire auprés de la Republique de Venise, tous deux Conseillers en son Conseil Aulique, de prendre la poste incessamment, & de se rendre à Genes. Comme ils étoient en differents endroits, & qu'il n'auroit pas été honnête que les Ministres d'un si grand Prince fussent entrez dans la Ville separément, Dorimberg alla trouver l'Evêque à Aqui, afin qu'ils fissent ce voyage ensemble. Deux Procurateurs allerent au devant d'eux jusqu'aux frontieres de l'Etat de Genes. Ils furent reçus à la porte de la Ville par quantité de Nobles, & conduits au Palais entre une double haye d'hallebardiers Allemans. Ils trouvérent au pied de l'escalier quatre Senateurs, & le Doge lui-même vint leur faire compliment à la porte de son appartement, accompagné de quantité de personnes de marque, au bruit des tambours, aux fanfares des trompettes, & au tintamare de l'artillerie du port & des remparts, qui fit plusieurs decharges. Aprés que les deux Ambassadeurs eurent pris leurs places dans le Senat, Dorimberg dit à l'assemblée que l'Empereur son maître regardant cette Republique comme un des membres de l'Empire, & voulant la maintenir dans la paix & dans l'union, avoit ordonné à Reiner de se rendre incessamment à Genes, sur le premier avis qu'il avoit reçu des divisions qui la déchiroient, pour exhorter les deux partis à un accommodement. Qu'il l'avoit neanmoins rappellé sur l'avis qu'on lui avoit donné que leurs differens étoient accommodez; mais qu'en ayant appris la continuation, il avoit chargé l'Evêque d'Aqui *& lui*, de venir employer leurs offices auprés *d'eux*, pour tâcher de les réünir. Il se plaignit

aussi

aussi adroitement de ce qu'ils avoient choisi pour Juges de leurs contestations d'autres Souverains, 1574.
sans songer à l'Empereur ; à qui la connoissance en devoit appartenir préferablement à tout autre.

Le Doge répondit à cette harangue, & témoigna d'abord que tous les Genois, & principalement le Senat, étoient extremement obligez à sa Majesté Imperiale du soin qu'elle prenoit de leur procurer la paix ; mais que graces à Dieu les affaires n'étoient pas desesperées, puisqu'il n'y avoit point encore eu de sang répandu. Il s'étendit ensuite sur la mauvaise conduite des anciens Nobles, & il s'excusa de ce que le Senat n'avoit pas remis ses interests au jugement de l'Empereur, sur ce que ce Prince n'ayant point alors d'Ambassadeur à Genes, ils avoient été contraints de négocier avec les autres Ministres qui s'étoient trouvez presens.

Les anciens Nobles envoyerent aussi des Deputez aux Ambassadeurs de sa Majesté Imperiale, pour se plaindre, & même avec assez d'aigreur, des outrages qu'ils avoient reçus des nouveaux Nobles, offrant de s'en rapporter à leur maître. Les haines des deux factions demeurerent suspenduës par l'assurance que leur donnerent ces Ministres, qu'aprés que l'Empereur auroit bien examiné la conduite des uns & des autres il protegeroit avec toutes ses forces ceux qui auroient la justice de leur côté, s'y croyant obligé, puisque la Republique de Genes étoit un membre de l'Empire. Quelque temps aprés Dorimberg se trouva incommodé d'une fiévre, qui l'empécha de travailler à cette négociation, & son collegue qui n'avoit pas la même capacité ne fit presque plus rien. Il arriva encore un autre obstacle qui s'opposa à leurs bonnes intentions. Le Senat ayant vû que ces Ambassadeurs prenoient le nom de Commissaires s'en trouva offensé: il soûtint qu'on n'envoyoit des Commissaires qu'aux vassaux & non pas aux Etats libres.

1574. Il demanda à voir leur plein pouvoir, qu'il fit examiner par quatre Docteurs en Droit. Il mit aussi des espions auprés des domestiques de ces Ministres, pour tâcher de penétrer quelle avoit été l'intention de l'Empereur, lorsqu'il avoit donné à ses Ambassadeurs une qualité si extraordinaire. Le Cardinal Morone & Idiaquez s'étant apperçus de ce scrupule, employerent toute leur éloquence pour persuader aux Senateurs en general & en particulier, qu'il n'y avoit point de mistere caché sous ce nom de Commissaire. L'Evêque d'Aqui & Doremberg ayant écrit à sa Majesté Imperiale, pour l'informer de la difficulté que le Senat faisoit sur la qualité qu'il leur avoit donnée, lui écrivit pour l'assurer que son intention n'avoit jamais été de préjudicier à la liberté des Genois; mais plûtôt de la proteger, sauf les droits de l'Empire. Pendant que le Duc de Gandie étoit retenu par la fiévre sur les côtes d'Espagne, & s'excusoit par lettres de son retardement envers le Roi Catholique, Idiaquez & le Legat, qui avoient mandé à leurs maîtres l'embaras qu'avoit fait naître le nom de Commissaires donné par l'Empereur à ses Ambassadeurs; interrompirent la négociation jusqu'à ce qu'ils eussent appris les sentimens du Pape & du Roi Catholique sur cet incident. Cependant les nouveaux Nobles pour ne paroître pas entierement éloignez de la paix, nommerent deux personnes de leurs corps pour traiter avec les Ministres étrangers. Ils ne laisserent pas cependant de se pourvoir de troupes, d'argent & de munitions pour se mettre en état de soûtenir la guerre. Les anciens d'un autre côté craignant que le Roi Catholique ne favorisât la faction contraire, firent tous leurs efforts pour mettre l'Empereur dans leurs interests, & lui écrivirent pour le prier de donner une audience favorable à Augustin Spinola, qui l'informeroit de la justice de leur cause. Maximilien

après

aprés avoir reçu leurs dépêches, ordonna à ses 1574.
Ambassadeurs de se conduire avec tant d'adresse, qu'ils ne donnassent aucune jalousie aux deux partis, & de leur faire connoître separément qu'il vouloit tenir la balance égale, & ne se déclarer que pour la justice. Il écrivit aussi aux nouveaux Nobles, pour les exhorter à recevoir toutes les conditions de paix que les Ministres jugeroient raisonnables. Cependant les anciens Nobles qui étoient à Final s'assemblerent diverses fois, & se trouverent de differents avis: les uns souhaitoient l'accommodement à quelque prix que ce fût, pour s'épargner la dépense où la guerre les alloit engager; les autres au contraire preferant l'honneur & la réputation à tout autre interest, estimoient qu'on devoit plûtôt tout hazarder, que de souffrir le honteux exil auquel ils étoient reduits. Qu'il falloit recouvrer par les armes la liberté que leurs ancêtres avoient acheptée au prix de leur sang, & que pour cet effet il étoit à propos de conferer le Commandement de leurs troupes à quelqu'un de leur corps, pour donner bonne opinion de leur valeur, & reprimer l'insolence de leurs ennemis. Mais comme il étoit absolument necessaire qu'ils vécussent dans une parfaite union, s'ils prétendoient réussir dans une si glorieuse entreprise, ceux qui demandoient la guerre blâmerent la foiblesse des autres qui ne témoignoient pas la même ardeur. Doria étoit un de ceux qui montrerent le plus de zele à soûtenir l'honneur de l'ancienne noblesse; il exhorta ceux qui par leur timidité avoient pris des sentimens contraires à concourir avec lui pour reparer l'affront qui leur avoit été fait. Il parla avec tant d'éloquence qu'il ranima la vigueur des moins échauffez, & les fit résoudre à prendre les armes. Les aggregez d'un autre côté leverent quelques Compagnies Allemandes pour la défense de la Ville. Reiner avoit voulu leur fermer le pas-

sage ; mais les Commissaires Imperiaux lui manderent de ne s'y opposer plus.
1574.

Pendant que les deux factions se préparoient à la guerre D. Jean d'Autriche qui étoit toûjours à Naples avec la flotte d'Espagne, se disposoit à passer en Afrique, sans qu'on sçût précisement s'il vouloit attaquer Alger, le fort de la Goulette, Tunis ou Biserte. Il y en avoit même qui le soupçonnoient d'avoir des desseins cachez : comme il avoit beaucoup de troupes logées entre Milan & Lodi, plusieurs personnes croyoient qu'elles étoient destinées pour rétablir les anciens Nobles dans Genes. Ce bruit qui avoit commencé à se répandre se fortifia encore quelques jours aprés, lorsqu'on vit ce Prince faire voile vers cette Ville. Tout le peuple en prit l'allarme, & on se barricada dans chaque quartier : dans moins d'une heure plus de trente mille hommes prirent les armes ; & coururent à la défense du port & des murailles. Les seditieux qui souhaitoient extremement d'augmenter cette crainte, insinuerent adroitement dans l'esprit des principaux de la Ville que D. Jean qui avoit voulu plusieurs fois se faire Souverain, tantôt en Afrique, tantôt en Angleterre, & même dans les Païs bas, avoit dessein de soûmettre les Genois à son obéïssance à la sollicitation des anciens Nobles ; mais le départ de ce Prince, qui s'en retourna à Naples, dissipa tous ces faux bruits.

Les dissentions des Nobles de Genes avoient allarmé toute l'Italie, chacun avoit mis des troupes sur pied pour la défense de ses Etats, de peur que cette querelle n'attirât les étrangers dans son païs. Tout le monde s'imaginoit que l'une des factions appelleroit les François à son secours, & l'autre les Espagnols, ce qui n'étoit pas sans fondement : que D. Jean d'Autriche qui étoit déja en Italie avec de grandes forces s'en serviroit pour assister les anciens Nobles, suivant toutes les apparences.

rences. D'un autre côté Henri III. Roi de France envoya Marin de Biragues avec Galeas Fregose sur deux galeres à Genes, pour assurer de sa protection les nouveaux Nobles, qui étoient alors les maîtres de la Ville, offrant même d'y venir en personne s'il étoit necessaire. Birague fut fort bien reçu, & ayant eu audience du Senat, il l'assura de la bonne volonté de son maître; mais quoi que sa harangue fût conçûë en termes obligeans, elle ne laissa pas d'être suspecte à l'assemblée, à cause des justes prétentions que le Roi trés Chrétien avoit sur l'Etat de Genes. Cependant ces deux Ambassadeurs qui avoient principalement en vûë de traverser les desseins des Princes de la maison d'Autriche, essayerent de rendre suspects leurs Ministres. Ils exagererent les suites que pouvoient avoir le nom de Commissaire que prenoient les Ambassadeurs de sa Majesté Imperiale, & donnerent à entendre que l'Empereur & le Roi d'Espagne vouloient sous pretexte d'amitié entreprendre sur la liberté des Genois. Birague étant parti au bout de huit jours, caressé par les uns, & regardé de mauvais œil par les autres, donna beaucoup d'inquietude à tous les Princes voisins, qui craignoient que le peuple déja prévenu des mauvais desseins des Espagnols, n'appellât les François à son secours. Cette conjoncture fut extremement favorable aux anciens Nobles, qui s'en servirent auprés du Roi Catholique, pour l'engager à se déclarer en leur faveur. Sauli Ambassadeur ordinaire de la Republique à Madrid, s'efforça en vain de persuader les Ministres de cette Cour des sinceres intentions des nouveaux Nobles & du peuple. Il ne put detruire les impressions que les anciens leur avoient données, parce qu'elles étoient fondées sur des apparences convaincantes. Cependant les Gouverneurs des Etats de Philippe II. en Italie, firent avancer des troupes jusqu'aux frontieres de l'Etat de Genes,
 & les

1574. & les mirent en garnison dans les places les plus exposées. Les Aggregez surpris de ces préparatifs de guerre, nommerent cinq Commissaires à qui ils confierent la défense de la Ville, & déclarerent Coronato, Président de ce Bureau. Ce nouveau Tribunal envoya incontinent deux cens hommes à Savone pour renforcer la garnison du Château, & autant à Novi. Il fit entrer dans Genes plusieurs soldats qui étoient épars en differens lieux de cet Etat, & leur ordonna de monter la garde conjointement avec les bourgeois. Les nouveaux Nobles firent aussi partir en poste un de leur corps, pour se rendre incessamment à Madrid, sur l'avis que leur avoit donné Sauli de la mauvaise disposition où se trouvoit alors le Roi Catholique à leur égard, pour representer à ce Prince que ce n'étoit pas eux qui avoient chassé les anciens de la Ville, qu'ils en étoient sortis volontairement, par chagrin de ce qu'on n'avoit pas voulu les laisser maîtres du Gouvernement, & que c'étoient eux qui avoient pris plaisir de diviser la Ville, en distinguant les anciens d'avec les nouveaux, depuis qu'on avoit cassé le Garibet. Parmi tous ces sujets d'affliction, les Genois reçurent quelque consolation de ce que D. Jean d'Autriche fit relâcher deux de leurs vaisseaux, qui étant allez charger du bled en Sicile, avoient été arrêtez par les Ministres d'Espagne. Ils tirerent de là une consequence que ce Prince ne leur vouloit pas porter la guerre, puisqu'il souffroit qu'ils fissent venir des vivres d'un lieu où il étoit le maître. D'un autre côté les Deputez des Aggregez auprés de l'Empereur, prirent quelque ombrage de ce que ce Prince donnoit assez souvent audience à Spinosa, chargé des affaires des anciens Nobles en cette Cour.

Jamais on n'a vû les esprits si divisez qu'ils l'étoient alors à Genes, suivant les divers interests des partis. Les nouveaux Nobles craignoient la

guerre,

guerre, parce qu'ils en devoient porter toute la
dépense, & les chefs du peuple apprehendoient la 1574.
paix qu'ils regardoient comme la fin de leur autorité, accruë considerablement pendant les troubles. Le Roi de France ayant appris que les Espagnols s'approchoient de l'Etat de Genes, fit déclarer par ses Ministres, non seulement à la Republique, mais encore à tous les Princes d'Italie, qu'il ne s'interesseroit pas dans cette querelle, tandis qu'aucun Prince étranger ne s'en mêleroit, mais que si quelqu'un vouloit profiter de cette occasion pour entreprendre sur la liberté des Genois, il s'armeroit pour leur défense, & soûtiendroit de tout son pouvoir les droits legitimes qu'il avoit sur cet Etat, n'ayant point d'interest plus pressant dans un temps où tout son Royaume étoit paisible ; même par cette consideration le Roi trés-Chrétien differa de rendre au Duc de Savoye Saviglian & Pignerol, ainsi qu'il y étoit obligé par le dernier Traité fait avec ce Prince, ce qui déplût extrémement à Philippe II. Cependant les Aggregez pour se dispenser de porter seuls toute la dépense qu'il falloit faire pour défendre la Ville & les frontieres de l'Etat de Genes, mirent au jour une Ordonnance, portant, que faute par les anciens Nobles de revenir dans la Ville avec leurs familles, dans un temps fort court, on prendroit sur leurs biens les frais extraordinaires ausquels la Republique étoit engagée par leur éloignement. Les anciens au contraire manderent à ceux de leur corps qui étoient restez dans Genes, de se rendre incessamment auprés d'eux, à peine de la vie, & de confiscation de leurs biens, ce qui obligea quantité de jeunes Gentilshommes de l'ancienne Noblesse qui étoient demeurez dans la capitale, d'en partir incessamment.

Dans le même-temps les Suisses envoyerent offrir à la Republique par un Ambassadeur cinq mil-

1574. le hommes entretenus pour cinq ans, pourvû qu'elle voulût faire alliance avec eux. Le Senat remercia les Cantons de leur bonne volonté; mais il n'accepta pas leurs offres. Les Ministres étrangers négocierent tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, sans pouvoir rien avancer, parce que les sentimens des deux partis étoient si éloignez, qu'il étoit presque impossible de les faire approcher. Les anciens demanderent que tout fût égal dans le Senat; & qu'ils eussent autant de suffrages que les nouveaux, craignant que les Aggregez par leur multitude, ne s'attribuassent toute l'autorité à leur préjudice. Les nouveaux au contraire prétendoient qu'il leur seroit honteux de se priver de l'avantage que leur donnoit leur nombre, puisqu'il étoit porté par la Loy de 1528. que tous ceux qui étoient immatriculez dans le Registre de la Noblesse, joüiroient des mêmes privileges indistinctement. Chaque faction appuyoit son droit par tout ce qui le pouvoit favoriser; les anciens alleguoient les troupes qu'ils avoient sur la frontiere, leurs richesses, l'ancienneté de leur Noblesse, d'où la nouvelle étoit émanée, leurs amis, leurs alliances, & leur longue possession. Les nouveaux au contraire se prévaloient de ce qu'ils étoient les maîtres de la Ville, que le peuple avoit embrassé leur parti, que la Loi des Réformateurs leur étoit favorable, & qu'ils étoient en état de se défendre si on les attaquoit. Les Aggregez ajoûterent aux instructions qu'ils avoient données à leur Résident à Madrid, qu'il falloit empêcher que D. Jean ne vint à Genes, & pour cet effet representer aux Ministres d'Espagne que les differends qui partageoient la Noblesse devoient être terminez plûtôt par la négociation que par les armes. Les anciens ayant appris le départ de Tagliacarné, chargé des interests des nouveaux, firent embarquer sur une galere Estienne de Maré & Bal-

tazard

tazard Lomelin, dont la diligence fut si grande, qu'ils arriverent à Madrid, & eurent audience deux jours avant le Député des Aggregez. Sauly voulut empêcher que Maré & Lomelin ne fussent reçus comme Ambassadeurs, mais le Roi d'Espagne ne laissa pas de les écouter en cette qualité. Ils representerent à ce Prince qu'il n'étoit pas juste que les anciens Nobles, dont la fidelité avoit toûjours été inviolable envers sa Majesté & envers l'Empereur Charles Quint son pere, fussent privez de l'honneur de sa protection dans le temps qu'ils étoient chassez de leurs païs sans aucun pretexte raisonnable : Que l'ambition des nouveaux les avoient contraints de s'exiler volontairement, lors qu'ils avoient vû le Garibet cassé par force, & contre la parole donnée à son Ambassadeur : Qu'ils avoient inutilement employé la mediation du Legat & des autres Ministres étrangers, pour obtenir la paix à des conditions raisonnables : Et enfin qu'ils supplioient trés-humblement sa Majesté de permettre à Jean André Doria de les assister avec ses galeres qu'il joindroit à celles des anciens Nobles, & d'ordonner aux Gouverneurs de ses Etats en Italie, de leur fournir des vivres & des munitions. Ces deux Ambassadeurs tâcherent d'engager Philippe II. par son propre interest, à leur accorder ce qu'ils demandoient. Ils lui insinuerent adroitement qu'il lui importoit pour la fureté du Milanois & du Royaume de Naples qu'ils fussent les maîtres de Genes, qui est la clef de l'Italie : Que si le peuple naturellement inconstant avoit le dessus, il ne manqueroit pas d'introduire les François dans la Ville ; que déja Henri III. avoit fait offrir sa protection à la Republique, sur l'avis qu'il avoit reçu que D. Jean d'Autriche s'approchoit des côtes de Genes : que les Aggregez pendant plusieurs années, même depuis l'établissement du Garibet, quoi qu'en plus grand nombre, n'avoient jamais 1574.

1574. prétendu aucune concurence avec eux : Que le peuple les avoit regardez avec respect, pendant que les obligations qu'ils avoient au Prince Doria avoient été recentes ; mais que les nouveaux Nobles voyant ces idées effacées, avoient mis en avant cette proposition d'égalité, & tâché d'établir leur autorité sur la populace à leur préjudice : Que cet attentat avoit donné lieu à plusieurs conjurations, dont les principales étoient celles de Cesar Fregose, de Caltagnino, du Comte de Lavagne, de Jules Cibo Marquis de Masse, de Volaccera, de Granara, & du Doge Fornari, qu'elles n'avoient eu toutes pour but que de priver les anciens Nobles du Gouvernement ; par toutes lesquelles considerations sa Majesté devoit prendre le parti de ceux pour qui ils parloient, puisqu'ayant l'esprit plus solide, ils défendroient avec plus de vigueur ses interests en Italie.

Tagliacarné ayant éte conduit à son tour à l'audience, dit au Roi Catholique qu'il devoit être indifferent à sa Majesté que les anciens fussent dedans ou dehors la Ville, puisqu'elle étoit gouvernée en paix : Qu'il ne devoit pas prêter l'oreille à des seditieux qui s'étoient exilez volontairement : que comme ils ne pouvoient rien entreprendre sans le secours d'Espagne, ils seroient trop heureux de revenir quand ils s'en verroient abandonnez : qu'on ne pouvoit révoquer en doute qu'ils ne fussent les veritables Magistrats, puisqu'ils avoient été reconnus pour tels par tous les ordres : que sa Majesté Catholique étoit obligée de proteger la Republique & le Senat, préferablement à des particuliers qui ne pouvoient point faire de Corps : qu'ils ne pouvoient être admis aux affaires publiques, n'étant plus que des membres retranchez, sans renverser toutes les Loix, & exposer non seulement l'Italie, mais encore toute la Chrestienté, à un péril manifeste : que la Republique perseveroit toûjours

dans

dans la soûmission qu'elle avoit euë pour sa Majesté, par reconnoissance, & par son propre interêt: 1574.
qu'elle devoit sa liberté à l'Empereur son pere, & à lui-même, de la continuation de son bonheur, dont il l'avoit fait joüir sous sa glorieuse protection: que les Genois ne pouvoient perdre le souvenir de tant de bienfaits, sans se rendre odieux à toutes les Nations: que pour leur propre interest ils devoient conserver cette étroite union, puisqu'en tenant une conduite contraire, ils hazardoient par leur ingratitude les sommes considerables qu'ils avoient prestées à sa Majesté: qu'ils se priveroient du commerce des soyes qu'ils faisoient à Naples, de celui de bled qu'ils alloient acheter en Sicile, aussi bien que des grandes correspondances qu'ils avoient à Milan, à Anvers, & dans les autres places de son obéïssance: qu'il n'y avoit pas un Citadin qui n'eût un fils, un frere, ou un parent dans ses Etats, qu'il devoit regarder comme autant d'ostages de leur fidelité: qu'il n'y avoit pas lieu de prendre aucun ombrage des François, puisque l'Ambassadeur de cette Couronne avoit été congedié presque aussi-tôt qu'il étoit arrivé: que les Genois ne pourroient sans imprudence recevoir dans leur païs ceux de cette nation, puisqu'ils hazarderoient en même temps leur liberté & la pureté de leur foy, par le commerce avec les Huguenots, dont ce Royaume étoit rempli: que les anciens Nobles prétendoient se rendre maîtres du Gouvernement, quoi que leur nombre n'excedât pas celui de quatre cens, au lieu que les nouveaux étoient plus de onze cens: Qu'encore que des douze Réformateurs il y en eût huit anciens, & quatre nouveaux seulement, il avoit neanmoins été statué en 1528. que ces noms demeureroient confondus, & qu'il n'y auroit plus de distinction dans la noblesse; que pour ôter tout pretexte de division on avoit reduit à vingt-huit les cent qua-

1574. rante familles dont elles étoient composées, non que celles ausquelles les autres étoient aggregées, eussent quelque avantage sur les nouvelles ; mais seulement parce qu'elles étoient plus connûes : qu'on comptoit au nombre des Aggregez celles des Serra, des Mari, & plusieurs autres qui étoient des plus anciennes : que celles des Fregoses & des Adornes, quoi que nouvelles s'étoient renduës illustres, pour avoir seules pendant plusieurs années possedé la souveraine Magistrature : que les anciens n'avoient pour eux que le Garibet, ausquels les nouveaux opposoient la loi de 1528. fondée sur un usage si ancien qu'on en ignoroit le commenment : que même la Loi de 1547. de laquelle le Garibet tiroit son origine, ne leur étoit pas favorable, puisqu'elle ne mettoit aucune distinction entre les degrez de la Noblesse, & ne changeoit rien à l'égalité : que quand même elle seroit en leur faveur, ils ne pouroient s'en prévaloir, puisqu'elle avoit été cassée avec toutes les formalitez ordinaires : que même on y avoit apporté tant de circonspection, que le Senat aprés avoir deliberé le premier jour on avoit remis la décision au lendemain : qu'il ne servoit de rien de dire que cette Loi avoit été approuvée & suivie par le grand Conseil pendant vingt-cinq ans, puisque le grand Conseil n'en avoit pris aucune connoissance, & que cette Loi ne pouvoit subsister au préjudice de celle de 1528. qu'il falloit casser auparavant dans les formes, en proposer la cassation dans le grand Conseil, & en déliberer le lendemain, ce qui n'avoit pas été pratiqué : que les anciens ne pouvoient pas refuser l'égalité, ni se dispenser de ceder au plus grand nombre, sous pretexte de leurs titres d'honneur, puisque s'ils obtenoient cette préference, leur pouvoir augmentant avec leurs richesses, ils s'attribuëroient seuls la supréme autorité, à l'exclusion de tous les autres : que quoi que le

Ga-

Garibet n'eût été introduit qu'en 1547. on ne laissoit pas auparavant de conferer les charges aux anciens Nobles qu'on en jugeoit capables, sans que les nouveaux se prévalussent de leur nombre pour l'empêcher. Qu'ils supplioient sa Majesté de proteger la Republique qui lui parloit par leurs bouches, & de n'écouter plus les particuliers qui vouloient en troubler le repos; & enfin que quand ils seroient assurez de sa protection, ils n'auroient plus rien à craindre des autres Princes d'Italie, puisqu'elle seroit assez puissante pour les défendre, en cas que les anciens Nobles par leur opiniâtreté criminelle voulussent implorer un secours étranger 1574.

Le Roi d'Espagne aprés avoir entendu les deux parties, leur répondit, qu'il étoit plus aisé de commencer une guerre que de la terminer, & qu'ainsi il leur conseilloit de regler plûtôt leurs differends à l'amiable, que de les décider par le sort des armes: Que la voye de la douceur étoit plus honnête & plus avantageuse, puisqu'ils étoient tous Citoyens d'une même Ville: qu'il étoit à craindre que s'ils en venoient une fois à une rupture, les Princes d'Italie ennemis de sa Couronne, ou peut-être même le Roi de France ne voulussent s'interesser dans cette querelle: que le parti le plus foible éprouveroit bien-tôt que les amis qui avoient paru les plus zelez pendant sa prosperité changeroient avec la fortune: qu'ils verroient peut-être les Flamans devenus puissans sur les frontieres de la Picardie & de la Hollande, passer dans la Méditeranée avec leurs vaisseaux, pour donner un secours dangereux à la faction la plus foible, tandis que les Turcs se prévalant de ces divisions viendroient ravager la Sicile & le Royaume de Naples, & y allumer un feu qui pourroit enfin consumer toute l'Italie.

Pendant que le Roi d'Espagne essayoit par ses offices d'accommoder les deux partis; on publia

à Genes, à la priere des Ministres étrangers une
1574. Ordonnance, portant, qu'il seroit permis de soûtenir publiquement que le Garibet étoit juste, & que la Loi de 1528. ne pouvoit subsister, sans que ceux qui avanceroient cette proposition en fussent recherchez. On permit aussi à Sylvestre Caranée & à Nicolas Palavicin, Députez des anciens Nobles, de venir à Genes pour y traiter la paix. D'un autre côté le Cardinal Lomelin, & Spinola Clerc de Chambre, ne perdirent aucune occasion de representer au Pape que les anciens Nobles avoient voulu remettre au jugement des Princes médiateurs le differend qu'ils avoient avec les nouveaux, & que les Aggregez bien éloignez de cette déference, avoient manqué au respect qu'ils devoient au Legat Apostolique. Ils firent aussi entendre à sa Sainteté qu'on alloit voir de grands desordres dans toute l'Italie, si cette affaire ne s'accommodoit promptement, & si les anciens Nobles n'étoient rétablis dans leur dignité. Augustin Spinola fit les mêmes offices auprés de l'Empereur, à qui il remontra fort souvent que les Nouveaux Nobles avoient eu peu de consideration pour les Ambassadeurs: que la décision de ce differend appartenoit à sa Majesté Imperiale: qu'elle en devoit prendre connoissance pour soûtenir les droits de l'Empire, & accorder sa protection à ceux qui par l'ancienneté de leur noblesse & par leurs services personnels s'en étoient rendus les plus dignes. Les anciens Nobles tâcherent aussi de rendre leurs ennemis suspects aux autres Princes d'Italie, afin d'avancer par ce moyen l'accommodement. Les Aggregez de leur côté ne s'endormoient pas; ils essayerent de renverser les batteries à Rome, par les soins du Cardinal Justinian & de Senarega, comme à Vienne, par les sollicitations de Georges Spinola, leur agent auprés de l'Empereur.

1575. En 1575. le Roi d'Espagne ayant résolu d'envoyer

voyer quelques Regimens en Sardaigne, pour augmenter la garnison des principales places de cette Isle, fit demander par Idiaquez au Senat de Gênes, le passage sur les terres de la Republique. Cette proposition fut long-temps débattuë dans l'assemblée : les uns trouverent qu'il étoit dangereux de recevoir chez eux les troupes d'un Prince ami de la faction contraire ; qui pourroit avec ses troupes se saisir de quelques-uns de leurs ports ; les autres au contraire soûtenoient, qu'on ne devoit témoigner aucune défiance à un Roi qui les avoit toûjours protegez, de peur d'en faire un ennemi. Ce dernier avis l'emporta, & le passage fut accordé. 1575.

Cependant les anciens Nobles qui étoient toûjours à Final travailloient avec grande application à faire un fond suffisant pour soûtenir la dépense de la guerre, qu'ils se croyoient obligez de commencer. Doria donna l'exemple aux autres, en fournissant une somme considerable, & ensuite chacun se cotisa, & remit suivant son pouvoir l'argent qu'il avoit pû ramasser entre les mains d'Augustin Grimaldi, d'Antoine Catanée, & de Philippe Lomelin, qui avoient été établis Tresoriers de la Caisse militaire. Les uns porterent cinq mil écus, les autres dix, & quelques autres pousserent leur liberalité jusqu'à quinze. Comme le Duc de Gandie qui devoit mettre la derniere main à l'accommodement, tardoit beaucoup à venir, les anciens Nobles s'ennuyerent de demeurer oisifs ; mais ils n'oserent commencer aucune hostilité sans la permission du Roi d'Espagne. Neanmoins pour satisfaire leur ressentiment sans donner sujet de plainte à ce Prince, ils résolurent secretement qu'Ambroise Lomelin & Scipion Campora, qui ayant été bannis de l'Etat de Genes pour quelques crimes, paroissoient avoir un interest separé, attaqueroient la valée de Pozzeveri avec quatre cens

hom-

1575. hommes de pied, & que François Vivaldi entreroit dans la Lunigiane, sans que les autres de leur faction témoignassent y prendre aucune part. Ils croyoient avec ce peu de troupes s'emparer de Novi & de la Spezzia, qui leur serviroient de places d'armes quand ils voudroient commencer la guerre. L'approche des troupes commandées par ces bannis remplit les deux valées d'épouvante; mais ils furent bien-tôt obligez de se retirer par les ordres du Duc de Gandie, qui aborda à Genes avec les galeres d'Espagne. A son arrivée tous les Ministres étrangers qui étoient dans la Ville redoublerent leurs soins pour reduire les deux partis à un accommodement. Le Duc ayant été introduit dans le Senat, assura la compagnie des bonnes intentions du Roi son maître; mais il se plaignit en même-temps de ce qu'on avoit reçu l'Ambassadeur de France. Il exhorta l'assemble à la paix, & lui protesta que le Roi Catholique n'avoit d'autres intentions que de maintenir la Republique dans la liberté que l'Empereur son pere lui avoit procurée: il tâcha ensuite de faire entendre aux Senateurs combien la réunion des esprits étoit préferable à la discorde qui déchiroit leur patrie depuis si long-temps.

Les anciens Nobles ayant appris la démarche que le Duc de Gandie venoit de faire, lui députerent quatre personnes de leurs corps, pour l'informer de la justice de leurs prétentions, & pour le prier de continuer ses soins, afin que ces troubles se terminassent par un accommodement raisonnable. Ils avoient pris l'allarme, & craignoient que le Duc ne se declarât pour leurs ennemis, parce qu'il avoit paru content de l'assurance que lui avoit donnée le Doge, que le Senat n'avoit aucune intelligence avec les Erançois. Qu'il étoit fort obligé au Roi Catholique de la continuation de ses bons offices, & qu'il feroit bien-tôt connoître par

sa

sa conduite, le dessein qu'il avoit de répondre aux pieux desseins d'un si grand Prince, & que même le Duc avoit témoigné ajoûter quelque créance aux invectives que le Doge avoit proferées contre ceux de la faction contraire. 1575.

Cependant Estienne de Maré & Baltazard Lomelin, Ambassadeurs des anciens Nobles à Madrid, découvrirent par les conferences qu'ils eurent avec le Duc d'Albe, & avec les autres Ministres d'Espagne, que Philippe II. n'avoit d'autre intention que de profiter de la division des Genois, pour se rendre Souverain de leur Etat. Le Duc d'Albe s'en expliqua même si clairement, qu'il dit un jour à ces Ambassadeurs, que le seul moyen d'empêcher à l'avenir les partialitez qui désoloient depuis si long-temps leur patrie, étoit de bâtir une Citadelle à Genes, & y mettre une garnison Espagnole. On proposa encore dans le Conseil du Roi Catholique de saisir tous les effets des Marchands Genois, pour obliger ceux qui avoient part au Gouvernement de s'abandonner entierement à la conduite des Espagnols. Ces Ambassadeurs pour éviter le piege qu'on leur tendoit, répondirent aux Ministres d'Espagne que les deux partis n'en étoient pas venus à d'assez grandes extrémitez l'un contre l'autre, pour se regarder comme des ennemis mortels; qu'ils étoient seulement en differend sur la forme du Gouvernement de la Republique; & qu'en cas que quelque Prince étranger voulût entreprendre sur leur liberté, on les verroit bientôt se réunir & repandre jusqu'à la derniere goutte de leur sang pour la défense de leur patrie. Cette réponse fit taire le Duc d'Albe, qui se souvint que pour avoir voulu traiter les Flamans comme des esclaves, il avoit allumé un feu dans les Païsbas, qu'il lui avoit été depuis impossible d'eteindre.

A l'égard des Ambassadeurs que les anciens No-

bles

1575. bles avoient envoyé au Duc de Gandie, ils offrirent de la part de leurs Superieurs, de remettre tous leurs differends au jugement des Ministres étrangers qui étoient alors à Genes, ou à leurs maîtres, & de leur donner pouvoir de réformer & changer les Loix de l'Etat comme ils le jugeroient à propos, même d'en faire de nouvelles. Mais les Aggregez ne voulurent pas leur donner un pouvoir si ample, & quelques uns d'entre eux entrerent dans une si grande défiance de ces Ministres, & principalement du Legat, qu'ils crûrent que ce Cardinal, bien loin de travailler à avancer l'accommodement tâchoit de l'éloigner, afin d'obliger la Republique de se soûmettre au Saint Siege pour le temporel. Ainsi l'on peut dire que l'opiniâtreté des nouveaux Nobles fut la seule cause de la durée de ces divisions.

Le Pape, dont les intentions étoient fort droites, & qui ne demandoit que la justice, l'orsqu'il fut convaincu du peu de raisons qu'avoient les nouveaux Nobles, il cessa de les proteger, & leur fit connoître assez aigrement qu'il desapprouvoit leur conduite. Il leur écrivit un Bref, par lequel il leur reprocha leur aveuglement, & les exhorta à remettre leurs différends en arbitrage, comme les anciens offroient de le faire. Le Marquis d'Ajamont, Gouverneur de Milan, écrivit aussi aux Aggregez, à peu prés dans les mêmes termes, ce qui augmenta leur défiance pour le Legat & pour le Marquis. D'un autre côté les Ambadeurs de sa Majesté Imperiale, craignant qu'on ne fit préjudice à l'autorité de leur maître, si les autres Ministres étrangers demeuroient Juges de ce different, avec un pouvoir égal au sien, écrivirent à l'Empereur pour apprendre là dessus ses intentions. Ce Prince leur manda que ne s'agissant que d'un arbitrage, cette concurrence ne lui faisoit aucun tort. Les Aggregez envoyerent aussi dans le

le même-temps Luc Fornari à S. M. I. pour la remercier de ses bons offices, & la supplier de leur continuer sa protection. Les conferences commencerent ensuite, mais lorsqu'il fut question d'examiner les pleins pouvoirs, les Ambassadeurs d'Espagne & le Legat firent difficulté sur la qualité de Commissaires, employée dans ceux des Ministres de l'Empereur, prétendant qu'elle étoit inferieure à celle d'Ambassadeur. Les Commissaires de S. M. I. lui en ayant écrit, elle fit réponse qu'ils avoient les deux qualitez, mais qu'elle n'avoit inseré dans leurs pleins pouvoirs que celle de Commissaires, comme plus éminente. 1575.

Quelques jours aprés on apprit par le retour d'Escovedo, qui avoit fait un voyage en Espagne, qu'André Doria avoit pris des mesures avec D. Jean pour faire la guerre aux Genois & que Doria s'étoit rendû à Naples auprés de ce Prince, pour y preparer toutes les choses necessaires, s'étant crû obligé de se faire faire raison par les armes, puis que les Aggregez avoient refusé la médiation de D. Jean, & n'avoient pas répondu à ses honnêtetez. Neanmoins comme on n'avoit pas achevé de faire le fond necessaire, pour soûtenir la dépense de l'armement, Doria avant que de passer à Naples avoit fait assembler ceux de son parti à Final, & leur avoit representé la necessité qu'il y avoit de poursuivre leur rétablissement par la force, sans continuer de perdre le temps en négociations inutiles, leur protestant qu'il étoit prêt d'employer son bien, son sang, & sa vie, pour l'interest commun. Ce discours fit tant d'impression sur les esprits des anciens Nobles, que chacun mit incontinent la main à la bourse, au moyen de quoy le fond se trouva complet dans le même jour. Doria n'ayant plus rien à faire à Final, s'embarqua & fit voile à Naples avec vingt-cinq galeres. Il fut accompagné par Georges Doria & par Jean-Baptiste

1575. te Spinola, que ceux de son parti députerent à D. Jean, pour le prier de leur continuer sa protection.

Les nouveaux Nobles firent courir le bruit que Doria vouloit se faire Souverain de Genes, & qu'il avoit déja fait avancer quelques soldats pour se saisir des portes. Le Senat ayant appris qu'il étoit allé trouver D. Jean, ne douta pas que ce Prince n'eût embrassé le parti de ses ennemis, & jugea qu'il falloit se préparer à la défense. Il envoya à Sarzana trois mil hommes, la plûpart Florentins, bannis pour divers crimes, avec cinquante Lucquois, & remplit les magazins de munitions de guerre & de bouche. D. Jean de son côté envoya prier le Grand Duc de Toscane, de ne pas souffrir que ses sujets vendissent aux Génois des armes, de la poudre, du salpêtre, des balles, des boulets, & du bled. Ce Prince repondit qu'à l'égard des armes, de la poudre, du salpêtre & des balles, il n'en avoit jamais permis le transport hors de ses Etats; mais qu'il ne pouvoit interdire le commerce des boulets & du bled, parce que le plus grand revenu de ses sujets consistant aux mines de fer, & au grain qu'ils recueilloient, il ne pouvoit en défendre la vente sans ruiner entiérement de pauvres familles qui ne vivent que de ce trafic: qu'en outre il diminueroit considérablement son revenu, qui consiste principalement aux droits qu'il tire des marchandises que les Florentins prennent en échange du bled qu'ils portent à leurs voisins. Le Senat ayant appris la réponse du grand Duc, en reçut une grande satisfaction, parce qu'il se vit assuré de tirer de ce côté-là des vivres autant qu'il auroit besoin. Cependant les négociations ayant recommencé par l'entremise du Duc de Gandie, les anciens Nobles manderent à Catanée & à Palavicin, chargez de leurs procurations de ne se rendre pas difficiles, & d'accepter toutes les propositions d'accommodent qu'ils jugeroient raisonnables.

bles. Les Aggregez tenoient une conduite bien differente ; comme ils étoient en possession du Gouvernement, ils ne souhaitoient pas que ce differend se terminât si-tôt. Pour éloigner l'accommodement ils dirent aux médiateurs qu'il valloit mieux faire une nouvelle reforme, que de se soûmettre au caprice du peuple, & qu'il n'étoit pas avangeux à la Republique de remettre le soin de cette reforme à des Princes étrangers pour favoriser quelques particuliers, ce qui déplut extrémement aux arbitres. Les anciens Nobles ayant été informez des mauvaises intentions des nouveaux, voulurent avant que de se mettre en campagne, faire connoître à tous les Princes, & principalement à leurs voisins, l'oppression dans laquelle ils se trouvoient. Ils écrivirent aussi au Senat de Genes, pour l'exhorter à renvoyer ce differend au jugement des Ministres étrangers. Ils firent afficher leur manifeste au coin des ruës, pour instruire le peuple de leurs sentimens ; mais ceux qui ne souhaitoient pas la paix prirent grand soin d'arracher ces placarts aussi tôt qu'ils furent affichez pour en détourner l'effet. 1575.

Les anciens Nobles representerent au Senat par la lettre qu'ils lui écrivirent les raisons qu'ils avoient eu de s'absenter, en faisant une énumeration de toutes les violences où le peuple s'étoit porté contre eux, à la sollicitation des Aggregez, les Artisans n'étant coupables que de leur trop de credulité : ils ajoûterent qu'on n'avoit pû méme souffrir qu'ils demeurassent à leurs maisons de campagne, & que le Commissaire de Pozzeveri les avoit contraints de sortir des terres de la Republique ; que cependant on couvroit du nom & de l'autorité du Senat toutes les injustices exercées contre des personnes de leur corps, qui n'en faisoit pas la partie la moins considerable : qu'il y alloit de son honneur de ne souffrir pas

cet,

1575. ces abus, d'autant plus qu'eux, qu'on vouloit traiter de rebelles, ne demandoient pas mieux que de remettre leurs interests au jugement des médiateurs, au lieu que leurs ennemis ne vouloient s'en rapporter à personne. Enfin ils l'exhortoient à ne les reduire pas à la necessité de chercher la sureté de leurs personnes dans les armes.

Cette lettre ne toucha aucunement les nouveaux Nobles, & ne fit que les rendre plus fiers. Les anciens croyant les avoir mis dans leur tort, ne voulurent plus perdre de temps en démarches inutiles. Doria demanda permission à D. Jean de se servir de ses galeres, & de celles des particuliers de sa nation, puisque l'expedition d'Afrique n'étoit pas pressée. Il fit venir d'Alexandrie vingt pieces de canon, avec quantité de munitions; & embarqua sur sa flotte des troupes d'élite. Les nouveaux Nobles ayant eu avis de ces preparatifs, s'imaginerent qu'ils devoient donner quelque satisfaction aux Ministres étrangers. Pour ne se rendre pas leurs maîtres contraires ils offrirent de s'en rapporter à leur jugement, mais avec tant de reserves qu'ils ne firent que les offenser davantage par cette proposition. Les anciens Nobles qui étoient à Final & les autres Magistrats de la Republique mirent en déliberation s'ils devoient créer un Doge; pour se maintenir dans les droits de leurs charges; mais cette proposition fut rejettée, & il fut arrêté qu'ils envoyeroient leurs Députez à l'assemblée, pour y agir en leur nom, cette conduite étant plus modeste. Leurs Députez apprirent en arrivant à Genes que les Aggregez pour prévenir Doria vouloient attaquer leurs ennemis à Savone, tant par mer, que par terre, avec les troupes qu'ils avoient dans la Lunigiane. Ces Envoyez en avertirent aussitôt leurs Superieurs, qui renforcerent la garnison Castel-franco, & y firent conduire plusieurs pie-

pieces d'artillerie : ils envoyerent aussi deux cens 1575.
fantassins Italiens & cent Allemans vers la côte pour la garder, ce qui fit avorter les desseins des nouveaux. Les Aggregez qui n'avoient pas crû que les anciens Nobles en voulussent venir à une rupture, ni que les Princes étrangers, & principalement le Roi d'Espagne dûssent se declarer en leur faveur, avoient toûjours éloigné l'accommodement ; mais ils furent bien surpris quand ils les virent en état de les attaquer avec des forces capables de leur donner de l'inquiétude. Jean André Doria qui sçavoit qu'en ces occasions il est important de commencer le premier la guerre, fit voile vers les côtes de Genes avec vingt-cinq galeres, laissant à Naples Marcel Doria, avec les cinq de Lombardie que D. Jean lui avoit prêtées Il fut bien-tôt suivi par ce même Marcel, qui lui amena un secours de mille hommes, avec des échelles, des charettes d'artillerie, & les rafraichissemens dont il avoit besoin. L'approche de Doria rompit toutes les négociations de paix, même les anciens Nobles rappellerent leurs Députez, parce que le terme du compromis étoit expiré. Leur départ deplut extrémement aux Ministres étrangers, qui ne sçavoyent plus avec qui traiter. Comme ils avoient assez connu que l'opiniâtreté des Aggregez étoit la seule cause de cette rupture, ils leur declarerent qu'ils en informeroient leurs maîtres, les menaçant que dans la suite ils pourroient avoir plus d'un ennemi sur les bras. Odeschalchi leur presenta un nouveau memoire de la part du Senat ; mais ils le trouverent si embarrassé qu'ils n'y pûrent rien comprendre.

Aussi-tôt que Doria fut arrivé aux côtes de Genes, il dépêcha André Lercari au Marquis d'Ajamont, Gouverneur de Milan, pour l'informer des intentions de D. Jean, afin qu'il se hâtât de lui envoyer les *munitions* dont il avoit besoin, & qu'il

1575. ordonnât à Sigismond de Gonzague & à Hector Spinola, de se rendre à la Spezzia avec leurs Régimens, puis qu'aussi-bien le Prince étoit résolu de licentier les troupes qu'il n'avoit levées que pour l'expedition de Barbarie, & de mettre sur pied deux Régiments Allemans, qui seroient entretenus par les anciens Nobles, ce qui fut exécuté incontinent. Jean André Doria reçut de ceux de sa faction l'étendart avec les provisions de Capitaine General sur mer & sur terre, sans préjudice de la Republique: on lui assigna un fond certain pour ses appointemens & pour l'entretien de ses galeres, pendant tout le temps que la guerre pourroit durer. Les anciens Nobles firent aussi plusieurs Regiments Italiens, & entre autre un de vingt Compagnies, de cent hommes chacune, dont les Capitaines étoient tous de la même nation. Doria en fut déclaré Colonel, & il y mit de sa main un Lieutenant Colonel pour le commander en son absence. Antoine Serra leva à Milan 5500. Allemans, sous le nom du Roi Catholique, & leur fit prêter le serment de fidelité à ce Prince. Le Marquis d'Ajamont licentia les Regiments de Gonzague & de Spinola; mais les soldats de ces deux corps eurent la liberté de prendre parti avec Doria, ou de se retirer ailleurs, s'ils ne vouloient pas servir les anciens Nobles.

Doria pour commencer la guerre fit arborer à sa Capitane le Pavillon de la Republique, prétendant que ceux du parti contraire n'étoient que des rebelles. Il envoya le Comte Philippe de la maison de Passano, avec trois galeres & autant de Compagnies d'Infanterie à Porto-Venere, pour tâcher de s'emparer de cette place. Ce Comte y employa si adroitement les promesses & les menaces, qu'il obligea la Ville de se rendre. Le Château fit quelque résistance, & se laissa battre pendant quelques jours avec l'artillerie que le Comte avoit amenée;

mais

mais le Gouverneur ayant été sommé de remettre sa place entre les mains du Comte, s'il ne vouloit 1575. qu'on passât sa garnison au fil de l'épée, il demanda à capituler, & se rendit à composition.

Le grand Duc voyant l'Etat de Genes rempli de troubles, & une puissante flotte proche de ses côtes, leva dix mille hommes outre ses garnisons ordinaires, & munit toutes ses places, de peur d'être surpris. Comme D. Jean avoit augmenté les garnisons d'Orbitele, de Telamon, & de Portohercolé, jusqu'à 3000. hommes chacunes, & que ces trois Villes sont fort voisines du grand Duc, les défiances n'étoient pas sans apparence, quoi qu'en effet D. Jean n'y pensât pas. D'ailleurs il n'étoit pas facile de surprendre le grand Duc, parce qu'il tient toûjours ses places en bon état, aussi bien en temps de paix, qu'en temps de guerre. Ce Prince envoya à Genes à la Priere du Pape un gallion & deux vaisseaux chargez de bled; les Genois en eurent l'obligation aux soins de Mathieu & Jean-Baptiste Senarega, dont l'un résidoit à Rome, & l'autre à Florence.

Quoi que le Senat eût refusé plusieurs fois de se soumettre au jugement des Ministres étrangers, il commença de souhaiter l'accommodement lorsqu'il vit la faction contraire bien résoluë à faire la guerre. Les Ambassadeurs des médiateurs voyant les Aggregez dans cette disposition, s'assemblerent dans la maison du Legat, & aprés avoir examiné les moyens de terminer une affaire qui les occupoit depuis plus d'un an, ils envoyerent demander aux nouveaux Nobles un plein pouvoir de changer, de reformer & de casser comme il leur plairoit les Loix, les Statuts & les Coûtumes de la Republique. Le Senat s'étant assemblé sur cette proposition, résolut de livrer ce plein pouvoir aux Ministres étrangers en la forme qu'ils le souhaitoient, & le fit incontinent expedier, donnant

1575. par cet acte au Roi Catholique la qualité de Défenseur & de Protecteur de la Republique. Vitale Dorimberg protesta contre ce titre, prétendant qu'il ne devoit apparentir qu'à l'Empereur son maître, & se plaignit de ce que les autres Princes tâchoient d'empiéter peu à peu sur les droits de l'Empire. Le Senat qui vouloit ménager tous les médiateurs, essaya de donner quelque satisfaction à S. M.I. & fit un second Résultat.

Le Senat n'eut pas plûtôt délivré ce second Résulat, qu'il apprehenda, qu'il ne donnât quelque sujet de plainte au Roi Catholique, à qui la défense de cet Etat appartenoit comme aux autres médiateurs, puisque Charles-Quint avoit été Empereur aussi bien que Roi d'Espagne, & que Philippe II. étoit son fils & son successeur. Pour ne paroître pas ingrat des bienfaits qu'il avoit reçus de ce Prince, il fit le même jour à l'insçu des Ambassadeurs de l'Empereur un troisiéme Résultat, portant qu'il n'entendoit pas déroger à la protection de ce Prince.

Pendant qu'on traitoit ainsi la paix à Génes, Doria donna la chasse à deux galeres des Aggregez, qui lui échaperent par l'addresse de la Chiourme, & par la sage conduite des Officiers. Il se posta ensuite à l'entrée du port, pour empêcher qu'aucun bâtiment n'y entrât. Il fit aussi mettre à terre cinq cens fantassins, commandez par Jean-Baptiste Doria, frere d'Antoine, à qui il ordonna de s'aller saisir de la Spezzia, gardée par 400. hommes, sous les ordres du Commissaire André Centurioné, mais cette attaque se passa en escarmouches. Quelques jours aprés il tenta la prise de sainte Marie de Lerice, & de Porto-fino; mais il n'y pût réussir faute de gruës ou de moulinets, pour tirer à terre les coursiers de ses galeres. De là il prit la route de Chiavari, où Jerôme Justiniani Gregheto s'étoit jetté la nuit précedente avec quinze cens hommes

qu'il avoit tirez des villages voisins par ordre du Senat. Doria fit sommer Justiniani de rendre la place; mais il répondit qu'il la défendroit jusqu'à l'extremité. Doria irrité de ce refus fit mettre à terre ses troupes, & planter les échelles contre les murailles; en même-temps plusieurs Gentilhommes y monterent. Les assiegez étonnez de la valeur de ces Nobles, & voyant leurs maisons abbatuës par l'artillerie des galeres, se rendirent à Jean Antoine Doria, comme General de la Republique: Jean-Baptiste Doria resta dans cette place avec six cens fantassins; mais il s'y trouva fort embarassé, parce que les païsans des environs lui couperent les vivres. 1575.

L'Amiral des anciens Nobles prit ensuite Sestri à composition, avec plusieurs vaisseaux chargez de marchandises: il en vendit une partie pour acheter ce qui lui étoit necessaire, & rendit le reste aux propriétaires, à condition qu'ils ne le porteroient pas à Genes. Les Aggregez ayant appris les progrés de Doria, se plaignirent aux Ambassadeurs des médiateurs, de ce que leurs ennemis s'emparoient des places, & commettoient mille hostilitez, pendant qu'on les amusoit de propositions de paix. Ils se recrierent aussi contre le Roi Catholique, disant qu'il s'étoit declaré contre eux, & que les anciens Nobles n'auroient pû rien entreprendre sans son assistance. Le Duc de Gandie protesta qu'il n'en avoit eu aucune connoissance, & les exhorta à s'en mieux informer, afin qu'on y pût remedier promptement. Les Ministres des médiateurs écrivirent à Doria, & lui manderent que s'il continuoit la guerre il rendroit inutiles les bonnes intentions de leur maître: le Senat reprocha aussi à Idiaquez, qu'il lui avoit demandé passage pour les troupes du Roi Catholique par la Spezzia, & que cependant ces mêmes troupes étoient au service de leurs ennemis. Cet Ambassa-

1575. deur tâcha de s'excuser sur ce qu'il avoit été trom-pé lui même par D. Jean, qui lui avoit caché s desseins. Le Duc de Gandie manda en particuli à Doria, que l'intention du Roi d'Espagne n'étc pas que ce differend se terminât par les armes, que s'il continuoit ses hostilitez, qu'il rompro toutes les mesures qu'on avoit prises à Genes. L Aggregez de leur côté écrivirent au Pape, qu'i n'avoient fait aucuns préparatifs de guerre, s l'esperance qu'on leur avoit donnée d'un accom modement raisonnable; mais que s'ils devoie perdre leur liberté, ils aimoient bien mieux soûmettre à sa Sainteté, afin qu'elle fît cess l'oppression dans laquelle ils étoient. Le Pape assem bla incontinent le Consistoire, pour déliberer s une proposition si importante; mais les Cardinau de la faction d'Espagne qui se défioient de Moron & craignoient que Gregoire XIII. ne prît les ar mes en faveur des Aggregez, exhorterent sa Sain teté à demeurer toûjours neutre, & à ne prend point d'autre parti dans cette guerre que celui d médiateur.

Les nouveaux Nobles firent General de leu troupes Aurelio Fregose, parce que Jourdain de Ursins avoit refusé cet emploi par ordre exprés d Pape: ils promirent aussi de grands avantages Pierre Malvezzi, qui s'étoit offert quelque tem auparavant à les servir avec deux mille fantassins ils donnerent de l'argent aux Colonels Sarco & Je rôme Adorne, pour remettre sur pied leurs Re giments, & ces deux Officiers s'engagerent de le faire de deux mille hommes chacun. Les Aggre gez tirerent deux cens mille écus des Citadins, qu contribuerent volontairement aux frais de la guer re: ils reçurent aussi une somme considerable de Directeurs de la maison de saint Georges, & il prétendoient faire un fond considerable de ce qu leur devoit revenir du centiéme denier imposé su

les biens des particuliers. Cependant la plûpart de 1575.
leurs mesures leur manquerent, Sarco & Adorne ne pûrent lever des troupes en Piémont, en Lombardie, ni dans les autres Etats voisins, parce que les Princes d'Italie ne voulurent pas permettre à leurs sujets d'aller servir dans cette guerre. Les nouveaux Nobles dépêcherent incontinent des Ambassadeurs à tous les Souverains, & principalement au grand Duc & au Roi d'Espagne. Senarega qui fut chargé de faire cet office auprés du premier, s'en acquitta avec tant d'adresse, qu'il en obtint des troupes, des vivres, & toutes les autres choses necessaires. Ce secours vint si à propos qu'il sauva la Republique du précipice où elle alloit tomber. Les anciens de leur côté envoyerent Jean Baptiste Doria au grand Duc, pour défendre leurs interests; mais il ne put traverser la négociation de Senarega. Les Aggregez demanderent à ce Prince le Colonel Montaigu, protestant n'avoir d'autre dessein que d'empêcher qu'aucun Prince étranger n'entreprît sur la liberté de leur patrie. Ils donnerent à Sauly le Commandement de leurs milices, & de mille hommes de troupes reglées. Ils envoyerent des Ambassadeurs au Pape, à l'Empereur, & au Roi Catholique, pour se plaindre des hostilitez des anciens, & pour leur demander des vivres; mais Philippe II. qui apprehendoit que les Princes d'Italie ne prissent parti dans cette guerre; les uns d'un côté, les autres de l'autre suivant leur inclination; & qu'ainsi elle n'en devint plus sanglante, leur écrivit à tous pour les prier de ne s'en mêler pas, & de laisser terminer ces differends par la négociation. Il exhorta aussi les Aggregez à suivre cette voye comme la plus seure & la plus honnête. Le Pape leur marqua les mêmes sentimens par ses lettres; mais il ne laissa pas de les assister de vivres. L'Empereur leur manda qu'ils lui feroient plaisir de se porter à la paix, & chargea ses

1575. Ministres de défendre la liberté de la Republique. D. Jean leur répondit que le Roi son frere ne desiroit rien tant que le repos de l'Italie ; mais que si les deux partis ne vouloient rien relâcher de leurs prétentions, il leur falloit laisser un peu sentir les incommoditez de la guerre, afin qu'ils devinssent plus traitables dans la suite. Le Senat se plaignit encore aux Ambassadeurs de sa Majesté Imperiale, de ce que les Allemans qu'on avoit levez pour la guerre d'Afrique, étoient passez au service de leurs ennemis. L'Empereur sur l'avis que lui en donnoient ses Ministres, écrivit à Manriquez leur Colonel, qu'il ne prétendoit pas qu'il combattît contre le Senat de Genes, mais Manriquez soit qu'il crut son maître mal informé, ou qu'il s'imaginât qu'il y avoit de la lâcheté à abandonner le service, aprés avoir reçu l'argent des anciens Nobles, ne voulut pas déferer à cet ordre.

Cependant les anciens qui avoient établi à Seravallé leur quartier d'assemblée & le magazin de leurs munitions, du consentement de Jean Baptiste Spinola, qui en étoit Seigneur, y firent de grands préparatifs, n'ayant pas trouvé de lieu plus commode, à cause que cette place est proche de Genes. Doria recommanda à ce même Spinola, qui étoit son Lieutenant au delà des Monts, d'assurer les chemins, d'empécher qu'il n'entrât des vivres dans la Ville, de défendre à ses soldats de toucher aux choses sacrées, de ne faire aucune insulte aux Dames, & de ne rien prendre des païsans qu'en payant : il lui recommanda aussi de mettre en lieu sûr toutes les prises qu'il feroit, sans les abandonner à l'avidité des troupes. Aprés que l'armée fut rassemblée à Seravallé, Spinola se saisit du moulin de Novi, pour en ôter l'usage à ses ennemis.

Le grand Duc qui n'aimoit pas la guerre si proche de ses Etats, écrivit à Doria, pour se plain-

dre

dre de ce qu'au lieu d'attendre le succez de la négociation commencée par les médiateurs, il avoit pris les armes le premier. Il lui represента que la conduite qu'il tenoit étoit extrémement préjudiciable aux interests du Roi d'Espagne, & que cette guerre pourroit donner occasion aux François, & peut-être même aux Turcs d'entrer sur les terres de sa Majesté Catholique. Il lui declara enfin que s'il ne desarmoit, il l'obligeroit de prendre la défense des nouveaux Nobles. Le Pape en usa d'une maniere bien differente; les Aggregez lui ayant demandé un General, il défendit à Marc Antoine Colonne, à Paul des Ursins, & à tous les autres Barons Romains de les aller servir. Il fit même publier par toutes les terres de son obéïssance des défenses fort rigoureuses de porter les armes pour l'une ni pour l'autre de ces deux factions. Le Duc de Mantoüe fit les mêmes défenses, sous peine de bannissement, & de confiscation de biens contre les contrevenans. 1575.

Cependant les Ministres des médiateurs pour avancer l'accommodement, dépêcherent Jean Leonard Fralma à Final, pour demander aux anciens Nobles un pouvoir de réformer les Loix, & pour les exhorter à desarmer, à rendre les places qu'ils avoient prises, & à envoyer leurs Députez à la conference. Ils écrivirent aussi à Doria, & le presserent extrémement de concourir de son côté à leurs bonnes intentions. Dans le même temps les Aggregez se plaignirent à ces Ministres de ce que les Allemans continuoient de servir leurs ennemis contre les défenses de l'Empereur, & demeuroient à Final, place de l'obéïssance du Roi Catholique; ils leur déclarerent que s'ils n'y apportoient un prompt remede ils leur donneroient lieu de soupçonner que S. M. I. vouloit aider au Roi d'Espagne à se rendre maître de leur Ville, puisqu'il n'y avoit pas d'apparence que Doria eût osé se servir

des troupes de ces deux Princes sans leur participation.

1575. Cependant on conseilla à Spinola aprés avoir pris le moulin de Novi, d'allér attaquer la Ville; mais il n'osa l'entreprendre, parce qu'il n'avoit pas assez de troupes, & manquoit d'artillerie; neanmoins s'en voyant pressé par les principaux Officiers de son armée, il envoya par un trompette sommer les habitans de se rendre, avec menace de ne leur donner aucun quartier s'ils attendoient qu'il fît venir son Infanterie Allemande & son gros canon. Les bourgeois demanderent vingt-quatre heures pour deliberer, & il fut contraint de leur accorder ce delay, ne pouvant mieux faire. Comme son dessein n'étoit que de les amuser, il délogea à minuit, de peur d'être attaqué dans ce poste s'il y tardoit plus long-temps. Jean-Baptiste Ferrari Gouverneur de Gavi, ayant eu avis de la marche de Spinola, se jetta dans Novi avec les milices du païs, & ayant été joint sur le soir par quatre cens hommes commandez par Estienne Figarella, qu'on lui avoit envoyé de Genes, il alla dés le même soir reprendre le moulin. Celui qui commandoit dans ce poste en ayant fait avertir Galeot Spinola, qui étoit à Cassan avec une Compagnie de Chevaux legers, il passa la riviere de Scrivia au gué, & alla charger les ennemis. Jean-Baptiste Spinola qui s'étoit retiré dans le Château de Seravallé, entendit le bruit de la mousquetaire, & marcha incontinent au secours de son parent. Il s'apperçut malgré l'obscurité de la nuit, que Figarella aprés avoir caché son artillerie s'étoit retiré dans une vigne avec les troupes qu'il commandoit. Il alla aussi-tôt l'y attaquer, & l'obligea de prendre la fuite. Les soldats des deux côtez alloient tous les jours en parti; mais les Officiers voyant qu'au retour ils se querelloient pour le partage du butin, ils leur défendirent de sortir hors du camp.

Quoi

Quoi que les antiens Nobles eussent eu l'avantage dans toutes les occasions où il avoit fallu combattre, ils ne s'en porterent pas moins à la paix. Ils donnerent le pouvoir aux Ambassadeurs des médiateurs de réformer les Loix, pourvû qu'on leur accordât une amnistie de tout ce qui s'étoit passé depuis 1573. Ils proposerent aussi afin d'avancer la négociation qu'on leur donnât une place d'assurance proche de Genes, où ils pussent résoudre les difficultez qui se presenteroient, & designérent le Château de Savone, qu'ils promirent de rendre aussi-tôt que la Sentence arbitrale leur seroit prononcée. Mais les Aggregez qui croyoient le Pape & le Roi d'Espagne dans les interests de leurs ennemis, & qui ne se fioient pas trop à l'Empereur, ne voulurent pas y consentir. Le Pape ayant appris que les Ministres de S. M. I. vouloient être seuls Juges, & qu'ils trouvoient mauvais que le Roi Catholique prît la qualité de Protecteur de la Republique de Genes, les exhorta de passer par dessus ces formalitez pour le bien de la paix. Cependant les médiateurs voyant que les nouveaux Nobles avoient réfusé la proposition que François Spinola leur avoit faite de la part des anciens, le renvoyerent à Final, & le prierent d'exhorter ceux de sa faction à persister dans leurs bons desseins, & lui representerent que la paix est toûjours préferable à la guerre, dont les révolutions sont si frequentes, qu'on ne doit pas trop se prévaloir de la défaite de ses ennemis ni de la prise de quelques places. 1575.

Doria ayant appris par le retour de Spinola jusqu'où alloit la dureté des Aggregez, écrivit au grand Duc, & lui representa que ce n'étoit qu'à l'extrémité qu'il avoit pris les armes, & lorsqu'il avoit perdu toute esperance d'accommodement: qu'il n'y avoit été porté par aucun interest particulier, mais seulement par le désir de conserver

à la

1575. à sa patrie la liberté que son ayeul lui avoit procurée. Que s'il n'avoit pas plûtôt donné avis à sa Serenité des motifs qui l'y avoient contraint, c'étoit parce qu'il avoit toûjours crû que les esprits s'adouciroient, & qu'il avoit eu honte de découvrir le foible de ses Concitoyens, ajoûtant qu'il le supplioit tres-humblement de ne se laisser pas prévenir par ses ennemis, & de demeurer neutre, puisqu'il ne pouvoit douter que les nouveaux Nobles ne fussent entierement éloignez de la paix; aprés le refus qu'ils avoient fait de donner aux anciens une place d'assurance pendant la négociation, quoiqu'on leur eût offert des ôtages.

Plusieurs Citadins voyant que la fortune favorisoit Doria, que la Ville manquoit de plusieurs choses necessaires à la vie, commencérent de souhaiter la paix par inclination, & par l'espérance de trouver de grands avantages dans l'accommodement. Ces considérations les obligérent d'en parler au Senat, & de le presser de se soûmettre au jugement des arbitres; mais les anciens refusérent d'exécuter le compromis si on ne leur donnoit Savone, comme ils l'avoient demandé. Ce nouvel incident obligea les Arbitres & les Aggregez d'écrire aux anciens Nobles, pour se plaindre de ce qu'ils faisoient naître cette difficulté mal à propos, & aux Princes d'Italie, pour les prier de leur donner secours. Mais les Princes voisins leur mandérent qu'ils ne vouloient assister les uns ni les autres, pour les obliger de s'accommoder, & de se soûmettre au jugement des arbitres. Comme les forces des anciens étoient extrémement augmentées, plusieurs de ceux qui avoient été les premiers auteurs des troubles, commencérent de craindre que quelque Prince étranger n'entreprît sur leur liberté, en feignant de rétablir leurs ennemis. Ce peuple se desabusa, & voyant que les Aggregez étoient impérieux dans la Ville, & foibles dans la campa-

gne,

gne, connut bien tôt qu'ils ne songeoient qu'à sa- 1575.
tisfaire leurs intérêts particuliers. Dans ce desordre les Magistrats étoient méprisez, parce que les charges ne se donnoient plus que par faveur, & le peuple publioit hautement qu'il falloit offrir aux anciens Nobles la Ville de Savone, & se contenter de garder le Château. Ceux qui ne pouvoient trouver l'impunité de leurs crimes que dans la guerre, voyant la plûpart des Artisans & le menu peuple dans des dispositions si contraires à leurs desseins, leur insinuérent adroitement qu'on les amusoit par l'espérance d'un accommodement, pour donner moyen aux Espagnols de s'emparer de la Ville, & la réduire sous l'obéïssance du Roi. Il n'en falut pas davantage pour allumer le feu de la sédition: cette canaille ayant rencontré le Legat, le chargea d'injures, & il y en eut d'assez insolens pour crier qu'il le falloit brûler tout vif. Les Ambassadeurs d'Espagne furent traitez avec la même indignité. Ceux qui animoient ainsi le peuple, y étoient poussez par divers motifs: les uns n'étant considérez que parce qu'ils se rendoient necessaires pendant les troubles, regardoient la paix comme la fin de leur grandeur; d'autres qui étoient accablez de dettes, trouvoient pendant les desordres des moyens pour se garentir des poursuites de leurs creanciers: quelques-uns haïssoient la Noblesse, & esperoient qu'une faction se trouvant détruite par l'autre, il ne resteroit plus dans la Ville que l'Etat Populaire. Et enfin ceux qui s'étoient emparez de l'autorité des Magistrats legitimes, craignoient de retourner à leur premiere bassesse. Les Ministres étrangers voyant tant d'interêts differens s'opposer à l'accommodement, desesperoient d'y pouvoir réussir.

Les anciens Nobles dont les forces augmentoient tous les jours, connoissant la fertilité du païs qui est autour de Novi, jugerent qu'ils ti-

1575. reroient un grand avantage de cette place, s'ils pouvoient s'en rendre maîtres, & qu'ils priveroient les Aggregez d'un grand secours. Dans cette vûë ils ordonnerent au Seigneur de Seravalle de l'attaquer. Dans le même temps ils envoyerent quinze cens hommes du côté de Savone, dont Doria s'étoit déja approché avec sa flotte. Ils dépêcherent aussi Jerôme Marini à Manriquez, qui étoit logé avec les Allemans aux Cassines en Lombardie, pour lui faire prendre la même route. Ils avoient crû devoir commencer par le siege de cette place, comme la plus importante pour le succés de cette guerre; & rappellerent les Allemans qui étoient déja arrivez à Spino, proche de Carrare, à quinze mille de Savone, & ordonnerent à Manriquez de les conduire à Novi. Quelques-uns des principaux d'entre les anciens Nobles ne voulurent pas qu'on prit cette place, quoi qu'ils jugeassent l'exécution de ce dessein facile, de peur que ce fût un obstacle à l'accommodement qu'ils préferoient à la continuation de la guerre, quelque avantage qu'ils en pussent tirer. Georges Doria alla aussi par leur ordre à Alexandrie de la Paille pour en faire venir l'artillerie que le Marquis d'Ajamont Gouverneur de Milan, leur avoit bien voulu prêter. Doria la fit conduire au camp des anciens Nobles devant Novi, sous bonne escorte. Leur armée étoit forte de 10000. hommes de vieilles troupes, sans compter quelques Regiments de Dragons. Manriquez prit en passant la Ville de Pozzeveri, dont il donna le pillage à ses soldats, sans se soucier des ordres réïterez de les licentier, qui lui avoient été envoyez par l'Empereur & par le Roi d'Espagne. Les Ambassadeurs des médiateurs témoignerent en être fort irritez, & lui écrivirent des lettres pleines de menaces. Ils manderent aussi au Marquis de Masse, qui commandoit l'armée de terre des anciens Nobles,

&

de se désister de l'entreprise de Novi, parce que l'Etat de Genes étant un membre de l'Empire, l'Empereur étoit obligé d'en prendre la protection. Les Aggregez d'un autre côté firent marcher vers Campo quatre mille hommes des milices du païs, qu'ils avoient lévées secrettement. Cette place s'étoit déclarée pour leurs ennemis; mais comme elle n'étoit pas en état de faire résistance, elle fut prise d'assaut, & pillée par les soldats. Les Arbitres s'étant plaints au Senat de cette violence, il repondit que la chose s'étoit faite sans sa participation, & promit de faire punir severement les auteurs de cette entreprise. Neanmoins il tâcha de justifier la conduite de ceux qui avoient pris cette place, & insinua adroitement aux Médiateurs que les habitans de Campo s'étoient attirez ce malheur en servant de guides à leurs ennemis. Le Cardinal Moroné voyant qu'il étoit devenu suspect au peuple de Genes, demanda permission à sa Sainteté de s'en retourner à Rome, puis qu'il n'y avoit plus dans la Ville de sureté pour sa personne, ni pour celle des autres Ministres étrangers. Le Pape aprés avoir examiné les lettres du Legat, & appris d'ailleurs les violences où le peuple s'étoit porté contre ce Cardinal, commença de connoître que les Aggregez n'avoient en vûë que leurs interests particuliers, & que s'étoient des ingrats qui ne répondoient pas aux bontez qu'il avoit euës pour eux. Il ne voulut pas neanmoins accorder au Cardinal Moroné le congé qu'il demandoit, il l'exhorta à ne se rebuter pas, & lui promit de faire punir ceux qui l'avoient insulté. 1575.

Les Arbitres ennuyez des obstacles qui se rencontroient à tous momens dans cette négociation, firent un nouveau projet, dans lequel les deux partis pouvoient trouver leur satisfaction. Ils prierent le Senat de l'approuver, l'assurant qu'ils y

feroient consentir les anciens Nobles à qui ils l'a-
1575. voient envoyé par un Courier exprés. Ils écrivirent aussi à S. M. I. en lui envoyant autant de ce projet, que s'il n'étoit accepté il ne falloit plus penser à l'accommodement, parce que le Legat étoit entierement résolu à partir. Le Senat qui étoit entré en quelque défiance de l'Empereur, refusa encore ces nouvelles conditions. Ce Prince ayant été informé de la mauvaise opinion que le Senat & le peuple avoient de sa conduite, en témoigna du chagrin, parce qu'il ne leur en avoit donné aucun sujet. Neanmoins pour leur ôter tout soupçon, il écrivit au Roi d'Espagne qu'il avoit fait tous ses efforts pour accommoder les differends des Genois, croyant que sa Majesté Catholique & le Pape avoient la même intention ; mais que pendant les conferences Doria s'étoit approché de Genes avec quelques galeres, & avoit par ses hostilitez rompu toutes les mesures qu'il avoit prises, & qu'ainsi il se voyoit obligé de lui en donner avis pour satisfaire au droit de la parenté, & de l'amitié qui avoit toûjours été entre eux : Qu'il en avoit aussi écrit à ses Ambassadeurs, à Doria, & au Gouverneur de Milan, pour l'exhorter à prendre plûtôt les voyes de douceur, que de recourir à ces remedes violens; Mais que bien loin de suivre ses conseils, ils avoient permis aux Allemans levez pour la guerre d'Afrique, d'aller servir les anciens Nobles ; par lesquelles raisons il prioit sa Mjesté Catholique d'ordonner à Doria de quitter les armes, plus propres à entretenir le feu de la division qu'à l'éteindre : Que si elle contribuoit à la paix, il publieroit par tout le monde qu'elle avoit souhaité la réunion des Genois, & le repos de toute l'Italie ; & qu'en son particulier il lui en auroit obligation, l'assurant que de sa part il avoit employé tantôt les promesses, & tantôt les menaces, pour porter ceux de cette faction à desarmer. Doria à qui les Ministres

d'Espa-

d'Espagne avoient envoyé une copie de cette lettre, 1575.
écrivit à l'Empereur pour se justifier, & lui manda, que s'il avoit la bonté d'examiner les conditions proposées par les Arbitres, il verroit que les unes avoient besoin de moderation, & les autres d'explication. Cependant la démarche de S. M. I. ne laissa pas de faire un bon effet, les deux partis commencerent de travailler serieusement à la paix, & nommerent de part & d'autre des Députez pour conferer avec les ministres étrangers. Le Senat de son côté étant mieux persuadé des bonnes intentions de l'Empereur, s'ouvrit à ses Ambassadeurs avec plus de franchise, ce qui avança extrémement l'accommodement.

Quoi que les anciens Nobles commençassent de voir quelque jour à la paix, ils ne voulurent pas abandonner le siege de Novi. Jean-Baptiste Spinola qui s'étoit chargé de cette entreprise, alla d'abord reconnoître la place, & fit ensuite dresser les batteries contre les endroits les plus foibles. Novi est une Ville assez considerable, à l'extremité de l'Etat de Genes, du côté du Milanois. Elle est bâtie en partie dans la plaine, & en partie sur le penchant d'un côteau: les murailles étoient trop foibles pour resister long-temps au canon, & il y eut bien-tôt bréche: neanmoins comme il y avoit dans la place trois cens Corses & cinq cens Italiens, ils témoignerent beaucoup de vigueur; ils défendirent les dehors qu'ils avoient bien fortifiez avec de profonds fossez & quelques redoutes. Avant l'arrivée de Spinola ils avoient coupé tous les arbres autour de la Ville, pour en faire des pallissades. Le General des assiegeans ayant emporté les dehors, envoya sommer Figarella, qui commandoit dans la place, avant que de faire donner l'assaut, pour tâcher d'épargner le sang de ses Concitoyens, Figarella ayant refusé de se rendre, on fit dresser une autre batterie dans un endroit par lequel il étoit

plus facile d'entrer dans la Ville. Ce changement se
1575. fit pendant la nuit, & cent cinquante fuseliers qui s'étoient coulez le long du fossé, à la faveur du feu de l'artillerie, tâcherent de se glisser dans Novi par un chemin qu'ils avoient reconnu, & croyoient surprendre une porte; mais ils furent découverts par la sentinelle, malgré l'obscurité de la nuit; elle donna l'allarme au corps de garde, qui poussa ce détachement jusqu'à la tête de la tranchée. Comme les cent cinquante fuseliers se retiroient en bon ordre, ils furent chargez en queuë par un parti de la Garnison de Gavi, qui étoit sorti à l'entrée de la nuit pour se jetter dans Novi; ainsi ils auroient été tous taillez en pieces, si Spinola ne les avoit fait soûtenir par un escadron de cinq cens hommes qui les dégagea, & obligea ceux qui étoient partis de Gavi de s'y en retourner. Ce mauvais succez ne rebuta pas le Gouverneur de cette place, il résolut de faire un dernier effort pour la levée du siege de Novi.

Dans ce dessein il commanda Estienne Iuvrea, Pierre Antoine Chiesa, & Marc Fornari, avec trente-deux Compagnies d'Infanterie, faisant en tout cinq mille hommes. Lors que ces trois Generaux furent arrivez à la vuë du camp des ennemis, ils pousserent d'abord la garde avancée. Les assiegez qui avoient été avertis de ce dessein, firent en même-temps une furieuse sortie. Leonard Plastifer, Cornette de la Compagnie du Comte Felix de Lodron, soûtint vigoureusement leurs efforts, avec les étrangers qu'il avoit ramassez. Le Comte étant monté à cheval au bruit de la mousqueterie, vint à la tête de son escadron charger les assiegez qui étoient déja aux mains avec Plastifer, ce qui les obligea de rentrer dans la Ville avec assez de précipitation. Le Comte craignant que ce ne fût une feinte pour les engager au combat avec ceux de Gavi, fit faire alte à ses troupes, commandant seulement aux plus

ancez de pourſuivre les fuyards. Cependant Manquez avoit repouſſé Invrea avec cinq cens fu- 1575.
iers, & fut ſoûtenu par Spinola avec ſes meilleres troupes. Lodron marcha auſſi à ſon ſecours; ais il trouva que les ennemis s'étoient déja retiz. Si les aſſiegez euſſent pouſſé leurs ennemis avec us de vigueur pendant qu'ils étoient aux mains ec le parti de Gavi, ils auroient indubitablement ttoyé la tranchée, & fait lever le ſiege; mais :te entrepriſe qui avoit eu d'abord un ſuccez farable manqua par un mal entendu. Le Capitaine iſſi qui commandoit la ſortie, voyant quelquesis des ſiens tourner le dos, cria volte-face. Ses ldats qui étoient la plûpart des milices ſans expe:nce, expliquerent mal l'intention de leur Comandant, & rentrerent dans la Ville, au lieu de tournerner vers les ennemis. Taſſi avoit voud'abord encloüer le canon des aſſiegeans; ais Georges Doria qui le gardoit avec de onnes troupes, l'obligea de ſe retirer. Gaot Spinola & Jacques Lomelin qui s'étoient ı peu trop avancez, furent entraînez dans la ille par les fuyards, & y demeurerent priniers. Les aſſiegeans aprés cet avantage battent la Ville du côté de la porte, & ayant fait éche à la courtine, ils ſe préparoient à donner iſſaut, lorſque Figarella fit battre la chamade, & rendit à compoſition.

Spinola aprés avoir pris poſſeſſion de Novi, y ablit pour Gouverneur Jerôme Marigni, avec ois cens hommes de pied, cent de la Compagnie Charles Spinola, autant de Jules, de celle de la oüere, & pareil nombre de celle de Jules Genti. Ovada ſe rendit peu de jours aprés à la premiere mmation. Spinola marcha enſuite vers Gavi, & : ſommer le Gouverneur, qu'il trouva diſpoſé à bien défendre. Ce General fit inveſtir la place par s Allemans, & par le Regiment de Georges Do-

ria. Les assiegez firent d'abord un grand feu de
1575. leur canon, & rendirent les approches fort difficiles; mais cette premiere ardeur ne continua pas: Fornari qui commandoit dans la place l'abandonna, & se retira dans le Château, laissant aux habitans le soin de défendre la Ville, Les principaux bourgeois craignant le pillage, ouvrirent les portes à Spinola, quoi que le menu peuple fût d'un sentiment contraire. Ce General y ayant fait entrer François Spinola avec trois cens hommes, donna les ordres pour faire attaquer le Château. Comme François Spinola n'avoit pas assez de troupes pour en fermer toutes les avenuës, les assiegez alloient tous les jours en parti, & revenoient chargez de butin. Jean Baptiste Spinola voyant qu'il perdoit beaucoup de temps à la prise de ces petites places, jugea à propos de lever le siege de Gavi, & d'aller droit à Genes, pour y causer quelque émotion, ou avancer l'accommodement. Le succés répondit à son attente. Dés que le peuple vit approcher son armée, il crut que le Roi d'Espagne vouloit se rendre maître de la Ville. Les Citadins allerent se refugier dans les Eglises avec leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils avoient de plus precieux. Plusieurs demanderent permission au Conseils extraordinaire de guerre, de se retirer en lieu de sureté. Les plus vieux qui se souvenoient encore des troubles passez, apprehenderent que les anciens Nobles ne créassent un nouveau Doge, qui exerçât un pouvoir tyrannique.

Quoi que la consternation où toute la Ville de Genes étoit reduite donnât beau jeu à Spinola; il ne jugea pas qu'il lui fût aussi facile de s'en rendre maître que la plupart de ses Officiers se l'imaginoient: il sçavoit qu'il y avoit une forte garnison dans cette place, qu'il avoit été contraint d'affoiblir son armée, en laissant des garnisons dans celles qu'il avoit conquises: il en avoit laissé derriere

lui plusieurs considerables, & capables de lui empêcher la retraite, en cas que la fortune lui fût contraire : il craignoit de perdre sa réputation s'il ne réussissoit pas dans cette entreprise, & s'il en venoit à bout il apprehendoit que ses ennemis au desespoir ne se missent sous la protection de quelque Prince étranger ; même il avoit connû par des lettres interceptées que plusieurs Citadins mal satisfaits du Gouvernement present, desiroient de changer de maître. Pendant qu'il étoit dans cette irrésolution, Doria qui commandoit la flotte se rendit à Final, pour conferer avec les anciens Nobles, & prendre avec eux des mesures sur le siege de Genes : il se saisit en passant de Borcheto, de Pietra & de Nolo, petits forts auprés de Final : il se seroit même rendu maître de Varraginé, sans une bourasque imprévûë qui lui fit changer de route, & l'obligea de relâcher à Ovada. Le Gouverneur de Savone en ayant eu avis, embarqua sur plusieurs petits bâtimens huit Compagnies d'Infanterie, la garnison ordinaire de Valengiane, & quatre pieces de campagne, pour aller attaquer la flotte. Doria ayant été averti par ses espions du départ de ce Gouverneur, envoya à Ovada François Grimaldi, & Philippe Comte de Passan, avec cinq cens fuseliers, & leur ordonna de se loger dans les maisons les plus proches du port, pour être plus en état d'observer les mouvemens des ennemis. Dés que Grimaldi fut arrivé à Ovada, il fit tirer un profond fossé depuis le Fort jusqu'à la mer, pour défendre en même-temps la Ville & la flotte. Le Gouverneur de Savone ayant trouvé ceux qui étoient sur les galeres en état de le bien recevoir, fit mettre ses troupes à terre, & se contenta d'escarmoucher avec ceux qui étoient à Ovada. 1575.

Doria ayant été averti de cet heureux succez manda au Comte de Passan de partir avec quatre cens mousquetaires, de prendre la route de Tonora,

1575. de se saisir d'Alto, & de s'y retrancher pour fermer le passage au Gouverneur de Savone, & à celui de Valengiane, en cas qu'ils voulussent retourner par terre à leurs Gouvernemens. Le Comte exécuta cet ordre avec beaucoup de diligence ; mais il fut chargé en chemin par un parti de cinq cens hommes, qui aprés un combat fort opiniâtré, l'obligea de retourner à Ovada.

Cependant le Pape ayant appris que les Aggregez songeoient à se donner à quelque Prince étranger, leur écrivit pour les exhorter à l'accommodement, même pour les obliger à plus de confiance, il feignit d'être persuadé que les anciens Nobles se rendoient trop difficiles. Nicolas Doria qui étoit chargé de leurs interests à la Cour de Rome, ayant eu avis que sa Sainteté blâmoit leur conduite, essaya de la justifier, & déclara au Pape que ses Superieurs étoient prests de se soûmettre au Senat, pourvû que les suffrages y fussent libres. Il ajoûta ensuite que les nouveaux Nobles feignoient de desirer la paix, pour consumer le tems en negociations inutiles, pendant qu'ils étoient en possession de l'autorité Souveraine. Il offrit même de donner vintcinq ôtages pour sureté de l'acquiescement auquel les anciens Nobles s'obligeoient quand la Sentence arbitrale seroit renduë. Pendant que Doria travailloit à persuader le Pape des bonnes intentions des anciens Nobles, Senarega se rendit à Gayette, où D. Jean étoit alors avec la flotte d'Espagne: il rendit à ce Prince des lettres d'Escovedo, & obtint par l'autorité de D. Jean une suspension d'armes, pour donner le loisir aux médiateurs de mettre la derniere main à l'accommodement. Le Pape en ayant été informé en fit donner avis à Jean Doria, par l'Evêque de Canobi, & par l'Ambassadeur du Roi Catholique. Il lui écrivit aussi pour le prier de se rendre à saint Pierre d'Arena, afin qu'étant plus proche, il fût plus en état de résoudre les difficultez

qui

qui se presenteroient dans la négociation. Doria s'embarqua incontinent sur une galere avec quatre Députez des anciens Nobles, chargez de pouvoirs fort amples. Le Pape pour donner plus de chaleur à l'accommodement declara aux deux partis, que lors que la Sentence arbitrale seroit renduë, il assisteroit de toutes ses forces la partie acquiescente contre la refusante. Les Députez des anciens Nobles pour ne rien negliger de leur part de ce qui pouvoit avancer leur accommodement, proposerent des articles contenant leurs demandes. Mais les nouveaux Nobles les rejetterent, disant qu'ils étoient conçus en termes équivoques, & difficiles dans l'exécution. Aprés plusieurs contestations les médiateurs dresserent eux-mêmes un compromis que l'Evêque d'Aqui alla communiquer aux anciens Nobles à Final, & les en ayant fait convenir, il le leur fit signe en la nouvelle forme qu'il lui avoit donnée. 1575.

La reformation du compromis ayant été accordée par les anciens Nobles, il y avoit lieu d'esperer un accommodement; mais la négociation fut troublée par la nouvelle que reçut le Senat que le Roi d'Espagne avoit défendu qu'on payât les arrerages des rentes qu'il devoit à la Republique, & ordonné qu'on fît la révision des comptes des quinze dernieres années. Cet ordre rigoureux causa un grand trouble dans la Ville, parce que les Genois retiroient onze, douze, & jusqu'à dix-huit pour cent, de l'argent qu'ils avoient prêté à cette Couronne. Tous les Nobles souffrirent beaucoup de ce retardement, & principalement les anciens qui en tiroient tous les ans un revenu de quinze millions d'or; ainsi ils se virent en même temps exilez de leur patrie, & privez de leurs rentes. Ce revers en étonna tellement quelques-uns, qu'ils abandonnerent le soin de la négociation. Doria essaya de les consoler, en leur offrant ses biens, sa personne, & sa flotte. Lercari com-

1575. me le plus vieux les fit tous assembler, & par un discours fort éloquent les exhorta à la patience. Ils résolurent dans cette assemblée d'envoyer un Ambassadeur au Roi Catholique, pour lui demander trois cens mille écus, tant sur leurs assignations, que pour l'entretien des galeres particulieres des Genois, offrant de lui donner telle caution qu'il souhaiteroit. Cependant comme ils ne faisoient pas un grand fond sur ce qui leur devoit revenir de ce côté-là, ils ordonnerent à leurs Agens à Rome & à Venise, de vendre ou d'engager toutes leurs rentes, d'où ils tirerent une fort grande somme; les particuliers même leur prêterent la plus grande partie de leur argent contant, moyennant les suretez raisonnables. Les Dames ne voulurent pas ceder en generosité aux hommes, elles donnerent liberalement leurs perles & leurs bijoux, dont on tira un secours considerable: elles offrirent de vendre leur dot, & elles montrerent tant d'empressement, que leurs peres & leurs maris furent contraints de s'y opposer. François Lercari & Jean-Baptiste Spinola fournirent une grande somme, ce qui invita les autres à en faire de même. Chacun mit la main à la bourse par une noble émulation, & donna de l'argent suivant son pouvoir. On paya de ce fond des creanciers particuliers, qui avoient prêté de l'argent aux anciens Nobles, & on rendit aux Dames leurs bijoux. On travailla ensuite serieusement à terminer le different qu'on avoit avec les Aggregez; & comme Barthelemi Coronato avoit des lumieres qui y pouvoient beaucoup servir, on s'engagea de lui payer une pension viagere de trois mille écus, afin qu'il y donnât tous ses soins.

Aprés que les articles du compromis furent ratifiez de part & d'autre, les Arbitres allerent à Cazal, avec la permission du Marquis de Montferrat. Les Ambassadeurs de l'Empereur se plaignirent au Senat en partant, de ce que cinq cens hommes des

trou-

troupes de la Republique étoient entrez tambour battant & enseignes déployées sur les terres dépen- 1575.
dantes de Campo, Ville du Domaine Imperial, où elles avoient enlevé des païsans avec leur bétail. Ces Ministres representerent que c'étoit s'attaquer directement à S. M. I. & demanderent la restitution de tout le butin, sur quoi on leur donna entiere satisfaction. Dorimberg qui étoit malade depuis long-tems, ne pût suivre ses collegues, & laissa partir l'Evêque d'Aqui seul avec les autres Ministres. Aprés que sa santé fut un peu rétablie, il retourna à Venise continuer ses fonctions ordinaires. Cependant les deux partis licentierent toutes leurs troupes, laissant seulement dans les places les garnisons necessaires pour leur défense. Doria alla à Lucques, où toute sa famille s'étoit retirée en attendant que les Arbitres eussent rendu leur Sentence. Les anciens Nobles députerent à Cazal six de leurs corps pour traiter avec les médiateurs, & les Aggregez en choisirent aussi un pareil nombre. Les anciens Nobles envoyerent incontinent leurs ôtages; mais les nouveaux tarderent un peu davantage, parce que les factieux soûtenoient que c'étoit une chose honteuse à des peuples libres de donner de semblables suretez à des Princes étrangers; mais le Senat sans s'arrêter à leurs remontrances voulut exécuter le compromis. De ces ôtages, les uns furent conduits à Milan, les autres à Alexandrie, & quelques-uns à Final, sous bonne escorte. Aprés que les deux partis eurent satisfait chacun de leur part aux conditions du compromis, on en celebra la réjoüissance à Genes, par des processions solemnelles, des feux de joye, & le carillon de toutes les cloches, ce qui fut continué dans toutes les places de l'obéïssance de la Republique. Dés que les conferences furent commencées, les inimitiez demeurerent éteintes, & ceux des deux factions commencerent de s'embrasser comme s'ils n'avoient jamais eu de differend. Il est

vrai que cette joye fut un peu moderée, par la nouvelle qu'apporterent à Genes les anciens Nobles, de l'ordre que sa Majesté Catholique avoit donné pour faire surseoir le payement de leurs assignations.

1576. En 1576. les Arbitres firent enfin un Reglement pour la réformation du Gouvernement politique; il portoit que pour éteindre toutes les partialitez & divisions, on supprimeroit les noms qui pouvoient mettre quelque distinction entre les Nobles, & que les Anciens & les Aggregez ne feroient plus à l'avenir qu'un seul & même corps: que comme l'oisiveté est la perte de tous les Etats, il seroit permis aux Gentilshommes d'exercer certains arts, & le commerce en gros, sans déroger à la noblesse, pourvû qu'ils ne tinssent pas boutique ouverte. On établit des récompenses aux actions vertueuses, afin que chacun s'y portât avec plus d'empressement: on ordonna que les Citadins qui se seroient signalez par leur valeur, ou qui auroient rendu quelques services à leur patrie seroient incorporez dans l'ordre de la noblesse: Que pour cet effet il seroit tenu un Registre des prétendans, afin qu'on pût examiner s'ils meritoient cet honneur, à la charge qu'aprés l'avoir obtenu ils ne pouroient plus exercer aucun art mécanique. On statua que de tout le corps de la Noblesse, on tireroit quatre cens Senateurs pour composer le grand Conseil, & qu'on n'éléveroit à cette dignité que des personnes illustres par leur vertu, aussi bien que par leur experience, & dont la conduite seroit sans reproche: qu'on tireroit de cette compagnie les Magistrats qui seroient préposez au Souverain Gouvernement. On établit aussi certaines formalitez pour empécher qu'on ne commît aucune fraude dans l'election des nouveaux Officiers, quand les premiers auroient achevé le tems de leur emploi, ou que leurs charges viendroient à vacquer par mort. On ordonna qu'on chasseroit de *cet auguste* corps tous ceux qui s'en trouvoient indignes.

lignes. On fit des Loix pour l'élection des grands & petits Magistrats, & même du Doge, avec un certain ordre qui empêchoit les disputes & les jalousies. On obligea les Officiers à rendre compte de leur administration quand elle seroit finie. On affecta certaines charges à l'Etat populaire, afin que chacun eût part aux honneurs publics : Et comme le veritable moyen d'unir les familles les unes avec les autres, est de les lier par le mariage, on choisit un certain nombre de Gentilhommes qui furent préposez pour ménager les alliances entre les anciennes familles & les nouvelles, afin de couper la racine de toutes les divisions. On créa un Magistrat, qui fut nommé Conservateur des Loix, & on défendit d'en inventer de nouvelles, ou d'apporter aucun changement à celles qu'on venoit de faire, parce que les plus sages & les mieux concertées deviennent inutiles quand on cesse de les observer, ou qu'on y donne atteinte, sous pretexte d'interpretation. Comme les vils Artisans sont extrémement interessez, aussi bien que ceux qui vendent les denrées, & que pour augmenter leur gain ils y commettent mille fraudes dans le poids, la mesure, ou la qualité, on établit un Tribunal pour y mettre la regle, & empêcher qu'il ne s'y commît aucun abus, sans qu'aucun autre Juge en pût prendre connoissance. On défendit le port d'armes & les attroupements seditieux ; même pour empêcher que le desir du pillage ne portât à l'avenir le peuple à se mutiner, on ordonna que tout ce qui avoit été pris pendant les derniers troubles, seroit rendu sans préjudicier à la liberté publique. Comme la plûpart des affaires criminelles se jugeoient auparavant par faveur, on créa un Tribunal nommé la Rote, composé de trois Magistrats étrangers, pour instruire & juger tous les procez de cette nature, afin que n'ayant aucune habitude dans la Ville, ils tinssent toûjours la balance égale. Cependant pour empêcher

qu'ils

1576.

qu'ils ne fussent insultez par ceux qui ne seroient
1576. pas contens de leurs jugemens, on leur donna un certain nombre de Gardes pour la seureté de leurs personnes. On regla le salaire de ces Juges,& on établit des peines contre ceux qui se laisseroient corrompre : On institua des Syndics à qui on donna le soin de faire promptement expedier les procez des prisonniers, & d'empêcher qu'ils ne fussent maltraitez par les Geolliers ou par les Guicheriers Senarega qui avoit beaucoup contribué à ces beaux Reglemens revint à Genes, chargé d'honneur & de gloire, aprés y avoir mis la derniere main; il fut ensuite renvoyé à Rome, pour y continuer sa fonction d'Ambassadeur. Le Pape qui avoit toûjours pris plaisir à traiter avec lui, & qui à sa consideration avoit souvent oublié les chagrins que lui donnoient les divisions des Genois, marqua au Senat par un Bref qu'il lui envoya, la satisfaction qu'il avoit de la conduite de ce Ministre. Il loüa sa prudence, sa modestie, son exactitude,& sa sagesse, recommandant à cette auguste assemblée de lui accorder des recompenses proportionnées à ses services, & au zele qu'il avoit toûjours témoigné pour son païs.

Cette même année y ayant eu differend entre la Republique & le Marquis de Carreto, pour raison de Final, le Roi Catholique sous pretexte de les accommoder, s'empara de cette place, dont il se chargea d'abord comme d'un dépost, pour le restituer à celui à qui il jugeroit qu'elle appartenoit; mais comme elle étoit à sa bienséance, & qu'il ne pouvoit se résoudre à la rendre, il fit representer à l'Empereur, de qui le Marquisat de Final relevoit, par son Ambassadeur, qu'il seroit plus à propos qu'il donnât au Marquis de Carreto un équivalent, ou du moins un semblable revenu dans le *Duché* de Milan; mais comme les Princes voisins auroient pû se plaindre de ce qu'on avoit ainsi dé-

pouillé

pouïllé le Marquis de Carreto, sous pretexte de conserver son droit, on prit un autre expedient pour déguiser cette invasion. Il fût resolu que l'Empereur comme Seigneur direct, posséderoit ce Marquisat, & mettroit garnison dans les places, laissant la plus grande partie du revenu au Marquis, en attendant qu'on eût jugé le different qu'il avoit avec la Republique, & que le Roi d'Espagne payeroit une partie de ces mêmes garnisons, parce que les revenus du Marquisat ne pouvoient pas suffire à leür entretien. L'Ambassadeur d'Espagne fit encore ajoûter à ce projet, que le Roi Catholique comme vassal de l'Empereur, à cause de son Duché de Milan, mettroit garnison dans Gononia, & dans les autres places de ce Marquisat; que les Officiers & les soldats jureroient fidelité à l'Empereur & à l'Empire, & ensuite au Roi Catholique, en qualité de Duc de Milan, & de vassal de l'Empire, pour les choses seulement qui concernoient ce Duché: que le Roi d'Espagne payeroit ces troupes comme il lui plairoit; & en cas qu'il fallût renforcer les garnisons, on s'adresseroit à lui ou au Gouverneur de Milan, comme plus proche; mais que ces nouvelles troupes ne resteroient dans les places qu'autant de temps qu'elles seroient en danger d'être attaquées, & que le peril passé, sa Majesté Catholique seroit tenuë de les retirer: qu'elle les pouroit choisir de telle nation qu'il lui plairoit en les payant, sans que l'Empereur pût jamais être inquieté ni recherché pour leur solde. 1576.

Maximilien étant mort en 1577. avant que ce traité fut executé, il fallut le faire approuver à Rodolphe son successeur, qui rendit Gonovia, le Bourg, Calistano, Novello, Sineo, Moucherio, Cauchera, Transbissignolo, Castelleto, Montefortè, Vallé Stellanelia, Vallé-di-Toré, & plusieurs autres places dépendantes du Marquisat de Final. Le Marquis d'Almanzanno qui étoit resté seul à 1577.

Vien-

1577. Vienne, parce que le Marquis de Los Veles, s'en étoit retourné en Espagne, differoit toûjours d'executer ce traité, mais l'Empereur qui s'apperçut que le Marquis vouloit apporter quelque changement aux articles dont on étoit convenu avec son predecesseur, ne voulut y rien innover; il chargea pour cet effet son Ambassadeur à Madrid de les regler avec le Roi Catholique. Le Marquis ayant pénetré le dessein de S. M. I lui proposa de laisser les places en garde au Roi son maître.

1580. En 1580. l'Empereur ayant ordonné à Vital Dorimberg son Ambassadeur à Venise, d'aller faire les mêmes fonctions à Rome auprés de S. S. chargea ce Ministre de passer par Final, pour mettre la derniere main à l'exécution du traité fait avec sa Majesté Catholique. Il fut enfin arrêté le 28. Septembre entre Vital Dorimberg President du bureau des Finances du Comté de Gorice, Conseiller de l'Empereur, & de l'Archiduc Charles, & Capitaine de Trieste, au nom de S. M. I. d'une part, & D. Jean Manriquez de Lara, au nom du Roi d'Espagne, en qualité de Duc de Milan.

1. Qu'aprés que les Ministres d'Espagne auroient satisfait aux payemens ausquels sa Majesté Catholique étoit obligée, tous les soldats qui devoient entrer en garnison dans le Fort de Gonon, au nombre de deux cens cinquante, sous les ordres de Manriquez, seroient interrogez en presence du Commissaire à ce député, en langue Allemande, de leur nom & de leur païs, afin qu'ils fussent connus pour naturels Allemans.

2. Qu'aprés cet examen ils prendroient possession de la place au nom du Roi, comme Duc de Milan, sans neanmoins que pour ladite consignation ledit Seigneur Roi ou son Gouverneur de Milan, pussent y pretendre aucun droit de proprieté ou de Souveraineté; mais seulement la simple garde, au nom de l'Empereur & de ses succes-

seurs

ſeurs à l'Empire, & que nonobſtant ladite priſe de poſſeſſion, ladite Ville ne ſeroit cenſée être entre les mains dudit Seigneur Roi, ou de ſon Gouverneur de Milan; qu'au contraire il demeureroit pour conſtant qu'elle appartenoit toûjours audit Seigneur Empereur & à ſes ſucceſſeurs, ainſi que toutes les autres places du Marquiſat de Final, au moyen de quoi ſadite Majeſté Imperiale conſerveroit la faculté de mettre dehors ladite garniſon, quand bon lui ſembleroit. 1580.

3. Qu'il ne feroit rien innové dans ladite place hors l'entrée de la garniſon: qu'elle ne pourroit être fortifiée: que l'artillerie ni les munitions n'en ſeroient pas augmentées; & enfin que toutes choſes demeureroient au même état, qu'elles ſe trouveroient lors de ladite conſignation, juſqu'à ce qu'autrement par ledit Empereur, comme Seigneur direct du Marquiſat de Final, en fût ordonné.

4. Que ledit Gouverneur, ſoldats, ou Vice-Duc de Milan ne pourroient en aucune maniere par mer ni par terre ſe mêler de la juriſdiction, perception des revenus, ou autres choſes concernant l'Etat & adminiſtration dudit Marquiſat de Final.

Ce Traité ayant été ſigné par les trois Commiſſaires, Dorimberg fit entrer Manriquez dans le Château avec les ſoldats qui devoient compoſer la garniſon. Dans le même temps Calmena Secretaire du Roi Catholique, declara à ceux qui occupoient alors ce poſte, qu'ils étoient déchargez du ſerment de fidelité par eux prêté à S. M. I. Il fit enſuite venir Roger Beniani de Ravene, Commandant de l'ancienne garniſon, & lui ordonna de la part de l'Empereur, que faiſant évacuer ſes ſoldats, il laiſſât la place entre les mains du nouveau Gouverneur, ſuivant le Traité fait avec ſa S. M. I. & le Roi Catholique, ce qui fut exécuté. Aprés que Beniani fut ſorti, Manriquez y entra avec ſes troupes, & fit faire un Inventaire exact de tout ce qui étoit dans la place.

En

